Palat. Lv 2.

10327

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE.

TOME III.

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

avec les commentaires de VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION,

ornée de trente-cinq figures.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

1797.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

PRÉFACE
DU COMMENTATEUR.

Nous commençons ce recueil par la *Médée*, 1) parce que dans ce poëme, on peut entrevoir déjà le germe des grandes beautés qui brillent dans les autres pièces. Nous rejetons à une autre place les six premières comédies, dans lesquelles il n'y a presque rien qui fasse appercevoir les grands talens de *Corneille*.

J'avoue qu'il serait aujourd'hui inconnu s'il n'avait fait d'autre tragédie que *Médée*. Il était alors confondu parmi les cinq auteurs que le cardinal de Richelieu faisait travailler aux pièces dont il était l'inventeur. Ces cinq auteurs étaient, comme on sait, *L'Etoile*, fils du grand audiencier, dont nous avons les mémoires; *Boisrobert*, abbé de Chatillon-sur-Seine, aumônier du Roi et conseiller d'Etat; *Colletet*, qui n'est plus connu que par les satyres de *Boileau*, mais que le cardinal regardait alors avec estime; *Rotrou*, lieutenant civil au bailliage de Dreux, homme de génie; *Corneille* lui-même, assez subordonné aux autres, qui l'emportaient sur lui par la fortune ou par la faveur.

1) Cette disposition a lieu dans l'édition in-8° de 1764, donnée par Voltaire : dans celle-ci nous avons cru devoir suivre, autant qu'il nous a été possible, l'ordre chronologique de chaque pièce. *Note des imprimeurs.*

Corneille se retira bientôt de cette société, sous le prétexte des arrangemens de sa petite fortune qui exigeait sa présence à Rouen. *Rotrou* n'avait encore rien fait qui approchât même du médiocre. Il ne donna son *Venceslas* que quatorze ans après la *Médée*, en 1649, lorsque *Corneille*, qui l'appelait son père, fut devenu son maître, et que *Rotrou*, ranimé par le génie de *Corneille*, devint digne de lui être comparé dans la première scène de *Venceslas*, et dans le quatrième acte. Encore même cette pièce de *Rotrou* était-elle une imitation de l'auteur espagnol *Francesco de Roxas.*

Mais en 1635, tems auquel on joua la *Médée* de *Corneille*, on n'avait d'ouvrage un peu supportable à quelques égards que la *Sophonisbe* de *Mairet*, donnée en 1633. Il est remarquable qu'en Italie et en France la véritable tragédie dut sa naissance à une *Sophonisbe.* Le prélat *Trissino*, auteur de la *Sophonisbe* italienne, eut l'avantage d'écrire dans une langue déjà fixée et perfectionnée, et *Mairet*, au contraire, dans le tems où la langue française luttait contre la barbarie. On ne connaissait que des imitations languissantes des tragédies grecques et espagnoles, ou des inventions puériles, telles que l'*Innocente infidélité* de *Rotrou*, l'*Hôpital des fous* d'un nommé *Beys*, le *Cléomédon* de *Durier*, l'*Orante* de *Scudéri*, la *Pélerine amou-*

reuse. Ce sont là les pièces qu'on joua dans cette même année 1635, un peu avant la *Médée* de *Corneille.*

Avec quelle lenteur tout se forme ! Nous avions déjà plus de mille pièces de théâtre, et pas une seule qui pût être soufferte aujourd'hui par la populace des provinces les plus grossières. Il en a été de même dans tous les arts, et dans tout ce qui concerne les agrémens de la société et les commodités de la vie. Que chaque nation parcoure son histoire, et elle verra que depuis la chute de l'Empire Romain elle a été presque sauvage pendant dix ou douze siècles.

La *Médée* de *Corneille* n'eut qu'un succès médiocre, quoiqu'elle fût au dessus de tout ce qu'on avait donné jusqu'alors. Un ouvrage peut toucher avec les plus énormes défauts, quand il est animé par une passion vive et par un grand intérêt, comme le *Cid.* Mais de longues déclamations ne réussissent en aucun pays ni en aucun tems. La *Médée* de *Sénèque*, qui avoit ce défaut, n'eut point de succès chez les Romains ; celle de *Corneille* n'a pu rester au théâtre.

On ne représente d'autre *Médée* à Paris, que celle de *Longepierre*, tragédie à la vérité très-médiocre, et où le défaut des Grecs, qui était la vaine déclamation, est poussé à l'excès : mais lorsqu'une actrice imposante fait valoir le rôle de *Médée*, cette pièce a quelque éclat aux re-

présentations, quoique la lecture en soit peu supportable.

Ces tragédies uniquement tirées de la fable, et où tout est incroyable, ont aujourd'hui peu de réputation parmi nous depuis que *Corneille* nous a accoutumés au vrai ; et il faut avouer qu'un homme sensé qui vient d'entendre la délibération d'*Auguste*, de *Cinna* et de *Maxime*, a bien de la peine à supporter *Médée* traversant les airs dans un char traîné par des dragons. Un défaut plus grand encore dans la tragédie de *Médée*, c'est qu'on ne s'intéresse à aucun personnage. *Médée* est une méchante femme qui se venge d'un mal-honnête homme. La manière dont *Corneille* a traité ce sujet nous révolte aujourd'hui ; celles d'*Euripide* et de *Sénèque* nous révolteraient encore davantage.

Une magicienne ne nous paraît pas un sujet propre à la tragédie régulière, ni convenable à un peuple dont le goût est perfectionné. On demande pourquoi nous rejetterions des magiciens, et que non-seulement nous permettons que dans la tragédie on parle d'ombres et de fantômes, mais même qu'une ombre paraisse quelquefois sur le théâtre.

Il n'y a certainement pas plus de revenans que de magiciens dans le monde ; et si le théâtre est la représentation de la vérité, il faut bannir également les apparitions et la magie.

Voici, je crois, la raison pour laquelle nous souffririons l'apparition d'un mort, et non le vol d'un magicien dans les airs. Il est possible que la divinité fasse paraître un ombre pour étonner les hommes par ces coups extraordinaires de sa providence, et pour faire rentrer les criminels en eux-mêmes : mais il n'est pas possible que des magiciens aient le pouvoir de violer les loix éternelles de cette même providence. Telles sont aujourd'hui les idées reçues.

Un prodige opéré par le ciel même ne révoltera point ; mais un prodige opéré par un sorcier, malgré le ciel, ne plaira jamais qu'à la populace.

Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi.

Chez les Grecs, et même chez les Romains, qui admettaient des sortiléges, *Médée* pouvait être un très-beau sujet. Aujourd'hui nous le reléguons à l'opéra, qui est parmi nous l'empire des fables, et qui est à peu près parmi les théâtres ce qu'est l'*Orlando furioso* parmi les poëmes épiques.

Mais quand *Médée* ne serait pas sorcière, le parricide qu'elle commet presque de sang froid sur ses deux enfans pour se venger de son mari, et l'envie que *Jason* a de son côté de tuer ces mêmes enfans pour se venger de sa femme, forment un amas de monstres dégoûtans qui n'est malheureusement soutenu que par des ar-

plifications de rhétorique, en vers souvent durs ou faibles, ou tenant de ce comique qu'on mêlait avec le tragique sur tous les théâtres de l'Europe au commencement du dix-septième siècle. Cependant cette pièce est un chef-d'œuvre, en comparaison de presque tous les ouvrages dramatiques qui la précédèrent. C'est ce que M. *de Fontenelle* appelle, *prendre l'essor, et monter jusqu'au tragique le plus sublime.* Et en effet il a raison, si on compare *Médée* aux six cents pièces de *Hardi*, qui furent faites chacune en deux ou trois jours ; aux tragédies de *Garnier ;* aux *Amours infortunés de Léandre et de Hero* par l'avocat *La Selve ;* à la *Fidelle tromperie* d'un autre avocat nommé *Gougenot ;* au *Pirandre* de *Boisrobert*, qui fut joué un an avant la *Médée.*

Nous avons déjà remarqué que toutes les autres parties de la littérature n'étaient pas mieux cultivées.

Corneille avait trente ans quand il donna sa *Médée* : c'est l'âge de la force de l'esprit ; mais il était encore subjugué par son siècle. Ce n'est point sa première tragédie ; il avait fait jouer *Clitandre* trois ans auparavant. Ce *Clitandre* est entièrement dans le goût espagnol, et dans le goût anglais ; les personnages combattent sur le théâtre : on y tue, on y assassine ; on voit des héroïnes tirer l'épée ; des archers courent

aprés les meurtriers ; des femmes se déguisent en hommes ; une *Dorise* crève un œil à un de ses amans avec une aiguille à tête. Il y a de quoi faire un roman de dix tomes, et cependant il n'y a rien de si froid et de plus ennuyeux. La bienséance, la vraisemblance négligées, toutes les règles violées, ne sont qu'un très-léger défaut en comparaison de l'ennui. Les tragédies de *Shakespear* étaient plus monstrueuses encore que *Clitandre*, mais elles n'ennuyaient pas. Il fallut enfin revenir aux anciens pour faire quelque chose de supportable, et *Médée* est la première pièce dans laquelle on trouve quelque goût de l'antiquité. Cette imitation est sans doute très-inférieure à ces beautés vraies que *Corneille* tira depuis de son seul génie.

Resserrer un évènement illustre et intéressant dans l'espace de deux ou trois heures, ne faire paraître les personnages que quand ils doivent venir, ne laisser jamais le théâtre vide, former une intrigue aussi vraisemblable qu'attachante, ne dire rien d'inutile, instruire l'esprit et remuer le cœur, être toujours éloquent en vers, et de l'éloquence propre à chaque caractère qu'on représente ; parler sa langue avec autant de pureté que dans la prose la plus châtiée, sans que la contrainte de la rime paraisse gêner les pensées ; ne se pas permettre un seul vers ou dur, ou obscur, ou déclamateur ; ce sont là les conditions

qu'on exige aujourd'hui d'une tragédie, pour qu'elle puisse passer à la postérité avec l'approbation des connaisseurs, sans laquelle il n'y a jamais de réputation véritable.

On verra comment dans les pièces suivantes *Pierre Corneille* a rempli plusieurs de ces conditions.

On se contentera d'indiquer dans cette pièce de *Médée* quelques imitations de *Sénèque*, et quelques vers qui annoncent déjà le grand *Corneille ;* et on entrera dans plus de détails quand il s'agira de pièces dont presque tous les vers exigent un examen réfléchi.

ÉPITRE DÉDICATOIRE DE CORNEILLE,

A MONSIEUR P. T. N. G. 1)

MONSIEUR,

Je vous donne Médée toute méchante qu'elle est, et ne vous dirai rien pour sa justification. Je vous la donne pour telle que vous la voudrez prendre, sans tâcher à prévenir ou violenter vos sentimens par un étalage des préceptes de l'art, qui doivent être fort mal entendus et fort mal pratiqués quand ils ne nous font pas arriver au but que l'art se propose. Celui de la poésie dramatique est de plaire; et les règles qu'elle nous prescrit ne sont que des adresses pour en faciliter les moyens au poëte, et non pas des raisons qui puissent persuader aux spectateurs qu'une chose soit agréable, quand elle leur déplaît. Ici vous trouverez le crime en son char de triomphe, et peu de personnage sur la scène dont les mœurs ne soient plus mauvaises que bonnes; mais la peinture et la poésie ont cela

1) Je n'ai pu découvrir qui est ce M. *P. T. N. G.* à qui *Corneille* dédie *Médée;* mais il est assez utile de voir que l'auteur condamne lui-même son ouvrage. Cette dédicace est faite plusieurs années après la représentation. Il était alors assez grand pour avouer qu'il ne l'avait pas toujours été.

de commun entre beaucoup d'autres choses, que l'une fait souvent de beaux portraits d'une femme laide, et l'autre de belles imitations d'une action qu'il ne faut pas imiter. Dans la portraiture 1) *il n'est pas question si un visage est beau, mais s'il ressemble; et dans la poésie il ne faut pas considérer si les mœurs sont vertueuses, mais si elles sont pareilles à celles de la personne qu'elle introduit* 2.)

1) *Portraiture* est un mot suranné, et c'est dommage, il est nécessaire. *Portraiture* signifie l'art de faire ressembler. On emploie aujourd'hui *protrait*, pour exprimer l'art et la chose. *Portraire* est encore un mot nécessaire que nous avons abandonné.

2) Il faut sur-tout qu'elles soient intéressantes : c'est là le premier devoir. Des jeunes gens dont le goût n'était point encore formé, et qui n'avaient qu'une connaissance confuse du théâtre et de l'art des vers se sont souvent étonnés du peu de succès de la tragédie d'Atrée. Ils ont cru que la délicatesse de nos dames s'effrayait trop de voir présenter à Thieste une coupe remplie du sang de son fils. Ils se sont trompés. Ce sang qu'on ne voyait pas ne pouvait effaroucher les yeux : et l'action de Cléopatre dans Rodogune est plus criminelle et plus atroce que celle d'Atrée ; cependant on la voit avec un plaisir mêlé d'horreur. Le grand défaut d'Atrée est qu'on ne peut s'intéresser à la vengeance rafinée d'une injure faite il y a vingt ans. On peut exercer une vengeance exécrable dans les premiers mouvemens d'une juste colère : mais élever le fils d'un adultère sous le nom de son propre fils pour le faire manger en ragoût à son véritable père quand cet enfant sera majeur, ce n'est là qu'une horreur absurde ; et quand cette horreur est mise en vers obscurs, chevillés et barbares, il est impossible aux gens de goût de la supporter. Nous ne pouvons trop souvent faire cette remarque.

Aussi nous décrit-elle indifféremment les bonnes et les mauvaises actions, sans nous proposer les dernières pour exemple; et si elle nous en veut faire quelque horreur, ce n'est point par leur punition, qu'elle n'affecte pas de nous faire voir, mais par leur laideur, qu'elle s'efforce de nous représenter au naturel. Il n'est pas besoin d'avertir ici le public que celles de cette tragédie ne sont pas à imiter: elles paroissent assez à découvert pour n'en faire envie à personne. Je n'examine point si elles sont vraisemblables ou non; cette difficulté, qui est la plus délicate de la poésie, et peut-être la moins entendue, demanderoit un discours trop long pour une épître: il me suffit qu'elles sont autorisées ou par la vérité de l'histoire, ou par l'opinion commune des anciens. Elles vous ont agréé autrefois sur le théâtre, j'espère qu'elles vous satisferont encore aucunement 1) *sur le papier, et demeure,*

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant sèrviteur,

P. CORNEILLE.

1) *Aucunement*, vieux mot qui signifie *en quelque sorte, en partie*, et qui valait mieux que ces périphrases.

ACTEURS.

CREON, roi de Corinthe.

ÆGÉE, roi d'Athènes.

JASON, mari de Médée.

POLLUX, Argonaute, ami de Jason.

CREÜSE, fille de Créon.

MÉDÉE, femme de Jason.

CLEONE, gouvernante de Créuse.

NERINE, suivante de Médée.

THEUDAS, domestique de Créon.

Troupe des gardes de Créon.

La scène est à Corinthe, en plusieurs endroits différens.

MÉDÉE.

NAPOLI

MÉDÉE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

POLLUX, JASON.

POLLUX.

Que je sens à la fois de surprise et de joie !
Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous revoie ;
Que Pollux dans Corinthe ait rencontré Jason ?

JASON.

Vous n'y pouviez venir en meilleure saison ;
Et, pour vous rendre encor l'ame plus étonnée ;
Préparez-vous à voir mon second hyménée.

POLLUX.

Quoi ! Médée est donc morte, ami ?

JASON.

Non, elle vit ;
Mais un objet plus beau la chasse de mon lit. 1)

1) *Mais un objet plus beau la chasse de mon lit.* Je ne ferai sur ce début qu'une seule remarque, qui pourra servir pour plusieurs autres occasions. On voit assez que c'est là le style de la comédie ; on n'écrivait point alors autrement les tragédies. Les bornes qui distinguent la famialiarité bourgeoise et la noble simplicité n'étaient point encore posées. *Corneille* fut le premier qui eut de l'élévation dans le style comme dans les sentimens.

POLLUX.

Dieux ! Et que fera-t-elle ?

JASON.

Et que fit Hypsipile,
Que pousser les éclats d'un courroux inutile ?
Elle jeta des cris, elle versa des pleurs,
Elle me souhaita mille et mille malheurs ;
Dit que j'étois sans foi, sans cœur, sans conscience ;
Et, lasse de le dire, elle prit patience.
Médée en son malheur en pourra faire autant :
Qu'elle soupire, pleure, et me nomme inconstant ;
Je la quitte à regret ; mais je n'ai point d'excuse
Contre un pouvoir plus fort qui me donne à Créuse.

POLLUX.

Créuse est donc l'objet qui vous vient d'enflâmer ?
Je l'aurois deviné, sans l'entendre nommer.

On en voit déjà plusieurs exemples dans cette pièce. Il y a de la justice à lui tenir compte du sublime qu'on y trouve quelquefois, et à n'accuser que son siècle de ce style comique, négligé et vicieux, qui déshonorait la scène tragique. Je n'insiste point sur la *meilleure saison*, sur les *mille et mille malheurs*, sur le Jason *sans conscience*, sur Créuse *possédée autant vaut*, sur une flâme *accommodée au bien des affaires*. C'était le malheureux style d'une nation qui ne savait pas encore parler : et cela même fait voir quelle obligation nous avons au grand Corneille de s'être tiré dans ses beaux morceaux de cette fange où son siècle l'avait plongé, et d'avoir seul appris à ses contemporains l'art si long-tems inconnu de bien penser et de bien s'exprimer.

Jason ne fit jamais de communes maîtresses,
Il est né seulement pour charmer les princesses,
Et haïroit l'amour, s'il avoit sous sa loi
Rangé de moindres cœurs que des filles de roi.
Hypsipile à Lemnos, sur le Phase Médée,
Et Créuse à Corinthe, autant vaut, possédée,
Font bien voir qu'en tous lieux sans le secours de Mars
Les sceptres sont acquis à ses moindres regards.

JASON.

Aussi je ne suis pas de ces amans vulgaires;
J'accommode ma flâme au bien de mes affaires,
Et, sous quelque climat que me jette le sort,
Par maxime d'état je me fais cet effort.
Nous voulant à Lemnos rafraîchir dans la ville,
Qu'eussions-nous fait, Pollux, sans l'amour d'Hypsipile?
Et depuis à Colchos que fit votre Jason,
Que cajoler Médée, et gagner la toison? 1)
Alors sans mon amour qu'eût fait votre vaillance?
Eût-elle du dragon trompé la vigilance?

1) *Que cajoler Médée, et gagner la toison?* On doit dire ici un mot de cette fameuse toison d'or. La Colchide, pays de *Médée*, est la Mingrélie, pays barbare, toujours habité par des barbares, où l'on pouvait faire un commerce de fourrures assez avantageux. Les Grecs entreprirent ce voyage par le passage du Pont-Euxin qui est très-périlleux, et ce péril donna de la célébrité à l'entreprise : c'est là l'origine de toutes ces fables absurdes qui eurent cours dans l'occident. Il n'y avait alors d'autre histoire que des fables.

Ce peuple que la terre enfantoit tout armé,
Qui de vous l'eût défait, si Jason n'eût aimé?
Maintenant qu'un exil m'interdit ma patrie,
Créuse est le sujet de mon idolatrie;
Et j'ai trouvé l'adresse, en lui faisant la cour,
De relever mon sort sur les ailes d'amour. 1)

1) *De relever mon sort sur les ailes d'amour.* Ce vers est un exemple de ce mauvais goût qui régnait alors chez toutes les nations de l'Europe. Les métaphores outrées, les comparaisons fausses, étaient les seuls ornemens qu'on employât; on croyait avoir surpassé *Virgile* et le *Tasse*, quand on faisait voler un sort sur les ailes de l'amour. *Driden* comparait *Antoine* à une aigle qui portait sur ses ailes un roitelet, lequel alors s'élevait au dessus de l'aigle; et ce roitelet c'était l'empereur *Auguste*. Les beautés vraies étaient par-tout ignorées. On a reproché depuis à quelques auteurs de courir après l'esprit. En effet, c'est un défaut insupportable de chercher des épigrammes quand il faut donner de la sensibilité à ses personnages; il est ridicule de montrer ainsi l'auteur quand le héros seul doit paraître au naturel. Mais ce défaut puérile était bien plus commun du tems de *Corneille* que du nôtre. La pièce de *Clitandre* qui précéda *Médée*, est remplie de pointes; un amant qui a été blessé en défendant sa maitresse apostrophe ses blessures, et leur dit:

Blessures, hâtez-vous d'élargir vos canaux.
Ah! pour l'être trop peu, blessures trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'êtes point mortelles.

Tel était le malheureux goût de ce tems-là.

POLLUX.

Que parlez-vous d'exil? La haine de Pélie....

JASON.

Me fait, tout mort qu'il est, fuir de sa Thessalie.

POLLUX.

Il est mort?

JASON.

Écoutez, et vous saurez comment
Son trépas seul m'oblige à cet éloignement.
Après six ans passés, depuis notre voyage,
Dans les plus grands plaisirs qu'on goûte au mariage,
Mon père tout caduc émouvant ma pitié,
Je conjurai Médée au nom de l'amitié....

POLLUX.

J'ai su comme son art, forçant les destinées,
Lui rendit la vigueur de ses jeunes années;
Ce fut, s'il m'en souvient, ici que je l'appris;
D'où soudain un voyage en Asie entrepris
Fait que, nos deux séjours divisés par Neptune,
Je n'ai point su depuis quelle est votre fortune;
Je n'en fais qu'arriver.

JASON.

Apprenez donc de moi
Le sujet qui m'oblige à lui manquer de foi.
Malgré l'aversion d'entre nos deux familles,
De mon tyran Pélie elle gagne les filles;
Et leur feint de ma part tant d'outrages reçus,
Que ces foibles esprits sont aisément déçus.

Elle fait amitié, leur promet des merveilles,
Du pouvoir de son art leur remplit les oreilles;
Et, pour mieux leur montrer comme il est infini,
Leur étale sur-tout mon père rajeuni.
Pour épreuve, elle égorge un bélier à leurs vues,
Le plonge en un bain d'eaux et d'herbes inconnues,
Lui forme un nouveau sang avec cette liqueur,
Et lui rend d'un agneau la taille et la vigueur.
Les sœurs crient miracle 1); et chacune ravie
Conçoit pour son vieux père une pareille envie,
Veut un effet pareil, le demande, et l'obtient:
Mais chacune a son but. Cependant la nuit vient;
Médée, après le coup d'une si belle amorce,
Prépare de l'eau pure, et des herbes sans force,
Redouble le sommeil des gardes et du roi:
La suite au seul récit me fait trembler d'effroi.
A force de pitié ces filles inhumaines
De leur père endormi vont épuiser les veines;
Leur tendresse crédule, à grands coups de couteau
Prodigue ce vieux sang, et fait place au nouveau;

1) *Les sœurs crient miracle.* J'ai remarqué que parmi les étrangers qui s'exercent quelquefois à faire des vers français, et parmi plusieurs provinciaux qui commencent, il s'en trouve toujours qui font *crient*, *plient*, *croyent*, *etc.* de deux syllabes. Ces mots n'en valent jamais qu'une seule, et ne peuvent être employés qu'à la fin d'un vers. *Corneille* fit souvent cette faute dans ses premières pièces, et c'est ce qui établit ce mauvais usage dans nos provinces.

Le coup le plus mortel s'impute à grand service ;
On nomme piété ce cruel sacrifice ;
Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras
Croiroit commettre un crime à n'en commettre pas. 1)
Médée est éloquente à leur donner courage ;
Chacune toutefois tourne ailleurs son visage :
Une secrette horreur condamne leur dessein,
Et refuse leurs yeux à conduire leur main.

POLLUX.

A me représenter ce tragique spectacle,
Qui fait un parricide, et promet un miracle,
J'ai de l'horreur moi-même, et ne puis concevoir
Qu'un esprit jusque là se laisse décevoir.

JASON.

Ainsi mon père Æson recouvra sa jeunesse.
Mais oyez le surplus. Ce grand courage cesse,
L'épouvante les prend ; Médée en raille, et fuit.
Le jour découvre à tous les crimes de la nuit;
Et pour vous épargner un discours inutile,
Acaste nouveau roi fait mutiner la ville,

1) Ce morceau est imité du septième livre des métamorphoses.

His, ut quæque pia est, hortatibus impia prima est,
Et, ne sit scelerata, facit scelus : haud tamen ictus
Ulla suos spectare potest ; oculosque reflectunt.

Remarquez que Corneille fut le premier qui sut transporter sur la scène française les beautés des auteurs grecs et latins.

Nomme Jason l'auteur de cette trahison;
Et pour venger son père assiége ma maison.
Mais j'étois déjà loin aussi-bien que Médée:
Et, ma famille enfin à Corinthe abordée,
Nous saluons Créon, dont la bénignité
Nous promet contre Acaste un lieu de sureté.
Que vous dirai-je plus? mon bonheur ordinaire
M'acquiert les volontés de la fille et du père;
Si bien que, de tous deux également chéri,
L'un me veut pour son gendre, et l'autre pour mari.
D'un rival couronné les grandeurs souveraines,
La majesté d'Ægée, et le sceptre d'Athènes,
N'ont rien à leur avis de comparable à moi;
Et, banni que je suis, je leur suis plus qu'un roi.
Je vois trop ce bonheur, mais je le dissimule;
Et, bien que pour Créuse un pareil feu me brûle,
Du devoir conjugal je combats mon amour,
Et je ne l'entretiens que pour faire ma cour.
Acaste cependant menace d'une guerre
Qui doit perdre Créon et dépeupler sa terre;
Puis changeant tout-à-coup ses résolutions,
Il propose la paix sous des conditions.
Il demande d'abord et Jason et Médée;
On lui refuse l'un, et l'autre est accordée;
Je l'empêche, on débat, et je fais tellement
Qu'enfin il se réduit à son bannissement.
De nouveau je l'empêche, et Créon me refuse;
Et pour m'en consoler il m'offre sa Créuse.

Qu'eussé-je fait, Pollux, en cette extrémité
Qui commettoit ma vie avec ma loyauté ?
Car sans doute, à quitter l'utile pour l'honnête,
La paix alloit se faire aux dépens de ma tête.
Le mépris insolent des offres d'un grand roi
Aux mains d'un ennemi livroit Médée et moi.
Je l'eusse fait pourtant si je n'eusse été père.
L'amour de mes enfans m'a fait l'ame légère ;
Ma perte étoit la leur, et cet hymen nouveau
Avec Médée et moi les tire du tombeau :
Eux seuls m'ont fait résoudre, et la paix s'est conclue.

POLLUX

Bien que de tous côtés l'affaire résolue
Ne laisse aucune place aux conseils d'un ami,
Je ne puis toutefois l'approuver qu'à demi.
Sur quoi que vous fondiez un traitement si rude,
C'est montrer pour Médée un peu d'ingratitude ;
Ce qu'elle a fait pour vous est mal récompensé.
Il faut craindre, après tout, son courage offensé ;
Vous savez mieux que moi ce que peuvent ses charmes.

JASON.

Ce sont à sa fureur d'épouvantables armes ;
Mais son bannissement nous en va garantir.

POLLUX.

Gardez d'avoir sujet de vous en repentir.

JASON.

Quoi qu'il puisse arriver, ami, c'est chose faite.

POLLUX.

La termine le ciel comme je le souhaite !

Permettez cependant qu'afin de m'acquitter
J'aille trouver le roi pour l'en féliciter.

JASON.

Je vous y conduirois, mais j'attends ma princesse
Qui va sortir du temple.

POLLUX.

Adieu. L'amour vous presse,
Et je serois marri qu'un soin officieux
Vous fit perdre pour moi des tems si précieux. 1)

SCENE II.

JASON, *seul.*

Depuis que mon esprit est capable de flâme, 2)
Jamais un trouble égal n'a confondu mon ame.

1) Le lecteur judicieux s'apperçoit sans doute combien la plupart des expressions sont impropres, ou familières, dans cette scène. Nous demandons grâce pour cette première tragédie. Nous tâcherons de ne faire des réflexions utiles que sur les pièces qui le sont elles-mêmes par les grands exemples qu'on y trouve de tous les genres de beautés.

2) Cette scène où Jason débute par dire que son esprit est capable de flâme est entièrement inutile. Et ces scènes qui ne sont que de liaison jettent un peu de froid dans nos meilleures tragédies, qui ne sont point soutenues par le grand appareil du théâtre grec, par la magnificence des chœurs, et qui ne sont que des dialogues sur des planches.

Mon cœur, qui se partage en deux affections,
Se laisse déchirer à mille passions.
Je dois tout à Médée, et je ne puis sans honte
Et d'elle et de ma foi tenir si peu de compte :
Je dois tout à Créon, et d'un si puissant roi
Je fais un ennemi si je garde ma foi :
Je regrette Médée, et j'adore Créuse ;
Je vois mon crime en l'une, en l'autre mon excuse ;
Et dessus mon regret mes desirs triomphans
Ont encor le secours du soin de mes enfans.
Mais la princesse vient ; l'éclat d'un tel visage
Du plus constant du monde attireroit l'hommage,
Et semble reprocher à ma fidélité
D'avoir osé tenir contre tant de beauté.

SCENE III.

CRÉUSE, JASON, CLEONE.

JASON.

Que votre zèle est long, et que d'impatience
Il donne à votre amant, qui meurt en votre absence!

CRÉUSE.

Je n'ai pas fait pourtant au ciel beaucoup de vœux ;
Ayant Jason à moi, j'ai tout ce que je veux.

JASON.

Et moi puis-je espérer l'effet d'une prière
Que ma flâme tiendroit à faveur singulière ?

Au nom de votre amour sauvez deux jeunes fruits
Que d'un premier hymen la couche m'a produits,
Employez-vous pour eux, faites auprès d'un père
Qu'ils ne soient point compris dans l'exil de leur mère;
C'est lui seul qui bannit ces petits malheureux,
Puisque dans les traités il n'est point parlé d'eux.

CRÉUSE.

J'avois déjà parlé de leur tendre innocence,
Et vous y servirai de toute ma puissance,
Pourvu qu'à votre tour vous m'accordiez un point.
Que jusques à tantôt je ne vous dirai point.

JASON.

Dites, et, quel qu'il soit, que ma reine en dispose.

CRÉUSE.

Si je puis sur mon père obtenir quelque chose,
Vous le saurez après; je ne veux rien pour rien. 1)

CLEONE.

Vous pourrez au palais suivre cet entretien;
On ouvre chez Médée; ôtez-vous de sa vue,
Vos présences rendroient sa douleur plus émue;
Et vous seriez marris que cet esprit jaloux
Mêlât son amertume à des plaisirs si doux.

1) On sent assez que ce vers

Vous le saurez après; je ne veux rien pour rien.

est plus fait pour la farce que pour la tragédie. Mais nous n'insistons pas sur les fautes de style et de langage.

SCENE IV.

MÉDÉE, *seule.*

Souverains protecteurs des loix de l'hyménée, 1)
Dieux, garans de la foi que Jason m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoins d'une immortelle ardeur
Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur,
Voyez de quel mépris vous traite son parjure,
Et m'aidez à venger cette commune injure : 2)

1) *Souverains protecteurs des loix de l'hyménée, etc.* Voici des vers qui annoncent *Corneille*. Ce monologue est tout entier imité de celui de *Sénèque* le tragique. *Dii conjugales, tuque genialis tori Lucina custos.* Rien n'est plus difficile que de traduire les vers latins et grecs en vers français rimés. On est presque toujours obligé de dire en deux lignes ce que les anciens ont dit en une. Il y a très-peu de rimes dans le style noble, comme je le remarque ailleurs ; et nous avons même beaucoup de mots auxquels on ne peut rimer. Aussi le poëte est rarement le maître de ses expressions. J'ose affirmer qu'il n'est point de langue dans laquelle la versification ait plus d'entraves.

2) *Et m'aidez à venger cette commune injure* n'appartient qu'à *Corneille*. *Racine* a imité ce vers dans *Phèdre :*

Déesse, venge-toi, nos causes sont pareilles.

Mais dans *Corneille* il n'est qu'une beauté de poésie ; dans *Racine* il est une beauté de sentiment. Ce monologue pourrait aujourd'hui paraître une amplification, une déclamation de réthorique. Il est pourtant bien moins chargé de ce défaut que la scène de *Sénèque*.

S'il me peut aujourd'hui chasser impunément,
Vous êtes sans pouvoir ou sans ressentiment.
Et vous, troupe savante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, pestes, larves, furies,
Fières sœurs, si jamais notre commerce étroit
Sur vous et vos serpens me donna quelque droit,
Sortez de vos cachots avec les mêmes flâmes
Et les mêmes tourmens dont vous gênez les ames:
Laissez-les quelque tems reposer dans leurs fers,
Pour mieux agir pour moi faites trêve aux enfers;
Apportez-moi du fond des antres de Mégère
La mort de ma rivale et celle de son père,
Et, si vous ne voulez mal servir mon courroux,
Quelque chose de pis pour mon perfide époux.
Qu'il coure vagabond de province en province,
Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince,
Banni de tous côtés, sans bien et sans appui,
Accablé de frayeur, de misère, d'ennui;
Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse,
Qu'il ait regret à moi, pour son dernier supplice;
Et que mon souvenir, jusque dans le tombeau,
Attache à son esprit un éternel bourreau.
Jason me répudie! eh! qui l'auroit pu croire?
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire?
Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits? 1)
M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits?

1) *Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits? etc.* Ces vers sont dignes de la vraie tragédie, et *Corneille*

Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'ose,
Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose ?
Quoi ! mon père trahi, les élémens forcés,
D'un frère dans la mer les membres dispersés,
Lui font-ils présumer mon audace épuisée ?
Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée,
Ma rage contre lui n'ait par où s'assouvir,
Et que tout mon pouvoir se borne à le servir ?
Tu t'abuses, Jason ; je suis encor moi-même.
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
Je le ferai par haine ; et je veux pour le moins
Qu'un forfait nous sépare, ainsi qu'il nous a joints ;
Que mon sanglant divorce, en meurtres, en carnage,
S'égale aux premiers jours de notre mariage,
Et que notre union, que rompt ton changement,
Trouve une fin pareille à son commencement.

n'en a guère fait de plus beaux. Si, au lieu d'être noyés dans un long monologue inutile, ils étaient placés dans un dialogue vif et touchant, ils feraient le plus grand effet.

Ces monologues furent très-long-tems à la mode. Les comédiens les faisaient ronfler avec une emphase ridicule, ils les exigeaient des auteurs qui leur vendaient leurs pièces ; et une comédienne qui n'aurait point eu de monologue dans son rôle n'aurait pas voulu réciter. Voilà comme le théâtre relevé par Corneille commença parmi nous. Les farceurs ampoulés représentaient dans des jeux de paume ces mascarades rimées qu'ils achetaient dix écus. Les Athéniens en usaient autrement.

Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père
N'est que le moindre effet qui suivra ma colère.
Des crimes si légers furent mes coups d'essai.
Il faut bien autrement montrer ce que je sai ;
Il faut faire un chef-d'œuvre, et qu'un dernier ouvrage
Surpasse de bien loin ce foible apprentissage.
Mais, pour exécuter tout ce que j'entreprends,
Quels dieux me fourniront des secours assez grands?
Ce n'est plus vous, enfers, qu'ici je sollicite :
Vos feux sont impuissans pour ce que je médite.
Auteur de ma naissance, aussi-bien que du jour
Qu'à regret tu départs à ce fatal séjour,
Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race, 1)
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place :
Accorde cette grace à mon desir bouillant.
Je veux choir sur Corinthe avec ton char brûlant.
Mais ne crains pas de chute à l'univers funeste ;
Corinthe consumé garantira le reste ;
De mon juste courroux les implacables vœux
Dans ses odieux murs arrêteront tes feux.
Créon en est le prince, et prend Jason pour gendre :
C'est assez mériter d'être réduit en cendre,
D'y voir réduit tout l'isthme afin de l'en punir,
Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir.

1) *Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race.* Cette prière au soleil son père est encore toute de *Sénèque*, et devait faire plus d'effet sur les peuples qui mettaient le soleil au rang des dieux, que sur nous qui n'admettons pas cette mytologie.

SCENE V.

MÉDÉE, NERINE.

MÉDÉE.

Hé bien! Nérine, à quand, à quand cette hyménée?
En ont-ils choisi l'heure? En sais-tu la journée?
N'en as-tu rien appris? N'as-tu point vu Jason?
N'appréhende-t-il rien après sa trahison?
Croit-il qu'en cet affront je m'amuse à me plaindre?
S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre; 1)
Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur
De mes ressentimens peut monter la fureur.

NERINE.

Modérez les bouillons de cette violence;
Et laissez déguiser vos douleurs au silence.
Quoi! madame, est-ce ainsi qu'il faut dissimuler?
Et faut-il perdre ainsi des menaces en l'air? 2)

1) *S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre.* Le vers de Sénèque *Adeone credit omne consumptum nefas?* parait bien plus fort.

2) *Et faut-il perdre ainsi des menaces en l'air?* J'ai déjà dit que je ne ferais aucune remarque sur le style de cette tragédie, qui est vicieux presque d'un bout à l'autre. J'observerai seulement ici, à propos de ces rimes *dissimuler* et *en l'air*, qu'alors on prononçait *dissimulair*, pour rimer à *l'air*. J'ajouterai qu'on a été longtems dans le préjugé que la rime doit être pour les yeux.

Les plus ardens transports d'une haine connue
Ne sont qu'autant d'éclairs avortés dans la nue,
Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir,
Pour repousser vos coups, ou pour les prévenir.
Qui peut sans s'émouvoir supporter une offense
Peut mieux prendre à son point le tems de sa vengeance ;
Et sa feinte douceur, sous un appas mortel,
Mène insensiblement sa victime à l'autel.

MÉDÉE.

Tu veux que je me taise et que je dissimule !
Nérine, porte ailleurs ce conseil ridicule ;
L'ame en est incapable en de moindres malheurs,
Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.
Jason m'a fait trahir mon pays et mon père,
Et me laisse au milieu d'une terre étrangère,
Sans support, sans amis, sans retraite, sans bien,
La fable de son peuple, et la haine du mien.
Nérine, après cela tu veux que je me taise !
Ne dois-je point encore en témoigner de l'aise,

C'est pour cette raison qu'on faisait rimer *cher* à *bucher*. Il est indubitable que la rime n'a été inventée que pour l'oreille. C'est le retour des mêmes sons, ou des sons à peu près semblables, qu'on demande, et non pas le retour des mêmes lettres. On fait rimer *abhorre* qui a deux *r* avec *encore* qui n'en a qu'un. Par la même raison, *terre* peut rimer à *père*. Mais *je me hâte* ne peut rimer avec *je me flatte*, parce que *flatte* est bref, et *hâte* est long.

De ce royal hymen souhaiter l'heureux jour,
Et forcer tous mes soins à servir son amour?

NÉRINE.

Madame, pensez mieux à l'éclat que vous faites.
Quelque juste qu'il soit, regardez où vous êtes;
Considérez qu'à peine un esprit plus remis
Vous tient en sureté parmi vos ennemis.

MÉDÉE.

L'âme doit se roidir plus elle est menacée,
Et contre la fortune aller tête-baissée,
La choquer hardiment, et, sans craindre la mort,
Se présenter de front à son plus rude effort.
Cette lâche ennemie a peur des grands courages, 1)
Et sur ceux qu'elle abat redouble ses outrages.

NÉRINE.

Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir?

MÉDÉE.

Il trouve toujours lieu de se faire valoir.

1) Celà est imité de *Sénèque*, et enchérit encore sur le mauvais goût de l'original. *Fortuna fortes metuit, ignavos premit.* Corneille appelle la fortune *lâche.* Toutes les tragédies qui précédèrent sa *Médée* sont remplies d'exemples de ce faux bel esprit. Ces puérilités furent si long-tems en vogue, que l'abbé *Cotin*, du tems même de *Boileau* et de *Molière*, donna à la fièvre l'épithète d'*ingrate*; cette ingrate de fièvre qui attaquait insolemment le beau corps de mademoiselle de *Guise*, où elle était si bien logée.

NERINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite.
Votre pays vous hait, votre époux est sans foi;
Dans un si grand revers que vous reste-t-il?

MÉDÉE.

Moi.

Moi, dis-je, et c'est assez. 1)

NÉRINE.

Quoi! vous seule, madame?

MÉDÉE.

Oui, tu vois en moi seule et le fer, et la flâme,
Et la terre, et la mer, et l'enfer, et les cieux,
Et le sceptre des rois, et la foudre des dieux.

1) *Moi... Moi, dis-je, et c'est assez.* Ce *moi* est célèbre. C'est le *Medea superest* de *Sénèque*. Ce qui suit est encore une traduction de *Sénèque;* mais dans l'original et dans la traduction, ces vers affaiblissent la grande idée que donne *moi, dis-je, et c'est assez.* Tout ce qui explique un grand sentiment l'énerve. On demande si le *Medea superest* est sublime. Je répondrai à cette question que ce serait en effet un sentiment sublime si ce *moi* exprimait de la grandeur de courage. Par exemple, si lorsque *Horatius Coclès* défendit seul un pont contre une armée on lui eût demandé, que vous reste-t-il? et qu'il eût répondu, *moi*, c'eût été du véritable sublime. Mais ici il ne signifie que le pouvoir de la magie; et puisque *Medée* dispose des élémens, il n'est pas étonnant qu'elle puisse seule et sans autre secours se venger de tous ses ennemis.

NERINE.

L'impétueuse ardeur d'un courage sensible
A vos ressentimens figure tout possible :
Mais il faut craindre un roi fort de tant de sujets.

MÉDÉE.

Mon père, qui l'étoit, rompit-il mes projets ?

NERINE.

Non, mais il fut surpris, et Créon se défie.
Fuyez, qu'à ses soupçons il ne vous sacrifie.

MÉDÉE.

Las! je n'ai que trop fui ; cette infidélité
D'un juste châtiment punit ma lâcheté.
Si je n'eusse point fui pour la mort de Pélie,
Si j'eusse tenu bon dedans la Thessalie,
Il n'eût point vu Créuse, et cet objet nouveau
N'eût point de notre hymen étouffé le flambeau.

NERINE.

Fuyez encor, de grace.

MÉDÉE.

Oui, je fuirai, Nérine;
Mais avant de Créon on verra la ruine.
Je brave la fortune, et toute sa rigueur
En m'ôtant un mari ne m'ôte pas le cœur.
Sois seulement fidelle, et, sans te mettre en peine,
Laisse agir pleinement mon savoir et ma haine.

NERINE.

(*Seule.*)

Madame..., Elle me quitte au lieu de m'écouter;
Ces violens transports la vont précipiter;

D'une trop juste ardeur l'inexorable envie
Lui fait abandonner le souci de sa vie.
Tâchons encore un coup d'en divertir le cours.
Appaiser sa fureur, c'est conserver ses jours.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

MÉDÉE, NERINE.

NERINE.

Bien qu'un péril certain suive votre entreprise,
Assurez-vous sur moi, je vous suis toute acquise;
Employez mon service aux flâmes, au poison;
Je ne refuse rien : mais épargnez Jason.
Votre aveugle vengeance une fois assouvie,
Le regret de sa mort vous coûtera la vie;
Et les coups violens d'un rigoureux ennui....

MÉDÉE.

Cesse de m'en parler, et ne crains rien pour lui;
Ma fureur jusque là n'oseroit me séduire;
Jason m'a trop coûté pour le vouloir détruire;
Mon courroux lui fait grace, et ma première ardeur
Soutient son intérêt au milieu de mon cœur.
Je crois qu'il m'aime encor, et qu'il nourrit en l'ame
Quelques restes secrets d'une si belle flâme :
Il ne fait qu'obéir aux volontés d'un roi
Qui l'arrache à Médée en dépit de sa foi.
Qu'il vive, et, s'il se peut, que l'ingrat me demeure;
Sinon, ce m'est assez que sa Créuse meure :
Qu'il vive cependant, et jouisse du jour
Que lui conserve encor mon immuable amour.

Créon seul et sa fille ont fait la perfidie,
Eux seuls termineront toute la tragédie;
Leur perte achèvera cette fatale paix.

NERINE.

Contenez-vous, madame; il sort de son palais.

SCENE II.

CREON, MÉDÉE, NERINE, SOLDATS.

CREON.

Quoi! je te vois encore! Avec quelle impudence
Peux-tu sans t'effrayer soutenir ma présence?
Ignores-tu l'arrêt de ton bannissement?
Fais-tu si peu de cas de mon commandement?
Voyez comme elle s'enfle et d'orgueil et d'audace!
Ses yeux ne sont que feu, ses regards que menace.
Gardes, empêchez-la de s'approcher de moi.
Va, purge mes états d'un tel monstre que toi;
Délivre mes sujets et moi-même de crainte.

MÉDÉE.

De quoi m'accuse-t-on? Quel crime, quelle plainte
Pour mon bannissement vous donne tant d'ardeur?

CRÉON.

Ah! l'innocence même, et la même candeur! 1)

1) C'est dans la scène de *Sénèque* qui a servi de

Médée est un miroir de vertu signalée :
Quelle inhumanité de l'avoir exilée !

modèle à celle-ci, qu'on trouve ce beau vers :

Si judicas, cognosce ; si regnas, jube.

N'es-tu que roi ? commande. Es-tu juge ? examine.

C'est dommage que *Corneille* n'ait pas traduit ce vers, il l'aurait bien mieux rendu.

Ah ! l'innocence même, et la même candeur ! *Quæ causa pellat innocens mulier rogat.* Cette ironie est, comme on voit, de *Sénèque*. La figure de l'ironie tient presque toujours du comique, car l'ironie n'est autre chose qu'une raillerie. L'éloquence souffre cette figure en prose. *Démosthène* et *Cicéron* l'employent quelquefois : *Homère* et *Virgile* n'ont pas dédaigné même de s'en servir dans l'Epopée. Mais dans la tragédie il faut l'employer sobrement ; il faut qu'elle soit nécessaire ; il faut que le personnage se trouve dans des circonstances où il ne puisse s'expliquer autrement, où il soit obligé de cacher sa douleur, et de feindre d'applaudir à ce qu'il déteste.

Racine fait parler ironiquement *Axiane* à *Taxile* quand elle lui dit :

. . . . . Approche, puissant roi,
Grand monarque de l'Inde ; on parle ici de toi.

Il met aussi quelques ironies dans la bouche d'*Hermione ;* Mais dans ses autres tragédies il ne se sert plus de cette figure. Remarquez en général que l'ironie ne convient point aux passions : elle ne peut aller au cœur, elle sèche les larmes. Il y a une autre espèce d'ironie qui est un retour sur soi-même, et qui exprime parfaitement l'excès

Barbare, as-tu si tôt oublié tant d'horreurs ?
Repasse tes forfaits, repasse tes fureurs,
Et de tant de pays nomme quelque contrée,
Dont tes méchancetés te permettent l'entrée.
Toute la Thessalie en armes te poursuit,
Ton père te déteste, et l'univers te fuit :
Me dois-je en ta faveur charger de tant de haines,
Et sur mon peuple et moi faire tomber tes peines?
Va pratiquer ailleurs tes noires actions ;
J'ai racheté la paix à ces conditions.

MÉDÉE.

Lâche paix, qu'entre vous, sans m'avoir écoutée,
Pour m'arracher mon bien vous avez complotée !
Paix, dont le déshonneur vous demeure éternel !
Quiconque sans l'ouïr condamne un criminel,
Son crime eût-il cent fois mérité le supplice,
D'un juste châtiment il fait une injustice.

CREON.

Au regard de Pélie, il fut bien mieux traité ;
Avant que l'égorger tu l'avois écouté.

du malheur. C'est ainsi qu'*Oreste* dit dans l'*Andromaque:*

Oui, je te loue, ô ciel ! de ta persévérance.

C'est ainsi que *Gatimozin* disait au milieu des flâmes : *Et moi suis-je sur un lit de roses ?* Cette figure est très-noble et très-tragique dans *Oreste*, et dans *Gatimozin* elle est sublime. Observez que toutes les scènes semblables à celle-ci sont toujours froides. Il convient rarement au tragique de parler long-tems du passé. Ce poëme est *natum rebus agendis ;* ce doit être une action.

MÉDÉE.

Ecouta-t-il Jason quand sa haine couverte
L'envoya sur nos bords se livrer à sa perte ?
Car comment voulez-vous que je nomme un dessein
Au dessus de sa force et du pouvoir humain ?
Apprenez quelle étoit cette illustre conquête,
Et de combien de morts j'ai garanti sa tête.
Il falloit mettre au joug deux taureaux furieux,
Des tourbillons de feu s'élançoient de leurs yeux
Et leur maître Vulcain poussoit par leur haleine
Un long embrasement dessus toute la plaine.
Eux domptés, on entroit en de nouveaux hasards;
Il falloit labourer les tristes champs de Mars,
Et des dents d'un serpent ensemencer la terre,
Dont la stérilité, fertile pour la guerre,
Produisoit à l'instant des escadrons armés
Contre la même main qui les avoit semés.
Mais, quoi qu'eût fait contr'eux une valeur parfaite,
La toison n'étoit pas au bout de leur défaite :
Un dragon enivré des plus mortels poisons
Qu'enfantent les péchés de toutes les saisons,
Vomissant mille traits de sa gorge enflammée,
La gardoit beaucoup mieux que toute cette armée.
Jamais étoile, lune, aurore, ni soleil,
Ne virent abaisser sa paupière au sommeil.
Je l'ai seul assoupi ; seule j'ai par mes charmes
Mis au joug les tauréaux, et défait les gendarmes.
Si lors à mon devoir mon desir limité
Eût conservé ma gloire et ma fidélité,

Si j'eusse eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
Que devenoit Jason et tous vos Argonautes ?
Sans moi ce vaillant chef que vous m'avez ravi
Fût péri le premier, et tous l'auroient suivi.
Je ne me repens point d'avoir par mon adresse
Sauvé le sang des dieux et la fleur de la Grèce :
Zéthès, et Calaïs, et Pollux, et Castor,
Et le charmant Orphée, et le sage Nestor,
Tous vos héros enfin tiennent de moi la vie :
Je vous les verrai tous posséder sans envie;
Je vous les ai sauvés, je vous les cède tous ;
Je n'en veux qu'un pour moi, n'en soyez point jaloux.
Pour de si bons effets laissez-moi l'infidelle,
Il est mon crime seul, si je suis criminelle ;
Aimer cet inconstant, c'est tout ce que j'ai fait :
Si vous me punissez, rendez-moi mon forfait.
Est-ce user comme il faut d'un pouvoir légitime
Que me faire coupable, et jouïr de mon crime ?

CREON.

Va te plaindre à Colchos.

MÉDÉE.

Le retour m'y plaira :
Que Jason m'y remette ainsi qu'il m'en tira ;
Je suis prête à partir sous la même conduite
Qui de ces lieux aimés précipita ma fuite.
O d'un injuste affront les coups les plus cruels!
Vous faites différence entre deux criminels !

Vous voulez qu'on l'honore, et que de deux complices
L'un ait votre couronne, et l'autre des supplices! 1)

CRÉON.

Cesse de plus mêler ton intérêt au sien ;
Ton Jason pris à part est trop homme de bien ;
Le séparant de toi, sa défense est facile ;
Jamais il n'a trahi son père ni sa ville,
Jamais sang innocent n'a fait rougir ses mains,
Jamais il n'a prêté son bras à tes desseins ;
Son crime, s'il en a, c'est de t'avoir pour femme :
Laisse-le s'affranchir d'une honteuse flâme ;
Rends-lui son innocence en t'éloignant de nous ;
Porte en d'autres climats ton insolent courroux,
Tes herbes, tes poisons, ton cœur impitoyable,
Et tout ce qui jamais a fait Jason coupable.

MÉDÉE.

Peignez mes actions plus noires que la nuit,
Je n'en ai que la honte, il en a tout le fruit.
Ce fut en sa faveur que ma savante audace
Immola son tyran par les mains de sa race ;
Joignez-y mon pays et mon frère, il suffit
Qu'aucun de tant de maux ne va qu'à son profit.
Mais vous les saviez tous quand vous m'avez reçue :
Votre simplicité n'a point été déçue ;
En ignoriez-vous un quand vous m'avez promis
Un rempart assuré contre mes ennemis ?

1) *Hic pretium sceleris tulit, hic diadema.*

Ma main saignante encor du meurtre de Pélie
Soulevoit contre moi toute la Thessalie
Quand votre cœur, sensible à la compassion,
Malgré tous mes forfaits, prit ma protection.
Si l'on me peut depuis imputer quelque crime,
C'est trop peu que l'exil, ma mort est légitime:
Sinon, à quel propos me traitez-vous ainsi?
Je suis coupable ailleurs, mais innocente ici.

CREON.

Je ne veux plus ici d'une telle innocence,
Ni souffrir en ma cour ta fatale présence.
Va.....

MÉDÉE.

Dieux justes, vengeurs....

CREON.

Va, dis-je, dans d'autres lieux,
Par tes cris importuns sollicier les dieux.
Laisse-nous tes enfans: je serois trop sévère
Si je les punissois des crimes de leur mère;
Et, bien que je le pusse avec juste raison,
Ma fille les demande en faveur de Jason.

MÉDÉE.

Barbare humanité qui m'arrache à moi-même;
Et feint de la douceur pour m'ôter ce que j'aime!
Si Jason et Créuse ainsi l'ont ordonné,
Qu'ils me rendent le sang que je leur ai donné.

CREON.

Ne me réplique plus, suis la loi qui t'est faite,
Prépare ton départ, et pense à ta retraite.

Google

Pour en délibérer, et choisir le quartier,
De grace, ma bonté te donne un jour entier.

MÉDÉE.

Quelle grace !

CREON.

Soldats, remettez-la chez elle; 1)
Sa contestation deviendroit éternelle.

1) *Soldats, remettez-la chez elle.* Si *Médée* est une magicienne aussi puissante qu'on le dit, et que *Créon* même le croit, comment ne craint-il pas de l'offenser, et comment même peut-il disposer d'elle ? C'est là une étrange contradiction que l'antiquité grecque s'est permise. Les illusions de l'antiquité ont été adoptées par nous ; les juges ont osé juger des sorciers : mais il s'était répandu une opinion aussi ridicule que celle de la magie même, et qui lui servait de correctif; c'était que les magiciens perdaient tout leur pouvoir dès qu'ils étaient entre les mains de la justice. L'*Arioste* et le *Tasse* son heureux imitateur prirent un tour plus heureux ; ils feignirent que les enchantemens pouvaient être détruits par d'autres enchantemens : cela seul mettait de la vraisemblance dans ces fables, qui par elles-mêmes n'en ont aucune. *Arioste*, tout fécond qu'il était, avait appris cet art d'*Homère* : il est vrai que son *Alcine* est prodigieusement supérieure à la *Circé* de l'*Odyssée* ; mais enfin *Homère* est le premier qui paraît avoir imaginé des préservatifs contre le pouvoir de la magie, et qui par là mit quelque raison dans des choses qui n'en avaient pas.

SCENE III.

CREON, *seul.*

Quel indomptable esprit! quel arrogant maintien
Accompagnoit l'orgueil d'un si long entretien!
A-t-elle rien fléchi de son humeur altière?
A-t-elle pu descendre à la moindre prière?
Et le sacré respect de ma condition 1)
En a-t-il arraché quelque soumission?

SCENE IV.

CREON, JASON, CRÉUSE, CLEONE.

CREON.

Te voilà sans rivale, et mon pays sans guerres,
Ma fille; c'est demain qu'elle sort de nos terres.
Nous n'avons désormais que craindre de sa part; 2)
Acaste est satisfait d'un si proche départ;
Et si tu peux calmer le courage d'Ægée,
Qui voit par notre choix son ardeur négligée,

1) Il est bien ici question du sacré respect qu'on doit à la condition de ce Créon, qui d'ailleurs joue dans cette pièce un rôle trop froid!

2) *Nous n'avons que craindre*, est un barbarisme. Cette pièce en a beaucoup; mais, encore une fois, c'est la première de Corneille.

Digitized by Google

Fais état que demain nous assure à jamais,
Et dedans et dehors, une profonde paix.

CRÉUSE.

Je ne crois pas, seigneur, que ce vieux roi d'Athènes,
Voyant aux mains d'autrui le fruit de tant de peines,
Mêle tant de foiblesse à son ressentiment
Que son premier courroux se dissipe aisément.
J'espère toutefois qu'avec un peu d'adresse
Je pourrai le résoudre à perdre une maîtresse
Dont l'âge peu sortable et l'inclination
Répondoient assez mal à son affection.

JASON.

Il doit vous témoigner par son obéissance
Combien sur son esprit vous avez de puissance;
Et, s'il s'obstine à suivre un injuste courroux,
Nous saurons, ma Princesse, en rabattre les coups;
Et nos préparatifs contre la Thessalie
Ont trop de quoi punir sa flâme et sa folie.

CREON.

Nous n'en viendrons pas là. Regarde seulement
A le payer d'estime et de remercîment.
Je voudrois pour tout autre un peu de raillerie;
Un vieillard amoureux mérite qu'on en rie : 1)
Mais le trône soutient la majesté des rois
Au dessus du mépris, comme au dessus des lois.

1) Ces vers montrent qu'en effet on mêlait alors le comique au tragique. Ce mauvais goût était établi dans presque toute l'Europe, comme on le remarque ailleurs.

On doit toujours respect au sceptre, à la couronne.
Remets tout, si tu veux, aux ordres que je donne;
Je saurai l'appaiser avec facilité,
Si tu ne te défends qu'avec civilité.

SCENE V.

JASON, CRÉUSE, CLEONE.

JASON.

Que ne vous dois-je point pour cette préférence
Où mes desirs n'osoient porter mon espérance!
C'est bien me témoigner un amour infini,
De mépriser un roi pour un pauvre banni.
A toutes ses grandeurs préférer ma misère!
Tourner en ma faveur les volontés d'un père!
Garantir mes enfans d'un exil rigoureux!

CRÉUSE.

Qu'a pu faire de moindre un courage amoureux?
La fortune a montré dedans votre naissance
Un trait de son envie, ou de son impuissance;
Elle devoit un sceptre au sang dont vous naissez,
Et sans lui vos vertus le méritoient assez.
L'amour, qui n'a pu voir une telle injustice,
Supplée à son défaut, ou punit sa malice,
Et vous donne, au plus fort de vos adversités,
Le sceptre que j'attends et que vous méritez.
La gloire m'en demeure; et les races futures,
Comptant notre hyménée entre vos aventures,

Vanteront à jamais mon amour généreux
Qui d'un si grand héros rompt le sort malheureux.
Après tout cependant riez de ma foiblesse.
Prête de posséder le phénix de la Grèce,
La fleur de nos guerriers, le sang de tant de dieux,
La robe de Médée a donné dans mes yeux ; 1)
Mon caprice, à son lustre attachant mon envie,
Sans elle trouve à dire au bonheur de ma vie ;
C'est ce qu'ont prétendu mes desseins relevés
Pour le prix des enfans que je vous ai sauvés.

JASON.

Que ce prix est léger pour un si bon office !
Il y faut toutefois employer l'artifice.
Ma jalouse en fureur n'est pas femme à souffrir
Que ma main l'en dépouille afin de vous l'offrir;
Des trésors dont son père épuise la Scythie
C'est tout ce qu'elle a pris quand elle en est sortie.

CRÉUSE.

Qu'elle a fait un beau choix ! Jamais éclat pareil
Ne sema dans la nuit les clartés du soleil.
Les perles avec l'or confusément mêlées,
Mille pierres de prix sur ses bords étalées,
D'un mélange divin éblouissent les yeux ;
Jamais rien d'approchant ne se fit en ces lieux.

1) La robe de Médée, qui a donné dans les yeux de Créuse, et la description de cette robe, ne seraient pas souffertes aujourd'hui, et la réponse de Jason n'est pas moins petite que la demande.

Pour moi, tout aussitôt que je l'en vis parée,
Je ne fis plus d'état de la toison dorée ;
Et, dussiez-vous vous-même en être un peu jaloux,
J'en eus presques envie aussitôt que de vous.
Pour appaiser Médée et réparer sa perte,
L'épargne de mon père entièrement ouverte
Lui met à l'abandon tous les trésors du roi,
Pourvu que cette robe et Jason soient à moi.

JASON.

N'en doutez point, ma reine, elle vous est acquise.
Je vais chercher Nérine, et par son entremise
Obtenir de Médée avec dextérité
Ce que refuseroit son courage irrité.
Pour elle, vous savez que j'en fuis les approches ;
J'aurois peine à souffrir l'orgueil de ses reproches ;
Et je me connois mal, ou dans notre entretien
Son courroux s'allumant allumeroit le mien.
Je n'ai point un esprit complaisant à sa rage
Jusques à supporter sans réplique un outrage ;
Et ce seroient pour moi d'éternels déplaisirs
De reculer par là l'effet de vos desirs
Mais, sans plus de discours, d'une maison voisine
Je vais prendre le tems que sortira Nérine.
Souffrez, pour avancer votre contentement,
Que malgré mon amour je vous quitte un moment.

CLEONE.

Madame, j'apperçois venir le roi d'Athènes.

CRÉUSE.

Allez donc ; votre vue augmenteroit ses peines.

CLEONE.

Souvenez-vous de l'air dont il le faut traiter.

CRÉUSE.

Ma bouche accortement saura s'en acquitter.

SCENE VI.

ÆGÉE, CRÉUSE, CLEONE.

ÆGÉE.

Sur un bruit qui m'étonne et que je ne puis croire,
Madame, mon amour, jaloux de votre gloire,
Vient savoir s'il est vrai que vous soyez d'accord,
Par un honteux hymen, de l'arrêt de ma mort.
Votre peuple en frémit, votre cour en murmure ;
Et tout Corinthe enfin s'impute à grande injure
Qu'un fugitif, un traître, un meurtrier de rois,
Lui donne à l'avenir des princes et des lois.
Il ne peut endurer que l'horreur de la Grèce
Pour prix de ses forfaits épouse sa princesse,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur,
« Femme d'un assassin et d'un empoisonneur. »

CRÉUSE.

Laissez agir, grand roi, la raison sur votre ame,
Et ne le chargez point des crimes de sa femme.
J'épouse un malheureux, et mon père y consent,
Mais prince, mais vaillant, et sur-tout innocent.
Non pas que je me faille en cette préférence ;
De votre rang au sien je sais la différence :

Mais si vous connoissez l'amour et ses ardeurs,
Jamais pour son objet il ne prend les grandeurs ;
Avouez que son feu n'en veut qu'à la personne,
Et qu'en moi vous n'aimiez rien moins que ma couronne.
Souvent je ne sais quoi, qu'on ne peut exprimer,
Nous surprend, nous emporte, et nous force d'aimer ; 1)
Et souvent sans raison les objets de nos flâmes
Frappent nos yeux ensemble et saisissent nos ames.
Ainsi nous avons vu le souverain des dieux
Au mépris de Junon aimer en ces bas lieux ;
Vénus quitter son Mars, et négliger sa prise,
Tantôt pour Adonis, et tantôt pour Anchise :
Et c'est peut-être encore avec moins de raison
Que, bien que vous m'aimiez, je me donne à Jason.
D'abord dans mon esprit vous eûtes ce partage ;
Je vous estimai plus, et l'aimai davantage.

ÆGÉE.

Gardez ces complimens pour de moins enflammés;
Et ne m'estimez point qu'autant que vous m'aimez.

1) *Nous surprend, nous emporte, et nous force d'aimer.* Voilà le germe de ces vers qu'on applaudit autrefois dans *Rodogune :*

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties, etc.

C'est au lecteur judicieux à décider lequel vaut le mieux de ces deux morceaux. Il décidera peut-être que de telles maximes sont plus convenables à la haute comédie, et que les maximes détachées ne valent pas un sentiment. Cette même idée se trouve dans la suite du *Menteur*, et elle y est mieux placée.

Que me sert cet aveu d'une erreur volontaire ?
Si vous croyez faillir, qui vous force à le faire ?
N'accusez point l'amour ni son aveuglement :
Quand on connoît sa faute, on manque doublement.

CRÉUSE.

Puis donc que vous trouvez la mienne inexcusable,
Je ne veux plus, seigneur, me confesser coupable.
L'amour de mon pays et le bien de l'état
Me défendoient l'hymen d'un si grand potentat.
Il m'eût fallu soudain vous suivre en vos provinces,
Et priver mes sujets de l'aspect de leurs princes ;
Votre sceptre pour moi n'est qu'un pompeux exil.
Que me sert son éclat, et que me donne-t-il ?
M'élève-t-il d'un rang plus haut que souveraine ?
Et sans le posséder ne me vois-je pas reine ?
Graces aux immortels, dans ma condition
J'ai de quoi m'assouvir de cette ambition ;
Je ne veux point changer mon sceptre contre un autre,
Je perdrois ma couronne en acceptant la vôtre.
Corinthe est bon sujet, mais il veut voir son roi,
Et d'un prince éloigné rejetteroit la loi.
Joignez à ces raisons qu'un pere un peu sur l'âge,
Dont ma seule présence adoucit le veuvage,
Ne sauroit se résoudre à séparer de lui
De ses débiles ans l'espérance et l'appui ;
Et vous reconnoîtrez que je ne vous préfère
Que le bien de l'état, mon pays, et mon père.
Voilà ce qui m'oblige au choix d'un autre époux.
Mais comme ces raisons font peu d'effet sur vous,

Afin de redonner le repos à votre ame,
Souffrez que je vous quitte.

SCENE VII.

ÆGÉE, *seul.* 1)

Allez, allez, madame,
Etaler vos appas et vanter vos mépris
A l'infâme sorcier qui charme vos esprits.
De cette indignité faites un mauvais conte,
Riez de mon ardeur, riez de votre honte,
Favorisez celui de tous vos courtisans
Qui raillera le mieux le déclin de mes ans.
Vous jouirez fort peu d'une telle insolence;
Mon amour outragé court à la violence;
Mes vaisseaux à la rade assez proches du port
N'ont que trop de soldats à faire un coup d'effort.
La jeunesse me manque, et non pas le courage:
Les rois ne perdent point les forces avec l'âge;
Et l'on verra, peut-être avant ce jour fini,
Ma passion vengée, et votre orgueil puni.

Fin du second acte.

1) Il est inutile de remarquer combien le rôle d'*Ægée* est froid et insipide. Une pièce de théâtre est *une expérience sur le cœur humain.* Quel ressort remuera l'ame des hommes? Ce ne sera pas un vieillard amoureux et méprisé qu'on met en prison et qu'une sorcière

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

NERINE, *seule.*

MALHEUREUX instrument du malheur qui nous presse, 1)
Que j'ai pitié de toi, déplorable princesse!
Avant que le soleil ait fait encore un tour,
Ta perte inévitable achève ton amour.
Ton destin te trahit, et ta beauté fatale
Sous l'appas d'un hymen t'expose à ta rivale;

délivre. Tout personnage principal doit inspirer un degré d'intérêt : c'est une des règles inviolables : elles sont toutes fondées sur la nature. On a déjà averti qu'on ne reprend pas les fautes de détail.

1) C'est ici un grand exemple de l'abus des monologues. Une suivante qui vient parler, toute seule du pouvoir de sa maîtresse est d'un grand ridicule. Cette faute de faire dire ce qui arrivera par un acteur qui parle seul, et qu'on introduit sans raison, était très-commune sur les théâtres grecs et latins : ils suivaient cet usage parce qu'il est facile. Mais on devoit dire aux *Ménandres*, aux *Aristophanes*, aux *Plautes* : Surmontez la difficulté ; instruisez-nous du fait sans avoir l'air de nous instruire ; amenez-nous sur le théâtre des personnages nécessaires qui aient des raisons de se parler ; qu'ils m'expliquent tout sans jamais s'adresser à moi ; que je les voye agir et dialoguer : sinon vous êtes dans l'enfance de l'art.

Ton sceptre est impuissant à vaincre son effort;
Et le jour de sa fuite est celui de ta mort.
Sa vengeance à la main elle n'a qu'à résoudre.
Un mot du haut des cieux fait descendre la foudre.
Les mers pour noyer tout n'attendent que sa loi;
La terre offre à s'ouvrir sous le palais du roi;
L'air tient les vents tout prêts à suivre sa colère,
Tant la nature esclave a peur de lui déplaire:
Et si ce n'est assez de tous les élémens,
Les enfers vont sortir à ses commandemens.
Moi, bien que mon devoir m'attache à son service,
Je lui prête à regret un silence complice;
D'un louable desir mon cœur sollicité
Lui feroit avec joie une infidélité:
Mais, loin de s'arrêter, sa rage découverte
A celle de Créuse ajouteroit ma perte;
Et mon funeste avis ne serviroit de rien,
Qu'à confondre mon sang dans les bouillons du sien.
D'un mouvement contraire à celui de mon ame
La crainte de la mort m'ôte celle du blâme;
Et ma timidité s'efforce d'avancer
Ce que hors du péril je voudrois traverser.

SCENE II.

JASON, NERINE.

JASON.

Nérine, hé bien! que dit, que fait notre exilée?
Dans ton cher entretien s'est-elle consolée?
Veut-elle bien céder à la nécessité?

NERINE.

Je trouve en son chagrin moins d'animosité.
De moment en moment son ame plus humaine
Abaisse sa colère, et rabat de sa haine.
Déjà son déplaisir ne nous veut plus de mal.

JASON.

Fais-lui prendre pour tous un sentiment égal.
Toi, qui de mon amour connoissois la tendresse,
Tu peux connoître aussi quelle douleur me presse.
Je me sens déchirer le cœur à son départ:
Créuse en ses malheurs prend même quelque part,
Ses pleurs en ont coulé: Créon même soupire,
Lui préfère à regret le bien de son empire;
Et si dans son adieu son cœur moins irrité
En vouloit mériter la libéralité,
Si jusque là Médée appaisoit ses menaces,
Qu'elle eût soin de partir avec ses bonnes graces;
Je sais, comme il est bon, que ses trésors ouverts
Lui seroient sans réserve entièrement offerts,

Et, malgré les malheurs où le sort l'a réduite,
Soulageroient sa peine, et soutiendroient sa fuite.

NERINE.

Puisqu'il faut se résoudre à ce bannissement,
Il faut en adoucir le mécontentement;
Cette offre y peut servir; et par elle j'espère
Avec un peu d'adresse appaiser sa colère.
Mais d'ailleurs toutefois n'attendez rien de moi,
S'il faut prendre congé de Créuse et du roi:
L'objet de votre amour et de sa jalousie
De toutes ses fureurs l'auroient tôt ressaisie.

JASON.

Pour montrer sans les voir son courage appaisé, 1)
Je te dirai, Nérine, un moyen fort aisé;
Et de si longue main je connois ta prudence,
Que je t'en fais sans peine entière confidence.
Créon bannit Médée; et ses ordres précis
Dans son bannissement enveloppoient ses fils;
La pitié de Créuse a tant fait vers son père,
Qu'ils n'auront point de part au malheur de leur mère.
Elle lui doit par eux quelque remercîment;
Qu'un présent de sa part suive leur compliment:

1) Convenons que ce n'est pas un trop bon moyen d'appaiser une femme et une mère que de lui arracher ses enfans et de lui prendre ses habits. Cette invention de comédie produit une catastrophe horrible, mais ce contraste même d'une intrigue faible et basse avec un dénouement épouvantable forme une bigarure qui révolte tous les esprits cultivés.

Sa robe, dont l'éclat sied mal à sa fortune,
Et n'est à son exil qu'une charge importune,
Lui gagneroit le cœur d'un prince libéral,
Et de tous ses trésors l'abandon général.
D'une vaine parure, inutile à sa peine,
Elle peut acquérir de quoi faire la reine:
Créuse, ou je me trompe, en a quelque desir;
Et je ne pense pas qu'elle pût mieux choisir.
Mais la voici qui sort, souffre que je l'évite;
Ma rencontre la trouble, et mon aspect l'irrite.

SCENE III.

MÉDÉE, JASON, NERINE. 1)

MÉDÉE.

Ne fuyez pas, Jason, de ces funestes lieux;
C'est à moi d'en partir, recevez mes adieux.
Accoutumée à fuir, l'exil m'est peu de chose;
Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que sa cause.

1) Cette scène est toute de *Sénèque*.

Fugimus, Jason, fugimus; hoc non est novum
Mutare sedes, causa fugiendi nova est, etc.
Ad quos remittis, Phosim et Colchos petam? etc.

Il y a dans ce couplet de très-beaux vers qui annonçaient déjà Corneille. C'est en ce sens; et c'est dans ces morceaux détachés qu'on peut dire avec Fontenelle que Corneille s'éleva jusqu'à Médée.

C'est pour vous que j'ai fui, c'est vous qui me chassez.
Où me renvoyez-vous, si vous me bannissez ?
Irai-je sur le Phase, où j'ai trahi mon père,
Appaiser de mon sang les mânes de mon frère ?
Irai-je en Thessalie, où le meurtre d'un roi
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi ?
Il n'est point de climat dont mon amour fatale
N'ait acquis à mon nom la haine générale ;
Et ce qu'ont fait pour vous mon savoir et ma main
M'a fait un ennemi de tout le genre humain.
Ressouviens-t-en, ingrat : remets-toi dans la plaine
Que ces taureaux affreux brûloient de leur haleine;
Revois ce champ guerrier dont les sacrés sillons
Elevoient contre toi de soudains bataillons,
Ce dragon qui jamais n'eut les paupières closes ;
Et lors préfère-moi Créuse, si tu l'oses.
Qu'ai-je épargné depuis qui fût en mon pouvoir ?
Ai-je auprès de l'amour écouté mon devoir ?
Pour jeter un obstacle à l'ardente poursuite
Dont mon père en fureur touchoit déjà ta fuite,
Semois-je avec regret mon frère par morceaux ?
A ce funeste objet épandu sur les eaux,
Mon père, trop sensible aux droits de la nature,
Quitta tous autres soins que de sa sépulture ;
Et, par ce nouveau crime émouvant sa pitié,
J'arrêtai les effets de son inimitié.
Prodigue de mon sang, honte de ma famille,
Aussi cruelle sœur que déloyale fille,

Ces titres glorieux plaisoient à mes amours ;
Je les pris sans horreur pour conserver tes jours.
Alors certes, alors mon mérite étoit rare ;
Tu n'étois point honteux d'une femme barbare.
Quand à ton père usé je rendis la vigueur,
J'avois encor tes vœux, j'étois encor ton cœur :
Mais cette affection, mourant avec Pélie,
Dans le même tombeau se vit ensevelie :
L'ingratitude en l'ame, et l'impudence au front,
Une Scythe en ton lit te fut lors un affront ;
Et moi, que tes desirs avoient tant souhaitée,
Le dragon assoupi, la toison emportée,
Ton tyran massacré, ton père rajeuni,
Je devins un objet digne d'être banni.
Tes desseins achevés, j'ai mérité ta haine ;
Il t'a fallu sortir d'une honteuse chaîne,
Et prendre une moitié qui n'a rien plus que moi
Que le bandeau royal que j'ai quitté pour toi.

JASON.

Ah ! que n'as-tu des yeux à lire dans mon ame,
Et voir les purs motifs de ma nouvelle flâme !
Les tendres sentimens d'un amour paternel
Pour sauver mes enfans me rendent criminel,
Si l'on peut nommer crime un malheureux divorce
Où le soin que j'ai d'eux me réduit et me force.
Toi-même, furieuse, ai-je peu fait pour toi
D'arracher ton trépas aux vengeances d'un roi ?
Sans moi ton insolence alloit être punie ;
A ma seule prière on ne t'a que bannie.

C'est rendre la pareille à tes grands coups d'effort;
Tu m'as sauvé la vie, et j'empêche ta mort.

MÉDÉE.

On ne m'a que bannie ! O bonté souveraine !
C'est donc une faveur, et non pas une peine!
Je reçois une grace au lieu d'un châtiment!
Et mon exil encor doit un remercîment!
Ainsi l'avare soif du brigand assouvie,
Il s'impute à pitié de nous laisser la vie;
Quand il n'égorge point, il croit nous pardonner;
Et ce qu'il n'ôte pas il pense le donner.

JASON.

Tes discours, dont Créon de plus en plus s'offense,
Le forceroient enfin à quelque violence.
Eloigne-toi d'ici tandis qu'il t'est permis.
Les rois ne sont jamais de foibles ennemis.

MÉDÉE.

A travers tes conseils je vois assez ta ruse :
Ce n'est là m'en donner qu'en faveur de Créuse.
Ton amour, déguisé d'un soin officieux,
D'un objet importun veut délivrer ses yeux.

JASON.

N'appelle point amour un change inévitable,
Où Créuse fait moins que le sort qui m'accable.

MÉDÉE.

Peux-tu bien, sans rougir, désavouer tes feux ?

JASON.

Hé bien! soit : ses attraits captivent tous mes vœux.

Toi, qu'un amour furtif souilla de tant de crimes,
M'oses-tu reprocher des ardeurs légitimes?

MÉDÉE.

Oui, je te les reproche, et de plus....

JASON.

Quels forfaits?

MÉDÉE.

La trahison, le meurtre, et tous ceux que j'ai faits. 1)

JASON.

Il manque encor ce point à mon sort déplorable,
Que de tes cruautés on me fasse coupable.

MÉDÉE.

Tu présumes en vain de t'en mettre à couvert;
Celui-là fait le crime à qui le crime sert: 2)
Que chacun, indigné contre ceux de ta femme,
La traite en ses discours de méchante et d'infame:
Toi seul, dont ses forfaits ont fait tout le bonheur,
Tiens-la pour innocente, et défends son honneur.

JASON.

J'ai honte de ma vie, et je hais son usage,
Depuis que je la dois aux effets de ta rage.

1) *La trahison, le meurtre, et tous ceux que j'ai faits.* *Médée* dit dans *Sénèque*:

Quodcumque feci.

2) *Celui-là fait le crime à qui le crime sert.*

Tua illa sunt, cui prodest scelus, is fecit.

MÉDÉE.

La honte généreuse ! et la haute vertu !
Puisque tu la hais tant, pourquoi la gardes-tu ?

JASON.

Au bien de nos enfans, dont l'âge foible et tendre
Contre tant de malheurs ne sauroit se défendre.
Deviens en leur faveur d'un naturel plus doux.

MÉDÉE.

Mon ame à leur sujet redouble son courroux.
Faut-il ce déshonneur pour comble à mes misères,
Qu'à mes enfans Créuse enfin donne des frères !
Tu vas mêler, impie, et mettre en rang pareil
Des neveux de Sysiphe avec ceux du soleil !

JASON.

Leur grandeur soutiendra la fortune des autres ;
Créuse et ses enfans conserveront les nôtres.

MÉDÉE.

Je l'empêcherai bien ce mélange odieux,
Qui déshonore ensemble et ma race et les dieux.

JASON.

Lassés de tant de maux, cédons à la fortune.

MÉDÉE.

Ce corps n'enferme pas une ame si commune ;
Je n'ai jamais souffert qu'elle me fît la loi,
Et toujours ma fortune a dépendu de moi.

JASON.

La peur que j'ai d'un sceptre....

MÉDÉE.

Ah! cœur rempli de feinte,
Tu masques tes desirs d'un faux titre de crainte;
Un sceptre est l'objet seul qui fait ton nouveau choix.

JASON.

Veux-tu que je m'expose aux haines de deux rois,
Et que mon imprudence attire sur nos têtes,
D'un et d'autre côté, de nouvelles tempêtes?

MÉDÉE.

Fuis-les, fuis-les tous deux; fuis Médée à ton tour;
Et garde au moins ta foi, si tu n'as plus d'amour.

JASON.

Il est aisé de fuir, mais il n'est pas facile
Contre deux rois aigris de trouver un asile.
Qui leur résistera s'ils viennent à s'unir?

MÉDÉE.

Qui me résistera si je te veux punir,
Déloyal? auprès d'eux crains-tu si peu Médée?
Que toute leur puissance en armes débordée
Dispute contre moi ton cœur qu'ils m'ont surpris,
Et ne sois du combat que le juge et le prix;
Joins-leur, si tu le veux, mon père et la Scythie:
En moi seule ils n'auront que trop forte partie.
Bornes-tu mon pouvoir à celui des humains?
Contre eux, quand il me plaît, j'arme leurs propres mains:
Tu le sais, tu l'as vu, quand ces fils de la Terre
Par leurs coups mutuels terminèrent leur guerre.
Misérable! je puis adoucir des taureaux,
La flâme m'obéit, et je commande aux eaux;

L'enfer tremble et les cieux si tôt que je les nomme :
Et je ne puis toucher les volontés d'un homme!
Je t'aime encor, Jason, malgré ta lâcheté; 1)
Je ne m'offense plus de ta légéreté;
Je sens, à tes regards, décroître ma colère;
De moment en moment ma fureur se modère;
Et je cours sans regret à mon bannissement,
Puisque j'en vois sortir ton établissement.
Je n'ai plus qu'une grace à demander ensuite.
Souffre que mes enfans accompagnent ma fuite;
Que je t'admire encore en chacun de leurs traits,
Que je t'aime et te baise en ces petits portraits; 2)

1) *Je t'aime encor, Jason, malgré ta lâcheté*, n'est point imité de *Sénèque*; et *Racine* en cet endroit s'est rencontré avec *Corneille* quand il fait dire à *Roxane* :

Ecoutez, Bajazet, je sens que je vous aime, etc.

La situation et la passion amènent souvent des sentimens et des expressions qui se ressemblent sans qu'elles soient imitées. Mais quelle différence entre Roxane et Médée! Le rôle de Médée est l'essai d'un génie vigoureux et sans art qui en vain fait déjà quelques efforts contre la barbarie qui enveloppe son siècle; et le rôle de Roxane est le chef-d'œuvre de l'esprit et du goût dans un tems plus heureux. L'un est une statue grossière de l'ancienne Egypte; l'autre est une statue de Phidias.

1) *Que je t'aime et te baise en ces petits portraits, etc.* On sent assez que le mot *baise* ne serait pas souffert aujourd'hui. Mais il y a une réflexion plus importante à faire. *Médée* conçoit la vengeance la plus

Et que leur cher objet, entretenant ma flâme,
Te présente à mes yeux aussi-bien qu'à mon ame.

JASON.

Ah! reprends ta colère, elle a moins de rigueur.
M'enlever mes enfans, c'est m'arracher le cœur;
Et Jupiter, tout prêt à m'écraser du foudre,
Mon trépas à la main, ne pourroit m'y résoudre.
C'est pour eux que je change; et la Parque, sans eux,
Seule de notre hymen pourroit rompre les nœuds.

MÉDÉE.

Cet amour paternel qui te fournit d'excuses
Me fait souffrir aussi que tu me les refuses;
Je ne t'en presse plus; et, prête à me bannir,
Je ne veux plus de toi qu'un léger souvenir.

horrible et qui retombe sur elle-même. Pour y parvenir elle a recours à la plus indigne fourberie : elle devient alors exécrable aux spectateurs. Elle attirerait la pitié si elle égorgeait ses enfans dans un moment de désespoir et de démence. C'est une loi du théâtre, qui ne souffre guère d'exception : ne commettez jamais de grands crimes que quand de grandes passions en diminueront l'atrocité et vous attireront même quelque compassion des spectateurs. *Cléopatre* à la vérité, dans la tragédie de *Rodogune*, ne s'attire nulle compassion: mais songez que si elle n'était pas possédée de la passion forcenée de régner on ne la pourrait pas souffrir, et que si elle n'était pas punie la pièce ne pourrait être jouée.

JASON.

Ton amour vertueux fait ma plus grande gloire,
Ce seroit me trahir qu'en perdre la mémoire ;
Et le mien envers toi, qui demeure éternel,
T'en laisse en cet adieu le serment solemnel.
Puissent briser mon chef les traits les plus sévères
Que lancent des grands dieux les plus âpres colères,
Qu'ils s'unissent ensemble afin de me punir,
Si je ne perds la vie avant ton souvenir !

SCENE IV.

MÉDÉE, NERINE.

MÉDÉE.

J'y donnerai bon ordre ; il est en ta puissance
D'oublier mon amour, mais non pas ma vengeance ;
Je la saurai graver en tes esprits glacés
Par des coups trop profonds pour en être effacés. 1)
Il aime ses enfans, ce courage inflexible :
Son foible est découvert ; par eux il est sensible ;
Par eux mon bras, armé d'une juste rigueur,
Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

1) *Par des coups, etc.* Cette idée détestable de tuer ses propres enfans pour se venger de leur père, idée un peu soudaine, et qui ne laisse voir que l'atrocité d'une vengeance révoltante, sans qu'elle soit ici combattue par les moindres remords, est encore prise de *Sénèque*, dont *Corneille* a imité les beautés et les défauts.

NERINE.

Madame, épargnez-les, épargnez vos entrailles;
N'avancez point par là vos propres funérailles:
Contre un sang innocent pourquoi vous irriter,
Si Créuse en vos lacs se vient précipiter?
Elle-même s'y jette, et Jason vous la livre.

MÉDÉE.

Tu flattes mes desirs.

NERINE.

Que je cesse de vivre,
Si ce que je vous dis n'est pure vérité!

MÉDÉE.

Ah! ne me tiens donc plus l'ame en perplexité.

NERINE.

Madame, il faut garder que quelqu'un ne nous voie,
Et du palais du roi découvre notre joie:
Un dessein éventé succède rarement.

MÉDÉE.

Rentrons donc, et mettons nos secrets surement.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

MÉDÉE, *dans sa grotte magique.*

C'est trop peu de Jason que ton œil me dérobe,
C'est trop peu de mon lit, tu veux encor ma robe,
Rivale insatiable ; et c'est encor trop peu,
Si, la force à la main, tu l'as sans mon aveu :
Il faut que par moi-même elle te soit offerte,
Que perdant mes enfans j'achète encor leur perte ;
Il en faut un hommage à tes divins attraits,
Et des remercîmens au vol que tu me fais.
Tu l'auras, mon refus seroit un nouveau crime :
Mais je t'en veux parer pour être ma victime,
Et, sous un faux semblant de libéralité,
Souler et ma vengeance et ton avidité.

SCENE II.

MÉDÉE, NERINE.

MÉDÉE.

Le charme est achevé, tu peux entrer, Nérine ; 1)
Mes maux dans ces poisons trouvent leur médecine.

1) *Le charme est achevé, etc.* Dans la tragédie de *Macbeth*, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre de *Sha-*

Vois combien de serpens à mon commandement
D'Afrique jusqu'ici n'ont tardé qu'un moment,
Et, contrains d'obéir à mes clameurs funestes,
Ont sur ce don fatal vomi toutes leurs pestes.

kespear, trois sorcières font leurs enchantemens sur le théâtre. Elles arrivent au milieu des éclairs et du tonnerre avec un grand chaudron dans lequel elles font bouillir des herbes. *Le chat a miaulé trois fois*, disent-elles, *il est tems; il est tems.* Elles jettent un crapaud dans le chaudron, et apostrophent le crapaud en criant en refrain : *double, double, chaudron trouble, que le feu brûle, que l'eau bouille, double, double.* Cela vaut bien les serpens qui sont venus d'Afrique en un moment et ces herbes que *Médée* a cueillies le pied nu en faisant pâlir la lune, et ce plumage noir d'une harpie. Ces puérilités ne seraient pas admises aujourd'hui. C'est à l'opéra, c'est à ce spectable consacré aux fables, que ces enchantemens conviennent, et c'est là qu'ils ont été le mieux traités. Voyez dans *Quinault*, supérieur en ce genre :

Esprits malheureux et jaloux
Qui ne pouvez souffrir la vertu qu'avec peine,
Vous dont la fureur inhumaine
Dans les maux qu'elle fait trouve un plaisir si doux,
Démons, préparez-vous à seconder ma haine;
Démons, préparez-vous
A servir mon courroux.

Voyez dans un autre endroit ce morceau encore plus fort que chante *Médée :*

Sortez, ombres, sortez de la nuit éternelle,
Voyez le jour pour le troubler;
Que l'affreux désespoir, que la rage cruelle
Prennent soin de vous rassembler :

L'amour à tous mes sens ne fut jamais si doux ;
Que ce triste appareil à mon esprit jaloux.
Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune ;
Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune,
Quand, les cheveux flottans, le bras et le pied nu,
J'en dépouillai jadis un climat inconnu.
Vois mille autres venins : cette liqueur épaisse
Mêle du sang de l'hydre avec celui de Nesse :
Python eut cette langue ; et ce plumage noir
Est celui qu'une harpie en fuyant laissa choir :
Par ce tison Althée assouvit sa colère,
Trop pitoyable sœur, et trop cruelle mère :
Ce feu tomba du ciel avecque Phaéton ;
Cet autre vient des flots du pierreux Phlégéton ;

. . . . . .

Avancez, malheureux coupables,
Soyez aujourd'hui déchaînés ;
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyez pas seuls misérables.
Ma rivale m'expose à des maux effroyables :
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous sont destinés.
Non, les enfers impitoyables
Ne pourront inventer des horreurs comparables
Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyons pas seuls misérables.

Ce seul couplet vaut mieux peut-être que toute la *Médée* de *Sénèque*, de *Corneille*, et de *Longepierre*, parce qu'il est fort et naturel, harmonieux et sublime. Observons que c'est là ce *Quinault* que *Boileau* affectait de mépriser, et apprenons à être justes.

Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
Des taureaux de Vulcain les gorges ensoufrées.
Enfin tu ne vois là poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrit mille tombeaux;
Ce présent déceptif a bu toute leur force,
Et, bien mieux que mon bras, vengera mon divorce.
Mes tyrans par leur perte apprendront que jamais...
Mais d'où vient ce grand bruit que j'entends au palais ?

NERINE.

Du bonheur de Jason, et du malheur d'Ægée :
Madame, peu s'en faut qu'il ne vous ait vengée.
Ce généreux vieillard, ne pouvant supporter
Qu'on lui vole à ses yeux ce qu'il croit mériter,
Et que sur sa couronne et sa persévérance
L'exil de votre époux ait eu la préférence,
A tâché par la force à repousser l'affront
Que ce nouvel hymen lui porte sur le front.
Comme cette beauté, pour lui toute de glace,
Sur les bords de la mer contemploit la bonace,
Il la voit mal suivie, et prend un si beau tems
A rendre ses desirs et les vôtres contens.
De ses meilleurs soldats une troupe choisie
Enferme la princesse, et sert sa jalousie :
L'effroi qui la surprend la jette en pamoison ;
Et tout ce qu'elle peut, c'est de nommer Jason.
Ses gardes à l'abord font quelque résistance,
Et le peuple leur prête une foible assistance ;
Mais l'obstacle léger de ces débiles cœurs
Laissoit honteusement Créuse à leurs vainqueurs :

Déjà presque en leur bord elle étoit enlevée....

MÉDÉE.

Je devine la fin ; mon traître l'a sauvée.

NERINE.

Oui, madame ; et de plus Ægée est prisonnier ;
Votre époux à son myrthe ajoute ce laurier.
Mais apprenez comment.

MÉDÉE.

N'en dis pas davantage,
Je ne veux point savoir ce qu'a fait son courage ;
Il suffit que son bras a travaillé pour nous,
Et rend une victime à mon juste courroux.
Nérine, mes douleurs auroient peu d'allégeance
Si cet enlèvement l'ôtoit à ma vengeance :
Pour quitter son pays on est-on malheureux ?
Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux ;
Elle auroit trop d'honneur de n'avoir que ma peine,
Et de verser des pleurs pour être deux fois reine.
Tant d'invisible feux enfermés dans ce don,
Que d'un titre plus vrai j'appelle ma rançon,
Produiront des effets bien plus doux à ma haine.

NERINE.

Par là vous vous vengez, et sa perte est certaine :
Mais contre la fureur de son père irrité
Où pensez-vous trouver un lieu de sureté ?

MÉDÉE.

Si la prison d'Ægée a suivi sa défaite,
Tu peux voir qu'en l'ouvrant je m'ouvre une retraite ;

Et que ses fers brisés, malgré leurs attentats,
A ma protection engagent ses états.
Dépêche seulement, et cours vers ma rivale
Lui porter de ma part cette robe fatale.
Mène-lui mes enfans, et fais-les, si tu peux,
Présenter par leur père à l'objet de ses vœux.

NERINE.

Mais, madame, porter cette robe empestée
Que de tant de poisons vous avez infectée,
C'est pour votre Nérine un trop funeste emploi;
Avant que sur Créuse ils agiroient sur moi. 1)

MÉDÉE.

Ne crains pas leur vertu, mon charme la modère,
Et lui défend d'agir que sur elle et son père.
Pour un si grand effet prends un cœur plus hardi,
Et sans me répliquer fais ce que je te di.

1) Cette suivante qui craint la brûlure, et qui refuse de porter la robe, est très-comique, et fournirait de bonnes plaisanteries. Il était fort aisé d'envoyer la robe par un domestique qui ne fût pas instruit du poison qu'elle renfermait.

SCENE III.

CREON, POLLUX, SOLDATS.

CREON.

Nous devons bien chérir cette valeur parfaite 1)
Qui de nos ravisseurs nous donne la défaite.
Invincible héros, c'est à votre secours
Que je dois désormais le bonheur de mes jours;
C'est vous seul aujourd'hui dont la main vengeresse
Rend à Créon sa fille, à Jason sa maîtresse,
Met Ægée en prison, et son orgueil à bas,
Et fait mordre la terre à ses meilleurs soldats.

POLLUX.

Grand roi, l'heureux succès de cette délivrance
Vous est beaucoup mieux dû qu'à mon peu de vaillance.
C'est vous seul et Jason dont les bras indomptés
Portoient avec effroi la mort de tous côtés,
Pareils à deux lions dont l'ardente furie
Dépeuple en un moment toute une bergerie.
L'exemple glorieux de vos faits plus qu'humains
Echauffoit mon courage et conduisoit mes mains:
J'ai suivi, mais de loin, des actions si belles,
Qui laissoient à mon bras tant d'illustres modèles.
Pourroit-on reculer en combattant sous vous,
Et n'avoir point de cœur à seconder vos coups?

1) On voit combien Pollux est inutile à la pièce; Corneille l'appelle un personnage protatique.

CREON.

Votre valeur qui souffre en cette repartie
Ote toute croyance à votre modestie ;
Mais puisque le refus d'un honneur mérité
N'est pas un petit trait de générosité,
Je vous laisse en jouir. Auteur de la victoire,
Ainsi qu'il vous plaira départez-en la gloire ;
Comme elle est votre bien, vous pouvez la donner.
Que prudemment les dieux savent tout ordonner!
Voyez, brave guerrier, comme votre arrivée
Au jour de nos malheurs se trouve réservée ;
Et qu'au point que le sort osoit nous menacer,
Ils nous ont envoyé de quoi le terrasser.
Digne sang de leur roi, demi-dieu magnanime,
Dont la vertu ne peut recevoir trop d'estime,
Qu'avons-nous plus à craindre, et quel destin jaloux,
Tant que nous vous aurons, s'osera prendre à nous?

POLLUX.

Appréhendez pourtant, grand prince.

CREON.

Et quoi?

POLLUX.

Médée,
Qui par vous de son lit se voit dépossédée.
Je crains qu'il ne vous soit mal-aisé d'empêcher
Qu'un gendre malheureux ne vous coûte bien cher.
Après l'assassinat d'un monarque et d'un frère,
Peut-il être de sang qu'elle épargne ou révère?

Accoutumée au meurtre, et savante en poison,
Voyez ce qu'elle a fait pour acquérir Jason;
Et ne présumez pas, quoique Jason vous die,
Que pour le conserver elle soit moins hardie.

CREON.

C'est de quoi mon esprit n'est plus inquiété;
Par son bannissement j'ai fait ma sureté:
Elle n'a que fureur et que vengeance en l'ame;
Mais en si peu de tems que peut faire une femme?
Je n'ai prescrit qu'un jour de terme à son départ.

POLLUX.

C'est peu pour une femme, et beaucoup pour son art.
Sur le pouvoir humain ne réglez pas ses charmes.

CREON.

Quelque puissans qu'ils soient, je n'en ai point d'alarmes;
Et quand bien ce délai devroit tout hasarder,
Ma parole est donnée, et je la veux garder.

SCENE IV.

CREON, POLLUX, CLEONE.

CREON.

Que font nos deux amans, Cléone?

CLEONE.

La princesse,
Seigneur, près de Jason reprend son alégresse;
Et ce qui sert beaucoup à son contentement,
C'est de voir que Médée est sans ressentiment.

CREON.

Et quel dieu si propice a calmé son courage ?

CLEONE.

Jason, et ses enfans qu'elle vous laisse en gage.
La grace que pour eux Créuse obtient de vous
A calmé les transports de son esprit jaloux.
Le plus riche présent qui fut en sa puissance
A ses remercîmens joint sa reconnoissance.
Sa robe sans pareille, et sur qui nous voyons,
Du soleil son aïeul briller mille rayons,
Que la princesse même avoit tant souhaitée,
Par ces petits héros lui vient d'être apportée,
Et fait voir clairement les merveilleux effets
Qu'en un cœur irrité produisent les bienfaits.

CREON.

Hé bien! qu'en dites-vous? Qu'avons-nous plus à craindre?

POLLUX.

Si vous ne craignez rien, que je vous trouve à plaindre!

CREON.

Un si rare présent montre un esprit remis.

POLLUX.

J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis; 1)

1) *J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis.* Ce vers est la traduction de ce beau vers de *Virgile* :

Timeo Danaos et dona ferentes.

Et *Virgile* lui-même a pris ce vers d'*Homère* mot à mot. Quand on imite de tels vers qui sont devenus proverbes, il faut tâcher que nos imitations deviennent

Ils font assez souvent ce que n'ont pu leurs armes.
Je connois de Médée et l'esprit et les charmes ;
Et veux bien m'exposer au plus cruel trépas,
Si ce rare présent n'est un mortel appas.

CREON.

Ses enfans si chéris qui nous servent d'otages
Nous peuvent-ils laisser quelque sorte d'ombrages?

POLLUX.

Peut-être que contre eux s'étend sa trahison,
Qu'elle ne les prend plus que pour ceux de Jason ;
Et qu'elle s'imagine, en haine de leur père,
Que, n'étant plus sa femme, elle n'est plus leur mère.
Renvoyez-lui, seigneur, ce don pernicieux ;
Et ne vous chargez point d'un poison précieux.

CREON.

Créuse cependant en est toute ravie,
Et de s'en voir parée elle brûle d'envie.

POLLUX.

Où le péril égale et passe le plaisir
Il faut se faire force et vaincre son desir.
Jason dans son amour a trop de complaisance
De souffrir qu'un tel don s'accepte en sa présence.

aussi proverbes dans notre langue. On n'y peut réussir que par des mots harmonieux, aisés à retenir. *Pour suspects les dons* est trop rude ; on doit éviter les consonnes qui se heurtent. C'est le mélange heureux des voyelles et des consonnes qui fait le charme de la versification.

CREON.

Sans rien mettre au hasard je saurai dextrement
Accorder vos soupçons et son contentement.
Nous verrons dés ce soir sur une criminelle,
Si ce présent nous cache une embûche mortelle.
Nise, pour ses forfaits destinée à mourir,
Ne peut par cette épreuve injustement périr;
Heureuse si sa mort nous rendoit ce service
De nous en découvrir le funeste artifice.
Allons-y de ce pas, et ne consumons plus
De tems ni de discours en débats superflus.

SCENE V.

ÆGÉE, *en prison.* 1)

Demeure affreuse des coupables,
Lieux maudits, funeste séjour,
Dont jamais avant mon amour
Les sceptres n'ont été capables,

1) *Rotrou* avait mis les stances à la mode. *Corneille*, qui les employa, les condamne lui-même dans ses réflexions sur la tragédie. Elles ont quelque rapport à ces odes que chantaient les chœurs entre les scènes sur le théâtre grec. Les Romains les imitèrent: il me semble que c'était l'enfance de l'art. Il était bien plus aisé d'insérer ces inutiles déclamations entre neuf ou dix scènes qui composaient une tragédie, que de trouver dans son sujet même de quoi animer toujours le théâtre, et de soutenir une longue intrigue toujours intéressante.

Redoublez puissamment votre mortel effroi ;
Et joignez à mes maux une si vive atteinte,
Que mon ame chassée, ou s'enfuyant de crainte,
Dérobe à mes vainqueurs le supplice d'un roi.

Le triste bonheur où j'aspire !
Je ne veux que hâter ma mort ;
Et n'accuse mon mauvais sort
Que de souffrir que je respire.

Puisqu'il me faut mourir, que je meure à mon choix;
Le coup m'en sera doux s'il est sans infamie ;
Prendre l'ordre à mourir d'une main ennemie,
C'est mourir, pour un roi, beaucoup plus d'une fois.

Malheureux prince, on te méprise
Quand tu t'arrêtes à servir :
Si tu t'efforces de ravir,
Ta prison suit ton entreprise.

Lorsque notre théâtre commença à sortir de la barbarie, et de l'asservissement aux usages anciens pire encore que la barbarie, on substitua à ces odes des chœurs qu'on voit dans *Garnier*, dans *Jodele*, et dans *Baïf*, des stances que les personnages récitaient. Cette mode a duré cent années ; le dernier exemple que nous ayons des stances est dans la *Thébaïde*. *Racine* se corrigea bientôt de ce défaut ; il sentit que cette mesure différente de la mesure employée dans la pièce n'était pas naturelle, que les personnages ne devaient pas changer le langage convenu, qu'ils devenaient poëtes mal à propos.

Ton amour qu'on dédaigne, et ton vain attentat,
D'un éternel affront vont souiller ta mémoire;
L'un t'a déjà coûté ton repos et ta gloire,
L'autre te va coûter ta vie et ton état.

Destin, qui punis mon audace,
Tu n'as que de justes rigueurs;
Et s'il est d'assez tendres cœurs
Pour compatir à ma disgrace,
Mon feu de leur tendresse étouffe la moitié,
Puisqu'à bien comparer mes fers avec ma flâme;
Un vieillard amoureux mérite plus de blâme
Qu'un monarque en prison n'est digne de pitié.

Cruel auteur de ma misére,
Peste des cœurs, tyran des rois,
Dont les impérieuses lois
N'épargnent pas même ta mère,
Amour, contre Jason tourne ton trait fatal;
Au pouvoir de tes dards je remets ma vengeance:
Atterre son orgueil, et montre ta puissance 1)
A perdre également l'un et l'autre rival.

1) Quand même ces stances ennuyeuses et mal écrites auraient été aussi bonnes que la meilleure ode d'Horace, elles ne feraient aucun effet; parce qu'elles sont dans la bouche d'un vieillard ridicule, amoureux comme un vieillard de comédie. Ce n'est pas assez au théâtre qu'une scène soit belle par elle-même, il faut qu'elle soit belle dans la place où elle est.

Qu'une implacable jalousie
Suive son nuptial flambeau !
Que sans cesse un objet nouveau
S'empare de sa fantaisie !
Que Corinthe à sa vue accepte un autre roi !
Qu'il puisse voir sa race à ses yeux égorgée !
Et, pour dernier malheur, qu'il ait le sort d'Ægée,
Et devienne à mon âge amoureux comme moi !

Mais d'où vient ce bruit sourd? quelle pâle lumière
Dissipe ces horreurs, et frappe ma paupière ?

SCENE VI.

MÉDÉE, ÆGÉE.

ÆGÉE.

Mortel, qui que tu sois, détourne ici tes pas;
Et, de grace, m'apprends l'arrêt de mon trépas,
L'heure, le lieu, le genre; et si ton cœur sensible
A la compassion peut se rendre accessible,
Donne-moi les moyens d'un généreux effort
Qui des mains des bourreaux affranchisse ma mort.

MÉDÉE.

Je viens l'en affranchir. Ne craignez plus, grand prince;
Ne pensez qu'à revoir votre chère province.
(*Elle donne un coup de baguette sur la porte de la prison, qui s'ouvre aussitôt ; et, en ayant tiré Ægée, elle en donne encore un sur ses fers qui tombent.*)

Ni grilles ni verroux ne tiennent contre moi.
Cessez, indignes fers, de captiver un roi :
Est-ce à vous à presser les bras d'un tel monarque ?
Et vous, reconnoissez Médée à cette marque ;
Et fuyez un tyran, dont le forcénement
Joindroit votre supplice à mon bannissement ;
Avec la liberté reprenez le courage.

ÆGÉE.

Je les reprends tous deux pour vous en faire hommage ;
Princesse de qui l'art propice aux malheureux,
Oppose un tel miracle à mon sort rigoureux.
Disposez de ma vie, et du sceptre d'Athènes ;
Je dois et l'un et l'autre à qui brise mes chaînes :
Si votre heureux secours me tire de danger,
Je ne veux en sortir qu'afin de vous venger ;
Et si je puis jamais avec votre assistance
Arriver jusqu'aux lieux de mon obéissance,
Vous me verrez, suivi de mille bataillons,
Sur ces murs renversés planter mes pavillons ;
Punir leur traître roi de vous avoir bannie,
Dedans le sang des siens noyer sa tyrannie,
Et remettre en vos mains et Créuse et Jason,
Pour venger votre exil plutôt que ma prison.

MÉDÉE.

Je veux une vengeance et plus haute et plus prompte.
Ne l'entreprenez pas, votre offre me fait honte :
Emprunter le secours d'aucun pouvoir humain
D'un reproche éternel diffameroit ma main.

En est-il après tout aucun qui ne me cède?
Qui force la nature a-t-il besoin qu'on l'aide ?
Laissez-moi le souci de venger mes ennuis ;
Et par ce que j'ai fait jugez ce que je puis.
L'ordre en est tout donné, n'en soyez point en peine.
C'est demain que mon art fait triompher ma haine :
Demain je suis Médée, et je tire raison
De mon bannissement et de votre prison.

ÆGÉE.

Quoi ! madame, faut-il que mon peu de puissance
Empêche les devoirs de ma reconnoissance ?
Mon sceptre ne peut-il être employé pour vous ?
Et vous serai-je ingrat autant que votre époux ?

MÉDÉE.

Si je vous ai servi, tout ce que j'en souhaite
C'est de trouver chez vous une sure retraite,
Où de mes ennemis menace ni présens
Ne puissent plus troubler le repos de mes ans.
Non pas que je les craigne ; eux et toute la terre,
A leur confusion me livreroient la guerre :
Mais je hais ce désordre, et n'aime pas à voir
Qu'il me faille pour vivre user de mon savoir.

ÆGÉE.

L'honneur de recevoir une si grande hôtesse
De mes malheurs passés efface la tristesse.
Disposez d'un pays qui vivra sous vos lois,
Si vous l'aimez assez pour lui donner des rois ;
Si mes ans ne vous font mépriser ma personne,
Vous y partagerez mon lit et ma couronne :

Sinon, sur mes sujets faites état d'avoir,
Ainsi que sur moi-même, un absolu pouvoir.
Allons, madame, allons; et par votre conduite
Faites la sureté que demande ma fuite.

MÉDÉE.

Ma vengeance n'auroit qu'un succès imparfait;
Je ne me venge pas, si je n'en vois l'effet;
Je dois à mon courroux l'heur d'un si doux spectacle.
Allez, Prince, et sans moi ne craignez point d'obstacle;
Je vous suivrai demain par un chemin nouveau.
Pour votre sureté conservez cet anneau;
Sa secrette vertu, qui vous fait invisible,
Rendra votre départ de tous côtés paisible.
Ici, pour empêcher l'alarme que le bruit
De votre délivrance auroit bientôt produit,
Un fantôme pareil et de taille et de face, 1)
Tandis que vous fuirez, remplira votre place.
Partez sans plus tarder, prince chéri des dieux,
Et quittez pour jamais ces détestables lieux.

ÆGÉE.

J'obéis sans réplique, et je pars sans remise.
Puisse d'un prompt succès votre grande entreprise
Combler nos ennemis d'un mortel désespoir,
Et me donner bientôt le bien de vous revoir!

Fin du quatrième acte.

1) On voit assez que ce fantôme pareil et de taille et de face, et cet anneau enchanté, et ces coups de baguette, ne sont point admissibles dans la tragédie.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

MÉDÉE, THEUDAS.

THEUDAS, *sans voir Médée.*

Ah! déplorable prince! Ah! fortune cruelle! 1)
Que je porte à Jason une triste nouvelle!

MÉDÉE,

lui donnant un coup de baguette qui le fait demeurer immobile.

Arrête, misérable, et m'apprends quel effet
A produit chez le roi le présent que j'ai fait.

THEUDAS.

Dieu! je suis dans les fers d'une invisible chaîne!

MÉDÉE.

Dépêche, ou ces longueurs t'attireront ma haine.

THEUDAS.

Apprenez donc l'effet le plus prodigieux
Que jamais la vengeance ait offert à nos yeux.
Votre robe a fait peur, et, sur Nise éprouvée,
En dépit des soupçons, sans péril s'est trouvée;

1) Ce Theudas qu'on ne connaît point, qu'on n'attend point, et qui ne vient là que pour être pétrifié d'un coup de baguette, ressemble trop à la farce d'Arlequin magicien.

Et cette épreuve a su si bien les assurer,
Qu'incontinent Créuse a voulu s'en parer.
Mais cette infortunée à peine l'a vêtue,
Qu'elle sent aussi-tôt une ardeur qui la tue ;
Un feu subtil s'allume, et ses brandons épars
Sur votre don fatal courent de toutes parts ;
Et Clône et le roi s'y jettent pour l'éteindre :
Mais, ô nouveau sujet de pleurer et de plaindre!
Ce feu saisit le roi ; ce prince en un moment
Se trouve enveloppé du même embrasement.

MÉDÉE.

Courage : enfin il faut que l'un et l'autre meure.

THEUDAS.

La flâme disparoît, mais l'ardeur leur demeure ;
Et leurs habits charmés, malgré nos vains efforts,
Sont des brasiers secrets attachés à leurs corps.
Qui veut les dépouiller lui-même les déchire ;
Et ce nouveau secours est un nouveau martyre.

MÉDÉE.

Que dit mon déloyal ? Que fait-il là-dedans ?

THEUDAS.

Jason sans rien savoir de tous ces accidens,
S'acquitte des devoirs d'une amitié civile
A conduire Pollux hors des murs de la ville,
Qui va se rendre en hâte au noces de sa sœur
Dont bientôt Ménélas doit être possesseur ;
Et j'allois lui porter ce funeste message.

MÉDÉE,

lui donne un autre coup de baguette.

Va, tu peux maintenant achever ton voyage.

SCENE II.

MÉDÉE, *seule.*

Est-ce assez, ma vengeance, est-ce assez de deux morts
Consulte avec loisir tes plus ardens transports.
Des bras de mon perfide arracher une femme,
Est-ce pour assouvir les fureurs de mon ame?
Que n'a-t-elle déjà des enfans de Jason
Sur qui plus pleinement venger sa trahison!
Suppléons-y des miens, immolons avec joie
Ceux qu'à me dire adieu Créuse me renvoie.
Nature, je le puis sans violer ta loi;
Ils viennent de sa part, et ne sont plus à moi.
Mais ils sont innocens : aussi l'étoit mon frère :
Ils sont trop criminels d'avoir Jason pour père;
Il faut que leur trépas redouble son tourment;
Il faut qu'il souffre en père, aussi-bien qu'en amant.
Mais quoi! j'ai beau contre eux animer mon audace,
La pitié la combat, et se met en sa place;
Puis cédant tout-à-coup la place à ma fureur,
J'adore les projets qui me faisoient horreur :
De l'amour aussitôt je passe à la colère,
Des sentimens de femme aux tendresse de mère.
Cessez dorénavant, pensers irrésolus,
D'épargner des enfans que je ne verrai plus.

Chers fruits de mon amour, si je vous ai fait naître,
Ce n'est pas seulement pour caresser un traître
Il me prive de vous, et je l'en vais priver.
Mais ma pitié renaît, et revient me braver;
Je n'exécute rien, et mon ame éperdue
Entre deux passions demeure suspendue.
N'en délibérons plus, mon bras en résoudra.
Je vous perds, mes enfans; mais Jason vous perdra,
Il ne vous verra plus..... Créon sort tout en rage;
Allons à son trépas joindre ce triste ouvrage.

SCENE III.

CREON, DOMESTIQUES.

CREON.

Loin de me soulager, vous croissez mes tourmens;
Le poison à mon corps unit mes vêtemens;
Et ma peau, qu'avec eux votre secours m'arrache,
Pour suivre votre main de mes os se détache.
Voyez comme mon sang en coule à gros ruisseaux.
Ne me déchirez plus, officieux bourreaux,
Votre pitié pour moi s'est assez hasardée;
Fuyez, ou ma fureur vous prendra pour Médée;
C'est avancer ma mort que de me secourir;
Je ne veux que moi-même à m'aider à mourir.
Quoi! vous continuez, canailles infidelles! 1)
Plus je vous le défends, plus vous m'êtes rebelles!

1) Voilà la seule fois où l'on a vu le mot de *canailles*

Traîtres, vous sentirez encor ce que je puis;
Je serai votre roi, tout mourant que je suis;
Si mes commandemens ont trop peu d'efficace,
Ma rage pour le moins me fera faire place:
Il faut ainsi payer votre cruel secours.

(*Il se défait d'eux, et les chasse à coups d'épée.*)

SCENE IV.

CREON, CRÉUSE, CLEONE.

CRÉUSE.

Ou fuyez-vous de moi, cher auteur de mes jours?
Fuyez-vous l'innocente et malheureuse source
D'où prennent tant de maux leur effroyable course?
Ce feu qui me consume et dehors et dedans
Vous venge-t-il trop peu de mes vœux imprudens?
Je ne puis excuser mon indiscrette envie
Qui donne le trépas à qui je dois la vie;
Mais soyez satisfait des rigueurs de mon sort,
Et cessez d'ajouter votre haine à ma mort.

dans une tragédie. Fontenelle dit que Corneille s'éleva jusqu'à Médée; il pouvait dire que dans tous ces endroits il s'abaissa jusqu'à Médée.

Mais il y a bien pis; c'est que toutes ces lamentations de Créon et de Créuse ne touchent point. Comment se peut-il faire que le spectacle d'un père et d'une fille mourant d'une mort affreuse soit si froid? C'est que ce spectacle est une partie de la catastrophe: il fallait donc qu'elle fût courte.

L'ardeur qui me dévore, et que j'ai méritée,
Surpasse en cruauté l'aigle de Prométhée;
Et je crois qu'Ixion, au choix des châtimens,
Préféreroit sa roue à mes embrasemens.

CRÉON.

Si ton jeune desir eut beaucoup d'imprudence,
Ma fille, j'y devois opposer ma défense.
Je n'impute qu'à moi l'excès de mes malheurs;
Et j'ai part en ta faute ainsi qu'en tes douleurs.
Si j'ai quelque regret, ce n'est pas à ma vie,
Que le déclin des ans m'auroit bientôt ravie:
La jeunesse des tiens, si beaux, si florissans,
Me porte au fond du cœur des coups bien plus pressans.
Ma fille, c'est donc là ce royal hyménée
Dont nous pensions toucher la pompeuse journée!
La parque impitoyable en éteint le flambeau,
Et pour lit nuptial il te faut un tombeau!
Ah! rage, désespoir, destins, feux, poisons, charmes,
Tournez tous contre moi vos plus cruelles armes;
S'il faut vous assouvir par la mort de deux rois,
Faites en ma faveur que je meure deux fois,
Pourvu que mes deux morts emportent cette grace
De laisser ma couronne à mon unique race,
Et cet espoir si doux, qui m'a toujours flatté,
De revivre à jamais en sa postérité.

CRÉUSE.

Cléone, soutenez, je chancelle, je tombe;
Mon reste de vigueur sous mes douleurs succombe;

Je sens que je n'ai plus à souffrir qu'un moment.
Ne me refusez pas ce triste allégement,
Seigneur; et si pour moi quelque amour vous demeure,
Entre vos bras mourans permettez que je meure.
Mes pleurs arroseront vos mortels déplaisirs;
Je mêlerai leurs eaux à vos brûlans soupirs.
Ah! je brûle, je meurs, je ne suis plus que flâme;
De grace, hâtez-vous de recevoir mon ame.
Quoi! vous vous éloignez!

CREON.

Oui. Je ne verrai pas,
Comme un lâche témoin, ton indigne trépas.
Il faut, ma fille, il faut que ma main me délivre
De l'infame regret de t'avoir pu survivre.
Invisible ennemi, sors avecque mon sang.

(*Il se tue avec un poignard.*)

CRÉUSE.

Courez à lui, Cléone, il se perce le flanc.

CLEONE.

Retourne, c'en est fait. Ma fille, adieu; j'expire;
Et ce dernier soupir met fin à mon martyre:
Je laisse à ton Jason le soin de nous venger.

CRÉUSE.

Vain et triste confort! Soulagement léger!
Mon pere...

CLEONE.

Il ne vit plus, sa grande ame est partie.

CRÉUSE.

Donnez donc à la mienne une même sortie;

Apportez-moi ce fer qui, de ses maux vainqueur,
Est déjà si savant à traverser le cœur.
Ah! je sens fers, et feux, et poison tout ensemble;
Ce que souffroit mon père à mes peines s'assemble.
Hélas! que de douceurs auroit un prompt trépas!
Dépêchez-vous, Cléone, aidez mon foible bras.

CLEONE.

Ne désespérez point. Les dieux plus pitoyables
A nos justes clameurs se rendront exorables,
Et vous conserveront, en dépit du poison,
Et pour reine à Corinthe, et pour femme à Jason.
Il arrive, et surpris il change de visage;
Je lis dans sa pâleur une secrette rage;
Et son étonnement va passer en fureur.

SCENE V.

JASON, CREUSE, CLEONE, THEUDAS.

JASON.

Que vois-je ici, grands dieux! Quel spectacle d'horreur!
Où que puissent mes yeux porter ma vue errante,
Je vois ou Créon mort, ou Créuse mourante.
Ne t'en va pas, belle ame, attends encor un peu;
Et le sang de Médée éteindra tout ce feu:
Prends le triste plaisir de voir punir son crime,
De te voir immoler cette infame victime;

Et que ce scorpion, sur la plaie écrasé
Fournisse le remède au mal qu'il a causé.

CRÉUSE.

Il n'en faut point chercher au poison qui me tue :
Laisse-moi le bonheur d'expirer à ta vue,
Souffre que j'en jouisse en ce dernier moment ;
Mon trépas fera place à ton ressentiment ;
Le mien cède à l'ardeur dont je suis possédée ;
J'aime mieux voir Jason que la mort de Médée.
Approche, cher amant, et retiens ces transports :
Mais garde de toucher ce misérable corps ;
Ce brasier, que le charme ou répand ou modère,
A négligé Cléone et dévoré mon père ;
Au gré de ma rivale il est contagieux.
Jason, ce m'est assez de mourir à tes yeux ;
Empêche les plaisirs qu'elle attend de ta peine ;
N'attire point ces feux esclaves de sa haine.
Ah ! quel âpre tourment ! quels douloureux abois !
Et que je sens de morts sans mourir une fois !

JASON.

Quoi ! vous m'estimez donc si lâche que de vivre ;
Et de si beaux chemins sont ouverts pour vous suivre !
Ma reine, si l'hymen n'a pu joindre nos corps,
Nous joindrons nos esprits, nous joindrons nos deux morts ;
Et l'on verra Caron passer chez Rhadamante,
Dans une même barque, et l'amant et l'amante.
Hélas ! vous recevez, par ce présent charmé,
Le déplorable prix de m'avoir trop aimé ;

Et puisque cette robe a causé votre perte,
Je dois être puni de vous l'avoir offerte.
Quoi ! ce poison m'épargne, et ces feux impuissans
Refusent de finir les douleurs que je sens !
Il faut donc que je vive, et vous m'êtes ravie !
Justes dieux ! quel forfait me condamne à la vie ?
Est-il quelque tourment plus grand pour mon amour
Que de la voir mourir, et de souffrir le jour ?
Non, non : si par ces feux mon attente est trompée,
J'ai de quoi m'affranchir au bout de mon épée ;
Et l'exemple du roi de sa main transpercé,
Qui nage dans les flots du sang qu'il a versé,
Instruit suffisamment un généreux courage
Des moyens de braver le destin qui l'outrage.

CRÉUSE.

Si Créuse eut jamais sur toi quelque pouvoir,
Ne t'abandonne point aux coups du désespoir.
Vis pour sauver ton nom de cette ignominie
Que Créuse soit morte, et Médée impunie ;
Vis pour garder le mien en ton cœur affligé,
Et du moins ne meurs point que tu ne sois vengé.
Adieu. Donne la main, que malgré ta jalouse
J'emporte chez Pluton le nom de ton épouse.
Ah douleurs ! C'en est fait, je meurs à cette fois,
Et pers en ce moment la vie avec la voix.
Si tu m'aimes....

JASON.

Ce mot lui coupe la parole :
Et je ne suivrai pas son ame qui s'envole !

Mon esprit, retenu par ses commandemens,
Réserve encor ma vie à de pires tourmens!
Pardonne, chère épouse, à mon obéissance;
Mon déplaisir mortel défère à ta puissance;
Et, de mes jours maudits tout prêt de triompher,
De peur de te déplaire, il n'ose m'étouffer.
Ne perdons point de tems, courons chez la sorcière
Délivrer par sa mort mon ame prisonnière.
Vous autres, cependant enlevez ces deux corps.
Contre tous ses démons mes bras sont assez forts;
Et la part que votre aide auroit en ma vengeance
Ne m'en permettroit pas une entière allégeance.
Préparez seulement des gênes, des bourreaux;
Devenez inventifs en supplices nouveaux
Qui la fasse mourir tant de fois sur leur tombe,
Que son coupable sang leur vaille un hécatombe;
Et si cette victime, en mourant mille fois,
N'appaise point encor les mânes de deux rois,
Je serai la seconde, et mon esprit fidelle
Ira gêner là-bas son ame criminelle,
Ira faire assembler pour sa punition
Les peines de Tytie et celles d'Ixion.

(*On emporte les corps de Créon et de Créuse.*)

SCENE VI.

JASON, *seul.*

Mais leur puis-je imputer ma mort en sacrifice ?
Elle m'est un plaisir, et non pas un supplice.
Mourir, c'est seulement auprès d'eux me ranger,
C'est rejoindre Créuse, et non pas la venger.
Instrumens des fureurs d'une mère insensée,
Indignes rejetons de mon amour passée,
Quel malheureux destin vous avoit réservés
A porter le trépas à qui vous a sauvés ?
C'est vous, petits ingrats, que malgré la nature
Il me faut immoler dessus leur sépulture.
Que la sorcière en vous commence de souffrir ;
Que son premier tourment soit de vous voir mourir.
Toutefois qu'ont-ils fait, qu'obéir à leur mère ?

SCENE VII.

MÉDÉE, JASON.

MÉDÉE, *sur un balcon.*

Lache, ton désespoir encore en délibère ! 1)

1) Chose étrange ! Médée trouve ici le secret d'être froide en égorgeant ses enfans ! C'est qu'après la mort de Créon et de Créuse ce parricide n'est qu'un surcroît de vengeance, une seconde catastrophe, une barbarie inutile.

Lève les yeux, perfide, et reconnois ce bras
Qui t'a déjà vengé de ces petits ingrats, 1)
Ce poignard que tu vois vient de chasser leurs ames,
Et noyer dans leur sang les restes de nos flâmes.
Heureux père et mari, ma fuite et leur tombeau
Laissent la place vide à ton hymen nouveau.
Réjouis-t-en, Jason; va posséder Créuse;
Tu n'auras plus ici personne qui t'accuse.
Ces gages de nos feux ne feront plus pour moi
De reproches secrets à ton manque de foi.

JASON.

Horreur de la nature, exécrable tigresse!

MÉDÉE.

Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtresse: 2)

1) *Qui t'a déjà vengé de ces petits ingrats.* On ne relèvera pas ici l'expression très-vicieuse *de ces petits ingrats*, parce qu'on n'en relève aucune. Le plus capital de tous les défauts dans la tragédie est de faire commettre de ces crimes qui révoltent la nature, sans donner au criminel des remords aussi grands que son attentat, sans agiter son ame par des combats touchans et terribles, comme on l'a déjà insinué. *Médée* après avoir tué ses deux enfans au lieu de se venger de son mari qui est seul coupable, s'en va en le raillant.

2) *Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtresse.* Lorsqu'à ces crimes commis de sang froid on joint une telle raillerie, c'est le comble de l'atrocité dégoûtante. Il fallait par un coup de l'art intéresser pour *Médée*, s'il était possible: c'eût été l'effort du génie. Le *Tasse* intéresse pour *Armide*, qui est magicienne comme

A cet objet si cher tu dois tous tes discours ;
Parler encore à moi, c'est trahir tes amours.
Va lui, va lui conter tes rares aventures ;
Et contre mes effets ne combats point d'injures.

JASON.

Quoi ! tu m'oses braver, et ta brutalité
Pense encore échapper à mon bras irrité !
Tu redoubles ta peine avec cette insolence.

MÉDÉE.

Et que peut contre moi ta débile vaillance ?
Mon art faisoit ta force ; et tes exploits guerriers
Tiennent de mon secours ce qu'ils ont de lauriers.

Médée, et qui, comme elle est abandonnée de son amant : et lorsque *Quinault* fait paraître *Médée*, il lui fait dire ces beaux vers :

Le destin de Médée est d'être criminelle ;
Mais son cœur était fait pour aimer la vertu.

Au reste, il ne sera pas inutile de dire ici aux lecteurs qui ne savent pas le latin, ou qui n'en lisent guère, que c'est dans la *Médée* de *Sénèque* qu'on trouve cette fameuse prophétie, qu'un jour l'Amérique sera découverte, *venient anni secula seris*. Il y en a une dans le *Dante* encore plus circonstanciée et plus clairement exprimée ; c'est touchant la découverte des etoiles du pôle antarctique. Il suffirait de ces deux exemples pour prouver que les poëtes méritent en effet le nom de prophète, *vates*. Jamais en effet il n'y eut de prédiction mieux accomplie. Si *Sénèque* avait en effet eu l'Amérique en vue, tout l'art qu'on attribue à *Médée* n'aurait pas approché du sien.

JASON.

Ah! c'est trop en souffrir, il faut qu'un prompt supplice
De tant de cruautés à la fin te punisse.
Sus, sus; brisons la porte, enfonçons la maison;
Que des bourreaux soudain m'en fassent la raison.
Ta tête répondra de tant de barbaries.

MÉDÉE,

en l'air dans un char tiré par deux dragons.

Que sert de t'emporter à ces vaines furies?
Epargne, cher époux, des efforts que tu perds;
Vois les chemins de l'air qui me sont tous ouverts:
C'est par là que je fuis, et que je t'abandonne,
Pour courir à l'exil que ton change m'ordonne.
Suis-moi, Jason; et trouve en ces lieux désolés
Des postillons pareils à mes dragons ailés.
Enfin je n'ai pas mal employé la journée
Que la bonté du roi de grace m'a donnée;
Mes desirs sont contens. Mon père, et mon pays,
Je ne me repens plus de vous avoir trahis;
Avec cette douceur j'en accepte le blâme.
Adieu, parjure; apprends à connoître ta femme;
Souviens-toi de sa fuite; et songe une autre fois
Lequel est plus à craindre, ou d'elle, ou de deux rois.

SCENE DERNIERE.

JASON, *seul.*

O DIEUX! ce char volant, disparu dans la nue, 1)
La dérobe à sa peine, aussi-bien qu'à ma vue;
Et son impunité triomphe arrogamment
Des projets avortés de mon ressentiment.
Créuse, enfans, Médée, amour, haine, vengeance,
Où dois-je désormais chercher quelque allégeance?
Où suivre l'inhumaine? et dessous quels climats
Porter les châtimens de tant d'assassinats?
Va, furie exécrable: en quelque coin de terre
Que t'emporte ton char, j'y porterai la guerre.
J'apprendrai ton séjour de tes sanglans effets,
Et te suivrai par-tout au bruit de tes forfaits.
Mais que me servira cette vaine poursuite,
Si l'air est un chemin toujours libre à ta fuite,
Si toujours tes dragons sont prêts à t'enlever,
Si toujours tes forfaits ont de quoi me braver?
Malheureux, ne perds point, contre une telle audace,
De ta juste fureur l'impuissante menace;
Ne cours point à ta honte, et fuis l'occasion
D'accroître sa victoire et ta confusion.
Misérable, perfide, ainsi donc ta foiblesse
Epargne la sorcière, et trahit ta princesse!

1) Voilà encore un monologue plus froid que tout le reste: rien n'est plus insipide que de longues horreurs.

Est-ce là le pouvoir qu'ont sur toi ses desirs,
Et ton obéissance à ses derniers soupirs ?
Venge-toi, pauvre amant, Créuse le commande :
Ne lui refuse point un sang qu'elle demande ;
Ecoute les accens de sa mourante voix ;
Et vole sans rien craindre à ce que tu lui dois.
A qui sait bien aimer il n'est rien d'impossible.
Eusses-tu pour retraite un roc inaccessible,
Tigresse, tu mourras ; et, malgré ton savoir,
Mon amour te verra soumise à son pouvoir.
Mes yeux se repaîtront des horreurs de ta peine.
Ainsi le veut Créuse, ainsi le veut ma haine.
Mais quoi ! je vous écoute, impuissantes chaleurs !
Allez, n'ajoutez plus de comble à mes malheurs.
Entreprendre une mort que le ciel s'est gardée,
C'est préparer encore un triomphe à Médée.
Tourne avec plus d'effet sur toi-même ton bras ;
Et punis-toi, Jason, de ne la punir pas.
Vains transports, où sans fruit mon désespoir s'amuse,
Cessez de m'empêcher de rejoindre Créuse.
Ma reine, ta belle ame, en partant de ces lieux,
M'a laissé la vengeance, et je la laisse aux dieux :
Eux seuls, dont le pouvoir égale la justice,
Peuvent de la sorcière achever le supplice.
Trouve-le bon, chère ombre ; et pardonne à mes feux
Si je vais te revoir plutôt que tu ne veux.

(Il se tue.)

Fin du cinquième et dernier acte.

EXAMEN
DE MÉDÉE.

Cette tragédie a été traitée en grec par Euripide, 1) et en latin par Sénèque; et c'est sur leur exemple que je me suis autorisé à en mettre le lieu dans une place publique, quelque peu de vraisemblance qu'il y ait à y faire parler des rois, et à y voir Médée prendre les desseins de sa vengeance. Elle en fait confidence, chez Euripide, à tout le chœur composé de corinthiennes, sujettes de Créon, et qui devoient être du moins au nombre de quinze, à qui elle dit hautement qu'elle fera périr leur roi, leur princesse, et son mari, sans qu'aucune d'elles ait la moindre pensée d'en donner avis à ce prince.

Pour Sénèque, il y a quelque apparence qu'il ne lui fait pas prendre ces résolutions violentes en

1) Les amateurs du théâtre qui liront cet examen et les suivans s'appercevront assez que *Corneille* raisonnait plus qu'il ne sentait, au lieu que *Racine* sentait plus qu'il ne raisonnait; et au théâtre il faut sentir.

Corneille dans ses réflexions sur *Médée* ne touche aucun des points essentiels, qui sont les personnages inutiles, les longueurs, les froides déclamations, le mauvais style, et le comique mêlé à l'horreur.

présenee du chœur, qui n'est pas toujours sur le théâtre, et n'y parle jamais aux autres acteurs : mais je ne puis comprendre comme dans son quatrième aete il lui fait achever ses enchantemens en place publique ; et j'ai mieux aimé rompre l'unité exaete du lieu pour faire voir Médée dans le même cabinet où elle a fait ses charmes, que de l'imiter en ce point.

Tous les deux m'ont semblé donner trop peu de défiance à Créon des présens de cette magicienne, offensée au dernier point, qu'il témoigne craindre chez l'un et chez l'autre, et dont il a d'autant plus de lieu de se défier, qu'elle lui demande instamment un jour de délai pour se préparer à partir, et qu'il croit qu'elle ne le demande que pour machiner quelque chose contre lui, et troubler les noces de sa fille.

J'ai cru mettre la chose dans un peu plus de justesse par quelques précautions que j'y ai apportées. La première, en ce que Créuse souhaite avec passion cette robe que Médée empoisonne, et qu'elle oblige Jason à la tirer d'elle par adresse. Ainsi, bien que les présens des ennemis doivent être suspects, celui-ci ne le doit pas être, parce que ce n'est pas tant un don qu'elle fait, qu'un paiement qu'on lui arrache de la grace que ses en-

fans reçoivent. La seconde, en ce que ce n'est pas Médée qui demande ce jour de délai qu'elle emploie à sa vengeance, mais Créon qui le lui donne de son mouvement, comme pour diminuer quelque chose de l'injuste violence qu'il lui fait, dont il semble avoir honte en lui-même. Et la troisième enfin, en ce qu'après les défiances que Pollux lui en fait prendre presque par force, il en fait faire l'épreuve sur une autre avant que de permettre à sa fille de s'en parer.

L'épisode d'Ægée n'est pas tout à fait de mon invention : Euripide l'introduit en son troisième acte, mais seulement comme un passant, à qui Médée fait ses plaintes, et qui l'assure d'une retraite chez lui à Athènes, en considération d'un service qu'elle promet de lui rendre. En quoi je trouve deux choses à dire. L'une, qu'Ægée étant dans la cour de Créon ne parle point du tout de le voir. L'autre, que bien qu'il promette à Médée de la recevoir et protéger à Athènes après qu'elle se sera vengée, ce qu'elle fait dès ce jour là même, il lui témoigne toutefois qu'au sortir de Corinthe il va trouver Pithéus à Trézène, pour consulter avec lui sur le sens de l'oracle qu'on venoit de lui rendre à Delphes, et qu'ainsi Médée seroit demeurée en assez mauvaise posture dans Athènes en l'atten-

dant, puisqu'il tarda manifestement quelque tems chez Pithéus, où il fit l'amour à sa fille Ethra, qu'il laissa grosse de Thésée, et n'en partit point que sa grossesse ne fût constante. Pour donner un peu plus d'intérêt à ce monarque dans l'action de cette tragédie, je le fais amoureux de Créuse, qui lui préfère Jason; et je porte ses ressentimens à l'enlever, afin qu'en cette entreprise demeurant prisonnier de ceux qui la sauvent de ses mains, il ait obligation à Médée de sa délivrance, et que la reconnoissance qu'il lui en doit l'engage plus fortement à sa protection, et même à l'épouser, comme l'histoire le marque.

Pollux est de ces personnages protatiques qui ne sont introduits que pour écouter la narration du sujet. Je pense l'avoir déjà dit, et j'ajoute que ces personnages sont d'ordinaire assez difficiles à imaginer dans la tragédie, parce que les évènemens publics et éclatans dont elle est composée sont connus de tout le monde, et que s'il est aisé de trouver des gens qui les sachent pour les raconter, il n'est pas aisé d'en trouver qui les ignorent pour les entendre; c'est ce qui m'a fait avoir recours à cette fiction, que Pollux depuis son retour de Colchos avoit toujours été en Asie, où il n'avoit rien appris de ce qui s'étoit passé dans la

Grèce, que la mer en sépare. Le contraire arrive dans la comédie : comme elle n'est que d'intrigues particulières, il n'est rien si facile que de trouver des gens qui les ignorent ; mais souvent il n'y a qu'une seule personne qui les puisse expliquer ; ainsi l'on n'y manque jamais de confident, quand il y a matière de confidence.

Dans la narration que fait Nérine au quatrième acte, on peut considérer que quand ceux qui écoutent ont quelque chose d'important dans l'esprit, ils n'ont pas assez de patience pour écouter le détail de ce qu'on leur vient raconter, et que c'est assez pour eux d'en apprendre l'événement en un mot ; c'est ce que fait voir ici Médée, qui, ayant su que Jason a arraché Créuse à ses ravisseurs, et pris AEgée prisonnier, ne veut point qu'on lui explique comme cela s'est fait. Lorsqu'on a affaire à un esprit tranquille, comme Achorée à Cléopatre dans la mort de Pompée, pour qui elle ne s'intéresse que par un sentiment d'honneur, on prend le loisir d'exprimer toutes les particularités; mais avant que d'y descendre, j'estime qu'il est bon, même alors, d'en dire tout l'effet en deux mots dès l'abord.

Sur-tout dans les narrations ornées et pathétiques, il faut très-soigneusement prendre garde en

quelle assiette est l'ame de celui qui parle et de celui qui écoute, et se passer de cet ornement qui ne va guère sans quelque étalage ambitieux, s'il y a la moindre apparence que l'un des deux soit trop en péril, ou dans une passion trop violente, pour avoir toute la patience nécessaire au récit qu'on se propose.

J'oubliois à remarquer que la prison où je mets AEgée est un spectacle désagréable, que je conseillerois d'éviter. Ces grilles qui éloignent l'acteur du spectateur, et lui cachent toujours plus de la moitié de sa personne, ne manquent jamais à rendre son action fort languissante. Il arrive quelquefois des occasions indispensables de faire arrêter prisonniers sur nos théâtres quelques-uns de nos principaux acteurs; mais alors il vaut mieux se contenter de leur donner des gardes qui les suivent, et qui n'affoiblissent ni le spectacle ni l'action, comme dans Polyeucte et dans Héraclius. J'ai voulu rendre visible ici l'obligation qu'AEgée avoit à Médée; mais cela se fût mieux fait par un récit.

Je serai bien aise encore qu'on remarque la civilité de Jason envers Pollux à son départ. Il l'accompagne jusques hors de la ville; et c'est une adresse de théâtre assez heureusement pratiquée

pour l'éloigner de Créon et de Créuse mourans, et n'en avoir que deux à la fois à faire parler. Un auteur est bien embarrassé quand il en a trois, qui tous ont une assez forte passion dans l'ame pour leur donner une juste impatience de la pousser au-dehors. C'est ce qui m'a obligé à faire mourir ce roi malheureux avant l'arrivée de Jason, afin qu'il n'eût à parler qu'à Créuse ; et à faire mourir cette princesse avant que Médée se montre sur le balcon, afin que cet amant en colère n'ait plus à qui s'adresser qu'à elle : mais on auroit eu lieu de trouver à dire qu'il ne fût pas auprès de sa maîtresse dans un si grand malheur, si je n'eusse rendu raison de son éloignement.

J'ai feint que les feux que produit la robe de Médée, et qui font périr Créon et Créuse, étoient invisibles, parce que j'ai mis leurs personnes sur la scène dans la catastrophe. Ce spectacle de mourans m'étoit nécessaire pour remplir mon cinquième acte, qui sans cela n'eût pu atteindre à la longueur ordinaire des nôtres : mais, à dire le vrai, il n'a pas l'effet que demande la tragédie; et ces deux mourans importunent plus par leurs cris et par leurs gémissemens, qu'ils ne font pitié par leur malheur. La raison en est, qu'ils semblent l'avoir mérité par l'injustice qu'ils ont faite à

Médée, qui attire si bien de son côté toute la faveur de l'auditoire, qu'on excuse sa vengeance après l'indigne traitement qu'elle a reçu de Créon et de son mari, et qu'on a plus de compassion du désespoir où ils l'ont réduite, que de tout ce qu'elle leur fait souffrir.

Quant au style, il est fort inégal en ce poëme; et ce que j'y ai mêlé du mien approche si peu de ce que j'ai traduit de Sénèque, qu'il n'est point besoin d'en mettre le texte en marge pour faire discerner au lecteur ce qui est de lui ou de moi. Le tems m'a donné le moyen d'amasser assez de forces pour ne laisser pas cette différence si visible dans le Pompée, où j'ai beaucoup pris de Lucain, et ne crois pas être demeuré fort au dessous de lui quand il a fallu me passer de son secours.

LE CID,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES.

PRÉFACE
HISTORIQUE
DU COMMENTATEUR
SUR LE CID.

Lorsque *Corneille* donna le *Cid*, les Espagnols avaient sur tous les théâtres de l'Europe la même influence que dans les affaires publiques ; leur goût dominait ainsi que leur politique : et même en Italie leurs comédies ou leurs tragi-comédies obtenaient la préférence chez une nation qui avait l'*Aminte* et le *Pastor fido*, et qui, étant la première qui eût cultivé les arts, semblait plutôt faite pour donner des lois à la littérature que pour en recevoir.

Il est vrai que dans presque toutes ces tragédies espagnoles il y avait toujours quelques scènes de bouffonnerie. Cet usage infecta l'Angleterre. Il n'y a guère de tragédies de *Shakespear* où l'on ne trouve des plaisanteries d'hommes grossiers à côté du sublime des héros. A quoi attribuer une mode si extravagante et si honteuse pour l'esprit humain, qu'à la coutume des princes mêmes, qui entretenaient toujours des bouffons auprès d'eux ? coutume digne de barbares qui sentaient le besoin des plaisirs de l'esprit, et qui étaient

incapables d'en avoir ; coutume même qui a duré jusqu'à nos tems, lorsqu'on en reconnaissait la turpitude. Jamais ce vice n'avilit la scène française ; il se glissa seulement dans nos premiers opéra, qui, n'étant pas des ouvrages réguliers, semblaient permettre cette indécence ; mais bientôt l'élégant *Quinault* purgea l'opéra de cette bassesse.

Quoi qu'il en soit, on se piquait alors de savoir l'espagnol, comme on se fait honneur aujourd'hui de parler français. C'était la langue des cours de Vienne, de Bavière, de Bruxelles, de Naples et de Milan : la ligue l'avait introduite en France ; et le mariage de *Louis XIII* avec la fille de *Philippe III* avait tellement mis l'espagnol à la mode, qu'il était alors presque honteux aux gens de lettres de l'ignorer. La plupart de nos comédies étaient imitées du théâtre de Madrid.

Un secrétaire de la reine *Marie de Médicis*, nommé *Châlons*, retiré à Rouen dans sa vieillesse, conseilla à *Corneille* d'apprendre l'espagnol, et lui proposa d'abord le sujet du *Cid*. L'Espagne avait deux tragédies du Cid ; l'une de Diamante, intitulée *hel honrador de su padre*, qui était la plus ancienne ; l'autre *el Cid* de Guilain de Castro, qui était la plus en vogue : on voyait dans toutes les deux une infante amoureuse du Cid, et un bouffon appelé le valet gracieux, personnages également ridicules ; mais tous les sentimens généreux

et tendres dont Corneille a fait un si bel usage sont dans ces deux originaux.

Je n'avais pu encore déterrer le Cid de Diamante quand je donnai la première édition des commentaires de Corneille ; je marquerai dans celle-ci les principaux endroits qu'il traduisit de cet auteur espagnol.

C'est une chose, à mon avis, très-remarquable, que depuis la renaissance des lettres en Europe, depuis que le théâtre était cultivé, on n'eût encore rien produit de véritablement intéressant sur la scène française, et qui fît verser des larmes, si on en excepte quelques scènes attendrissantes du *Pastor fido*, et du *Cid* espagnol. Les pièces italiennes du seizième siècle étaient de belles déclamations imitées du grec; mais les déclamations ne touchent point de cœur. Les pièces espagnoles étaient des tissus d'aventures incroyables ; les Anglais avaient encore pris ce goût. On n'avait point su encore parler au cœur chez aucune nation. Cinq ou six endroits très-touchans, mais noyés dans la foule des irrégularités de *Guilain de Castro*, furent sentis par *Corneille*, comme on découvre un sentier couvert de ronces et d'épines.

Il sut faire du *Cid* espagnol une pièce moins irrégulière et non moins touchante. Le sujet du *Cid* est le mariage de *Rodrigue* avec *Chimène*. Ce mariage est un point d'histoire presqu'aussi célèbre en Espagne que

celui d'*Andromaque* avec *Pyrrhus* chez les Grecs ; et c'était en cela même que consistait une grande partie de l'intérêt de la pièce. L'authenticité de l'histoire rendait tolérable aux spectateurs un dénouement qu'il n'aurait pas été peut-être permis de feindre ; et l'amour de *Chimène*, qui eût été odieux s'il n'avait commencé qu'après la mort de son père, devenait aussi touchant qu'excusable, puisqu'elle aimait déjà *Rodrigue* avant cette mort, et par l'ordre de son père même.

On ne connaissait point encore, avant le *Cid* de *Corneille*, ce combat des passions qui déchire le cœur, et devant lequel toutes les autres beautés de l'art ne sont que des beautés inanimées. On sait quel succès eut le *Cid*, et quel enthousiasme il produisit dans la nation. On sait aussi les contradictions et les dégoûts qu'essuya *Corneille*.

Il était, comme on sait, un des cinq auteurs qui travaillaient aux pièces du cardinal de *Richelieu*. Ces cinq auteurs étaient *Rotrou*, *l'Étoile*, *Colletet*, *Boisrobert*, et *Corneille*, admis le dernier dans cette société. Il n'avait trouvé d'amitié et d'estime que dans *Rotrou*, qui sentait son mérite. Les autres n'en avaient pas assez pour lui rendre justice. *Scudéri* écrivait contre lui avec le fiel de la jalousie humiliée, et avec le ton de la supériorité. Un *Claveret* qui avait fait une comédie intitulée *la Place royale*, sur le même sujet que *Cor-*

neille, se répandit en invectives grossières. *Mairet* lui-même s'avilit jusqu'à écrire contre *Corneille* avec la même amertume. Mais ce qui l'affligea, et ce qui pouvait priver la France des chefs-d'œuvres dont il l'enrichit depuis, ce fut de voir le cardinal son protecteur se mettre avec chaleur à la tête de tous ses ennemis.

Le cardinal, à la fin de 1635, un an avant les représentations du *Cid*, avait donné dans le palais cardinal, aujourd'hui le palais royal, la *comédie des Tuileries*, dont il avait arrangé lui-même toutes les scènes. *Corneille*, plus docile à son génie que souple aux volontés d'un premier ministre, crut devoir changer quelque chose dans le troisième acte qui lui fut confié. Cette liberté estimable fut envenimée par deux de ses confrères, et déplut beaucoup au cardinal, qui lui dit *qu'il fallait avoir un esprit de suite*. Il entendait par esprit de suite la soumission qui suit aveuglément les ordres d'un supérieur. Cette anecdote était fort connue chez les derniers princes de la maison de *Vendôme*, petit-fils de *César de Vendôme*, qui avait assisté à la représentation de cette pièce du cardinal.

Le premier ministre vit donc les défauts du *Cid* avec les yeux d'un homme mécontent de l'auteur, et ses yeux se fermèrent trop sur les beautés. Il était si entier dans son sentiment, que quand on lui apporta les premières esquisses du travail de l'académie sur le *Cid*,

et quand il vit que l'académie, avec un ménagement aussi poli qu'encourageant pour les arts et pour le grand *Corneille*, comparait les contestations présentes à celles que la *Jérusalem* et le *Pastor fido* avaient fait naître, il mit en marge, de sa main : « L'applaudissement et » le blâme du *Cid* n'est qu'entre les doctes et les » ignorans, au lieu que les contestations sur les deux » autres pièces ont été entre les gens d'esprit. »

Qu'il me soit permis de hasarder une réflexion. Je crois que le cardinal de *Richelieu* avait raison, en ne considérant que les irrégularités de la pièce, l'inutilité et l'inconvenance du rôle de l'infante, le rôle faible du roi, le rôle encore plus faible de *don Sanche*, et quelques autres défauts. Son grand sens lui faisait voir clairement toutes ces fautes ; et c'est en quoi il me parait plus qu'excusable.

Je ne sais s'il était possible qu'un homme occupé des intérêts de l'Europe, des factions de la France, et des intrigues plus épineuses de la cour, un cœur ulcéré par les ingratitudes et endurci par les vengeances, sentît le charme des scènes de *Rodrigue* et de *Chimène*. Il voyait que *Rodrigue* avait très-grand tort d'aller chez sa maîtresse après avoir tué son père ; et quand on est trop fortement choqué de voir ensemble deux personnes qu'on croit ne pas devoir se chercher, on peut n'être pas ému de ce qu'elles disent.

Je suis donc persuadé que le cardinal de *Richelieu* était de bonne foi. Remarquons encore que cette ame altière, qui voulait absolument que l'académie condamnât le *Cid*, continua sa faveur à l'auteur, et que même *Corneille* eut le malheureux avantage de travailler deux ans après à l'*Aveugle de Smyrne*, tragi-comédie des cinq auteurs, dont le canevas était encore du premier ministre.

Il y a une scène de baisers dans cette pièce ; et l'auteur du canevas avait reproché à *Chimène* un amour toujours combattu par son devoir. Il est à croire que le cardinal de *Richelieu* n'avait pas ordonné cette scène, et qu'il fut plus indulgent envers *Colletet*, qui la fit, qu'il ne l'avait été envers *Corneille*.

Quant au jugement que l'académie fut obligée de prononcer entre *Corneille* et *Scudéri*, et qu'elle intitula modestement, *sentimens de l'académie sur le Cid*, j'ose dire que jamais on ne s'est conduit avec plus de noblesse, de politesse et de prudence, et que jamais on n'a jugé avec plus de goût. Rien n'était plus noble que de rendre justice aux beautés du *Cid*, malgré la volonté décidée du maître du royaume.

La politesse avec laquelle elle reprend les défauts est égale à celle du style ; et il y eut une très-grande prudence à se conduire de façon que ni le cardinal de *Richelieu*, ni *Corneille*, ni même *Scudéri*, n'eurent au fond sujet de se plaindre.

Je prendrai la liberté de faire quelques notes sur le jugement de l'académie comme sur la pièce : mais je crois devoir les prévenir ici par une seule ; c'est sur ces paroles de l'académie, *encore que le sujet du Cid ne soit pas bon*. Je crois que l'académie entendait que le mariage, ou du moins la promesse de mariage entre le meurtrier et la fille du mort, n'est pas un bon sujet pour une pièce morale, que nos bienséances en sont blessées. Cet aveu de ce corps éclairé satisfaisait à la fois la raison et le cardinal de *Richelieu*, qui croyait le sujet défectueux. Mais l'académie n'a pas prétendu que le sujet ne fût pas très-intéressant et très-tragique ; et quand on songe que ce mariage est un point d'histoire célèbre, on ne peut que louer *Corneille* d'avoir réduit ce mariage à une simple promesse d'épouser *Chimène* : c'est en quoi il me semble que *Corneille* a observé les bienséances beaucoup plus que ne le pensaient ceux qui n'étaient pas instruits de l'histoire.

La conduite de l'académie, composée de gens de lettres, est d'autant plus remarquable, que le déchaînement de presque tous les auteurs était plus violent ; c'est une chose curieuse de voir comme il est traité dans la lettre sous le nom d'*Ariste*.

« Pauvre esprit, qui, voulant paraître admirable à » chacun, se rend ridicule à tout le monde, et qui, » le plus ingrat des hommes, n'a jamais reconnu les » obligations qu'il a à *Sénèque* et à *Guilain de Castro*,

» à l'un desquels il est redevable de son *Cid*, et à » l'autre de sa *Médée!* Il reste maintenant à parler » de ses autres pièces, qui peuvent passer pour farces, » et dont les titres seuls faisaient rire autrefois les » plus sages et les plus sérieux ; il a fait voir une » *Mélite*, la *Galerie du Palais*, et la *Place royale*; » ce qui nous faisait espérer que *Mondory* annonce- » rait bientôt le *Cimetière Saint-Jean*, la *Samari-* » *taine*, et la *Place aux veaux*, 1) l'humeur vile » de cet auteur et la bassesse de son ame, etc. »

On voit par cet échantillon de plus de cent brochures faites contre *Corneille*, qu'il y avait, comme aujourd'hui, un certain nombre d'hommes que le mérite d'autrui rend si furieux, qu'ils ne connaissent plus ni raison ni bienséance. C'est une espèce de rage qui attaque les petits auteurs, et sur-tout ceux qui n'ont point eu d'éducation. Dans une pièce de vers contre lui, on fit parler ainsi *Guilain de Castro* :

Donc fier de mon plumage, en Corneille d'Horace,
Ne prétends plus voler plus haut que le Parnasse ;
Ingrat, rends-moi mon Cid jusques au dernier mot ;
Après tu connaîtras, Corneille déplumée,
Que l'esprit le plus vain est souvent le plus sot,
Et qu'enfin tu me dois toute ta renommée.

1) Il est vrai que ces comédies de *Corneille* sont fort mauvaises ; mais il n'est pas moins vrai qu'elles valaient mieux que toutes celles qu'on avait faites jusqu'alors en France.

Mairet, l'auteur de la *Sophonisbe*, qui avait au moins la gloire d'avoir fait la première pièce régulière que nous eussions en France, sembla perdre cette gloire en écrivant contre *Corneille* des personnalités odieuses. Il faut avouer que *Corneille* répondit très-aigrement à tous ses ennemis. La querelle même alla si loin entre lui et *Mairet*, que le cardinal de *Richelieu* interposa entre eux son autorité. Voici ce qu'il fit écrire à *Mairet* par l'abbé de *Boisrobert*.

A Charonne, 5 octobre 1637.

« Vous lirez le reste de ma lettre comme un ordre » que je vous envoie par le commandement de son » éminence. Je ne vous celerai pas qu'elle s'est fait » lire avec un plaisir extrême tout ce qui s'est fait » sur le sujet du *Cid*; et particulièrement une lettre » qu'elle a vue de vous, lui a plu jusqu'à tel point » qu'elle lui a fait naître l'envie de voir tout le reste. » Tant qu'elle n'a connu dans les écrits des uns et des » autres que des contestations d'esprit agréables et des » railleries innocentes, je vous avoue qu'elle a pris » bonne part au divertissement; mais quand elle a re- » connu que dans ces contestations naissaient enfin des » injures, des outrages, et des menaces, elle a pris » aussitôt résolution d'en arrêter le cours. Pour cet » effet, quoiqu'elle n'ait point vu le libelle que vous

» attribuez à M. *Corneille*, présupposant, par votre ré-
» ponse que je lui lus hier au soir, qu'il devait être
» l'agresseur, elle m'a commandé de lui remontrer le
» tort qu'il se faisait, et de lui défendre de sa part
» de ne plus faire de réponse, s'il ne voulait lui dé-
» plaire : mais d'ailleurs, craignant que des tacites
» menaces que vous lui faites, vous ou quelqu'un de
» vos amis n'en viennent aux effets, qui tireraient
» des suites ruineuses à l'un et à l'autre, elle m'a
» commandé de vous écrire que, si vous voulez avoir
» la continuation de ses bonnes graces, vous mettiez
» toutes vos injures sous le pied, et ne vous souve-
» niez plus que de votre ancienne amitié, que j'ai
» charge de renouveler sur la table de ma chambre
» à Paris, quand vous serez tous rassemblés. Jusqu'ici
» j'ai parlé par la bouche de son éminence ; mais
» pour vous dire ingénuement ce que je pense de
» toutes vos procédures, j'estime que vous avez suffi-
» samment puni le pauvre M. *Corneille* de ses vanités,
» et que ses faibles défenses ne demandaient pas des
» armes si fortes et si pénétrantes que les vôtres :
» vous verrez un de ces jours son *Cid* assez mal
» mené par les sentimens de l'Académie. »

L'académie trompa les espérances de *Boisrobert*. On voit évidemment par cette lettre que le cardinal de *Richelieu* voulait humilier *Corneille*, mais qu'en qua-

lité de premier ministre, il ne voulait pas qu'une dispute littéraire dégénérât en querelle personnelle.

Pour laver la France du reproche que les étrangers pourraient lui faire que le *Cid* n'attirât à son auteur que des injures et des dégoûts, je joindrai ici une partie de la lettre que le célèbre *Balzac* écrivait à *Scudéri*, en réponse à la critique du *Cid* que *Scudéri* lui avait envoyée.

« Considérez néanmoins, monsieur, que toute la » France entre en cause avec lui, et que peut-être » il n'y a pas un des juges dont vous êtes convenus » ensemble qui n'ait loué ce que vous desirez qu'il » condamne; de sorte que, quand vos argumens se- » raient invincibles, et que votre adversaire y ac- » quiescerait, il aurait toujours de quoi se consoler » glorieusement de la perte de son procès, et vous » dire que c'est quelque chose de plus d'avoir satis- » fait tout un royaume que d'avoir fait une pièce » régulière. Il n'y a point d'architecte d'Italie qui ne » trouve des défauts à la structure de Fontainebleau, » et qui ne l'appelle un monstre de pierre: ce monstre, » néanmoins, est la belle demeure des rois, et la cour » y loge commodément. Il y a des beautés parfaites » qui sont effacées par d'autres beautés qui ont plus » d'agrément et moins de perfection; et parce que » l'acquis n'est pas si noble que le naturel, ni le

» travail des hommes que les dons du ciel, on vous » pourrait encore dire que savoir l'art de plaire ne » vaut pas tant que savoir plaire sans art. *Aristote* » blâme la *Fleur* d'*Agathon*, quoiqu'il dit qu'elle » fut agréable ; et l'*OEdipe* peut-être n'agréait pas, » quoiqu'*Aristote* l'approuve. Or, s'il est vrai que la » satisfaction des spectateurs soit la fin que se pro- » posent les spectacles, et que les maîtres du métier » aient quelquefois appelé de *César* au peuple, le » *Cid* du poëte français ayant plu aussi-bien que la » *Fleur* du poëme grec, ne serait-il point vrai qu'il » a obtenu la fin de la représentation, et qu'il est » arrivé à son but, encore que ce ne soit pas par le » chemin d'*Aristote*, ni par les adresses de sa poë- » tique ? Mais vous dites, monsieur, qu'il a ébloui » les yeux du monde, et vous l'accusez de charme » et d'enchantement. Je connais beaucoup de gens qui » feraient vanité d'une telle accusation ; et vous me » confesserez vous-même que si la magie était une » chose permise, ce serait une chose excellente. Ce » serait, à vrai dire, une belle chose de pouvoir faire » des prodiges innocemment, de faire voir le soleil » quand il est nuit, d'apprêter des festins sans viandes » ni officiers, de changer en pistoles les feuilles de » chêne, et le verre en diamans. C'est ce que vous » reprochez à l'auteur du *Cid*, qui, vous avouant qu'il

» a violé les règles de l'art, vous oblige de lui avouer » qu'il a un secret, qu'il a mieux réussi que l'art » même ; et ne vous niant pas qu'il a trompé toute » la cour et tout le peuple, ne vous laisse conclure » de là sinon qu'il est plus fin que toute la cour et » tout le peuple, et que la tromperie qui s'étend à » un si grand nombre de personnes est moins une » fraude qu'une conquête. Cela étant, monsieur, je » ne doute point que messieurs de l'académie ne se » trouvent bien empêchés dans le jugement de votre » procès, et que d'un côté vos raisons ne les ébranlent, » et de l'autre l'approbation publique ne les retienne. » Je serais en la même peine si j'étais en la même » délibération, et si de bonne fortune je ne venais » de trouver votre arrêt dans les registres de l'anti- » quité. Il a été prononcé, il y a plus de quinze » cents ans, par un philosophe de la famille stoïque, » mais un philosophe dont la dureté n'était pas im- » pénétrable à la joie, de qui il nous reste des jeux » et des tragédies, qui vivait sous le règne d'un em- » pereur poëte et comédien, au siècle des vers et de » la musique. Voici les termes de cet authentique » arrêt, et je vous les laisse interpréter à vos dames, » pour lesquelles vous avez bien entrepris une plus » longue et plus difficile traduction : *Illud multum* » *est primo aspectu oculos occupasse, etiamsi con-*

» *templatio diligens inventura est quod arguat. Si* » *me interrogas, major ille est qui judicium abs-* » *tulit quàm qui meruit.* Votre adversaire y trouve » son compte par ce favorable mot de *major est;* et » vous avez aussi ce que vous pouvez desirer, ne de- » sirant rien, à mon avis, que de prouver que *judi-* » *cium abstulit.* Ainsi vous l'emportez dans le cabinet, » et il a gagné au théâtre. Si le *Cid* est coupable, » c'est d'un crime qui a eu récompense; s'il est puni, » ce sera après avoir triomphé; s'il faut que *Platon* » le bannisse de sa république, il faut qu'il le cou- » ronne de fleurs en le bannissant, et ne le traite » point plus mal qu'il a traité autrefois *Homère.* Si » *Aristote* trouve quelque chose à desirer en sa con- » duite, il doit le laisser jouir de sa bonne fortune, » et ne pas condamner un dessein que le succès a » justifié. Vous êtes trop bon pour en vouloir davan- » tage : vous savez qu'on apporte souvent du tempé- » rament aux lois, et que l'équité conserve ce que » la justice pourrait ruiner. N'insistez point sur cette » exacte et rigoureuse justice. Ne vous attachez point » avec tant de scrupule à la souveraine raison : qui » voudrait la contenter et satisfaire à sa régularité, » serait obligé de lui bâtir un plus beau monde que » celui-ci : il faudrait lui faire une nouvelle nature » des choses, et lui aller chercher des idées au-dessus » du ciel. Je parle, monsieur, pour mon intérêt; si vous

» la croyez, vous ne trouverez rien qui mérite d'être » aimé ; et par conséquent je suis en hasard de perdre » vos bonnes graces, bien qu'elles me soient extré- » mement chères, et que je suis passionnément, mon- » sieur, votre, etc. »

C'est ainsi que *Balzac* retiré du monde, et plus impartial qu'un autre, écrivait à *Scudéri* son ami, et osait lui dire la vérité. *Balzac*, tout ampoulé qu'il était dans ses lettres, avait beaucoup d'érudition et de goût, connaissait l'éloquence des vers, et avait introduit en France celle de la prose. Il rendit justice aux beautés du *Cid*; et ce témoignage fait honneur à *Balzac* et à *Corneille*.

ÉPITRE DÉDICATOIRE
A MADAME
LA DUCHESSE D'AIGUILLON 1).

MADAME,

Ce portrait vivant que je vous offre représente un héros assez reconnoissable aux lauriers dont il est couvert. Sa vie a été une suite continuelle de victoires; son corps porté dans son armée a gagné des batailles après sa mort, et son nom au bout de six cents ans vient encore triompher en France. Il y a trouvé une réception trop favorable pour se repentir d'être sorti de son pays, et d'avoir appris à parler une autre langue que la sienne. Ce succès a passé mes plus ambitieuses espérances, et m'a surpris d'abord; mais il a cessé de m'étonner depuis que j'ai vu la satisfaction que vous avez témoignée quand il a paru devant vous. Alors j'ai osé me promettre de lui tout ce qui en est arrivé; et j'ai cru qu'après les éloges dont vous l'avez honoré, cet applaudissement universel ne lui pouvoit manquer. Et véritablement, madame, on ne peut douter avec raison de ce que vaut une chose qui a le bonheur de vous plaire; le jugement que vous

1) *Marie-Magdeleine de Vignerot*, fille de la sœur du cardinal, et de *René de Vignerot*, seigneur de Pontcourley. Elle épousa le marquis du *Roure* de *Combalet*, et fut dame d'atour de la reine. Elle fut duchesse d'*Aiguillon* de son chef sur la fin de 1637.

Cette épître dédicatoire lui fut adressée au commencement de 1637; elle y est nommée madame de *Combalet*; et dans l'édition de 1638 on voit le nom de madame la duchesse d'*Aiguillon*.

en faites est la marque assurée de son prix : et comme vous donnez toujours libéralement aux véritables beautés l'estime qu'elles méritent, les fausses n'ont jamais le pouvoir de vous éblouir. Mais votre générosité ne s'arrête pas à des louanges stériles pour les ouvrages qui vous agréent ; elles prend plaisir à s'étendre utilement sur ceux qui les produisent, et ne dédaigne point d'employer en leur faveur ce grand crédit 1) *que votre qualité et vos vertus vous ont acquis. J'en ai ressenti des effets qui me sont trop avantageux pour m'en taire, et je ne vous dois pas moins de remercîmens pour moi que pour le Cid. C'est une reconnoissance qui m'est glorieuse, puisqu'il m'est impossible de publier que je vous ai de grandes obligations, sans publier en même-tems que vous m'avez assez estimé pour vouloir que je vous en eusse. Aussi, madame, si je souhaite quelque durée pour cet heureux effort de ma plume, ce n'est point pour apprendre mon nom à la postérité, mais seulement pour laisser des marques éternelles de ce que je vous dois, et faire lire à ceux qui naîtront dans les autres siècles, la protestation que je fais d'être toute ma vie,*

MADAME,

Votre très-humble, très-obéissant
et très-obligé serviteur
P. CORNEILLE.

1) La duchesse d'*Aiguillon* avait un très-grand crédit en effet sur son oncle le cardinal ; et sans elle *Corneille* aurait été entièrement disgracié. Il le fait assez entendre par ces paroles. Ses ennemis acharnés l'avaient peint comme un esprit altier qui bravait le premier ministre, et qui confondait dans un mépris général leurs ouvrages et le goût de celui qui les protégeait. La duchesse d'*Aiguillon* rendit dans cette affaire un aussi grand service à son oncle qu'à *Corneille* ; elle lui sauva dans la postérité la honte de passer pour l'approbateur de *Colletet*, et l'ennemi du *Cid*, et de *Cinna*.

PRÉFACE
DE CORNEILLE.

MARIANA, l. 4°. de la historia de Espanna, c. 5o.

Avia pocos dias antes hecho campo con don Gomes Conde de Gormas. Venciòle, y diòle la muerte. Lo que resultò d'este caso, fue que casò con donna Ximena, hija y heredera del mismo Conde. 1) *Ella misma requiriò al rey que se le diesse por marido, (ya estava muy prendada de sus partes), o le castigasse conforme a las leyes, por la muerte que diò a su padre. Hizòse el casamiento, que a todos estava a cuento, con el qual por el gran dote de su esposa, que se allegò al estado que el tenia de su padre, se aumentò en poder y riquezas.*

Voilà ce qu'a prêté l'histoire à don Guillain de Castro, qui a mis ce fameux évènement sur le

1) Ces paroles de *Mariana* suffisent pour justifier *Corneille. Chimène demanda au roi qu'il fît punir le Cid selon les lois, ou qu'il le lui donnât pour époux.*

On voit combien la vérité historique est adoucie dans la tragédie.

théâtre avant moi. Ceux qui entendent l'espagnol, y remarqueront deux circonstances ; l'une, que Chimène, ne pouvant s'empêcher de reconnoître et d'aimer les belles qualités qu'elle voyoit en don Rodrigue, quoiqu'il eût tué son père (*estava prendada de sus partes*) alla proposer elle-même au roi cette généreuse alternative, ou qu'il le lui donnât pour mari, ou qu'il le fît punir suivant les lois ; l'autre, que ce mariage se fit au gré de tout le monde (*a todos estaua a cuento*). Deux chroniques du Cid ajoutent qu'il fut célébré par l'archevêque de Séville, en présence du roi et de toute sa cour ; mais je me suis contenté du texte de l'historien, parce que toutes les deux ont quelque chose qui sent le roman, et peuvent ne persuader pas davantage que celles que nos Français ont faites de Charlemagne et de Roland. Ce que j'ai rapporté de Mariana suffit pour faire voir l'état qu'on fit de Chimène et de son mariage dans son siècle même, où elle vécut en un tel éclat, que les rois d'Arragon et de Navarre tinrent à honneur d'être ses gendres en épousant ses deux filles. Quelques-unes ne l'ont pas si bien traitée dans le nôtre ;

et sans parler de ce qu'on a dit de la Chimène du théâtre, celui qui a composé l'histoire d'Espagne en français l'a notée dans son livre de s'être tôt et aisément consolée de la mort de son père, et a voulu taxer de légéreté une action qui fut imputée à grandeur de courage par ceux qui en furent les témoins. Deux romances espagnoles, que je vous donnerai ensuite de cet avertissement, parlent encore plus en sa faveur. Ces sortes de petits poëmes sont comme des originaux décousus de leurs anciennes histoires; et je serois ingrat envers la mémoire de cette héroïne, si, après l'avoir fait connoître en France, et m'y être fait connoître par elle, je ne tâchois de la tirer de la honte qu'on lui a voulu faire, parce qu'elle a passé par mes mains. Je vous donne donc ces pièces justificatives de la réputation où elle a vécu, sans dessein de justifier la façon dont je l'ai fait parler français. Le tems l'a fait pour moi; et les traductions qu'on en a faites en toutes les langues qui servent aujourd'hui à la scène, et chez tous les peuples où l'on voit des théâtres, je veux dire en italien, flamand, et anglais, sont d'assez glorieuses

apologies contre tout ce qu'on en a dit. Je n'y ajouterai pour toute chose qu'environ une douzaine de vers espagnols qui semblent faits exprès pour la défendre. Ils sont du même auteur qui l'a traitée avant moi, don Guillain de Castro, qui dans une autre comédie qu'il intitule *Engannarse engannando*, fait dire à une princesse de Beam :

A mirar
Bien el mondo, que el tener
Apetitos que vencer,
Y ocasionnes que dexar.

Examinan el valor
En la muger, yo dixera
Lo que siento, porque fuera
Luzimiento de mi honor.

Pero malicias fundadas
En honras mal entendidas
De tentaciones vencidas
Haz en culpas declaradas :

Y assi la que el dessear
Con el resistir apunta;
Vence dos vezes, si junta
Con el resistir el callar.

C'est, si je ne me trompe, comme agit Chimène dans mon ouvrage, en présence du roi et de l'infante. Je dis en présence du roi et de l'infante, parce que quand elle est seule, ou avec sa confidente, ou avec son amant, c'est une autre chose. Ses mœurs sont inégalement égales, pour parler en termes de notre Aristote, et changent suivant les circonstances des lieux, des personnes, des tems et des occasions, en conservant toujours le même principe.

Au reste, je me sens obligé de désabuser le public de deux erreurs qui s'y sont glissées touchant cette tragédie, et qui semblent avoir été autorisées par mon silence. La première est que j'aie convenu de juges touchant son mérite, et m'en sois rapporté au sentiment de ceux qu'on a priés d'en juger. Je m'en tairois encore si ce faux bruit n'avoit été jusque chez M. de Balzac dans sa province, ou, pour me servir de ses paroles mêmes, dans son désert, et si je n'en avois vu depuis peu les marques dans cette admirable lettre qu'il a écrite sur ce sujet, et qui ne fait pas la moindre richesse des deux derniers trésors qu'il nous a donnés. Or, comme tout ce qui part de sa plume

regarde toute la postérité, maintenant que mon nom est assuré de passer jusqu'à elle dans cette lettre incomparable, il me seroit honteux qu'il y passât avec cette tache, et qu'on pût à jamais me reprocher d'avoir compromis de ma réputation. C'est une chose qui jusqu'à présent est sans exemple; et de tous ceux qui ont été attaqués comme moi, aucun que je sache n'a eu assez de foiblesse pour convenir d'arbitres avec ses censeurs; et s'ils ont laissé tout le monde dans la liberté publique d'en juger, ainsi que j'ai fait, c'a été sans s'obliger non plus que moi à en croire personne : outre que dans la conjoncture où étoient lors les affaires du Cid, il ne falloit pas être grand devin pour prévoir ce que nous en avons vu arriver. A moins que d'être tout à fait stupide on ne pouvoit pas ignorer que comme les questions de cette nature ne concernent ni la religion, ni l'état, on en peut décider par les règles de la prudence humaine, aussi-bien que par celle du théâtre, et tourner sans scrupule le sens du bon Aristote du côté de la politique. Ce n'est pas que je sache si ceux qui ont jugé du Cid en ont jugé suivant leur sentiment ou non, ni même que je veuille dire qu'ils en aient

bien ou mal jugé, mais seulement que ce n'a jamais été de mon consentement qu'ils en ont jugé, et que peut-être je l'aurois justifié sans beaucoup de peine, si la même raison qui les a fait parler ne m'avoit obligé à me taire. Aristote ne s'est pas expliqué si clairement dans sa poétique, que nous n'en puissions faire ainsi que les philosophes, qui le tirent chacun à leur parti dans leurs opinions contraires; et comme c'est un pays inconnu pour beaucoup de monde, les plus zélés partisans du Cid en ont cru ses censeurs sur leur parole, et se sont imaginés avoir pleinement satisfait à toutes leurs objections quand ils ont soutenu qu'il importoit peu qu'il fût selon les règles d'Aristote, et qu'Aristote en avoit fait pour son siècle et pour des Grecs, et non pas pour le nôtre et pour des François.

Cette seconde erreur que mon silence a affermie, n'est pas moins injurieuse à Aristote qu'à moi. Ce grand homme a traité la poétique avec tant d'adresse et de jugement, que les préceptes qu'il nous en a laissés sont de tous les tems et de tous les peuples; et bien loin de s'amuser au détail des bienséances et des agrémens, qui peuvent

être divers selon que ces deux circonstances sont diverses, il a été droit aux mouvemens de l'ame, dont la nature ne change point. Il a montré quelles passions la tragédie doit exciter dans celles de ses auditeurs; il a cherché quelles conditions sont nécessaires, et aux personnes qu'on introduit, et aux évènemens qu'on représente pour les y faire naître; il en a laissé des moyens qui auroient produit leur effet par-tout dès la création du monde, et qui seront capables de le produire encore par-tout, tant qu'il y aura des théâtres et des acteurs; et pour le reste, que les lieux et les tems peuvent changer, il l'a négligé, et n'a pas même prescrit le nombre des actes, qui n'a été réglé que par Horace, beaucoup après lui.

Et certes je serois le premier qui condamnerois le Cid, s'il péchoit contre ces grandes et souveraines maximes que nous tenons de ce philosophe; mais bien loin d'en demeurer d'accord, j'ose dire que cet heureux poëme n'a si extraordinairement réussi que parce qu'on y voit les deux maîtresses conditions (permettez-moi cet épithète) que demande ce grand maître aux excellentes tragédies, et qui se trouvent si rarement assemblées dans un

même ouvrage, qu'un des plus doctes commentateurs de ce divin traité qu'il en a fait, soutient que toute l'antiquité ne les a vues se rencontrer que dans le seul OEdipe. La première est, que celui qui souffre et est persécuté, ne soit ni tout méchant, ni tout vertueux, mais un homme plus vertueux que méchant, qui, par quelque trait de foiblesse humaine qui ne soit pas un crime, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas : l'autre, que la persécution et le péril ne viennent point d'un ennemi, ni d'un indifférent, mais d'une personne qui doive aimer celui qui souffre et en être aimée. Et voilà, pour en parler pleinement, la véritable et seule cause de tout le succès du Cid, en qui l'on ne peut méconnoître ces deux conditions, sans s'aveugler soi-même pour lui faire injustice. J'achève donc en m'acquittant de ma parole; et après vous avoir dit en passant ces deux mots pour le Cid du théâtre, je vous donne, en faveur de la Chimène de l'histoire; les deux romances que je vous ai promises.

J'oubliois à vous dire que quantité de mes amis ayant jugé à propos que je rendisse compte au public de ce que j'avois emprunté de l'auteur espa-

gnol dans cet ouvrage, et m'ayant témoigné le souhaiter, j'ai bien voulu leur donner cette satisfaction. Vous trouverez donc tout ce que j'en ai traduit imprimé d'une autre lettre, avec un chiffre au commencement, qui servira de marque de renvoi pour trouver les vers espagnols au bas de la même page. 1) Je garderai ce même ordre dans la mort de Pompée pour les vers de Lucain ; ce qui n'empêchera pas que je ne continue aussi ce même changement de lettre, toutes les fois que mes acteurs rapportent quelque chose qui s'est dit ailleurs que sur le théâtre; où vous n'imputerez rien qu'à moi si vous n'y voyez ce chiffre pour marque, et le texte d'un autre auteur au-dessous.

1) Dans cette édition on s'est contenté de mettre entre guillemets ce qui est traduit ; et pour indiquer les renvois aux vers espagnols, on s'est servi de lettres au lieu de chiffres.

ROMANCE PRIMERO.

Delante el rey de Leon
Donna Ximena una tarde
Se pone a pedir justicia
Por la muerte de su padre.

Para contra el Cid la pide,
Don Rodrigo de Biuare,
Que huerfana la dexò,
Ninna, y de muy poca edade.

Si tengo razon, o non,
Bien, rey, lo alcanças y sabes,
Que los negocios de honra
No pueden disimularse.

Cada dia que amanece
Veo ad lobo de mi sangre
Cauallero en vn cauallo
Por darme mayor pesare.

Mendale, buen rey, pues puedes,
Que no me ronde mi calle,
Que no se venga en mugeres
El hombre que mucho vale.

Si mi padre afrentò al suyo,
Bien ha vengado a su padre;
Que si honras pagaron muertes,
Para su disculpa bastan.

Encomendada me tienes,
No consientas que me agrauien,
Que el que a mi se fiziere
A tu corona se fase.

Calledes, Donna Ximena,
Que me dades pena grande,
Que yo dare buen remedio
Para todos vuestros males.

Al Cid no le he de ofender,
Que es hombre que mucho vale,
Y me defiende mys reynos,
Y quiero que me los guarde.

Pero yo faré vn partido
Con el, que no os este male,
De tomalle la palabra
Para que con vos se case.

Contento quedò Ximena,
Con la merced que le fase,
Que quien huerfana la fizò
Aquesse mismo la empare.

ROMANCE SEGUNDO.

Ximena y a Rodrigo
Prendiò el rey palabra, y mano,
De juntarlos para en uno
En presencia de Layn Caluo.

Las enemistades viejas
Con amor se conformaron,
Que donde preside el amor
Se oluidan muchos agrauios.

Llegaron juntos los nouios;
Y al dar la mano, y abraço,
El Cid mirando a la nouia
Le dixò todo turbado:
Matè a tu padre, Ximena,
Pero no à desaguisado;
Matèle de hombre à hombre,
Para vengar cierto agrauio:
Matè hombre, y hombre doy,
Aqui estey a tu mandado;
Y en lugar del muerto padre
Cobraste un marido hunrado.
A todos pareciò bien,
Su discrecion alabaron,
Y assi se hizieron las bodas
De Rodrigo el Castellano.

ACTEURS.

DON FERNAND, premier roi de Castille.

DONA URRAQUE, infante de Castille.

DON DIEGUE, père de don Rodrigue.

DON GOMES, comte de Gormas, père de Chimène.

CHIMÈNE, fille de don Gomes.

DON RODRIGUE, fils de don Diegue, et amant de Chimène.

DON SANCHE, amoureux de Chimène.

DON ARIAS, } gentilshommes Castillans.
DON ALONSE, }

LEONOR, gouvernante de l'Infante.

ELVIRE, gouvernante de Chimène.

Un page de l'Infante.

La scène est à Séville. 1)

1) Remarquez que la scène est tantôt au palais du roi, tantôt dans la maison du comte de *Gormas*, tantôt dans la ville ; mais, comme je le dis ailleurs, l'unité de lieu serait observée aux yeux des spectateurs, si on avait eu des théâtres dignes de *Corneille*, semblables à celui de Vicence, qui représente une ville, un palais, des rues, une place, etc. Car cette unité ne consiste pas à représenter toute l'action dans un cabinet, dans une chambre, mais dans plusieurs endroits contigus que l'œil puisse appercevoir sans peine.

LE CID.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

LE CID.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

LE COMTE, ELVIRE.

ELVIRE.

Entre tous ces amans dont la jeune ferveur 1)
Adore votre fille, et brigue ma faveur,
Don Rodrigue et don Sanche à l'envi font paroître
Le beau feu qu'en leurs cœurs ses beautés ont fait naître.
Ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs desirs;
Au contraire, pour tous dedans l'indifférence, 2)
Elle n'ôte à pas un ni donne l'espérance;

1) *La jeune ferveur. Scudéri* dit que c'est parler français en allemand de donner de la jeunesse à la *ferveur*. L'académie réprouve le mot de *ferveur*, qui n'est admis que dans le langage de la dévotion; mais elle approuve l'épithète *jeune*.

S'il est permis d'ajouter quelque chose à la décision de l'académie, je dirai que le mot *jeune* convient très-bien aux passions de la jeunesse. On dira bien *leurs jeunes amours*, mais non pas *leur jeune colère*, *ma jeune haine*; pourquoi? parce que la colère, la haine, appartiennent autant à l'âge mûr, et que l'amour est plus le partage de la jeunesse.

2) *Au contraire, pour tous* dedans *l'indifférence. Dedans* n'est ni censuré par *Scudéri* ni remarqué par

Je me promets du fils ce que j'ai vu du père;
Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire.
Va l'en entretenir: mais dans cet entretien
Cache mon sentiment, et découvre le sien:
Je veux qu'à mon retour nous en parlions ensemble.
L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble.
Le roi doit à son fils choisir un gouverneur,
Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur.
Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute
Me défend de penser qu'aucun me le dispute. 1)

SCENE II. 2)

CHIMENE, ELVIRE.

ELVIRE, *à part.*

QUELLE douce nouvelle à ces jeunes amans!
Et que tout se dispose à leurs contentemens!

l'académie auquel nous renvoyons pour la plupart des vers qu'elle a censurés ou justifiés.

Racine se moqua de ce vers dans la farce des *plaideurs:* il y dit d'un vieux huissier,

Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits,

Cette plaisanterie ne plut point du tout à l'auteur du *Cid.*

1) *Me défend de penser qu'aucun me le dispute.* Vous voyez que ces deux derniers vers sont le fondement de la querelle qui doit suivre, et qu'ainsi on fait très-mal de commencer aujourd'hui la pièce par la querelle imprévue du comte et de *don Diegue.*

2) *Corneille* fatigué de toutes les critiques qu'on

CHIMENE.

Hé bien! Elvire, enfin, que faut-il que j'espère?
Que dois-je devenir? et que t'a dit mon père?

ELVIRE.

Deux mots dont tous vos sens doivent être charmés;
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez.

CHIMENE.

L'excès de ce bonheur me met en défiance.
Puis-je à de tels discours donner quelque croyance?

ELVIRE.

Il passe bien plus outre; il approuve ses feux,
Et vous doit commander de répondre à ses vœux.
Jugez après cela, puisque tantôt son père
Au sortir du conseil doit proposer l'affaire, 1)

faisait du *Cid*, et ne sachant plus à qui entendre, changea tout ce commencement en 1664. La pièce commençait ainsi:

> Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère?
> Ne me déguise rien de ce qu'a dit mon père.

Il me semble que dans les deux premières scènes la pièce est beaucoup mieux annoncée, l'amour de *Chimène* plus développé, le caractère du comte de *Gormas* déjà annoncé; et qu'enfin, malgré tous les défauts qu'on reprochait à *Corneille*, il eût encore mieux valu laisser la tragédie comme elle était, que d'y faire ces faibles changemens. C'était l'amour de l'Infante qu'il devait retrancher; c'était les fautes dans le détail qu'il eût fallu corriger.

1) Proposer l'affaire est encore du style comique;

S'il pouvoit avoir lieu de mieux prendre son tems,
Et si tous vos desirs seront bientôt contens.

CHIMENE.

Il semble toutefois que mon ame troublée
Refuse cette joie, et s'en trouve accablée.
Un moment donne au sort des visages divers; 1)
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez votre crainte heureusement déçue.

CHIMENE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

mais observons que le *Cid* fut donné d'abord sous le titre de tragi-comédie.

1) Ces pressentimens réussissent presque toujours. On craint avec le personnage auquel on commence à s'intéresser; mais il faudrait peut-être une autre cause à ce pressentiment que le lieu commun des changemens du sort, et une autre expression que les *visages divers*. Ce morceau est traduit de Diamante.

El alma indecisa
Teme llegar a annegar se
En este profondo abysmo
De gloria e felicidades.
Que en un dia, en un momento,
Muda el hado de semblante,
Y despues de una fortuna
Suele llegar un desastre.

SCENE III.

L'INFANTE, LÉONOR, UN PAGE. 1)

L'INFANTE, *au page.*

VA-T-EN trouver Chimène, et dis-lui de ma part
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,
Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

(*Le page sort.*)

LÉONOR.

Madame, chaque jour même desir vous presse;

1) C'est ici un défaut intolérable pour nous. La scène reste vide; les scènes ne sont point liées; l'action est interrompue. Pourquoi les acteurs précédens s'en vont-ils? pourquoi ces nouveaux acteurs viennent-ils? comment l'un peut-il s'en aller et l'autre arriver sans se voir? comment *Chimène* peut-elle voir l'Infante sans la saluer? Ce grand défaut était commun à toute l'Europe, et les Français seuls s'en sont corrigés. Plus il est difficile de lier toutes les scènes, plus cette difficulté vaincue a de mérite; mais il ne faut pas la surmonter aux dépens de la vraissemblance et de l'intérêt. C'est un des secrets de ce grand art de la tragédie, inconnu encore à la plupart de ceux qui l'exercent. Non-seulement on a retranché cette scène de l'Infante, mais on a supprimé tout son rôle; et *Corneille* ne s'était permis cette faute insupportable que pour remplir l'étendue malheureusement prescrite à une tragédie. Il vaut mieux la faire beaucoup trop courte; un rôle superflu la rend toujours trop longue.

Et je vous vois, pensive et triste chaque jour,
Demander avec soin comme va son amour. 1)

L'INFANTE.

J'en dois bien avoir soin; je l'ai presque forcée
A recevoir les coups dont son ame est blessée;
Elle aime don Rodrigue, et le tient de ma main:
Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain:
Ainsi de ces amans ayant formé les chaînes,
Je dois prendre intérêt à la fin de leurs peines.

LÉONOR.

Madame, toutefois parmi leurs bons succès
On vous voit un chagrin qui va jusqu'à l'excès.
Cet amour qui tous deux les comble d'alégresse
Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse?
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux
Vous rend-il malheureuse, alors qu'ils sont heureux?
Mais je vais trop avant, et devicns indiscrette.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la tenir secrette.
Ecoute, écoute enfin comme j'ai combattu;
Et, plaignant ma foiblesse, admire ma vertu.
L'amour est un tyran qui n'épargne personne.
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,
Je l'aime.

1) Voilà une nouvelle excuse du titre de tragi-comédie, *comme va son amour.* Qu'auraient dit les Grecs du tems de Sophocle à une telle demande? Nous ne ferons point de remarque sur les défauts de ce rôle qu'on a retranché entièrement.

LÉONOR.

Vous l'aimez!

L'INFANTE.

Mets la main sur mon cœur,
Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur,
Comme il le reconnoît.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, madame,
Si je sors du respect pour blâmer cette flâme.
Choisir pour votre amant un simple cavalier!
Une grande princesse à ce point s'oublier!
Et que dira le roi? que dira la Castille?
Vous souvenez-vous bien de qui vous êtes fille?

L'INFANTE.

Oui, oui, je m'en souviens; et j'épandrai mon sang
Plutôt que de rien faire indigne de mon rang.
Je te répondrois bien que dans les belles ames
Le seul mérite a droit de produire des flâmes;
Et si ma passion cherchoit à s'excuser,
Mille exemples fameux pourroient l'autoriser:
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage;
Si j'ai beaucoup d'amour, j'ai bien plus de courage;
Un noble orgueil m'apprend qu'étant fille de roi,
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne se pouvoit défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'osois prendre:
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ses liens;
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.

Ne t'étonne donc plus si mon ame gênée
Avec impatience attend leur hyménée :
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.
Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui :
C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture ;
Et, malgré la rigueur de ma triste aventure,
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,
Mon espérance est morte, et mon esprit guéri.
Je souffre cependant un tourment incroyable.
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable :
Je travaille à le perdre, et le perds à regret ;
Et de là prend son cours mon déplaisir secret.
Je suis au désespoir que l'amour me contraigne
A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne ;
Je sens en deux partis mon esprit divisé.
Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé.
Cet hymen m'est fatal ; je le crains, et souhaite :
Je ne m'en promets rien qu'une joie imparfaite.
Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas,
Que je meurs s'il s'achève, ou ne s'achève pas.

LÉONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je soupire ;
Je vous blâmois tantôt, je vous plains à présent.
Mais puisque, dans un mal si doux et si cuisant,
Votre vertu combat et son charme et sa force,
En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos esprits flottans.
Espérez donc tout d'elle, et du secours du tems :

Espérez tout du ciel; il a trop de justice
Pour souffrir la vertu si long-tems au supplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

LE PAGE, *rentre.*

Par vos commandemens Chimène vous vient voir.

L'INFANTE, *à Léonor.*

Allez l'entretenir en cette galerie.

LÉONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie ?

L'INFANTE.

Non; je veux seulement, malgré mon déplaisir,
Remettre mon visage un peu plus à loisir.
Je vous suis. Juste ciel, d'où j'attends mon remède,
Mets enfin quelque borne au mal qui me possède,
Assure mon repos, assure mon honneur.
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur.
Cet hyménée à trois également importe;
Rends son effet plus prompt, ou mon ame plus forte.
D'un lien conjugal joindre ces deux amans,
C'est briser tous mes fers, et finir mes tourmens.
Mais je tarde un peu trop; allons trouver Chimène,
Et par son entretien soulager notre peine.

SCENE IV.

LE COMTE, DON DIEGUE.

LE COMTE.

ENFIN vous l'emportez, et la faveur du roi 1)
Vous élève en un rang qui n'étoit dû qu'à moi ;

1) . . . *Et la faveur du roi vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi.* La dureté, l'impolitesse, les rodomontades du comte sont à la vérité intolérables : mais songez qu'il est puni.

N. B. Aujourd'hui, quand les comédiens représentent cette pièce, ils commencent par cette scène. Il paraît qu'ils ont très-grand tort ; car peut-on s'intéresser à la querelle du comte et de *don Diegue*, si on n'est pas instruit des amours de leurs enfans ? L'affront que *Gormas* fait à *don Diegue* est un coup de théâtre quand on espère qu'ils vont conclure le mariage de *Chimène* avec *Rodrigue*. Ce n'est point jouer le *Cid*, c'est insulter son auteur, que de le tronquer ainsi. On ne devrait pas permettre aux comédiens d'altérer ainsi les ouvrages qu'ils représentent.

Dans le *Cid* de *Diamante*, le roi donne la place de gouverneur de son fils en présence du comte, et cela est encore plus théâtral. Le théâtre ne reste point vide. Il semble que *Corneille* aurait dû plutôt imiter *Diamante* que *Castro* dans cette intelligence du théâtre.

Au reste, dans les deux pièces espagnoles, le comte de *Gormas* donne un soufflet à *don Diegue* ; ce soufflet était essentiel.

Les deux pères disent à peu près les mêmes choses

Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

DON DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connoître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présens.

DON DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite,
La faveur l'a pu faire autant que le mérite.
Vous choisissant, peut-être on eût pu mieux choisir;
Mais le roi m'a trouvé plus propre à son desir.

dans ces deux scènes et dans les suivantes. *Castro*, qui vint après *Diamante*, ne fit point difficulté de prendre plusieurs pensées chez son prédécesseur, dont la pièce était presque oubliée. A plus forte raison *Corneille* fut en droit d'imiter les deux poëtes espagnols, et d'enrichir sa langue des beautés d'une langue étrangère.

1) *Pour grands que soient les rois.* Cette phrase a vieilli; elle était fort bonne alors. Il est honteux pour l'esprit humain que la même expression soit bonne en un tems, et mauvaise en un autre. On dirait aujourd'hui, *tout grands que sont les rois, quelque grands que soient les rois.*

A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre ;
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre.
Rodrigue aime Chimène, et ce digne sujet 1)
De ses affections est le plus cher objet.
Consentez-y, monsieur, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre ; 2)
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit bien mettre au cœur une autre vanité.
Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince ;
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler par-tout les peuples sous la loi,
Remplir les bons d'amour, et les méchans d'effroi.
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine ;

1) *Ce digne sujet* ne se dirait pas aujourd'hui ; mais alors c'était une expression très-reçue. *Monsieur* ne se dirait pas non plus dans une tragédie. *Mettre une vanité au cœur* serait une mauvaise façon de parler.

2) *A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.* Dans l'édition de 1637 il y a,

A de plus hauts partis ce beau fils doit prétendre.

Vous pouvez juger par ce seul trait de l'état où était alors notre langue. Un mélange de termes familiers et nobles défigurait tous les ouvrages sérieux. C'est *Boileau* qui le premier enseigna l'art de parler toujours convenablement ; et *Racine* est le premier qui ait employé cet art sur la scène.

Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille :
Instruisez-le d'exemple, et vous ressouvenez
Qu'il faut faire à ses yeux ce que vous enseignez.

DON DIEGUE.

a) « Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
» Il lira seulement l'histoire de ma vie. »
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivans ont bien plus de pouvoir.
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui;
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
Grenade et l'Arragon tremblent quand ce fer brille.
Mon nom sert de rempart à toute la Castille.
Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres lois;
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant entasse pour ma gloire
Lauriers dessus lauriers, victoire sur victoire.

a) De mis hazannas escritas
Dare al Principe un traslado;
Y aprendera en lo que hize,
Si no aprende en loque hago.

Le prince, pour essai de générosité,
Gagneroit des combats marchant à mon côté.
a) « Loin des froides leçons qu'à mon bras on préfère,
» Il apprendroit à vaincre en me regardant faire. »

DON DIEGUE.

Vous me parlez en vain de ce que je connoi; 1)
Je vous ai vu combattre et commander sous moi:
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place;
Enfin, pour épargner les discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.

a) Podra dalle exemplo, Como mil vezes le hago.

1) *Vous me parlez en vain de ce que je connoi.* On prononçait alors *connoi* comme on l'écrivait, et on le faisait rimer avec *moi*, *toi*. Aujourd'hui on prononce *connais*, et cependant l'usage a prévalu d'écrire *connois*; c'est une inconséquence, ou je suis fort trompé, d'écrire d'une façon et de prononcer d'une autre. Quel étranger pourra deviner, qu'on écrit *Paon*, la ville de *Caen*, et qu'on prononce *Pan*, la ville de *Can*? Il serait à souhaiter qu'on nous délivrât de de cette contradiction autant que l'étymologie des mots pourra le permettre. On s'est déjà apperçu combien il est ridicule d'écrire de la même manière les *françois* qu'on prononce *français*, et *S. François* qu'on prononce *François*. Comment un étranger en lisant *anglois* et *danois* devinera-t-il qu'on prononce *danois* avec un *o*, et *anglais* avec un *a*? Mais il faut du tems pour corriger un abus introduit par le tems.

Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met de la différence.

LE COMTE.

Ce que je méritois, vous l'avez emporté.

DON DIEGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

DON DIEGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

DON DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux; le roi fait honneur à votre âge.

DON DIEGUE.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

a) « Et par là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras. »

DON DIEGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas! Moi?

DON DIEGUE.

Vous.

a) . . . . Yo lo meresco Tambien como tu, y mejor.

LE COMTE.

Ton imprudence, 1)
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

(*Il lui donne un soufflet.*)

DON DIEGUE, *mettant l'épée à la main.*

Achéve, et prends ma vie aprés un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse?

DON DIEGUE.

O Dieu! ma force usée en ce besoin me laisse!

LE COMTE.

Ton épée est à moi : mais tu serois trop vain
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.

1) . . . . *Ton impudence, téméraire vieillard, aura sa récompense.* On ne donnerait pas aujourd'hui un soufflet sur la joue d'un héros. Les acteurs mêmes sont très-embarrassés à donner ce soufflet, ils font le semblant. Cela n'est plus même souffert dans la comédie; et c'est le seul exemple qu'on en ait sur le théâtre tragique. Il est à croire que c'est une des raisons qui firent intituler le *Cid* tragi-comédie. Presque toutes les pièces de *Scudéri* et de *Boisrobert* avaient été des tragi-comédies. On avait cru long-tems en France qu'on ne pouvait supporter le tragique continu sans mélange d'aucune familiarité. Le mot *tragi-comédie* est très-ancien; *Plaute* l'emploie pour désigner son *Amphytrion*, parce que si l'aventure de *Sosie* est comique, *Amphytrion* est très-sérieusement affligé.

Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie;
Pour son instruction l'histoire de ta vie:
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

DON DIEGUE.

Epargnes-tu mon sang? 1)

LE COMTE.

Mon ame est satisfaite;
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

DON DIEGUE.

Tu dédaignes ma vie!

LE COMTE.

En arrêter le cours
Ne seroit que hâter la parque de trois jours. 2)

SCENE V.

DON DIEGUE, *seul.*

O RAGE! ô désespoir! ô vieillesse ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras qui tant de fois a sauvé cet empire,

1) *Epargnes-tu mon sang? etc.* On a retranché ces quatre vers dans les éditions suivantes.

2) Dans la pièce de *Diamante*, le comte dit à don Diegue *vale.*

Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahi donc ma querelle, et ne fait rien pour moi!
O cruel souvenir de ma gloire passée!
Œuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur!
Précipice élevé d'où tombe mon honneur!
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte?
a) «Comte, sois de mon prince à présent gouverneur;
» Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur;
» Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
» Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.»
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer jadis tant à craindre, et qui dans cette offense
M'as servi de parade, et non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe pour me venger en de meilleures mains.
Si Rodrigue est mon fils, il faut que l'amour cède, 1)
Et qu'une ardeur plus haute à ses flâmes succède.

a) Llamadle, llamad al conde
Que venga à exercer el cargo
De ayo de vuestro hijo,
Que podra mas bien honrallo,
Pues que yo sin honra quedo.

1) *Si Rodrigue est mon fils, etc.* On a retranché ces quatre vers comme superflus.

Une ardeur plus haute était mal. Une ardeur n'est point *haute*. Il eût fallu peut-être, une ardeur plus *noble*, plus *digne*. L'académie ne reprit aucune de ces fautes, qui échappèrent à la critique de *Scudéri*; elle

Mon honneur est le sien, et le mortel affront
Qui tombe sur mon chef rejaillit sur son front.

SCENE VI.

DON DIEGUE, DON RODRIGUE.

DON DIEGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur? 1)

DON RODRIGUE.

Tout autre que mon père
L'éprouveroit sur l'heure.

DON DIEGUE.

a) « Agréable colère!
» Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
» Je reconnois mon sang à ce noble courroux;

a) Esse sentimiento adoro,
Essa colera me agrada,
Essa sangre alborotada
Es la que me diô Castilla,
Y la que te di heredada.

se contenta de juger des choses que *Scudéri* avait critiquées; et souvent il critiqua mal, parce qu'il était plus jaloux qu'éclairé; l'académie au contraire était plus éclairée que jalouse.

1) Dans le *Cid* de *Diamante*, *Rodrigue* arrive avec le *garçon gracieux* qui a peint le portrait de *Chimène*; *Rodrigue* trouve le portrait ressemblant, et dit au *garçon gracieux* qu'il est un grand peintre, *grande pintor*. Puis regardant son père affligé qui tient d'une main son épée et de l'autre un mouchoir, il lui en demande la raison: *Don Diegue* lui répond,

» Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte. »
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ;
Viens me venger.

DON RODRIGUE.

De quoi ?

DON DIEGUE.

a) « D'un affront si cruel,
» Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel ; »
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie :
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie ;
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage ;
a) « Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage :
» Meurs, ou tue. » Au surplus, pour ne te point flatter,
b) « Je te donne à combattre un homme à redouter. »
Je l'ai vu, tout sanglant au milieu des batailles, 1)
Se faire un beau rempart de milles funérailles.

a) Esta mancha de mi honor — Con sangre, que sangre sola
Al tuyo se estiende. — Quita semejantes manchas.
b) . . . . Lavala — c) Poderoso es el contrario.

Aie, aie l'honneur. Rodrigue. *Qu'est-ce qui vous déplait ?* Don Diegue. *Aie, aie l'honneur, te dis-je.* Rodrigue. *Parlez, espérez, j'écoute.* Don Diegue. *Aie, aie, as-tu du courage ?*

Rodrigue répond à peu près comme dans *Castro* et dans *Corneille.*

1) *Je l'ai vu, tout sanglant au milieu des batailles,*

DON RODRIGUE.

Son nom ? c'est perdre tems en propos superflus.

DON DIEGUE.

Donc pour te dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est....

DON RODRIGUE.

De grace, achevez.

DON DIEGUE.

Le père de Chimène.

DON RODRIGUE.

Le....

DON DIEGUE.

Ne réplique point ; je connois ton amour ;
Mais qui peut vivre infame est indigne du jour :
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
a) « Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance.
» Je ne te dis plus rien ». Venge-moi, venge-toi,
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
b) « Accablé des malheurs où le destin me range,
» Je m'en vais les pleurer. Va, cours, vole, et nous venge.»

a) Aqui ofensa, y alli espada:
No tengo mas que dezirte.

b) Yo voy à llorar afrentas,
Mientras tu tomas venganças.

Se faire un beau rempart de mille funérailles. Dans les éditions suivantes, *Corneille* a mis :

Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter par-tout la mort dans une armée entière.

L'académie avait condamné *funérailles ;* je ne sais si ce mot, tout impropre qu'il est, n'eût pas mieux valu que le pléonasme languissant *par-tout* et *entière.*

SCENE VII.

DON RODRIGUE, *seul.*

PERCÉ, jusques au fond du cœur, 1)
D'une atteinte imprévue aussi-bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon ame abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
a) « O Dieu! l'étrange peine!
» En cet affront mon père est l'offensé,
» Et l'offenseur le père de Chimène! »

a) Mi padre el ofendido! Y el ofensor el padre de Ximena! estranna pena!

1) *Percé jusques au fond du cœur.* On mettait alors des stances dans la plupart des tragédies, et on en voit dans *Médée.* On les a bannies du théâtre; on a pensé que les personnages qui parlent en vers d'une mesure déterminée ne devaient jamais changer cette mesure, parce que, s'ils s'expliquaient en prose, ils devraient toujours continuer à parler en prose. Or les vers de six pieds étant substitués à la prose, le personnage ne doit pas s'écarter de ce langage convenu: les stances donnent trop l'idée que c'est le poëte qui parle. Cela n'empêche pas que ces stances du *Cid* ne soient fort belles, et ne soient encore écoutées avec beaucoup de plaisir.

Que je sens de rudes combats !
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse:
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse.
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix ou de trahir ma flame,
Ou de vivre en infame,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu ! l'étrange peine !
Faut-il laisser un affront impuni ?
a) « Faut-il punir le père de Chimène ?»

Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher et cruel espoir d'une ame généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer qui cause ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur ?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas. 1)

a) Yo he de matar el padre de Ximena !

1) *Corneille* corrigea depuis cette stance ainsi :

Il vaut mieux courir au trépas :
Je dois à ma maîtresse aussi-bien qu'à mon père ;
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère ;
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.

Digitized by Google

Je dois à ma maîtresse, aussi-bien qu'à mon père.
Qui venge cet affront irrite sa colère ;
Et qui peut le souffrir ne la mérite pas.
Prévenons la douleur d'avoir failli contre elle,
Qui nous seroit mortelle.
Tout m'est fatal, rien ne me peut guérir
Ni soulager ma peine.
Allons, mon ame ; et, puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !
Respecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte assurée !
N'écoutons plus ce penser suborneur,
Qui ne sert qu'à ma peine.
Allons, mon bras; du moins sauvons l'honneur, 1)
Puisqu'aussi-bien il faut perdre Chimène.

A mon plus doux espoir l'un me rend infidelle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir ;
Tout redouble ma peine.
Allons, mon ame ; et, puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

1) *Allons, mon bras ; du moins sauvons l'honneur.* L'académie avait approuvé *allons, mon ame ;* et cependant *Corneille* le changea, et mit *allons, mon bras.* On ne dirait aujourd'hui ni l'un ni l'autre. Ce

Oui, mon esprit s'étoit déçu :
Je dois tout à mon pére avant qu'à ma maîtresse.
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence ;
Courons à la vengeance ;
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
a) « Ne soyons plus en peine,
» Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
» Si l'offenseur est père de Chimène. »

Fin du premier acte.

a) Haviendo fido
Mi padre el ofendido,
Poco importa que fuese
El ofensor el padre de Ximena.

n'est point un effet du caprice de la langue, c'est qu'on s'est accoutumé à mettre plus de vérité dans le langage. *Allons* signifie *marchons*, et ni un bras ni une ame ne marchent ; d'ailleurs nous ne sommes plus dans un tems où l'on parle à son bras et à son ame.

ACTE SECOND.

SCENE I.

DON ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

a) « Je l'avoue entre nous, quand je lui fis l'affront, 1)
J'eus le sang un peu chaud, et le bras un peu prompt:
Mais puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

DON ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède;
Il y prend grande part; et son cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Aussi vous n'avez point de valable défense.
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,
Demandent des devoirs et des soumissions
Qui passent le commun des satisfactions.

a) Confieso que fue locura, Mas no la quiero emendar.

1) *Je l'avoue entre nous, quand je lui fis l'affront.* *Corneille* aurait dû corriger *je lui fis l'affront*, que l'académie condamna comme une faute contre la langue. De plus, il fallait dire *cet affront*. Il mit à la place:

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud
S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut.

Un sang trop chaud qui le porte trop haut est bien pis qu'une faute contre la grammaire.

LE COMTE.

Qu'il prenne donc ma vie, elle est en sa puissance.

DON ARIAS.

Un peu moins de transport, et plus d'obéissance.
D'un prince qui vous aime appaisez le courroux.
Il a dit, *je le veux ;* désobéirez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver ma gloire et mon estime,
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime :
Et quelque grand qu'il fût, mes services présens
Pour le faire abolir sont plus que suffisans. 1)

DON ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable,
Jamais à son sujet un roi n'est redevable.
Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir
Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.
a) « Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance. »

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

a) Y con ella has de querer perderte ?

1) *Pour le faire abolir sont plus que suffisans.* C'est ici qu'il y avait :

Les satisfactions n'appaisent point une ame ;
Qui les reçoit a tort, qui les fait se diffame ;
Et de pareils accords l'effet le plus commun
Est de déshonorer deux hommes au lieu d'un.

Ces vers parurent trop dangereux dans un tems où l'on punissait les duels qu'on ne pouvait arrêter ; et *Corneille* les supprima.

Digitized by Google

DON ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE.

a) « Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
b) « Tout l'état périra plutôt que je périsse. »

DON ARIAS.

Quoi! vous craignez si peu le pouvoir souverain....

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberoit de sa main.
Il a trop d'intérêt lui-même à ma personne ;
Et ma tête en tombant feroit choir sa couronne.

DON ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.
Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

DON ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? Je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

DON ARIAS.

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jeté, monsieur; n'en parlons plus.

a) Los hombres como yo
Mucho tienen que perder.

b) Ha de perderse Castilla
Antes que yo.

DON ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre.
Tout couvert de lauriers, craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

DON ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là don Diegue satisfait.
(*don Arias rentre.*)
Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces.
J'ai le cœur au dessus des plus fières disgraces;
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

SCENE II.

LE COMTE, DON RODRIGUE.

DON RODRIGUE.

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

DON RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.
a) «Connois-tu bien don Diegue?»

a) Aquel viejo que alli esta, Sabes quien es?

LE COMTE.

Oui.

DON RODRIGUE.

a) « Parlons bas, écoute.
b) » Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
»La vaillance et l'honneur de son tems? le sais-tu?

LE COMTE.

c) » Peut-être.

DON RODRIGUE.

d) » Cette ardeur que dans les yeux je porte;
» Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

LE COMTE.

e) » Que m'importe?

DON RODRIGUE.

f) » A quatre pas d'ici je te le fais savoir. »

LE COMTE.

Jeune présomptueux.

DON RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai; mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années. 1)

a) Habla baxo, escucha.
b) No sabes que fue despojo
De honra y valor?
c) Si seria.
d) Y que es sangre suya
La que yo tengo en el ojo?
Sabes?
e) Y el sabello:
Que ha de importar?
f) Si vamos à otro lugar,
Sabras lo mucho que importa.

1) Dans la pièce de *Diamante*, *Rodrigue* propose au comte de se battre à la campagne ou dans la ville,

LE COMTE.

Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

DON RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font pas connoître ;
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.1)

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis ?

DON RODRIGUE.

Oui : tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.

de nuit ou de jour, au soleil ou à l'ombre, avec plastron ou sans plastron, à pied ou à cheval, à l'épée ou à la lance. Ah ! le plaisant bouffon ! répond le comte.

RODRIGUE.

En campagnna, en poblado ;
De noche, o de dia ; al uelo
Claro, o a la sombra obscura ;
A cavallo, o pie ; con peto,
O sin el ; à espada, o lança.

LE COMTE.

Que bueno
Pues me retais ! que generoso
Mocuelo !

1) *Coups d'essai, coups de maître.* Termes familiers qu'on ne doit jamais employer dans le tragique ; de plus, ce n'est qu'une répétition froide de ce beau vers :

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Scudéri censurait des beautés, et ne vit pas ce défaut.

Digitized by Google

Mille et mille lauriers dont ta tête est couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur:
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est rien d'impossible.
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible. 1)

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paroît au discours que tu tiens
Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon ame avec plaisir te destinoit ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvemens cèdent à ton devoir;
Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime;
Que ta haute vertu répond à mon estime;

1) *Ton bras est* invaincu, *mais non pas invincible.* Ce mot *invaincu* n'a point été employé par les autres écrivains; je n'en vois aucune raison : il signifie autre chose qu'*indompté*; un pays est *indompté*, un guerrier est *invaincu*. *Corneille* l'a encore employé dans les *Horaces*. Il y a un dictionnaire d'ortographe où il est dit qu'*invaincu* est un barbarisme. Non; c'est un terme hasardé et nécessaire. Il y a deux sortes de barbarismes, celui des mots, et celui des phrases. *Egaliser les fortunes*, pour *égaler les fortunes*; *au parfait*, au lieu de *parfaitement*; *éduquer*, pour *donner de l'éducation*, *élever* : voilà des barbarismes de mots. *Je crois de bien faire*, au lieu de *je crois bien faire*; *encenser aux dieux*, pour *encenser les dieux* : *je vous aime tout ce qu'on peut aimer.* Voilà des barbarismes de phrases.

Et que voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse :
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
Dispense ma valeur d'un combat inégal :
Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire.
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.
On te croiroit toujours abattu sans effort ;
Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

DON RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

DON RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre ?

DON RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE.

Viens ; tu fais ton devoir, et le fils dégénère,
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

SCENE III.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR.

L'INFANTE.

Appaise, ma Chimène, appaise ta douleur;
Fais agir ta constance en ce coup de malheur.
Tu reverras le calme après ce foible orage.
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage;
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMENE.

Mon cœur outré d'ennuis n'ose rien espérer.
Un orage si prompt qui trouble une bonace,
D'un naufrage certain nous porte la menace;
Je n'en saurois douter, je péris dans le port.
J'aimois, j'étois aimée, et nos pères d'accord;
Et je vous en contois la première nouvelle,
Au malheureux moment que naissoit leur querelle,
Dont le récit fatal, si tôt qu'on vous l'a fait,
D'une si douce attente a ruiné l'effet.
Maudite ambition, détestable manie,
Dont les plus généreux souffrent la tyrannie!
Impitoyable honneur mortel à mes plaisirs,
Que tu vas me coûter de pleurs et de soupirs!

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre;
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre:

Elle a trop fait de bruit pour ne pas s'accorder,
Puisque déjà le roi les veut accommoder ;
Et tu sais que mon ame, à tes ennuis sensible,
Pour en tarir la source y fera l'impossible.

CHIMENE.

Les accommodemens ne font rien en ce point :
Les affronts à l'honneur ne se réparent point.
En vain on fait agir la force et la prudence ;
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence.
La haine que les cœurs conservent au dedans
Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardens.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue et Chimene
Des pères ennemis dissipera la haine ;
Et nous verrons bientôt votre amour, le plus fort,
Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMENE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère :
Don Diegue est trop altier, et je connois mon père.
Je sens couler des pleurs que je veux retenir :
Le passé me tourmente, et je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu ? d'un vieillard l'impuissante foiblesse ?

CHIMENE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMÈNE.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup :
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire ;
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMENE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui !
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui ?
Etant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage !
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage,
Mon esprit ne peut qu'être, ou honteux, ou confus,
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chimène est généreuse, et, quoiqu'intéressée,
Elle ne peut souffrir une lâche pensée :
Mais si jusques au jour de l'accommodement
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage,
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage ?

CHIMENE.

Ah ! madame, en ce cas je n'ai plus de souci.

SCENE IV.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, UN PAGE.

L'INFANTE.

PAGE, cherchez Rodrigue, et l'amenez ici.

LE PAGE.

Le comte de Gormas et lui...

CHIMENE.

Bon Dieu! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

Hors de la ville ils sont sortis ensemble.

CHIMENE.

Seuls?

LE PAGE.

Seuls, et qui sembloient tout bas se quereller.

CHIMENE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCENE V.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

Hélas ! que dans l'esprit je sens d'inquiétude !
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit ;
Mon repos m'abandonne, et ma flâme revit.
Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène,
Fait renaître à la fois mon espoir et ma peine ;
Et leur division, que je vois à regret,
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LEONOR.

Cette haute vertu qui règne dans votre ame
Se rend-elle si tôt à cette lâche flâme ?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi
Pompeuse et triomphante elle me fait la loi ;
Porte-lui du respect, puisqu'elle m'est si chère.
Ma vertu la combat, mais malgré moi j'espère ;
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chimène a perdu.

LEONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage ?
Et la raison chez vous perd ainsi son usage ?

L'INFANTE.

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raison,
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison !

Et lors que le malade aime sa maladie,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie.

L'ÉONOR.

Votre espoir vous séduit; votre mal vous est doux;
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le sais que trop : mais si ma vertu cède,
Apprends comme l'amour flatte un cœur qu'il possède.
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte.
Que ne fera-t-il point s'il peut vaincre le comte?
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
Les royaumes entiers tomberont sous ses lois;
Et mon amour flatteur déjà me persuade
Que je le vois assis au trône de Grenade,
Les Maures subjugués trembler en l'adorant,
L'Arragon recevoir ce nouveau conquérant,
Le Portugal se rendre, et ses nobles journées
Porter delà les mers ses hautes destinées,
Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers:
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
Je l'attends de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

L'ÉONOR.

Mais, madame, voyez où vous portez son bras,
Ensuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé, le comte a fait l'outrage,
Ils sont sortis ensemble ; en faut-il davantage ?

LÉONOR.

Je veux que ce combat demeure pour certain ;
Votre esprit va-t-il point bien vîte pour sa main ?

L'INFANTE.

Que veux-tu ? je suis folle, et mon esprit s'égare ;
Mais c'est le moindre mal que l'amour me prépare.
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis ;
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

SCENE VI.

LE ROI, DON ARIAS, DON SANCHE, DON ALONSE.

LE ROI.

Le comte est donc si vain, et si peu raisonnable !
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

DON ARIAS.

Je l'ai de votre part long-tems entretenu :
J'ai fait mon pouvoir, sire, et n'ai rien obtenu.

LE ROI.

Justes cieux ! Ainsi donc un sujet téméraire
A si peu de respect et de soin de me plaire !
Il offense don Diegue, et méprise son roi !
Au milieu de ma cour il me donne la loi !
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,
Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine ;

Fût-il la valeur même, et le dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.
Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence,
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence;
Mais puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il résiste, ou non, vous assurer de lui.

(*Don Alonse rentre.*)

DON SANCHE.

Peut-être un peu de tems le rendroit moins rebelle;
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle.
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,
Un cœur si généreux se rend mal-aisément.
Il voit bien qu'il a tort; mais une ame si haute
N'est pas si tôt réduite à confesser sa faute.

LE ROI.

Don Sanche, taisez-vous, et soyez averti 1)
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

DON SANCHE.

J'obéis, et me tais; mais de grace encor, sire;
Deux mots en sa défense.

LE ROI.

Et que pourrez vous dire?

1) *Don Sanche, taisez-vous, et soyez averti.* Cette scène paraît presque aussi inutile que celle de l'infante; elle avilit d'ailleurs le roi, qui n'est point obéi. Après que le roi a dit, *taisez-vous*, pourquoi dit-il le moment d'après, *parlez?* et il ne résulte rien de cette scène.

DON SANCHE.

Qu'une ame accoutumée aux grandes actions
Ne se peut abaisser à des soumissions :
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte ;
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le comte.
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéiroit s'il avoit moins de cœur.
Commandez que son bras nourri dans les alarmes
Répare cette injure à la pointe des armes ;
Il satisfera, sire ; et, vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait su voici qui répondra.

LE ROI.

Vous perdez le respect : mais je pardonne à l'âge,
Et j'estime l'ardeur en un jeune courage.
Un roi dont la prudence a de meilleurs objets,
Est meilleur ménager du sang de ses sujets :
Je veille pour les miens ; mes soucis les conservent,
Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi :
Vous parlez en soldat ; je dois agir en roi ;
Et quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire,
Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
D'ailleurs l'affront me touche ; il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur ;
Et, par ce trait hardi d'une insolence extrême,
Il s'est pris à mon choix, il s'est pris à moi-même :
C'est moi qu'il satisfait en réparant ce tort.
N'en parlons plus. Au reste, on nous menace fort. 1)

1) *Au reste, on nous menace fort.* C'est un petit

Sur un avis reçu je crains une surprise.

DON ARIAS.

Les Maures contre vous font-ils quelque entreprise ?
S'osent-ils préparer à des efforts nouveaux ?

LE ROI.

Vers la bouche du fleuve on a vu leurs vaisseaux ;

défaut que cette expression familière ; mais n'en est-ce pas un très-grand de parler avec tant d'indifférence du danger de l'état ? N'aurait-il pas été plus intéressant et plus noble de commencer par montrer une grande inquiétude de l'approche des Maures, et un embarras non moins grand d'être obligé de punir dans le comte le seul homme dont il espérait des services utiles dans cette conjoncture ? n'eût-ce pas même été un coup de théâtre que dans le tems où le roi eût dit, *je n'ai d'espérance que dans le comte*, on lui fût venu dire, *le comte est mort ?* Cette idée même n'eût-elle pas donné un nouveau prix au service que rend ensuite *Rodrigue*, en faisant plus qu'on n'espérait du comte ? *Corneille* ôta depuis,

Au reste, on nous menace fort.

Il mit :

Au reste, on a vu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux.

Il faut observer qu'*au reste* signifie *quant à ce qui reste* ; il ne s'emploie que pour les choses dont on a déjà parlé, et dont on a omis quelque point dont on veut traiter. Je veux que le comte fasse satisfaction. Au reste, je souhaite que cette querelle puisse ne pas rendre les deux maisons éternellement ennemies. Mais quand on passe d'un sujet à un autre, il faut *cependant*, ou quelque autre transition.

Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.

DON ARIAS.

Tant de combats perdus leur ont ôté le cœur
D'attaquer désormais un si puissant vainqueur.

LE ROI.

N'importe, ils ne sauroient qu'avecque jalousie
Voir mon sceptre aujourd'hui régir l'Andalousie;
Et ce pays si beau, que j'ai conquis sur eux,
Réveille à tous momens leurs desseins généreux.
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville
Placer depuis dix ans le trône de Castille,
Pour les voir de plus près, et d'un ordre plus prompt
Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

DON ARIAS.

Sire, ils ont trop appris, aux dépens de leurs têtes,
Combien votre présence assure vos conquêtes:
Vous n'avez rien à craindre.

LE ROI.

Et rien à négliger.
Le trop de confiance attire le danger;
Et le même ennemi que l'on vient de détruire,
S'il sait prendre son tems, est capable de nuire.

(*Don Alonse revient.*)

Toutefois j'aurois tort de jeter dans les cœurs,
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produiroit cette alarme inutile,
Dans la nuit qui survient, troubleroit trop la ville:

Puisqu'on fait bonne garde aux murs et sur le port,
Il suffit pour ce soir. 1)

DON ALONSE.

Sire, le comte est mort.
Don Diegue par son fils a vengé son offense.

LE ROI.

a) « Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance; »
Et j'ai voulu dès-lors prévenir ce malheur.

DON ALONSE.

Chimène à vos genoux apporte sa douleur :
Elle vient toute en pleurs vous demander justice.

LE ROI.

Bien qu'à ses déplaisirs mon ame compatisse,
Ce que le comte a fait semble avoir mérité
Ce juste châtiment de sa témérité.
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
Après un long service à mon état rendu,
Après son sang pour moi mille fois répandu,
A quelques sentimens que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affoiblit, et son trépas m'afflige.

a) Como la ofensa sabia, Luego cay en la vengança.

1) *Il suffit, etc.* Le roi a très-grand tort de dire, *il suffit pour ce soir*, puisqu'en effet les Maures font leur descente le soir même, et que sans le *Cid* la ville était prise. On demande s'il est permis de mettre sur la scène un prince qui prend si mal ses mesures. Je ne le crois pas; la raison en est qu'un personnage avili ne peut jamais plaire.

SCENE VII.

LE ROI, DON DIEGUE, CHIMENE, DON SANCHE, DON ARIAS, DON ALONSE.

CHIMENE.

a) « SIRE, sire, justice. » 1)

DON DIEGUE.

Ah! sire, écoutez-nous.

CHIMENE.

b) « Je me jette à vos pieds. »

DON DIEGUE.

b) « J'embrasse vos genoux. »

a) Justicia, justicia pido.
b) Rey, à tus pies he llegado.
c) Rey, à tus pies he venido.

1) *Sire, Sire, justice.* Voyez comme dès ce moment les défauts précédens disparaissent. Quelle beauté dans le poëte espagnol et dans son imitateur! Le premier mot de *Chimène* est de demander justice contre un homme qu'elle adore : c'est peut-être la plus belle des situations. Quand dans l'amour il ne s'agit que de l'amour, cette passion n'est pas tragique. *Monime* aimera-t-elle *Xipharès* ou *Pharnace? Antiochus* épousera-t-il *Bérénice?* Bien des gens répondent, que m'importe? Mais *Chimène* fera-t-elle couler le sang du *Cid?* qui l'emportera d'elle ou de *don Diegue?* Tous les esprits sont en suspens, tous les cœurs sont émus.

CHIMENE.

Je demande justice.

DON DIEGUE.

Entendez ma défense.

CHIMENE.

Vengez-moi d'une mort....

DON DIEGUE.

Qui punit l'insolence.

CHIMENE.

Rodrigue, sire....

DON DIEGUE.

A fait un coup d'homme de bien.

CHIMENE.

a) « Il a tué mon père. »

DON DIEGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMENE.

b) « Au sang de ses sujets un roi doit la justice. »

DON DIEGUE.

c) « Une vengeance juste est sans peur du supplice. »

LE ROI.

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.
Chimène, je prends part à votre déplaisir.
D'une égale douleur je sens mon ame atteinte.
Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

a) Senor, à mi padre lla muerto.

b) Haura en los Reyes justicia.

c) Justa vengança he tomado.

CHIMENE.

Sire, mon père est mort, *a*) «mes yeux ont vu son sang
» Couler à gros bouillons de son généreux flanc; »
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux 1)
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hasards n'osoit verser la guerre:
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre;
Et pour son coup d'essai, son indigne attentat
D'un si ferme soutien a privé votre état,
De vos meilleurs soldats abattu l'assurance,
Et de vos ennemis relevé l'espérance.
b) «J'arrivai sur le lieu sans force et sans couleur, »
Je le trouvai sans vie. Excusez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeste;
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

a) Yo vi con mis proprios ojos
Tennido el luziente azero.

b) Yo llegué casi sin vida.

1) *Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux.* *Scudéri* ne reprit point ces hyperboles poétiques, qui, n'étant point dans la nature, affaiblissent le pathétique de ce discours. C'est le poëte qui dit que *ce sang fume de courroux;* ce n'est pas assurément *Chimène*, on ne parle pas ainsi d'un père mourant. *Scudéri*, beaucoup plus accoutumé que *Corneille* à ces figures outrées et puériles, ne remarqua pas même en autrui, tout éclairé qu'il était par l'envie, une faute qu'il ne sentait pas dans lui-même.

LE ROI.

Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui
Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMENE.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
J'arrivai donc sans force, et le trouvai sans vie :
Il ne me parla point; 1) mais, pour mieux m'émouvoir, 2)
a) « Son sang sur la poussière écrivoit mon devoir : » 3)
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite,
b) « Me parloit par sa plaie, » et hâtoit ma poursuite;
Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.

a) Escrivió en este papel
Con sangre mi obligation.

b) Me hablò
Con la boca de la herida.

1) *Il ne me parla point.* Puisqu'il était mort, il n'est pas bien surprenant qu'il n'ait point parlé. Ce sont là de ces inadvertances qui échappent dans la chaleur de la composition, et auxquelles les ennemis de l'auteur, et même les indifférens, ne manquent pas de donner du ridicule. *Corneille* substitua depuis, *Son flanc était ouvert.*

2) *Et pour mieux m'émouvoir.* Les connaisseurs sentent qu'il ne fallait pas même que *Chimène* dît, *pour mieux m'émouvoir.* Elle doit être si émue qu'il ne faut pas qu'elle prête aux choses inanimées le dessein de la toucher.

3) *Ecrivait mon devoir.* L'espagnol dit, *parlait par sa plaie.* Vous voyez que ces figures recherchées sont dans l'original espagnol : c'était l'esprit du tems ; c'était le faux brillant du *Marini* et de tous les auteurs.

Digitized by Google

Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Règne devant vos yeux une telle licence;
Que les plus valeureux avec impunité
Soient exposés aux coups de la témérité;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin mon père est mort; j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang,
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.
Sacrifiez don Diegue et toute sa famille, 1)
A vous, à votre peuple, à toute la Castille.
Le soleil, qui voit tout, ne voit rien sous les cieux
Qui vous puisse payer un sang si précieux.

LE ROI.

Don Diegue, répondez.

1) *Sacrifiez don Diegue, etc.* Il n'était pas naturel que *Chimène* demandât la mort de *don Diegue* offensé si cruellement par son père. De plus, cette fureur atroce de demander le sang de toute la famille n'était point convenable à une fille qui accusait son amant malgré elle. *Corneille* substitua depuis :

Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'état,
Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

DON DIEGUE.

Qu'on est digne d'envie,
Quand avecque la force on perd aussi la vie,
Sire! et que l'âge apporte aux hommes généreux
Avecque sa foiblesse un destin malheureux! 1)
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi que jadis par-tout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, siége, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Arragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
L'orgueil dans votre cour l'a fait presque à vos yeux,
Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse, 2)
Avantagé de l'âge, et fort de ma foiblesse.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendoient au tombeau tous chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays, et digne de son roi.

1) *Avecque sa faiblesse.* Les éditions suivantes portent :

Au bout de leur carrière un destin rigoureux !

2) *Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse.* Les autres éditions portent :

Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
Que lui donnoit sur moi la foiblesse de l'âge.

Digitized by Google

Il m'a prêté sa main, il a tué le comte ;
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
a) « Si montrer du courage et du ressentiment,
» Si venger un soufflet mérite un châtiment,
» Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
b) » Quand le bras a failli, l'on en punit la tête. »
Du crime glorieux qui cause nos débats, 1)
Sire, j'en suis la tête, *c*) « il n'en est que le bras. »
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir;
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
d) « Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène ; »
Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;
Et, loin de murmurer d'un injuste décret,
Mourant sans déshonneur je mourrai sans regret.

LE ROI.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
Mérite en plein conseil d'être délibérée.

a) Si me tocò la vengança,
Y te toca la justicia,
Hazla en mi, Rey soberano.
b) Castigar en la cabeça
Los delitos de la mano.

c) Y solo fue mano mia
Rodrigo.
d) Con mi cabeça cortada
Quede Ximena contenta.

1) *Du crime glorieux. Corneille* substitua :

Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats.

Mais ce changement est vicieux. *Ce qui fait nos débats* est très-faible ; il semble que *don Diegue* parle ici d'un procès de famille.

Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.
Don Diegue aura ma cour et sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMENE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

LE ROI.

a) «Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.»

CHIMENE.

b) «M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs. 1)

Fin du second acte.

a) Sossiegate, Ximena. *b*) Millanto crece.

1) *M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.* *Croître* aujourd'hui n'est plus actif; on dit *accroître:* mais il me semble qu'il est permis en vers de dire, *croître mes tourmens, mes ennuis, mes douleurs, mes peines.*

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

DON RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

a) « Rodrigue, qu'as-tu fait ? » où viens-tu, misérable ?

DON RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil ?
Quoi ! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte ?
b) « Ne l'as-tu pas tué ? »

DON RODRIGUE.

Sa vie étoit ma honte ;
c) « Mon honneur de ma main a voulu cet effort. »

ELVIRE.

d) « Mais chercher ton asile en la maison du mort !
» Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ? »

DON RODRIGUE.

Jamais un meurtrier s'offrit-il à son juge ?

a) Que has hecho, Rodrigo ?
b) No mataste al conde ?
c) Importavalo à mi honor.
d) Pues, Sennor,
Quando fue la casa del muerto
Sagrado del matador ?

Ne me regarde plus d'un visage étonné;
a) « Je cherche le trépas après l'avoir donné; »
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène.
b) « Je mérite la mort de mériter sa haine;
» Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
» Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main. »

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence;
A ses premiers transports dérobe ta présence.
Va, ne t'expose point aux premiers mouvemens
Que poussera l'ardeur de ses ressentimens.

DON RODRIGUE.

Non, non: ce cher objet à qui j'ai pu déplaire
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère; 1)

a) Yo busco la muerte
En su casa.

b) Y, por sèr justo,
Vengo à morir en sus manos,
Pues estoi muerto en su gusto.

1) *Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère.* On voit que cette faute tant reprochée à *Corneille* d'avoir violé l'unité du lieu pour violer les lois de la bienséance, et d'avoir fait aller *Rodrigue* dans la maison même de *Chimène* qu'il pouvait si aisément rencontrer au palais; que cette faute, dis-je, est de l'auteur *espagnol*: quelque répugnance qu'on ait à voir *Rodrigue* chez *Chimène*, on oublie presque où il est, on n'est occupé que de la situation. Le mal est qu'il ne parle qu'à une confidente.

On n'a point de *colère pour un supplice*; c'est un

Et d'un heur sans pareil je me verrai combler,
Si pour mourir plus tôt je la puis redoubler.

ELVIRE.

a) « Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,
» Et n'en reviendra point que bien accompagnée. »
Rodrigue, fuis, de grace, ôte-moi de souci.
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici ?
Veux-tu qu'un médisant l'accuse en sa misère
D'avoir reçu chez soi l'assassin de son père ?
b) « Elle va revenir, elle vient, je la voi. »
Du moins pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

(*Il se cache.*)

a) Ximena esta
Cerca en Palacio, y vendra
Acompannada.
b) Ella vendra, ya viene.

barbarisme. *Corneille* au lieu de l'*heur sans pareil* mit depuis :

Et j'évite *cent morts* qui me vont accabler.

On ne peut guère corriger plus mal. L'idée d'éviter tant de morts ne doit pas se présenter à un homme qui la cherche. Ces *cent morts* sont une expression vague, un vers fait à la hâte ; il ne se donnait ni le tems ni la peine de chercher le mot propre et un tour élégant. On ne connaissait pas encore cette pureté de diction et cette éloquence sage et vraie que *Racine* trouva par un travail assidu, et par une méditation profonde sur le génie de notre langue.

SCENE II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

DON SANCHE.

Oui, madame, il vous faut de sanglantes victimes.
Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes ;
Et je n'entrepends pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.
Mais si de vous servir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable ;
Employez mon amour à venger cette mort.
Sous vos commandemens mon bras sera trop fort. 1)

CHIMENE.

Malheureuse !

DON SANCHE.

Madame, acceptez mon service.

CHIMENE.

J'offenserois le roi, qui m'a promis justice.

1) *Sous vos commandemens mon bras sera trop fort. Malheureuse !* Quelque insipidité qu'on ait trouvé dans le personnage de *don Sanche*, il me semble qu'il fait là un effet très-heureux, en augmentant la douleur de *Chimène* ; et ce mot *malheureuse !* qu'elle prononce sans presque l'écouter, est sublime. Lorsqu'un personnage qui n'est rien par lui-même sert à faire valoir le caractère principal, il n'est point de trop.

DON SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,
Que bien souvent le crime échappe à sa longueur :
Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes.
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes :
La voie en est plus sûre, et plus prompte à punir.

CHIMENE.

C'est le dernier remède ; et s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous serez libre alors de venger mon injure.

DON SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon ame prétend ;
Et, pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

SCENE III.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

Enfin je me vois libre, et je puis sans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte ;
Je puis donner passage à mes tristes soupirs ;
Je puis t'ouvrir mon ame, et tous mes déplaisirs.
Mon père est mort, Elvire ; et la première épée
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau ;
a) « La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau, 1)

a) La mitad de mi vida Ha muerto la otra mitad.

1) *La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.*

a) « Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
» Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste. »

ELVIRE.

b) « Reposez-vous, madame. » 1)

CHIMENE.

Ah! que mal à propos
Ton avis importun m'ordonne du repos!
c) « Par où sera jamais mon ame satisfaite, »
Si je pleure ma perte, et la main qui l'a faite?
Et que puis-je espérer qu'un tourment éternel,
Si je poursuis un crime, aimant le criminel?

a) Y al vengar
De mi vida la una parte
Sin las dos he de quedar.

b) Descansad.

c) Que consuelo he de tomar?

Scudéri trouvait là trois moitiés. Cette affectation, cette apostrophe, ont paru à tous les critiques une puérilité dont on ne trouve aucun exemple dans le théâtre grec;

Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Par quel art cependant ces vers touchent-ils? n'est-ce point que *la moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau* porte dans l'ame une idée attendrissante qui subsiste encore malgré les vers qui suivent?

1) *Reposez-vous, madame. Descansad* n'est-il pas un mot plus énergique et plus noble que *reposez-vous, madame?* Le mot de *reposer* est un peu de la comédie, et ne peut guère être adressé qu'à une personne fatiguée. Dans la tragédie on peut proposer le repos à un conquérant, pourvu que cette idée soit ennoblie.

ELVIRE.

a) « Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore? »

CHIMENE.

b) « C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore. »
Ma passion s'oppose à mon ressentiment;
Dedans mon ennemi je trouve mon amant;
Et je sens qu'en dépit de toute ma colère
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père.
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt foible, et tantôt triomphant:
Mais, en ce dur combat de colère et de flâme,
Il déchire mon cœur sans partager mon ame;
Et, quoique mon amour ait sur moi du pouvoir,
Je ne consulte point pour suivre mon devoir;
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige.
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige,
Mon cœur prend son parti; mais, contre leur effort,
Je sais que je suis fille, et que mon père est mort.

ELVIRE.

c) « Pensez-vous le poursuivre? »

CHIMENE.

Ah! cruelle pensée!
Et cruelle poursuite où je me vois forcée!
Je demande sa tête, et crains de l'obtenir:
Ma mort suivra la sienne; et je le veux punir!

a) Siempre quieres à Rodrigo,
Que matò à tu padre? mira.

b) Es mi adorado enemigo.

c) Piensas perseguille?

ELVIRE.

Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique ;
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMENE.

Quoi ! j'aurai vu mourir mon père entre mes bras !
Son sang criera vengeance, et je ne l'aurai pas !
Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Dans un lâche silence étouffe mon honneur ! 1)

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
De conserver pour vous un homme incomparable,
Un amant si chéri ; vous avez assez fait ;
Vous avez vu le roi, n'en pressez point d'effet ;
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge ;
Et de quoi que nous flatte un desir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMENE.

Je l'avoue.

1) *Corneille* corrigea depuis, *Sous un lâche silence ;* mais un honneur n'est point étouffé *sous un lâche silence :* il semble qu'un *silence* soit un poids qu'on mette sur l'honneur.

ELVIRE.

a) « Après tout, que pensez-vous donc faire? »

CHIMENE.

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
b) « Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui. » 1)

SCENE IV.

DON RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE.

DON RODRIGUE.

c) « Hé bien! sans vous donner la peine de poursuivre, 2)
» Soulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre. »

CHIMENE.

Elvire, où sommes-nous? et qu'est-ce que je voi?
d) « Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi! »

a) Pues como haras? Con rendirme,
b) Seguirele hasta vengarme, Te de el gusto de matarme
Y haure de matar muriendo. Sin la pena de seguirme.
c) Mejor es que mi amor firme *d*) Rodrigo, Rodrigo en mi casa!

1) *Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.* Ce vers excellent renferme toute la pièce, et répond à toutes les critiques qu'on a faites sur le caractère de *Chimène*. Puisque ce vers est dans l'espagnol, l'original contenait les vraies beautés qui firent la fortune du *Cid* français.

1) *Hé bien! sans vous donner la peine de poursuivre, soulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.* Il fallait dire, *de me poursuivre. Soulez* est un terme bas, *m'empêcher de vivre* est languissant, et n'exprime pas *donnez-moi la mort. Corneille* corrigea :

Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

DON RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang; goûtez sans résistance
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMENE.

Hélas!

DON RODRIGUE.

a) « Ecoute-moi. »

CHIMENE.

b) « Je me meurs. »

DON RODRIGUE.

Un moment.

CHIMENE.

Va, laisse-moi mourir.

DON RODRIGUE.

c) « Quatre mots seulement;
» Après ne me réponds qu'avecque cette épée. »

CHIMENE.

Quoi! du sang de mon père encor toute trempée!

DON RODRIGUE.

Ma Chimène.

CHIMENE.

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

DON RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

a) Escucha.
b) Muero.
c) Solo quiero
Que en oyendo lo que digo
Respondas con esse azero.

CHIMENE.

Il est teint de mon sang.

DON RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien ;
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien. 1)

CHIMENE.

Ah ! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le père par le fer, la fille par la vue !
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir :
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir !

DON RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie ;
Car enfin n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
a) « De la main de ton père un coup irréparable
» Déshonoroit du mien la vieillesse honorable. »

a) Tu padre el conde Loçano la atreuida injusta mano.
Pusò en las canas del mio

1) *La teinture du tien.* Cela n'a point été repris par l'académie ; mais je doute que cette teinture réussît aujourd'hui. Le désespoir n'a pas des réflexions si fines, et j'oserais ajouter si fausses : une épée est également rougie de quelque sang que ce soit ; ce n'est point du tout une teinture différente. Tout ce qui n'est pas exactement vrai révolte les bons esprits. Il faut qu'une métaphore soit naturelle, vraie, lumineuse, qu'elle échappe à la passion.

Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur.
J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur ;
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon pére ;
Je le ferois encor, si j'avois à le faire.
a) « Ce n'est pas qu'en effet contre mon pére et moi
» Ma flâme assez long-tems n'ait combattu pour toi :
» Juge de son pouvoir ; dans une telle offense
» J'ai pu douter encor si j'en prendrois vengeance. »
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt ; 1)
Je me suis accusé de trop de violence :
b) « Et ta beauté sans doute emportoit la balance,
» Si je n'eusse opposé contre tous tes appas,
» Qu'un homme sans honneur ne te méritoit pas ;
» Qu'aprés m'avoir chéri quand je vivois sans blâme,
» Qui m'aima généreux, me haïroit infame ; »
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
C'étoit m'en rendre indigne, et diffamer ton choix.

a) Y aunque me vi sin honor,
Se mal logrò mi esperança
En tal mudança,
Con tal fuerça que tu amor
Pusò en duda mi vengança.

b) Y tu, Sennora, vencieras,
A no auer imaginado
Que afrentado,
Por infame abhorrecieras
Quien quisiste por honrado.

1) *J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt.* La main et le bras faisaient un mauvais effet ; l'auteur a substitué :

J'ai pensé qu'à son tour mon bras étoit trop prompt.

Peut-être, *à son tour* est-il plus mal : c'est là changer un vers plutôt que le corriger.

Digitized by Google

Je te le dis encore, et veux, tant que j'expire, 1)
Sans cesse le penser et sans cesse le dire.
Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter,
Pour effacer ma honte et pour te mériter.
a) « Mais quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,
» C'est maintenant à toi que je viens satisfaire ; »
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.
b) « J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois. »
Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime;
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :
c) « Immole avec courage au sang qu'il a perdu
» Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu. »

CHIMENE.

Ah! Rodrigue, il est vrai, quoique ton ennemie,
Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie ;

a) Cobre mi perdido honor ;
Mas luego à tu amor rendido
He venido..
b) Porque no llames rigor
Lo que obligacion ha fido.
c) Haz con brio
La vengança de tu padre,
Como la hize del mio.

1) *T'ant que j'expire*, était une faute de langue. Il fallait, *jusqu'à ce que j'expire* ; mais *jusqu'à ce que* est rude, et ne doit jamais entrer dans un vers. On a mis à la place :

. . . . . Et, quoique j'en soupire,
Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire.

Ces deux mots, *soupire* et *soupir*, et ces désinences en *ir*, sont encore plus répréhensibles que les deux vers anciens.

Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
a) « Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs. »
Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage.
b) « Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien; »
Mais aussi le faisant tu m'as appris le mien.
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire;
Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire :
Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,
Ma gloire à soutenir et mon père à venger.
Hélas ! ton intérêt ici me désespère.
Si quelqu'autre malheur m'avoit ravi mon père,
Mon ame auroit trouvé dans le bien de te voir
L'unique allégement qu'elle eût pu recevoir;
Et contre ma douleur j'aurois senti des charmes,
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu;
Et, pour mieux tourmenter mon esprit éperdu,
Avec tant de rigueur mon astre me domine,
Qu'il me faut travailler moi-même à ta ruine.
Car enfin n'attends pas de mon affection
De lâches sentimens pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne.
Tu t'es en m'offensant montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

a) No te doy la culpa a ti
De que desdichada soy.

b) Como cauallero hiziste.

DON RODRIGUE.

Ne différe donc plus ce que l'honneur t'ordonne;
Il demande ma tête, et je te l'abandonne;
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt:
Le coup m'en sera doux, aussi bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMENE.

a) « Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau. »
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre:
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

DON RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta générosité doit répondre à la mienne;
Et pour venger un père emprunter d'autres bras,
Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas:
Ma main seul du mien a su venger l'offense,
Ta main seul du tien doit prendre la vengeance.

CHIMENE.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner?
Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner!
Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.

a) Mas soy parte, Pero no para matarte.
Para solo perseguirte,

Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour, ni de ton désespoir.

DON RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! hélas! quoi que je fasse,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace?
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié.
a) « Ton malheureux amant aura bien moins de peine
» A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine. »

CHIMENE.

Va, je ne te hais point.

DON RODRIGUE.

b) « Tu le dois. »

CHIMENE.

c) « Je ne puis. »

DON RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits?
Quand on saura mon crime et que ta flâme dure,
Que ne publiront point l'envie et l'imposture?
Force-les au silence, et, sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laissant en vie;
d) « Et je veux que la voix de la plus noire envie

a) Considera
Que el dexarme es la vengança,
Que el matarme no lo fuera.
b) Me abhorreces?
c) No es possible.
d) Disculpara mi decoro
Con quien piensa que te adoro
El saber que te persigo.

» Elève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis,
» Sachant que je t'adore et que je te poursuis.»
Va-t-en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime.
a) « Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ;»
b) « Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard.»
La seule occasion qu'aura la médisance,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence.
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

DON RODRIGUE.

c) « Que je meure. »

CHIMENE.

d) « Va-t-en. »

DON RODRIGUE.

e) « A quoi te résous-tu? »

CHIMENE.

f) « Malgré des feux si beaux qui rompent ma colère,
» Je ferai mon possible à bien venger mon père;
» Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
» Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.»

DON RODRIGUE.

O miracle d'amour! 1)

a) Vete, y mira à la salida
No te vean.
b) Es razon
No quitarme la opinion.
c) Matame.
d) Dexame.
e) Pues tu rigor que hazer quiere?
f) Por mi honor aunque muger
He de hazer
Contra ti quanto pudier
Deseando no poder.

1) *O miracle d'amour!* semble affaiblir cette touchante scène, et n'est point dans l'espagnol.

CHIMENE.

O comble de misères!

DON RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos péres!

CHIMENE.

a) « Rodrigue, qui l'eût cru?.... »

DON RODRIGUE.

b) « Chimène, qui l'eût dit?.... »

CHIMENE.

c) « Que notre heur fût si proche et si tôt se perdît? »

DON RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance?

CHIMENE.

Ah! mortelles douleurs!

DON RODRIGUE.

Ah! regrets superflus!

CHIMENE.

Va-t-en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

DON RODRIGUE.

d) « Adieu, je vais traîner une mourante vie, »
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet, je te donne ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.

a) Ay Rodrigo, quien pensara?

b) Ay Ximena, quien dixera?

c) Que mi dicha se acabara?

d) Quedate, yrême muriendo.

Adieu; sors, et sur-tout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie....

CHIMENE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer.
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

SCENE V. 1)

DON DIEGUE, *seul.*

JAMAIS nous ne goûtons de parfaite alégresse:
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse.

1) Quoique chez les étrangers, pour qui principalement ces remarques sont faites, on ne soit pas encore parvenu à l'art de lier toutes les scènes; cependant y a-t-il un lecteur qui ne soit choqué de voir *Chimène* s'en aller d'un côté, *Rodrigue* de l'autre, et *don Diegue* arriver sans les voir?

Observez que quand le cœur a été ému par les passions des deux premiers personnages, et qu'un troisième vient parler de lui-même, il touche peu, sur-tout quand il rompt le fil du discours.

Nous venons d'entendre *Chimène* dans sa maison; mais où est maintenant *don Diegue?* Ce n'est pas assurément dans cette maison. Le spectateur ne peut se figurer ce qu'il voit, et c'est là un très-grand défaut pour notre nation, qui veut par-tout de la vraisemblance, de la suite, de la liaison, qui exige que toutes les scènes soient naturellement amenées les unes par les autres; mérite inconnu sur tous les autres théâtres, et mérite absolument nécessaire pour la perfection de l'art.

Toujours quelques soucis en ces évènemens
Troublent la pureté de nos contentemens :
Au milieu du bonheur mon ame en sent l'atteinte.
Je nage dans la joie, et je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avoit outragé ;
Et je ne saurois voir la main qui m'a vengé.
En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile,
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville :
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,
Je pense l'embrasser, et n'embrasse qu'une ombre ;
Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de sa fuite ;
Je crains du comte mort les amis et la suite ;
Leur nombre m'épouvante et confond ma raison.
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
Justes cieux ! me trompé-je encor à l'apparence ?
Ou si je vois enfin mon unique espérance ?
C'est lui, n'en doutons plus, mes vœux sont exaucés,
Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.

SCENE VI.

DON DIEGUE, DON RODRIGUE.

DON DIEGUE.

a) « Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie. »

DON RODRIGUE.

Hélas !

DON DIEGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joie ;
b) « Laisse-moi prendre haleine afin de te louer : »
c) « Ma valeur n'a point lieu de te désavouer,
» Tu l'as bien imitée, » et ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens ;
Ton premier coup d'épée égale tous les miens ;
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Appui de ma vieillesse, et comble de mon heur,
d) « Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur ;
e) « Viens baiser cette joue, et reconnois la place
» Où fut jadis l'affront que ton courage efface. »

a) Es possible que me hallo
Entre tus braços ?
b) Aliento tomo
Para en tus alabanças empleallo.
c) Bien mis passados brios imitaste.
d) Toca las blancas canas que me honraste.
e) Y lega la tierna boca à la mexilla
Donde la mancha de mi honor quitaste.

DON RODRIGUE.

a) « L'honneur vous en est dû ; les cieux me sont témoins;
» Qu'étant sorti de vous je ne pouvois pas moins. »
Je me tiens trop heureux, et mon ame est ravie
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie :
Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux
Si j'ose satisfaire à moi-même, après vous ;
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate ;
Assez et trop long-tems votre discours le flatte.
Je ne me repens point de vous avoir servi ;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras, pour vous venger armé contre ma flâme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame :
Ne me dites plus rien ; pour vous j'ai tout perdu ;
Ce que je vous devois, je vous l'ai bien rendu.

DON DIEGUE.

Porte encore plus haut le fruit de ta victoire.
b) « Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire ; »
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un si brave cœur éloigne ces foiblesses ;
Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses !
L'amour n'est qu'un plaisir, et l'honneur un devoir.

a) Alça la cabeça,
A quien como la causa se atribuya,
Si hay en mi algun valor, y fortaleza.

b) Si yo te di el ser naturalmente,
Tu me le has huelto à para fuerça tuya.

DON RODRIGUE.

Ah! que me dites-vous?

DON DIEGUE.

Ce que tu dois savoir.

DON RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se venge;
Et vous m'osez pousser à la honte du change!
L'infamie est pareille, et suit également
Le guerrier sans courage et le perfide amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure;
Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure;
Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus;
Ma foi m'engage encor si je n'espère plus;
Et, ne pouvant quitter ni posséder Chimène,
Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

DON DIEGUE.

Il n'est pas tems encor de chercher le trépas;
Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.
La flotte qu'on craignoit, dans le grand fleuve entrée,
Vient surprendre la ville, et piller la contrée.
Les Maures vont descendre, et le flux et la nuit
Dans une heure à nos murs les amènent sans bruit.
La cour est en désordre, et le peuple en alarmes;
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis, 1)

1) *Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis.* Vous verrez dans la critique de *Scudéri* qu'il con-

Qui, sachant mon affront, poussés d'un même zèle,
Venoient m'offrir leur vie à venger ma querelle.
Tu les as prévenus; mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.
a) « Va marcher à leur tête où l'honneur te demande;
C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.
De ces vieux ennemis va soutenir l'abord;
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort;
Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte;
Fais devoir à ton roi son salut à ta perte.
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front:
b) « Ne borne pas ta gloire à venger un affront, »
Pousse-la plus avant; force par ta vaillance
La justice au pardon et Chimène au silence,
Si tu l'aimes, apprends que retourner vainqueur
C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
Mais le tems est trop cher pour le perdre en paroles;
Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles.
Viens, suis-moi; va combattre, et montrer à ton roi,
Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

Fin du troisième acte.

a) Con quinientos hidalgos deudos mios
Sal en campanna à exercitar tus brios.

b) No diran que la mano te ha seruido.
Para vengar agrauios solamente.

damne l'assemblée de ces cinq cents gentilshommes, et que l'académie l'approuve. C'est un trait fort ingénieux, inventé par l'auteur espagnol, de faire venir cette troupe pour une chose, et de l'employer pour une autre.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

N'est-ce point un faux bruit? le sais-tu bien, Elvire? 1)

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire;
Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte;
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte;
Trois heures de combat laissent à nos guerriers
Une victoire entière et deux rois prisonniers.
La valeur de leur chef ne trouvoit point d'obstacles.

CHIMENE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles!

1) *N'est-ce point un faux bruit? le sais-tu bien, Elvire?* Ce combat n'est point étranger à la pièce; il fait au contraire une partie du nœud, et prépare le dénouement en affaiblissant nécessairement la poursuite de *Chimène*, et en rendant *Rodrigue* digne d'elle. Il fait, si je ne me trompe, souhaiter au spectateur que *Chimène* oublie la mort de son père en faveur de sa patrie, et qu'elle puisse enfin se donner un jour à *Rodrigue*.

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix ;
Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges ?

ELVIRE.

Du peuple, qui par-tout fait sonner ses louanges,
Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,
Son ange tutélaire, et son libérateur.

CHIMENE.

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance ?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paroître en sa présence ;
Mais don Diegue ravi lui présente enchaînés,
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,
Et demande pour grace à ce généreux prince
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMENE.

Mais n'est-il point blessé ?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.
Vous changez de couleur ! reprenez vos esprits.

CHIMENE.

Reprenons donc aussi ma colère affoiblie :
Pour avoir soin de lui faut-il que je m'oublie ?
On le vante, on le loue, et mon cœur y consent !
Mon honneur est muet ! mon devoir impuissant !
Silence, mon amour ; laisse agir ma colère ;
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père ;

Ces tristes vêtemens où je lis mon malheur
Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur ;
Et combien que pour lui tout un peuple s'anime,
Ici tous les objets me parlent de son crime.
Vous qui rendez la force à mes ressentimens,
Voile, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe où m'ensevelit sa première victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire ;
Et lors que mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon triste devoir,
Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces transports, voici venir l'infante.

SCENE II.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE.

L'INFANTE. 1)

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs ;
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMENE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie,
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie,

1) Pour toutes ces scènes de l'Infante, on convient unanimement de leur inutilité insipide ; et celle-ci est d'autant plus superflue, que *Chimène* y répète avec faiblesse ce qu'elle vient de dire avec force à sa confidente.

Madame : autre que moi n'a droit de soupirer.
Le péril dont Rodrigue a su vous retirer,
Et le salut public que vous rendent ses armes,
A moi seule aujourd'hui permet encor les larmes.
Il a sauvé la ville, il a servi son roi;
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMENE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles;
Et je l'entends par-tout publier hautement
Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire?
Ce jeune Mars qu'il loue a su jadis te plaire;
Il possédoit ton ame, il vivoit sous tes lois;
Et vanter sa valeur c'est honorer ton choix.

CHIMENE.

J'accorde que chacun la vante avec justice;
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice.
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut.
Je vois ce que je perds quand je vois ce qu'il vaut.
Ah! cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante!
Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente:
Cependant mon devoir est toujours le plus fort,
Et, malgré mon amour, va poursuivre sa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute estime; 1)

1) *Hier ce devoir te mit en une haute estime.* Cet

L'effort que tu te fis parut si magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
Admiroit ton courage et plaignoit ton amour.
Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidelle ?

CHIMENE.

Ne vous obéir pas me rendroit criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.
Rodrigue maintenant est notre unique appui,
L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore,
Le soutien de Castille, et la terreur du Maure.
Ses faits nous ont rendu ce qu'ils nous ont ôté ;
Et ton père en lui seul se voit ressuscité ;
Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
Quoi ! pour venger un père est-il jamais permis
De livrer sa patrie aux mains des ennemis ?
Contre nous ta poursuite est-elle légitime ?
Et pour être punis avons-nous part au crime ?
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
Celui qu'un père mort t'obligeoit d'accuser ;

hier fait voir que la pièce dure deux jours dans *Corneille :* l'unité du tems n'était pas encore une règle bien reconnue. Cependant, si la querelle du comte et sa mort arrivent la veille au soir, et si le lendemain tout est fini à la même heure, l'unité de tems est observée ; les évènemens ne sont point aussi pressés qu'on l'a reproché à *Corneille ;* et tout est assez vraisemblable.

Je te voudrois moi-même en arracher l'envie.
Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMENE.

Ah ! madame, souffrez qu'avecque liberté
Je pousse jusqu'au bout ma générosité.
Quoique mon cœur pour lui contre moi s'intéresse,
Quoiqu'un peuple l'adore, et qu'un roi le caresse,
Qu'il soit environné des plus vaillans guerriers,
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité, quand pour venger un père
Notre devoir attaque une tête si chère :
Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,
Quand on donne au public les intérêts du sang.
Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flâme;
Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton ame.
Que le bien du pays t'impose cette loi.
Aussi-bien que crois-tu que t'accorde le roi ?

CHIMENE.

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.
Adieu, tu pourras seule y songer à loisir.

CHIMENE.

Aprés mon père mort je n'ai point à choisir.

SCÈNE III. 1)

LE ROI, DON DIEGUE, DON ARIAS, DON RODRIGUE, DON SANCHE,

LE ROI.

Généreux héritier d'une illustre famille
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,
Race de tant d'aïeux en valeur signalés
Que l'essai de la tienne a si tôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite ;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Maures défaits avant qu'en ces alarmes
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes, 2)
Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.

1) Toujours la scène vide, et nulle liaison ; c'était encore un des défauts du siècle. Cette négligence rend la tragédie bien plus facile à faire, mais bien plus défectueuse.

2) *J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes.* Le roi ne joue pas là un personnage bien respectable : il avoue qu'il n'a donné ordre à rien.

Mais deux rois tes captifs feront ta récompense :
a) «Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence.»1)
b) « Puisque Cid en leur langue est autant que Seigneur,
» Je ne t'envirai pas ce beau titre d'honneur : »
c) « Sois désormais le Cid ; » qu'à ce grand nom tout céde:
Qu'il devienne l'effroi de Grenade et Tolède ;

a) REY DE CASTILLA.
El mio Cid le ha llamado.
REY MORO.
En mi lengua es mi Sennor.
REY DE CASTILLA.
Esse nombre le esta bien.
REY MORO.
Entre Moros le ha tenido.

b) REY DE CASTILLA.
Pues alla le ha merecido ;
En mis tierras se le den.

c) Llmalle el Cid es razon.

1) *Ils t'ont nommé leur Cid en ma présence.* Ce seul passage du *Cid* espagnol, *El mio Cid le ha llamado, etc.* fait voir la supériorité du poëte français en ce point ; car que font là ces trois rois maures que *Guilain de Castro* introduit ? rien autre chose que de former un vain spectacle. C'est le principal défaut de toutes les pièces espagnoles et anglaises de ces tems-là. L'appareil, la pompe du spectacle, sont une beauté sans doute ; mais il faut que cette beauté soit nécessaire. La tragédie ne consiste pas dans un vain amusement des yeux. On représente sur le théâtre de Londres des enterremens, des exécutions, des couronnemens ; il n'y manque que des combats de taureaux.

Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois,
Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

DON RODRIGUE.

Que votre majesté, sire, épargne ma honte ; 1)
D'un si foible service elle fait trop de compte,
Et me force à rougir devant un si grand roi
De mériter si peu l'honneur que j'en reçoi.
Je sais trop que je dois au bien de votre empire,
Et le sang qui m'anime et l'air que je respire ;
Et quand je les perdrai pour un si digne objet,
Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

LE ROI.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
Ne s'en acquittent pas avec même courage ;
Et lors que la valeur ne va point dans l'excès
Elle ne produit point de si rares succès.
Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire
Apprends-moi tout au long la véritable histoire.

DON RODRIGUE.

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant,
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
Une troupe d'amis chez mon père assemblée
Sollicita mon ame encor toute troublée....
Mais, sire, pardonnez à ma témérité
Si j'osai l'employer sans votre autorité :

1) Le mot de *honte* n'est pas le mot propre. Une valeur qui *ne va point dans l'excès* est plus impropre encore.

Le péril approchoit, leur brigade étoit prête;
Et paroître à la cour eût hasardé ma tête;
Qu'à défendre l'état j'aimois bien mieux donner
Qu'aux plaintes de Chimène ainsi l'abandonner.

LE ROI.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense;
Et l'état défendu me parle en ta défense :
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais poursuis.

DON RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cents, mais par un prompt renfort 1)
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port;

1) *Nous partîmes cinq cents, mais par un prompt renfort nous nous vîmes trois mille.* L'académie n'a point repris cet endroit, qui consiste à substituer l'aoriste au simple passé. *Je vis, je fis, j'allai, je partis*, ne peut se dire d'une chose faite le jour où l'on parle. Plût à Dieu que cette licence fût permise en poésie! car *nous nous sommes vu cinq cents, nous sommes partis*, est bien languissant; on eût pu dire :

Nous n'étions que cinq cents, nous nous voyons trois mille.

L'académie ne prononça point sur cette faute, uniquement par la raison que *Scudéri* ne l'avait pas relevée, et qu'elle se borna, comme je l'ai déjà dit, à juger entre *Corneille* et *Scudéri*.

Tant à nous voir marcher en si bon équipage
Les plus épouvantés reprenoient de courage.
J'en eache les deux tiers aussitôt qu'arrivés
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés;
Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et, se tenant cachée, aide à mon stratagême;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre, et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles;
L'onde s'enfloit dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer entrèrent dans le port.
On les laisse passer : tout leur paroît tranquille;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même tems
Poussons jusques au ciel mille cris éclatans.
Les nôtres, au signal, de nos vaisseaux répondent,
Ils paroissent armés : les Maures se confondent;
L'épouvante les prend à demi-descendus;
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.

Ils couroient au pillage, et rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre;
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste, ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient;
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient:
La honte de mourir sans avoir combattu
Rétablit leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées;
Des plus braves soldats les trames sont coupées;
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Furent ensevelis dans l'horreur des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnoit,
Ne pouvoit discerner où le sort inclinoit!
J'allois de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venoient, les pousser à leur tour;
Et n'en plus rien savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montra notre avantage;
Le Maure vit sa perte, et perdit le courage;
Et voyant un renfort qui nous vint secourir,
Changea l'ardeur de vaincre à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les cables,
Nous laissent pour adieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux ont pu se retirer.

Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte :
Le flux les apporta, le reflux les remporte ;
Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie ;
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas :
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef, je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même tems ;
Et le combat cessa faute de combattans.
C'est de cette façon que pour votre service....

SCENE IV.

LE ROI, DON DIEGUE, DON RODRIGUE, DON ARIAS, DON ALONSE, DON SANCHE.

DON ALONSE.

Sire, Chimène vient vous demander justice.

LE ROI.

La fâcheuse nouvelle, et l'importun devoir ! 1)
Va, je ne la veux pas obliger à te voir.

1) Dès ce moment *Rodrigue* ne peut plus être puni ; toutes les poursuites de *Chimène* paraissent surabondantes : elle est donc si loin de manquer aux bienséances, comme on le lui a reproché, qu'au contraire elle va au-delà de son devoir en demandant la mort d'un homme devenu si nécessaire à l'état.

Pour tous remercîmens il faut que je te chasse :
a) « Mais, avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse.
(*Don Rodrigue rentre.*)

DON DIEGUE.

Chimène le poursuit, et voudroit le sauver.

LE ROI.

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver.
Contrefaites le triste.

SCENE V.

LE ROI, DON DIEGUE, DON ARIAS, DON SANCHE, DON ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

LE ROI.

Enfin soyez contente, 1)
Chimène, le succès répond à votre attente.
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus;
Rendez graces au ciel qui vous en a vengée.
(*à Don Diegue.*)
Voyez comme déjà sa couleur est changée.

a) En premio destas victorias Ha de lleuarse este abraço.

1) *Enfin soyez contente*, *Chimène*. Cette petite ruse du roi est prise de l'auteur espagnol; l'académie ne la condamne pas : c'est apparemment le titre de tragi-comédie qui la disposait à cette indulgence; car ce moyen paraît aujourd'hui peu digne de la noblesse du tragique.

DON DIEGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait;
Dans cette pâmoison, sire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les secrets de son ame,
Et ne vous permet plus de douter de sa flâme.

CHIMENE.

Quoi! Rodrigue est donc mort!

LE ROI.

Non, non, il voit le jour,
Et te conserve encore un immuable amour:
Tu le posséderas, reprends ton alégresse.

CHIMENE.

a) « Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse. » 1)
Un excès de plaisir nous rend tout languissans;
Et, quand il surprend l'ame, il accable les sens.

LE ROI.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyons l'impossible?
Ta tristesse, Chimène, a paru trop visible.

CHIMENE.

Hé bien! sire, ajoutez ce comble à mes malheurs,
Nommez ma pâmoison l'effet de mes douleurs:
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite;
Son trépas déroboit sa tête à ma poursuite;

a) Tanto atribula un plazer, Como congoxa un pesar.

1) *Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse.* On ne dit pas *pâmer, évanouir*, on dit *se pâmer, s'évanouir.* Cette défaite de *Chimène* est comique, et fait rire. Voyez les remarques de l'académie. La faute est de l'original; mais ses termes sont plus convenables.

S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis.
Une si belle fin m'est trop injurieuse.
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,
Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud.
Qu'il meure pour mon père, et non pour la patrie;
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie.
Mourir pour le pays n'est pas un triste sort;
C'est s'immortaliser par une belle mort.
J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime;
Elle assure l'état, et me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers;
Et pour dire en un mot ce que j'en considère,
Digne d'être immolée aux manes de mon père.
Hélas! à quel espoir me laissé-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter;
Que pourroient contre lui des larmes qu'on méprise?
a) « Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise;
» Là sous votre pouvoir tout lui devient permis;»
Il triomphe de moi comme des ennemis.
Dans leur sang répandu la justice étouffée
Aux crimes du vainqueur sert d'un nouveau trophée;
Nous en croissons la pompe; et le mépris des lois
Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

a) Son tus ojos sus espias, Tu favor sus alas libres.
Tu retrete su sagrado,

LE ROI.

Ma fille, ces transports ont trop de violence.
Quand on rend la justice, on met tout en balance.
On a tué ton père, il étoit l'agresseur ;
Et la même équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuser ce que j'en fais paroître,
Consulte bien ton cœur, Rodrigue en est le maître ;
Et ta flâme en secret rend graces à ton roi,
a) « Dont la faveur conserve un tel amant pour toi. »

CHIMENE.

Pour moi, mon ennemi ! l'objet de ma colère !
L'auteur de mes malheurs ! l'assassin de mon père ! 1)
De ma juste poursuite on fait si peu de cas,
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas !
Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes ;
C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,
Et c'est aussi par là que je me dois venger.
A tous vos cavaliers je demande sa tête ;
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête :
Qu'ils le combattent, sire ; et le combat fini,
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.

a) Si he guardado à Rodrigo, Quiça para vos le guardo.

1) On met peu de remarques au bas des pages de cette pièce ; on renvoie le lecteur à celles de l'académie. Cependant il faut observer que *Chimène* a tort d'appeler Rodrigue *assassin* ; il ne l'est pas : elle l'a appelé elle-même *brave homme, homme de bien.*

Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

LE ROI.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuste attentat,
Des meilleurs combattans affoiblit un état.
Souvent de cet abus le succès déplorable
Opprime l'innocent et soutient le coupable.
J'en dispense Rodrigue, il m'est trop précieux
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux;
Et, quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime,
Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

DON DIEGUE.

Quoi! sire, pour lui seul vous renversez des lois
Qu'a vu toute la cour observer tant de fois!
Que croira votre peuple, et que dira l'envie,
Si sous votre défense il ménage sa vie,
Et s'en sert d'un prétexte à ne paroître pas
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas?
Sire, ôtez ces faveurs qui terniroient sa gloire;
Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire.
Le comte eut de l'audace, il l'en a su punir:
Il l'a fait en brave homme, et le doit soutenir.

LE ROI.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse:
Mais d'un guerrier vaincu mille prendroient la place;
Et le prix que Chimène au vainqueur a promis
De tous mes cavaliers feroit ses ennemis:
L'opposer seul à tous seroit trop d'injustice;
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.

Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien ;
Mais après ce combat ne demande plus rien.

DON DIEGUE.

N'excusez point par là ceux que son bras étonne ;
Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage assez vain s'oseroit prendre à lui ?
Qui se hasarderoit contre un tel adversaire ?
Qui seroit ce vaillant, ou bien ce téméraire ?

DON SANCHE.

Faites ouvrir le champ, vous voyez l'assaillant ;
Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.
Accordez cette grace à l'ardeur qui me presse,
Madame ; vous savez quelle est votre promesse.

LE ROI.

Chimène, remets-tu ta querelle en sa main ?

CHIMENE.

Sire, je l'ai promis.

LE ROI.

Soyez prêt à demain.

DON DIEGUE.

Non, sire, il ne faut pas différer davantage ;
On est toujours tout prêt quand on a du courage.

LE ROI.

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant !

DON DIEGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

LE ROI.

Du moins, une heure ou deux je veux qu'il se délasse.
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,
De moi ni de ma cour il n'aura la présence. 1)
(*à don Arias.*)
Vous seul des combattans jugerez la vaillance.
Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur;
Et le combat fini, m'amenez le vainqueur.
Quel qu'il soit, même prix est acquis à sa peine;
Je le veux de ma main présenter à Chimène,
Et que pour récompense il reçoive sa foi.

CHIMENE.

Quoi! sire, m'imposer une si dure loi!

LE ROI.

Tu t'en plains; mais ton feu loin d'avouer ta plainte,
Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.
Cesse de murmurer contre un arrêt si doux,
Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

Fin du quatrième acte.

1) *De moi ni de ma cour il n'aura la présence.* Ce tour est très-adroit; il donne lieu à la scène dans laquelle *don Sanche* apporte son épée à *Chimène.*

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

DON RODRIGUE, CHIMENE.

CHIMENE.

Quoi! Rodrigue, en plein jour! d'où te vient cette audace?
Va, tu me perds d'honneur; retire-toi, de grace.

DON RODRIGUE.

Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu, 1)
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu;
Mon amour vous le doit, et mon cœur qui soupire
N'ose sans votre aveu sortir de votre empire.

CHIMENE.

Tu vas mourir!

DON RODRIGUE.

J'y cours, et le comte est vengé,
Aussitôt que de vous j'en aurai le congé.

CHIMENE.

Tu vas mourir! don Sanche est-il si redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?
Qui t'a rendu si foible? ou qui le rend si fort?
Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort!

1) *Et vous viens en ce lieu.* En quel lieu? Il est triste que ce mot *adieu* n'ait que *lieu* pour rime. C'est un des grands inconvéniens de notre langue.

Celui qui n'a pas craint les Maures, ni mon père ;
Va combattre don Sanche, et déjà désespère !
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat ?

DON RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, et non pas au combat ;
Et ma fidelle ardeur sait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toujours même cœur ; mais je n'ai point de bras
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas :
Et déjà cette nuit m'auroit été mortelle,
Si j'eusse combattu pour ma seule querelle ;
Mais défendant mon roi, son peuple, et le pays,
A me défendre mal je les aurois trahis :
Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie
Qu'il en veuille sortir par une perfidie.
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.
Votre ressentiment choisit la main d'un autre ;
Je ne méritois pas de mourir de la vôtre.
On ne me verra point en repousser les coups ;
Je dois plus de respect à qui combat pour vous ;
Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,
Je lui vais présenter mon estomac ouvert,
Adorant en sa main la vôtre qui me perd. 1)

1) C'est dommage que ces sentimens ne soient point du tout naturels. Il paraît assez ridicule de dire qu'il doit du respect à *don Sanche*, et qu'il va lui pré-

CHIMENE.

Si d'un triste devoir la juste violence,
Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,
Prescrit à ton amour une si forte loi
Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire,
Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire;
Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le saura mort, on le croira vaincu.
L'honneur te fut plus cher que je ne te suis chère,
Puisqu'il trempa tes mains dans le sang de mon père,
Et te fit renoncer, malgré ta passion,
A l'espoir le plus doux de ma possession :
Je t'en vois cependant faire si peu de compte,
Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte.
Quelle inégalité ravale ta vertu!
Pourquoi ne l'as-tu plus? ou pourquoi l'avois-tu?
Quoi! n'es-tu généreux que pour me faire outrage?
S'il ne faut m'offenser n'as-tu point de courage?

senter son estomac ouvert. Ces idées sont prises dans ces misérables romans qui n'ont rien de vraisemblable, ni dans les aventures, ni dans les sentimens, ni dans les expressions; tout était hors de la nature dans ces impertinens ouvrages qui gâtèrent si long-tems le goût de la nation. Un héros n'osait ni vivre ni mourir sans le congé de sa dame. *Scudéri* n'avait garde de condamner ces idées romanesques dans *Corneille*, lui qui en avait rempli ses ridicules ouvrages.

Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur?
Non, sans vouloir mourir laisse-moi te poursuivre;
Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre. 1)

DON RODRIGUE.

Après la mort du comte, et les Maures défaits,
Mon honneur, appuyé sur de si grands effets,
Contre un autre ennemi n'a plus à se défendre:
On sait que mon courage ose tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux,
Quand mon honneur y va, rien ne m'est précieux.
Non, non; en ce combat, quoi que vous veuilliez croire,
Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
On dira seulement: « il adoroit Chimène;
» Il n'a pas voulu vivre et mériter sa haine;
» Il a cédé lui-même à la rigueur du sort,
» Qui forçoit sa maîtresse à poursuivre sa mort:
» Elle vouloit sa tête; et son cœur magnanime,
» S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime:
» Pour venger son honneur il perdit son amour;
» Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour;

1) *Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.* Ce vers est également adroit et passionné; il est plein d'art, mais de cet art que la nature inspire. Il me paraît admirable; mais le discours de *Chimène* est un peu trop long.

» Préférant, quelque espoir qu'eût son ame asservie,
» Son honneur à Chimène, et Chimène à sa vie. »
Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat;
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire. 1)

CHIMENE

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie et ton honneur sont de foibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche.
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me livre à l'objet de mon aversion.
Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
Et, si jamais l'amour échauffa tes esprits,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix. 2)

1) Cette réponse de *Rodrigue* paraît aussi alambiquée et allongée : cette dispute sur un sentiment très-peu naturel a quelque chose des conversations de l'hôtel Rambouillet, où l'on quintessenciait des idées sophistiquées.

2) *Sors vainqueur* est repris par *Scudéri*. C'est peut-être le plus beau vers de la pièce, et il obtient grace pour tous les sentimens un peu hors de la nature qu'on trouve dans cette scène, traitée d'ailleurs avec une grande supériorité de génie.

Comment après ce beau vers peut-on ramener encore sur la scène notre pitoyable Infante?

Adieu, ce mot lâché me fait rougir de honte.

DON RODRIGUE, *seul.*

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?
Paroissez, Navarrois, Maures, et Castillans, 1)
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans,
Unissez-vous ensemble, et faites une armée
Pour combattre une main de la sorte animée;
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux:
Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

SCENE II.

L'INFANTE, *seule.*

T'ÉCOUTERAI-JE encor, respect de ma naissance,
Qui fais un crime de mes feux?
T'écouterai-je, amour, dont la douce puissance
Contre ce fier tyran fait rebeller mes vœux?
Pauvre princesse, auquel des deux
Dois-tu prêter obéissance?
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi;
Mais pour être vaillant tu n'es pas fils de roi.

Impitoyable sort, dont la rigueur sépare

1) *Paraissez, Navarrois, Maures, et Castillans.* Je ne sais pourquoi on supprime ce morceau dans les représentations. *Paraissez, Navarrois*, était passé en proverbe, et c'est pour cela même qu'il faut réciter ces vers. Cet enthousiasme de valeur et d'espérance messied-il au *Cid* encouragé par sa maîtresse?

Ma gloire d'avec mes desirs,
Est-il dit que le choix d'une vertu si rare
Coûte à ma passion de si grands déplaisirs ?
O cieux ! à combien de soupirs
Faut-il que mon cœur se prépare,
S'il ne peut obtenir dessus mon sentiment,
Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant?

Mais ma honte m'abuse, et ma raison s'étonne
Du mépris d'un si digne choix :
Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,
Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes loix.
Après avoir vaincu deux rois
Pourrois-tu manquer de couronne ?
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner,
Marque-t-il pas déjà sur qui tu dois régner ?

Il est digne de moi ; mais il est à Chimène ;
Le don que j'en ai fait me nuit.
Entr'eux un père mort sème si peu de haine,
Que le devoir du sang à regret le poursuit.
Ainsi n'espérons aucun fruit
De son crime, ni de ma peine,
Puisque pour me punir le destin a permis
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCENE III.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

Ou viens-tu, Léonor?

LEONOR.

Vous témoigner, madame,
L'aise que je ressens du repos de votre ame.

L'INFANTE.

D'où viendroit ce repos dans un comble d'ennui?

LEONOR.

Si l'amour vit d'espoir, et s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage :
Vous savez le combat où Chimène l'engage ;
Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,
Votre espérance est morte, et votre esprit guéri.

L'INFANTE.

Oh! qu'il s'en faut encor!

LEONOR.

Que pouvez-vous prétendre?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrois-tu défendre?
Si Rodrigue combat sous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,
Aux esprits des amans apprend trop d'artifices.

LEONOR.

Pourrez-vous quelque chose, après qu'un père mort
N'a pu dans leur esprit allumer de discord?
Car Chimène aisément montre par sa conduite
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.
Elle obtient un combat; et pour son combattant,
C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant:
Elle ne choisit point de ces mains généreuses
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses;
Don Sanche lui suffit; c'est la première fois
Que ce jeune seigneur endosse le harnois;
Elle aime en ce duel son peu d'expérience;
Comme il est sans renom, elle est sans défiance:
Un tel choix, et si prompt, vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,
Et, livrant à Rodrigue une victoire aisée,
Puisse l'autoriser à paroître appaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez, et toutefois mon cœur
A l'envi de Chimène adore ce vainqueur.
A quoi me résoudrai-je, amante infortunée?

LEONOR.

A vous ressouvenir de qui vous êtes née.
Le ciel vous doit un roi, vous aimez un sujet!

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.
Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme;
Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme:

Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une si belle flâme;
Et quand pour m'obliger on l'auroit couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,
Allons encore un coup le donner à Chimène.
Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé,
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCENE IV. 1)

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ELVIRE, que je souffre, et que je suis à plaindre!
Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre;
Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir;
Et mes plus doux souhaits sont pleins de repentir. 2)

1) *Chimène* qui arrive à la place de l'Infante *sans* la voir, et qui pourrait aussi-bien ne pas paraître sur le théâtre que s'y montrer, ne fait ici que renouveler ce défaut dont nous avons tant parlé, qui consiste dans l'interruption des scènes; défaut, encore une fois, qui n'était pas reconnu dans le cahos dont *Corneille* a tiré le théâtre.

2) *Sont pleins de repentir.* On a corrigé:

Je ne souhaite rien sans un prompt repentir.

Digitized by Google

A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes;
Le plus heureux succès me coûtera des larmes;
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,
Mon père est sans vengeance, ou mon amant est mort.

ELVIRE.

D'un et d'autre côté je vous vois soulagée : 1)
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée;
Et quoi que le destin puisse ordonner de vous,
Il soutient votre gloire, et vous donne un époux.

CHIMENE.

Quoi! l'objet de ma haine, ou bien de ma colère!
L'assassin de Rodrigue, ou celui de mon père!
De tous les deux côtés on me donne un mari
Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.
De tous les deux côtés mon ame se rebelle.
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.

1) Les raisonnemens d'*Elvire* dans cette scène, semblent un peu se contredire. D'abord, elle dit à Chimène, *qu'elle sera soulagée des deux côtés*. Ensuite :

Nous verrons du ciel l'équitable courroux,
Vous laisser par sa mort don Sanche pour époux.

Il est probable que ces raisonnemens d'*Elvire* contribuent un peu à refroidir cette scène; mais aussi ils contribuent beaucoup à laver *Chimène* de l'affront que les critiques injustes lui ont fait de se conduire en fille dénaturée; car le spectateur est du parti d'*Elvire* contre *Chimène*; il trouve, comme *Elvire*, que *Chimène* en a fait assez, et qu'elle doit s'en remettre à l'évènement du combat.

Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.
Et toi, puissant moteur du destin qui m'outrage,
Termine ce combat sans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni vaincu, ni vainqueur.

ELVIRE.

Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre ame est un nouveau supplice,
S'il vous laisse obligée à demander justice,
A témoigner toujours ce haut ressentiment,
Et poursuivre toujours la mort de votre amant.
Non, non; il vaut bien mieux que sa rare vaillance,
Lui gagnant un laurier, vous impose silence;
Que la loi du combat étouffe vos soupirs,
Et que le roi vous force à suivre vos desirs.

CHIMENE.

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende?
Mon devoir est trop fort, et ma perte trop grande;
Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi
Que celle du combat, et le vouloir du roi.
Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine,
Mais non pas avec lui la gloire de Chimène;
Et, quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
Quoi! vous voulez encor refuser le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec *honneur?*

Que prétend ce devoir? et qu'est-ce qu'il espère?
La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père?
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur?
Faut-il perte sur perte, et douleur sur douleur?
Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine;
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine;
Et nous verrons le ciel, mu d'un juste courroux,
Vous laisser par sa mort don Sanche pour époux.

CHIMENE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure;
Ne les redouble point par ce funeste augure:
Je veux, si je le puis, les éviter tous deux;
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux:
Non qu'une folle ardeur de son côté me penche;
Mais, s'il étoit vaincu, je serois à don Sanche.
Cette appréhension fait naître mon souhait.
Que vois-je, malheureuse? Elvire, c'en est fait.

SCENE V. 1)

DON SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

DON SANCHE.

MADAME, à vos genoux j'apporte cette épée....

CHIMENE.

Quoi! du sang de Rodrigue encor toute trempée!

1) L'académie a condamné cette scène, et on peut voir les raisons qu'elle en rapporte; mais il n'y a point de lecteur sensé qui ne prévienne ce jugement,

Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimois le mieux?
Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre;
Mon père est satisfait, cesse de te contraindre;
Un même coup a mis ma gloire en sureté,
Mon ame au désespoir, ma flâme en liberté.

DON SANCHE.

D'un esprit plus rassis....

CHIMENE.

Tu me parles encore,
Exécrable assassin d'un héros que j'adore!
Va, tu l'as pris en traître : un guerrier si vaillant
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.

ELVIRE.

Mais, madame, écoutez.

CHIMENE.

Que veux-tu que j'écoute?
Après ce que je vois puis-je être encore en doute?
J'obtiens pour mon malheur ce que j'ai demandé,
Et ma juste poursuite a trop bien succédé.
Pardonne, cher amant, à sa rigueur sanglante;
Songe que je suis fille aussi-bien comme amante :

et qui ne voye qu'il n'est pas naturel que l'erreur de *Chimène* dure si long-tems. Ce qui n'est pas dans la nature ne peut toucher. Ce vain artifice affaiblit l'intérêt qu'on pourrait prendre à la scène suivante ; il ne reste que l'impression que *Chimène* a faite pendant toute la pièce : cette impression est si forte, qu'elle remue encore les cœurs malgré toutes ces fautes.

Digitized by Google

Si j'ai vengé mon père aux dépens de ton sang,
Du mien pour te venger j'épuiserai mon flanc.
Mon ame désormais n'a rien qui la retienne ;
Elle ira recevoir ce pardon de la tienne.
Et toi, qui me prétends acquérir par sa mort,
Ministre déloyal de mon rigoureux sort,
N'espère rien de moi; tu ne m'as point servie ;
En croyant me venger tu m'as ôté la vie.

DON SANCHE.

Etrange impression, qui, loin de m'écouter....

CHIMENE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter,
Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime, et ta vaillance,
Qu'à tes yeux ce récit tranche mes tristes jours?
Va, va, je mourrai bien sans ce cruel secours :
Abandonne mon ame au mal qui la possède :
Pour venger mon amant je ne veux point qu'on m'aide.

SCENE VI.

LE ROI, DON DIEGUE, DON ARIAS, DON SANCHE, DON ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

SIRE, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer.

J'aimois, vous l'avez su; mais pour venger mon père
J'ai bien voulu proscrire une tête si chère :
Votre majesté, sire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante affligée.
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour ;
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense,
Et du bras qui me perd je suis la récompense!
Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,
De grace, révoquez une si dure loi ;
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
a) « Je lui laisse mon bien, qu'il me laisse à moi-même,
» Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment
» Jusqu'au dernier soupir mon père et mon amant. »

DON DIEGUE.

Enfin, elle aime, sire, et ne croit plus un crime
D'avouer par sa bouche un amour légitime.

LE ROI.

Chimène, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort;
Et don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

DON SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue :
Je venois du combat lui raconter l'issue.
Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé,
« Ne crains rien, (m'a-t-il dit quand il m'a désarmé;)

a) Contentese con mi hazienda; Llevarela à un Monasterio.
Que mi persona, Sennor,

» Je laisserois plutôt la victoire incertaine,
» Que de répandre un sang hasardé pour Chimène;
» Mais, puisque mon devoir m'appelle auprès du roi, 1)
» Va de notre combat l'entretenir pour moi,
» Offrir à ses genoux ta vie et ton épée. »
Sire, j'y suis venu; cet objet l'a trompée;
Elle m'a cru vainqueur, me voyant de retour;
Et soudain sa colère a trahi son amour
Avec tant de transport et tant d'impatience,
Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux;
Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

LE ROI.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu:
Une louable honte en vain t'en sollicite;
Ta gloire est dégagée, et ton devoir est quitte;
Ton père est satisfait; et c'étoit le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autrement en dispose.
Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose;
Et ne sois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé si chèrement.

1) Quel devoir l'appelle auprès du roi, au tems de ce combat?

SCENE DERNIERE.

LE ROI, DON DIEGUE, DON ARIAS, DON RODRIGUE, DON ALONSE, DON SANCHE, L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Seche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse
Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

DON RODRIGUE.

Ne vous offensez point, sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête;
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête. 1)
Madame, mon amour n'emploîra point pour moi
Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
Faut-il combattre encor mille et mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux passer la renommée?

1) *Rodrigue* a offert sa tête si souvent, que cette nouvelle offre ne peut plus produire le même effet. Les personnages doivent toujours conserver leur caractère, mais non pas toujours dire les mêmes choses. L'unité de caractère n'est belle que par la variété des idées.

Si mon crime par là se peut enfin laver,
J'ose tout entreprendre, et puis tout achever.
Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,
Ne se peut appaiser sans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains;
Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains;
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible;
Prenez une vengeance à tout autre impossible:
Mais du moins que ma mort suffise à me punir.
Ne me bannissez point de votre souvenir;
Et puisque mon trépas conserve votre gloire,
Pour vous en revancher conservez ma mémoire, 1)
Et dites quelquefois, en songeant à mon sort,
« S'il ne m'avoit aimée, il ne seroit pas mort. »

CHIMENE.

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, sire,
Mon amour a paru; je ne m'en puis dédire.
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr;
Et vous êtes mon roi, je vous dois obéir.
Mais à quoi que déjà vous m'ayez condamnée,
Sire, qu'elle apparence à ce triste hyménée,
Qu'un même jour commence et finisse mon deuil,
Mette en mon lit Rodrigue, et mon père au cercueil?
C'est trop d'intelligence avec son homicide;
Vers ces mânes sacrés c'est me rendre perfide,

1) Le mot de *revancher* est devenu bas; on dirait aujourd'hui, *pour m'en récompenser.*

Et souiller mon honneur d'un reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel. 1)

LE ROI.

Le tems assez souvent a rendu légitime
Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime.
Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui.
Mais, quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
Il faudroit que je fusse ennemi de ta gloire
Pour lui donner si tôt le prix de sa victoire.
Cet hymen différé ne rompt point une loi,
Qui sans marquer de tems lui destine ta foi.
Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.
Rodrigue, cependant il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les Maures sur nos bords,
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon armée, et ravager leur terre.
A ce seul nom de Cid ils tomberont d'effroi;
Ils t'ont nommé seigneur, et te voudront pour roi.

1) Il semble que ces derniers beaux vers que *dit Chimène* la justifient entièrement. Elle n'épouse point le *Cid;* elle fait même des remontrances au roi. J'avoue que je ne conçois pas comment on a pu l'accuser d'indécence, au lieu de la plaindre et de l'admirer. Elle dit à la vérité au roi, *c'est à moi d'obéir;* mais elle ne dit point, *j'obéirai.* Le spectateur sent bien pourtant qu'elle obéira; et c'est en cela, ce me semble, que consiste la beauté du dénouement.

Mais parmi tes hauts faits sois lui toujours fidelle :
Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle ;
Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

DON RODRIGUE.

Pour posséder Chimène, et pour votre service,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse ?
Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

LE ROI.

Espère en ton courage, espère en ma promesse ;
Et possédant déjà le cœur de ta maîtresse,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laisse faire le tems, ta vaillance et ton roi. 1)

Fin du cinquième et dernier acte.

1) Ce dernier vers, à mon avis, sert à justifier *Corneille*. Comment pouvait-on dire que *Chimène* était une fille dénaturée, quand le roi lui-même n'espère rien pour *Rodrigue* que du tems, de sa protection, et de la valeur de ce héros ?

EXAMEN

DU CID.

Ce poëme a tant d'avantages du côté du sujet et des pensées brillantes dont il est semé, que la plupart de ses auditeurs n'ont pas voulu voir les défauts de sa conduite, et ont laissé enlever leurs suffrages au plaisir que leur a donné sa représentation. Bien que ce soit celui de tous mes ouvrages réguliers où je me suis permis plus de licence, il passe encore pour le plus beau auprès de ceux qui ne s'attachent pas à la dernière sévérité des règles; et depuis cinquante ans qu'il tient sa place sur nos théâtres, l'histoire ni l'effort de l'imagination n'y ont rien fait voir qui en ait effacé l'éclat. Aussi a-t-il les deux grandes conditions que demande Aristote aux tragédies parfaites, et dont l'assemblage se rencontre si rarement chez les anciens et les modernes. Il les assemble même plus fortement et plus noblement que les espèces que pose ce philosophe. Une maîtresse que son devoir force à poursuivre la mort de son amant, qu'elle tremble d'obtenir, a les passions plus vives et plus allumées que tout ce qui peut se passer entre un mari et sa femme, une mère et son fils, un frère et sa sœur; et la haute vertu dans un naturel sensible à ces passions qu'elle dompte sans les affoiblir, et à qui elle laisse toute leur force pour en triompher plus glorieusement, a quelque chose de plus touchant,

de plus élevé et de plus aimable, que cette médiocre bonté, capable d'une foiblesse, et même d'un crime, où nos anciens étoient contraints d'arrêter le caractère le plus parfait des rois et des princes dont ils faisoient leurs héros, afin que ces taches et ces forfaits, défigurant ce qu'ils leur laissoient de vertus, s'accommodassent au goût et aux souhaits de leurs spectateurs, et fortifiassent l'horreur qu'ils avoient conçue de leur domination et de la monarchie.

Rodrigue suit ici son devoir sans rien relâcher de sa passion : Chimène fait la même chose à son tour, sans laisser ébranler son dessein par la douleur où elle se voit abîmée par là ; et si la présence de son amant lui fait faire quelque faux pas, c'est une glissade dont elle se relève à l'heure même : et non-seulement elle connoît si bien sa faute qu'elle nous en avertit ; mais elle fait un prompt désavcu de tout ce qu'une vue si chère lui a pu arracher. Il n'est pas besoin qu'on lui reproche qu'il lui est honteux de souffrir l'entretien de son amant après qu'il a tué son père ; elle avoue que c'est la seule prise que la médisance aura sur elle. Si elle s'emporte jusqu'à lui dire qu'elle veut bien qu'on sache qu'elle l'adore et le poursuit, ce n'est point une résolution si ferme qu'elle l'empêche de cacher son amour de tout son possible lorsqu'elle est en la présence du roi. S'il lui échappe

de l'encourager au combat contre don Sanche par ces paroles,

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix,

elle ne se contente pas de s'enfuir de honte au même moment; mais si tôt qu'elle est avec Elvire, à qui elle ne déguise rien de ce qui se passe dans son ame, et que la vue de ce cher objet ne lui fait plus de violence, elle forme un souhait plus raisonnable qui satisfait sa vertu et son amour tout ensemble, et demande au ciel que le combat se termine,

Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

Si elle ne dissimule point qu'elle penche du côté de Rodrigue de peur d'être à don Sanche pour qui elle a de l'aversion, cela ne détruit point la protestation qu'elle a faite un peu auparavant, que, malgré la loi de ce combat et les promesses que le roi a faites à Rodrigue, elle lui fera mille autres ennemis s'il en sort victorieux. Ce grand éclat même qu'elle laisse faire à son amour, après qu'elle le croit mort, est suivi d'une opposition vigoureuse à l'exécution de cette loi qui la donne à son amant; et elle ne se tait qu'après que le roi l'a différée, et lui a laissé lieu d'espérer qu'avec le tems il y pourra survenir quelque obstacle. Je sais bien que le silence passe d'ordinaire pour une marque de consentement; mais quand les rois parlent, c'en est une de contradiction : on ne

manque jamais à leur applaudir quand on entre dans leurs sentimens ; et le seul moyen de leur contredire avec le respect qui leur est dû, c'est de se taire quand leurs ordres ne sont pas si pressans qu'on ne puisse remettre à s'excuser de leur obéir lorsque le tems en sera venu, et conserver cependant une espérance légitime d'un empêchement qu'on ne peut encore déterminément prévoir.

Il est vrai que dans ce sujet il faut se contenter de tirer Rodrigue de péril sans le pousser jusqu'à son mariage avec Chimène. Il est historique, et a plu en son tems ; mais bien surement il déplairoit au nôtre : et j'ai peine à voir que Chimène y consente chez l'auteur espagnol, bien qu'il donne plus de trois ans de durée à la comédie qu'il en a faite. Pour ne pas contredire l'histoire, j'ai cru ne me pouvoir dispenser d'en jeter quelque idée, mais avec incertitude de l'effet ; et ce n'étoit que par là que je pouvois accorder la bienséance du théâtre avec la vérité de l'évènement.

Les deux visites que Rodrigue fait à sa maîtresse ont quelque chose qui choque cette bienséance de la part de celle qui les souffre. La rigueur du devoir vouloit qu'elle refusât de lui parler, et s'enfermât dans son cabinet au lieu de l'écouter : mais permettez-moi de dire, avec un des premiers esprits de notre siècle, « que leur » conversation est remplie de si beaux sentimens

» que plusieurs n'ont pas connu ce défaut, et que » ceux qui l'ont connu l'ont toléré. » J'irai plus outre, et dirai que presque tous ont souhaité que ces entretiens se fissent; et j'ai remarqué, aux premières représentations, qu'alors que ce malheureux amant se présentoit devant elle, il s'élevoit un certain frémissement dans l'assemblée, qui marquoit une curiosité merveilleuse et un redoublement d'attention pour ce qu'ils avoient à se dire dans un état si pitoyable. Aristote dit « qu'il » y a des absurdités qu'il faut laisser dans un » poëme quand on peut espérer qu'elles seront » bien reçues; et il est du devoir du poëte en ce » cas de les couvrir de tant de brillans qu'elles » puissent éblouir. » Je laisse au jugement de mes auditeurs si je me suis assez bien acquitté de ce devoir pour justifier par là ces deux scènes. Les pensées de la première des deux sont quelquefois trop spirituelles pour partir de personnes fort affligées; mais outre que je n'ai fait que la paraphraser de l'espagnol, si nous ne nous permettions quelque chose de plus ingénieux que le cours ordinaire de la passion, nos poëmes ramperoient souvent, et les grandes douleurs ne mettroient dans la bouche de nos acteurs que des exclamations et des hélas. Pour ne déguiser rien, cette offre que fait Rodrigue de son épée à Chimène, et cette protestation de se laisser tuer par don Sanche, ne me plairoient pas maintenant. Ces

Digitized by Google

beautés étoient de mise en ce tems là, et ne le seroient plus en celui-ci. La première est dans l'original espagnol, et l'autre est tirée sur ce modèle. Toutes les deux ont fait leur effet en ma faveur; mais je ferois scrupule d'en étaler de pareilles à l'avenir sur notre théâtre. J'ai dit ailleurs ma pensée touchant l'infante et le roi; il reste néanmoins quelque chose à examiner sur la manière dont ce dernier agit, qui ne paroît pas assez vigoureuse, en ce qu'il ne fait pas arrêter le comte après le soufflet donné, et n'envoie pas des gardes à don Diegue et à son fils. Sur quoi on peut considérer que don Fernand étant le premier roi de Castille, et ceux qui en avoient été maîtres auparavant lui n'ayant eu titre que de comtes, il n'étoit peut-être pas assez absolu sur les grands seigneurs de son royaume pour le pouvoir faire. Chez don Guilain de Castro, qui a traité ce sujet avant moi, et q i devoit mieux connoître que moi qu'elle étoit l'autorité de ce premier monarque de son pays, le soufflet se donne en sa présence et en celle de deux ministres d'état, qui lui conseillent, après que le comte s'est retiré fièrement et avec bravade, et que don Diegue a fait la même chose en soupirant, de ne le pousser point à bout, parce qu'il a quantité d'amis dans les Asturies, qui se pourroient révolter et prendre pa ti avec les Maures dont son état est environné. Ainsi il se résout d'accommoder l'affaire sans bruit, et re-

commande le secret à ces deux ministres qui ont été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que je me suis cru bien fondé à le faire agir plus mollement qu'on ne feroit en ce tems-ci où l'autorité royale est plus absolue. Je ne pense pas non plus qu'il fasse une faute bien grande de ne jeter point l'alarme de nuit dans sa ville sur l'avis incertain qu'il a du dessein des Maures, puisqu'on faisoit bonne garde sur les murs et sur le port; mais il est inexcusable de n'y donner aucun ordre après leur arrivée, et de laisser tout faire à Rodrigue. La loi du combat qu'il propose à Chimène, avant que de le permettre à don Sanche contre Rodrigue, n'est pas si injuste que quelques-uns ont voulu le dire, parce qu'elle est plutôt une menace pour la faire dédire de la demande de ce combat, qu'un arrêt qu'il lui veuille faire exécuter. Cela paroît en ce qu'après la victoire de Rodrigue il n'en exige pas précisément l'effet de sa parole, et le laisse en état d'espérer que cette condition n'aura point lieu.

Je ne puis dénier que la règle des vingt-quatre heures presse trop les incidens de cette pièce. La mort du comte et l'arrivée des Maures s'y pouvoient entre-suivre d'aussi près qu'elles font, parce que cette arrivée est une surprise qui n'a point de communication ni de mesure à prendre avec le reste; mais il n'en va pas ainsi du combat de don Sanche, dont le roi étoit le maître,

Digitized by Google

et pouvoit lui choisir un autre tems que deux heures après la fuite des Maures. Leur défaite avoit assez fatigué Rodrigue toute la nuit pour mériter deux ou trois jours de repos ; et même il y avoit quelque apparence qu'il n'en étoit pas échappé sans blessures, quoique je n'en aie rien dit, parce qu'elles n'auroient fait que nuire à la conclusion de l'action.

Cette même règle presse aussi trop Chimène de demander justice au roi la seconde fois ; elle l'avoit fait le soir d'auparavant, et n'avoit aucun sujet d'y retourner le lendemain matin pour importuner le roi dont elle n'avoit encore aucun lieu de se plaindre, puisqu'elle ne pouvoit encore dire qu'il lui eût manqué de promesse. Le roman lui auroit donné sept ou huit jours de patience avant que de l'en presser de nouveau ; mais les vingt-quatre heures ne l'ont pas permis : c'est l'incommodité de la règle. Passons à celle de l'unité de lieu, qui ne m'a pas moins donné de gêne en cette pièce.

Je l'ai placé dans Séville, bien que don Fernand n'en ait jamais été le maître ; et j'ai été obligé à cette falsification pour former quelque vraisemblance à la descente des Maures, dont l'armée ne pouvoit venir si vîte par terre que par eau. Je ne voudrois pas assurer toutefois que le flux de la mer monte effectivement jusque là ; mais comme dans notre Seine il fait encore plus

de chemin qu'il ne lui en faut faire sur le Guadalquivir pour battre les murailles de cette ville, cela peut suffire à fonder quelque probabilité parmi nous, pour ceux qui n'ont point été sur le lieu même.

Cette arrivée des Maures ne laisse pas d'avoir ce défaut que j'ai marqué ailleurs, qu'ils se présentent d'eux-mêmes sans être appelés dans la pièce directement ni indirectement par aucun acteur du premier acte. Ils ont plus de justesse dans l'irrégularité de l'auteur espagnol. Rodrigue n'osant plus se montrer à la cour, les va combattre sur la frontière : et ainsi le premier acteur les va chercher, et leur donne place dans le poëme ; au contraire de ce qui arrive ici, où ils semblent se venir faire de fête exprès pour en être battus, et lui donner moyen de rendre à son roi un service d'importance qui lui fasse obtenir sa grace. C'est une seconde incommodité de la règle dans cette tragédie.

Tout s'y passe donc dans Séville, et garde ainsi quelque espèce d'unité de lieu en *général* : mais le lieu particulier change de scène en scène ; et tantôt c'est le palais du Roi, tantôt l'appartement de l'Infante, tantôt la maison de Chimène, et tantôt une rue ou place publique. On la détermine aisément pour les scènes détachées ; mais pour celles qui ont leur liaison ensemble, comme les quatre dernières du premier acte, il est mal-

Digitized by Google

aisé d'en choisir un qui convienne à toutes. Le Comte et don Diegue se querellent au sortir du palais, cela se peut passer dans une rue ; mais, après le soufflet reçu, don Diegue ne peut pas demeurer dans cette rue à faire ses plaintes en attendant que son fils survienne, qu'il ne soit tout aussitôt environné de peuple, et ne reçoive l'offre de quelques amis. Ainsi il seroit plus à propos qu'il se plaignît dans sa maison où le met l'espagnol, pour laisser aller ses sentimens en liberté ; mais en ce cas, il faudroit délier les scènes comme il a fait. En l'état où elles sont ici, on peut dire qu'il faut quelquefois aider au théâtre, et suppléer favorablement ce qui ne s'y peut représenter. Deux personnes s'y arrêtent pour parler, et quelquefois il faut présumer qu'ils marchent, ce qu'on ne peut exposer sensiblement à la vue, parce qu'ils échapperoient aux yeux avant que d'avoir pu dire ce qu'il est nécessaire qu'ils fassent savoir à l'auditeur. Ainsi, par une fiction de théâtre, on peut s'imaginer que don Diegue et le Comte, sortant du palais du roi, avancent toujours en se querellant, et sont arrivés devant la maison de ce premier lorsqu'il reçoit le soufflet qui l'oblige à y entrer pour y chercher du secours. Si cette fiction poëtique ne vous satisfait point, laissons-le dans la place publique, et disons que le concours du peuple autour de lui, après cette offense et les offres

de service que lui font les premiers amis qui s'y rencontrent, sont des circonstances que le roman ne doit pas oublier, mais que ces menues actions ne servant de rien à la principale, il n'est pas besoin que le poëte s'en embarrasse sur la scène. Horace l'en dispense par ces vers :

Hoc amet, hoc spernat, promissi carminis auctor,
Pleraque négligat.

et ailleurs :

Semper ad eventum festinet.

c'est ce qui m'a fait négliger au troisième acte de donner à don Diegue, pour aide à chercher son fils, aucun des cinq cents amis qu'il avoit chez lui. Il y a grande apparence que quelques-uns d'eux l'y accompagnoient, et même que quelques autres le cherchoient pour lui d'un autre côté : mais ces accompagnemens inutiles de personnes qui n'ont rien à dire, puisque celui qu'ils accompagnent a seul tout l'intérêt à l'action, ces sortes d'accompagnemens, dis-je, ont toujours mauvaise grace au théâtre, et d'autant plus que les comédiens n'emploient à ces personnages muets que leurs moucheurs de chandelles et leurs valets, qui ne savent quelle posture tenir.

Les funérailles du Comte étoient encore une chose fort embarrassante, soit qu'elles se soient faites avant la fin de la pièce, soit que le corps

ait demeuré en présence dans son hôtel en attendant qu'on y donnât ordre. Le moindre mot que j'en eusse laissé dire pour en prendre soin, eût rompu toute la chaleur de l'attention, et rempli l'auditeur d'une fâcheuse idée. J'ai cru plus à propos de les dérober à son imagination par mon silence, aussi-bien que le lieu précis de ces quatre scènes du premier acte dont je viens de parler : et je m'assure que cet artifice m'a si bien réussi, que peu de personnes ont pris garde à l'un ni à l'autre, et que la plupart des spectateurs, laissant emporter leurs esprits à ce qu'ils ont vu et entendu de pathétique en ce poëme, ne se sont point avisés de réfléchir sur ces deux considérations.

J'achève par une remarque sur ce que dit Horace, que ce qu'on expose à la vue touche bien plus que ce qu'on n'apprend que par un récit.

C'est sur quoi je me suis fondé pour faire voir le soufflet que reçoit don Diegue, et cacher aux yeux la mort du Comte, afin d'acquérir et conserver à mon premier acteur l'amitié des auditeurs, si nécessaire pour réussir au théâtre. L'indignité d'un affront fait à un vieillard chargé d'années et de victoires, les jette aisément dans le parti de l'offensé ; et cette mort qu'on vient dire au roi tout simplement, sans aucune narration touchante, n'excite point en eux la com-

misération qu'y eût fait naître le spectacle de son sang, et ne leur donne aucune aversion pour ce malheureux amant qu'ils ont vu forcé par ce qu'il devoit à son honneur, d'en venir à cette extrémité malgré l'intérêt et la tendresse de son amour.

OBSERVATIONS

DE SCUDÉRI,

GOUVERNEUR DE NOTRE-DAME DE LA GARDE,

SUR LE CID.

Il est de certaines piéces, comme de certains animaux qui sont en la nature, qui de loin semblent des étoiles, et qui de près ne sont que des vermisseaux. Tout ce qui brille n'est pas toujours précieux : on voit des beautés d'illusion comme des beautés effectives ; et souvent l'apparence du bien se fait prendre pour le bien même. Aussi ne m'étonné-je pas beaucoup que le peuple, qui porte le jugement dans les yeux, se laisse tromper par celui de tous les sens le plus facile à décevoir : mais que cette vapeur grossière qui se forme dans le parterre ait pu s'élever jusqu'aux galeries, et qu'un fantôme ait abusé le savoir comme l'ignorance, et la cour aussi-bien que le bourgeois, j'avoue que ce prodige m'étonne, que ce n'est qu'en ce bizarre événement que je trouve le *Cid* merveilleux. Mais comme autrefois un Macédonien appela de *Philippe* préoccupé à *Philippe* mieux informé, je conjure les honnêtes gens de suspendre un peu leur jugement, et de ne condamner pas

sans les ouïr, 1) les *Sophonisbe*, les *César*, les *Cléopatre*, les *Hercule*, les *Mariamne*, les *Cléomédon*, et tant d'autres illustres héros qui les ont charmés sur le théâtre. Pour moi, quelque éclatante que me parût la gloire du *Cid*, je la regardois comme ces belles couleurs qui s'effacent en l'air presque aussitôt que le soleil en a fait la riche et trompeuse impression sur la nue. Je n'avois garde de concevoir aucune envie pour ce qui me faisoit pitié, ni de faire voir à personne les taches que j'appercevois en cet ouvrage : au contraire, comme sans vanité je suis bon et généreux, je donnois des sentimens à tout le monde que je n'avois pas moi-même ;

1) *La Sophonisbe* de *Mairet*, qui ne vaut rien du tout, était bonne pour le tems ; elle est de 1633.

Le *César*, qui ne vaut pas mieux, était de *Scudéri*. Il fut joué en 1636.

La *Cléopatre* de *Benserade* est aussi de 1636. Il n'y a guère de pièce plus plate.

Rotrou est l'auteur d'*Hercule*, pièce remplie de vaines déclamations.

La *Mariamne* de *Tristan*, jouée la même année que le *Cid*, conserva cent ans sa réputation, et l'a perdue sans retour. Comment une mauvaise pièce peut-elle durer cent ans ? C'est qu'il y a du naturel.

Cléomedon de *Durier* fut jouée en 1636. On donnait alors trois ou quatre pièces nouvelles tous les ans. Le public était affamé de spectacles ; on n'avait ni opéra, ni la farce qu'on a nommée *italienne*.

je faisois croire aux autres ce que je ne croyois point du tout, et je me contentois de connoître l'erreur sans la réfuter, et la vérité sans m'en rendre l'*évangéliste*. 1) Mais quand j'ai vu que cet ancien qui nous a dit que la prospérité trouve moins de personnes qui la sachent souffrir que les infortunes, et que la modération est plus rare que la patience, sembloit avoir fait le portrait de l'auteur du *Cid ;* quand j'ai vu, dis-je, qu'il se déifioit d'autorité privée, qu'il parloit de lui comme nous avons accoutumé de parler des autres, qu'il faisoit même imprimer les sentimens avantageux qu'il a de soi, et qu'il semble croire qu'il fait trop d'honneur aux plus grands esprits de son siècle de leur présenter la main gauche; j'ai cru que je ne pouvois sans injustice et sans lâcheté abandonner la cause commune, et qu'il étoit à propos de lui faire lire cette inscription tant utile, qu'on voyoit autrefois gravée sur la porte de l'un des temples de la Grèce : *Connois-toi toi-même.*

Ce n'est pas que je veuille combattre ses mépris par des outrages : cette espèce d'armes ne doit être employée que par ceux qui n'en ont point d'autres ; et quelque nécessité que nous ayons de nous défendre, je ne tiens pas qu'il

1) Le mot d'*évangéliste* est bien singulier en cet endroit.

soit glorieux d'en user. J'attaque le *Cid*, et non pas son auteur ; j'en veux à son ouvrage, et non point à sa personne. Et comme les combats et la civilité ne sont pas incompatibles, je veux baiser le fleuret dont je prétends lui porter une botte franche : je ne fais ni une satyre, ni un libelle diffamatoire, mais de simples observations ; et hors les paroles qui seront de l'essence de mon sujet, il ne m'en échappera pas une où l'on remarque de l'aigreur. Je le prie d'en user avec la même retenue, s'il me répond, parce que je ne saurois dire ni souffrir d'injures. 1) Je prétends donc prouver par cette pièce du *Cid :*

Que le sujet n'en vaut rien du tout ;
Qu'il choque les principales règles du poëme dramatique ;
Qu'il manque de jugement en sa conduite ;
Qu'il a beaucoup de méchans vers ;
Que presque tout ce qu'il a de beautés sont dérobées ;
Et qu'ainsi l'estime qu'on en fait est injuste.

Mais après avoir avancé cette proposition, étant obligé de la soutenir, voici par où j'entreprends de le faire avec honneur.

Ceux qui veulent abattre quelqu'un de ces superbes édifices que la vanité des hommes élève si haut ne s'amusent point à briser des colonnes

1) Nous ne ferons aucune réflexion sur le style et les rodomontades de M. *de Scudéri*. On en connaît assez le ridicule. Ses observations fourmillent de fautes contre la langue.

ou rompre des balustrades, mais ils vont droit en saper les fondemens, afin que toute la masse du bâtiment croule et tombe en une même heure. 1) Comme j'ai le même dessein, je veux les imiter en cette occasion, et pour en venir à bout je veux dire que le sentiment d'*Aristote*, et celui de tous les savans qui l'ont suivi, établit pour maxime indubitable que l'invention est la principale partie et du poëte et du poëme. Cette vérité est si assurée, que le nom même de l'un et de l'autre tire son étymologie d'un verbe grec qui ne veut rien dire que fiction. De sorte que le sujet du *Cid* étant d'un auteur espagnol, si l'invention en étoit bonne, la gloire en appartiendroit à *Guilain de Castro*, et non pas à son traducteur françois. Mais tant s'en faut que j'en demeure d'accord, que je soutiens qu'elle ne vaut rien du tout. La tragédie, composée selon les règles de l'art, ne doit avoir qu'une action principale, à laquelle tendent et viennent aboutir toutes les autres, ainsi que les lignes se vont rendre de la circonférence d'un cercle à son centre ; et l'argument en devant être tiré de l'histoire ou des fables connues, selon les préceptes qu'on nous a laissés, on n'a pas dessein

1) Il n'est pas inutile de remarquer que les censures faites avec passion ont toutes été mal-adroites. C'est une grande sottise de ne trouver rien d'estimable dans un ennemi estimé du public.

de surprendre le spectateur, puisqu'il sait déjà ce qu'on doit représenter : mais il n'en va pas ainsi de la tragi-comédie ; car bien qu'elle n'ait presque pas été connue de l'antiquité, néanmoins, puisqu'elle est comme un composé de la tragédie et de la comédie, et qu'à cause de sa fin elle semble même pencher plus vers la dernière, il faut que le premier acte dans cette espèce de poëme embrouille une intrigue qui *tienne* toujours l'esprit en suspens, et qui ne se démêle qu'à la fin de tout l'ouvrage.

Ce nœud gordien n'a pas besoin d'avoir un *Alexandre* dans le *Cid* pour le dénouer. Le père de Chimène y meurt presque dès le commencement ; dans toute la pièce elle ni *Rodrigue* ne poussent et ne peuvent pousser qu'un seul mouvement : on n'y voit aucune diversité, aucune intrigue, aucun nœud ; et le moins clairvoyant des spectateurs devine ou plutôt voit la fin de cette aventure aussitôt qu'elle est commencée. Et par ainsi je pense avoir montré bien clairement que le sujet n'en vaut rien du tout, 1) puisque j'ai fait connoître qu'il manque de ce qui pouvoit le rendre bon, et qu'il a tout ce qui pouvoit le rendre mauvais. Je n'aurai pas

1) Vous verrez que l'académie condamne cette censure ; et *par ainsi* le gouverneur de Notre-Dame de la Garde a fort mal démontré.

plus de peine à prouver qu'il choque les principales règles dramatiques, et j'espère le faire avouer à tous ceux qui voudront se souvenir après moi qu'entre toutes les règles dont je parle, celle qui sans doute est la plus importante, et comme la fondamentale de tout l'ouvrage, est celle de la vraisemblance. Sans elle on ne peut être surpris par cette agréable tromperie qui fait que nous semblons nous intéresser aux bons ou mauvais succès de ces héros imaginaires. Le poëte qui se propose pour sa fin d'émouvoir les passions de l'auditeur par celles des personnages, quelque vives, fortes, et bien poussées qu'elles puissent être, n'en peut jamais venir à bout, s'il est judicieux, lorsque ce qu'il veut imprimer en l'ame n'est pas vraisemblable.

Aussi ces grands maîtres anciens qui m'ont appris ce que je montre ici à ceux qui l'ignorent, nous ont toujours enseigné que le poëte et l'historien ne doivent pas suivre la même route; et qu'il vaut mieux que le premier traite un sujet vraisemblable qui ne soit pas vrai, qu'un vrai qui ne soit pas vraisemblable. Je ne pense pas qu'on puisse choquer une maxime que ces grands hommes ont établie, et qui satisfait si bien le jugement : c'est pourquoi j'ajoute, après l'avoir fondée en l'esprit de ceux qui la lisent, qu'il est vrai que *Chimène* épousa le *Cid*, mais qu'il n'est point vraisemblable qu'une fille d'honneur

épouse le meurtrier de son père. Cet évènement étoit bon pour l'historien, mais il ne valoit rien pour le poëte ; et je ne crois pas qu'il suffise de donner des répugnances à *Chimène*, de faire combattre le devoir contre l'amour, de lui mettre en la bouche mille antithèses sur ce sujet, ni de faire intervenir l'autorité d'un roi : car enfin tout cela n'empêche pas qu'elle ne se rende parricide en se résolvant d'épouser le meurtrier de son père ; et bien que cela ne s'achève pas sur l'heure, la volonté, qui seule fait le mariage, y paroît tellement portée, qu'enfin Chimène est une parricide. 1)

Ce sujet ne peut être vraisemblable, et par conséquent il choque une des principales règles du poëme. Mais pour appuyer ce raisonnement de l'autorité des anciens, je me souviens encore que le mot de fable, dont *Aristote* s'est servi pour nommer le sujet de la tragédie, quoiqu'il ne signifie dans *Homère* qu'un simple discours, par-tout ailleurs est pris pour le récit de quelque chose fausse, et qui pourtant conserve une espèce de vérité. Telles sont les fables des poëtes, dont au tems d'*Aristote*, et même devant lui, les tragiques se servoient souvent pour le sujet

1) Non, elle n'est point parricide, et il est faux qu'elle consente expressément à épouser un jour *Rodrigue*. Mais que tu es ennuyeux avec ton *Aristote* !

de leurs poëmes, n'ayant nul égard à ce qu'elles n'étoient pas vraies, mais les considérant seulement comme vraisemblables. C'est pourquoi ce philosophe remarque que les premiers tragiques ayant accoutumé de prendre des sujets par-tout, sur la fin ils s'étoient retranchés à certains qui étoient ou pouvoient être rendus vraisemblables, et qui presque pour cette raison ont été tous traités, et même par divers auteurs, comme *Médée*, *Alcméon*, *OEdipe*, *Oreste*, *Méléagre*, *Thyeste*, et *Théléphe*. Si bien qu'on voit qu'ils pouvoient changer ces fables comme ils vouloient, et les accommoder à la vraisemblance. Ainsi *Sophocle*, *AEschile*, et *Euripide*, ont traité la fable de *Philoctète* bien diversement; ainsi celle de *Médée*, chez *Sénèque*, *Ovide*, *Euripide*, n'étoit pas la même. Mais il étoit quasi de la religion et ne leur étoit pas permis de changer l'histoire quand ils la traitoient, ni d'aller contre la vérité : tellement que ne trouvant pas toutes les histoires vraisemblables, quoique vraies, et ne pouvant pas les rendre telles, ni changer leur nature, ils s'attachoient fort peu à les traiter à cause de cette difficulté, et prenoient, pour la plupart, des choses fabuleuses, afin de les pouvoir disposer vraisemblablement.

De là, ce philosophe montre que le métier du poëte est bien plus difficile que celui de l'his-

torien ; parce que celui-ci raconte simplement les choses comme en effet elles sont arrivées, au lieu que l'autre les représente, non pas comme elles sont, mais bien comme elles ont dû être. C'est en quoi l'auteur du *Cid* a failli, qui, trouvant dans l'histoire d'Espagne que cette fille avoit épousé le meurtrier de son père, devoit considérer que ce n'étoit pas un sujet d'un poëme accompli, parce qu'étant historique, et par conséquent vrai, mais non pas vraisemblable, d'autant qu'il choque la raison et les bonnes mœurs, il ne pouvoit pas le changer, ni le rendre propre au poëme dramatique. Mais comme une erreur en appelle une autre, 1) pour observer celle des vingt-quatre heures, excellente quand elle est bien entendue, l'auteur françois bronche plus lourdement que l'espagnol, et fait mal en pensant bien faire. Ce dernier donne au moins quelque couleur à sa faute, parce que, son poëme étant irrégulier, la longueur du tems, qui rend toujours les douleurs moins vives, semble en quelque façon rendre la chose plus vraisemblable.

Mais faire arriver en vingt-quatre heures la mort d'un père, et les promesses de mariage de sa fille avec celui qui l'a tué, et non pas encore sans le connoître, non pas dans une rencontre

1) Quelle erreur !

inopinée, mais dans un duel dont il étoit l'appelant ; c'est, comme a dit bien agréablement un de mes amis, ce qui, loin d'être bon dans les vingt-quatre heures, ne seroit pas supportable dans les vingt-quatre ans. 1) Et par conséquent, je le redis encore une fois, la règle de la vraisemblance n'est point observée, quoiqu'elle soit absolument nécessaire. Et véritablement toutes ces belles actions que fit le *Cid* en plusieurs années sont tellement assemblées par force en cette pièce pour les mettre dans les vingt-quatre heures, que les personnages y semblent des dieux de machine qui tombent du ciel en terre : car enfin, dans le court espace d'un jour naturel, on élit un gouverneur au prince de Castille, il se fait une querelle et un combat entre *don Diegue* et le *Comte*, autre combat de *Rodrigue* et du *Comte*, un autre de *Rodrigue* contre les Maures, un autre contre *don Sanche*; et le mariage se conclut entre *Rodrigue* et *Chimène*. Je vous laisse à juger si ne voilà pas un jour bien employé, et si l'on n'auroit pas grand tort d'accuser tous ces personnages de paresse.

Il en est du sujet du poëme dramatique

1) Mais que cet agréable ami fasse réflexion, que la défaite des Maures dans les vingt-quatre heures applanit tous les obstacles.

comme de tous les corps physiques, qui pour être parfaits demandent une certaine grandeur qui ne soit ni trop vaste ni trop resserrée. Ainsi, lorsque nous observons un ouvrage de cette nature, il arrive ordinairement à la mémoire ce qui arrive aux yeux qui regardent un objet : celui qui voit un corps d'une diffuse grandeur s'attachant à en remarquer les parties, ne peut pas regarder à la fois ce grand tout qu'elles composent : de même, si l'action du poëme est trop grande, celui qui la contemple ne sauroit la mettre tout ensemble dans sa mémoire ; comme au contraire, si un corps est trop petit, les yeux, qui n'ont pas loisir de le considérer, parce que presqu'en même tems l'aspect se forme et s'évanouit, n'y trouvent point de volupté. Ainsi dans le poëme, qui est l'objet de la mémoire comme tous les corps le sont des yeux, cette partie de l'ame ne se plaît non plus à remarquer ce qui n'admet pas son office que ce qui l'excède. Et certainement, comme les corps, pour être beaux, ont besoin de deux choses, à savoir de l'ordre et de la grandeur, et que pour cette raison *Aristote* nie qu'on puisse appeler les petits hommes beaux, mais oui bien agréables, parce que, quoiqu'ils soient bien proportionnés, ils n'ont pas néanmoins cette taille avantageuse nécessaire à la beauté ; de même ce n'est pas assez que le poëme ait toutes ses parties dispo-

sées avec soin, s'il n'a encore une grandeur si juste que la mémoire la puisse comprendre sans peine.

Or quelle doit être cette grandeur? *Aristote*, dont nous suivons autant le jugement, que nous nous moquons de ceux qui ne le suivent point, l'a déterminée dans cet espace de tems qu'on voit qu'enferment deux soleils; en sorte que l'action qui se représente ne doit ni excéder ni être moindre que ce tems qu'il nous prescrit. Voilà pourquoi autrefois *Aristophane*, comique grec, se moquoit d'*Eschile*, poëte tragique, qui dans la tragédie de *Niobé*, pour conserver la gravité de cette héroïne, l'introduisit assise au sépulcre de ses enfans l'espace de trois jours sans dire une seule parole. Et voilà pourquoi le docte *Heinsius* a trouvé que *Buchanan* avoit fait une faute dans sa tragédie de *Jephté*, où dans le période des vingt-quatre heures il renferme une action qui dans l'histoire demandoit deux mois, ce tems ayant été donné à la fille pour pleurer sa virginité, dit l'écriture. Mais l'auteur du *Cid* porte bien son erreur plus avant, puisqu'il enferme plusieurs années dans ses vingt-quatre heures, et que le mariage 1) de *Chimène*, et la prise de ces rois Maures, qui dans

1) Il suppose toujours le mariage de *Chimène* qui ne se fait point.

l'histoire d'Espagne ne se fait que deux ou trois ans après la mort de son père, se fait ici le même jour : car quoique ce mariage ne se consomme pas si tôt, *Chimène* et *Rodrigue* y consentent ; et dès-là ils sont mariés, puisque, selon les jurisconsultes, il n'est requis que le consentement pour les noces ; et qu'outre cela, *Chimène* est à lui par la victoire qu'il obtient sur *don Sanche*, et par l'arrêt qu'en donne le roi.

Mais ce n'est pas la seule loi qu'on voit enfreinte en cet endroit de ce poëme : il en omet une autre bien plus importante, puisqu'elle choque les bonnes mœurs comme les régles de la poésie dramatique. Et pour connoître cette vérité, il faut savoir que le poëme du théâtre fut inventé pour instruire en divertissant, et que c'est sous cet agréable habit que se déguise la philosophie, de peur de paroître trop austère aux yeux du monde ; et c'est par lui, s'il faut ainsi dire, qu'elle semble dorer les pillules, afin qu'on les prenne sans répugnance, et qu'on se trouve guéri presque sans avoir connu le remède. Aussi ne manque-t-elle jamais de nous montrer sur la scène la vertu récompensée, et le vice toujours puni. Que si quelquefois l'on y voit les méchans prospérer, et les gens de bien persécutés, la face des choses ne manquant point de changer à la fin de la représentation, ne manque point aussi de faire voir le triomphe des innocens, et

le supplice des coupables ; et c'est ainsi qu'insensiblement on nous imprime en l'ame l'horreur du vice, et l'amour de la vertu.

Mais tant s'en faut que la pièce du *Cid* soit faite sur ce modèle, qu'elle est de très-mauvais exemple. L'on y voit une fille dénaturée ne parler que de ses folies, lorsqu'elle ne doit parler que de son malheur ; plaindre la perte de son amant lorsqu'elle ne doit songer qu'à celle de son père ; aimer encore ce qu'elle doit abhorrer ; souffrir en même tems et en même maison ce meurtrier et ce pauvre corps ; et, pour achever son impiété, joindre sa main à celle qui dégoutte encore du sang de son père. Après ce crime qui fait horreur, le spectateur n'a-t-il pas raison de penser, qu'il va partir un coup de foudre du ciel représenté sur la scène pour châtier cette *Danaïde ;* 1) ou, s'il sait cette autre règle qui défend d'ensanglanter le théâtre, n'a-t-il pas sujet de croire qu'aussitôt qu'elle en sera partie, un messager viendra pour le moins lui apprendre ce châtiment ? Mais cependant ni l'un ni l'autre n'arrive ; au contraire, un roi caresse cette impudique, son vice y paroit récompensé, la vertu semble bannie de la conclusion de ce poëme :

1) A quel excès d'aveuglement la jalousie porte un auteur ! Quel autre que *Scudéri* pouvait souhaiter que *Chimène* mourût d'un coup de foudre ?

il est une instruction au mal, un aiguillon pour nous y pousser, et, par ces fautes remarquables et dangereuses, directement opposé aux principales règles dramatiques.

C'étoit pour de semblables ouvrages que *Platon* n'admettoit point dans sa république toute la poésie ; mais principalement il en bannissoit cette partie, laquelle imite en agissant et par représentation, d'autant qu'elle offroit à l'esprit toutes sortes de mœurs, les vices et les vertus, les crimes et les actions généreuses, et qu'elle introduisoit aussi-bien *Atrée* comme *Nestor*. Or, ne donnant pas plus de plaisir en l'expression des bonnes actions que des mauvaises, puisque, dans la poésie comme dans la peinture, on ne regarde que la ressemblance, et que l'image de *Thersite* bien faite plaît autant que celle de *Narcisse ;* il arrivoit de là que les esprits des spectateurs étoient débauchés par cette volupté ; qu'ils trouvoient autant de plaisir à imiter les mauvaises actions qu'ils voyoient représentées avec grace, et où notre nature incline, que les bonnes qui nous semblent difficiles ; et que le théâtre étoit aussi-bien l'école des vices que des vertus. Cela, dis-je, l'avoit obligé d'exiler les poëtes de sa république ; et quoiqu'il couronnât *Homère* de fleurs, il n'avoit pas laissé de le bannir. Mais, pour modérer sa rigueur, *Aristote* qui connoissoit l'utilité de la poésie, et

principalement de la dramatique, d'autant qu'elle nous imprime beaucoup mieux les bons sentimens que les deux autres espèces, et que ce que nous voyons touche bien davantage l'ame que ce que nous entendons simplement, comme depuis l'a dit *Horace ; Aristote*, dis-je, veut en sa poëtique, que les mœurs représentées dans l'action de théâtre soient la plupart bonnes ; et que s'il y faut introduire des personnes pleines de vices, le nombre en soit moindre que des vertueuses.

Cela fait que les critiques des derniers tems ont blâmé quelques anciennes tragédies où les bonnes mœurs étoient moindres que les mauvaises ; ainsi qu'on peut voir, par exemple, dans l'*Oreste* d'*Euripide*, où tous les personnages, excepté *Pylade*, ont de méchantes inclinations. Si l'auteur que nous examinons n'eût pas ignoré ces préceptes, comme les autres dont nous l'avons déjà repris, il se fût bien empêché de faire triompher le vice sur son théâtre, et ces personnages auroient eu de meilleures intentions que celles qui les font agir. *Fernand* y auroit été plus grand politique, *Urraque* d'inclination moins basse, *don Gomez* moins ambitieux et moins insolent, *don Sanche* plus généreux, *Elvire* de meilleur exemple pour les suivantes ; et cet auteur n'auroit pas enseigné la vengeance

par la bouche même de la fille de celui dont on se venge ; *Chimène* n'auroit pas dit :

Les accommodemens ne font rien en ce point : 1)
Les affronts à l'honneur ne se réparent point.
En vain on fait agir la force ou la prudence ;
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence.

Et le reste de la troisième scène du second acte, où par-tout elle conclut à la confusion de son amant, s'il n'attente à la vie de son père. Comme quoi peut-il excuser les vers, où cette dénaturée s'écrie parlant de *Rodrigue* :

Souffrir un tel affront étant né gentilhomme !

et ceux-ci, où elle avoue qu'elle auroit de la honte pour lui, si après lui avoir commandé de ne pas tuer son père, il lui pouvoit obéir :

Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui ?
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui le consomme,
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux, ou confus,
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

Mais je découvre encore des sentimens plus cruels et plus barbares dans la quatrième scène du troisième acte, qui me font horreur. C'est où cette fille, mais plutôt ce monstre, 2) ayant

1) Voilà bien le langage de l'envie. *Scudéri* condamne de très-beaux vers que tout le monde sait par cœur, et se condamne lui-même en les répétant.

2) *Scudéri* appelle *Chimène* un monstre : et on s'étonne aujourd'hui des impudentes expressions des faiseurs de libelles !

devant ses yeux *Rodrigue* encore tout couvert d'un sang qui la devoit si fort toucher, et entendant qu'au lieu de s'excuser et de reconnoître sa faute, il l'autorise par ces vers,

> Car enfin n'attends pas de mon affection
> Un lâche repentir d'une bonne action :

elle répond, ô bonnes mœurs !

> Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien.

Si autrefois quelques-uns, comme *Marcellin* au livre vingt-septième, ont mis entre les corruptions des républiques la lecture de *Juvénal*, parce qu'il enseigne le vice, quoiqu'il le reprenne, et que pour flageller l'impureté il la montre toute nue ; que dirons-nous de ce poëme où le vice est si puissamment appuyé, où l'on en fait l'apologie, où l'on le pare des ornemens de la vertu, et enfin, où il foule aux pieds les sentimens de la nature et les préceptes de la morale ? De ces deux preuves assez claires, je passe à la troisième, qui regarde le jugement, la conduite, et la bienséance des choses ; et dès la première scène je trouve de quoi m'occuper. Il faut que j'avoue que je ne vis jamais un si mauvais physionome que le père de *Chimène*, lorsqu'il dit à la suivante de sa fille, parlant de *don Sanche* aussi-bien que de *don Rodrigue* :

> Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
> L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.

Il n'étoit point nécessaire d'une si fausse conjecture, puisque ce malheureux *don Sanche* devoit être blessé, désarmé, et pour sauver sa vie contraint d'accepter cette honteuse condition, 1) qui l'oblige à porter lui-même son épée à sa maîtresse de la part de son ennemi : cette procédure trop romanesque dément ce premier discours, étant certain que jamais un homme de cœur ne voudra vivre par cette voie. Mais ce n'est pas la seule faute de jugement que je remarque en cette scène, et ces vers qui suivent m'en découvrent encore une autre :

L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble.
Le roi doit à son fils choisir un Gouverneur,
Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur.
Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute,
Me défend de penser qu'aucun me le dispute.

Il falloit avec plus d'adresse faire savoir à l'auditeur le sujet de la querelle qui va naître, et non pas le faire dire hors de propos à cette suivante qui sert dans la maison du comte. Cette familiarité n'a point de rapport avec l'orgueil qu'il donne par-tout à ce personnage : mais il seroit à souhaiter pour lui qu'il eût corrigé de

1) Remarquez que dans les mœurs de la chevalerie, et dans tous les romans qui en ont parlé, cette condition n'était point honteuse. De plus, cette victoire de *Rodrigue* et sa générosité sont de nouveaux motifs qui excusent la tendresse de *Chimène*.

cette sorte tout ce qu'il fait dire à ce comte de *Gormas*, afin que d'un capitan ridicule il eût fait un honnête homme, tout ce qu'il dit étant plus digne d'un fanfaron que d'une personne de valeur et de qualité. Et pour ne vous donner pas la peine d'aller vous en éclaircir dans son livre, voyez en quels termes il fait parler ce capitaine *Fracasse :*

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'étoit dû qu'à moi. . . .
Les exemples vivans ont bien plus de pouvoir.
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années
Que ne puisse égaler une de mes journées ?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui ;
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
Grenade et l'Arragon tremblent quand ce fer brille.
Mon nom sert de rempart à toute la Castille.
Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
Et si vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de rois.
Chaque jour, chaque instant, entasse pour ma gloire
Laurier dessus laurier, victoire sur victoire.
Le prince, pour essai de générosité,
Gagneroit des combats marchant à mon côté ;
Loin des froides leçons qu'à mon bras on préfère,
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire.
Et par là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras. . . .
Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
Tout l'état périra s'il faut que je périsse. . . .
D'un sceptre qui sans moi tomberoit de sa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne ;

Et ma tête en tombant feroit choir sa couronne.
Mais t'attaquer à moi ! qui t'a rendu si vain ?
Sais-tu bien qui je suis ? . . . .
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse :
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire.
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.
On te croiroit toujours abattu sans effort ;
Et j'aurois seulement le regret de ta mort.
Retire-toi d'ici . . . .
Es-tu si las de vivre ? . . . .

Je croirois assurément qu'en faisant ce rôle l'auteur auroit cru faire parler *Matamore*, et non pas le comte, si je ne voyois que presque tous ses personnages ont le même style, et qu'il n'est pas jusqu'aux femmes qui ne s'y piquent de bravoure. Il s'est, à mon avis, fondé sur l'opinion commune, qui donne de la vanité aux Espagnols ; mais il l'a fait avec assez peu de raison, ce me semble, puisque par-tout il se trouve d'honnêtes gens. Et ce seroit une chose bien plaisante, si parce que les Allemands et les Gascons ont la réputation d'aimer à boire et à dérober, il alloit un jour avec une égale injustice nous faire voir sur la scène un seigneur de l'une de ces nations qui fût ivre, et l'autre coupeur de bourses. Les Espagnols sont nos ennemis, il est vrai ; mais on n'est pas moins bon

François pour ne les croire pas tous hypocondriaques. Et nous avons parmi nous un exemple si illustre, et qui nous fait si bien voir que la profonde sagesse et la haute vertu peuvent naître en Espagne, qu'on n'en sauroit douter sans crime. Je parlerois plus clairement de cette divine personne, si je ne craignois de profaner son nom sacré, 1) et si je n'avois peur de commettre un sacrilége, en pensant faire un acte d'adoration. Mais étant encore si éloigné des dernières fautes de jugement que je connois et que je dois montrer en cet ouvrage, je m'arrête trop à ces premières, que vous verrez suivies de beaucoup d'autres plus grandes. La seconde scène du *Cid* n'est pas plus judicieuse que celle qui la précède; car cette suivante n'y fait que redire ce que l'auditeur vient à l'heure même d'apprendre. C'est manquer d'adresse, et faire une faute que les préceptes de l'art nous enseignent d'éviter toujours, parce que ce n'est qu'ennuyer le spectateur, et qu'il est inutile de raconter ce qu'il a vu. Si bien que le poëte doit prendre des tems derrière les rideaux, pour en instruire les personnages, sans persécuter ainsi ceux qui les écoutent. La troisième scène est

1) Les plus impudens satyriques sont souvent les plus sots flatteurs. A quel propos louer ici la reine, quand il ne s'agit que des rodomontades du comte de *Gormas*? Il croyait par cet artifice mettre la reine de son parti.

encore plus défectueuse, en ce qu'elle attire en son erreur toutes celles ou parlent l'Infante ou *don Sanche :* je veux dire qu'outre la bienséance mal observée, en un amour si peu digne d'une fille de roi, et l'une et l'autre tiennent si peu dans le corps de la pièce, et sont si peu nécessaires à la représentation, qu'on voit clairement que *donna Urraque* n'y est que pour faire jouer la *Beauchâteau*, et le pauvre *don Sanche*, pour s'y faire battre par *don Rodrigue*. Et cependant il nous est enjoint par les maîtres de ne mettre rien de superflu dans la scène. Ce n'est pas que j'ignore que les épisodes font une partie de la beauté d'un poëme ; mais il faut, pour être bons, qu'ils soient plus attachés au sujet. Celui qu'on prend pour un poëme dramatique est de deux façons : car il est ou simple, ou mixte : nous appelons simple celui qui, étant un et continué, s'achève en un manifeste changement, au contraire de ce qu'on attendoit, et sans aucune reconnoissance. Nous en avons un exemple dans l'*Ajax* de *Sophocle*, où le spectateur voit arriver tout ce qu'il s'étoit proposé. *Ajax* plein de courage, ne pouvant endurer d'être méprisé, se met en furie ; et après qu'il est revenu à soi, rougissant des actions que la rage lui a fait faire, et vaincu de honte, il se tue. En cela il n'y a rien d'admirable ni de nouveau. Le sujet mêlé, ou non simple,

s'achemine à sa fin avec quelque changement opposé à ce qu'on attendoit, ou quelque reconnoissance, ou tous les deux ensemble. Celui-ci, étant assez intrigué de soi, ne recherche presque aucun embellissement : au lieu que l'autre, étant trop nu, a besoin d'ornemens étrangers. Ces amplifications, qui ne sont pas tout-à-fait nécessaires, mais qui ne sont pas aussi hors de la chose, s'appellent épisodes chez *Aristote* : et l'on donne ce nom à tout ce que l'on peut insérer dans l'argument, sans qu'il soit de l'argument même. Ces épisodes qui sont aujourd'hui fort en usage, sont trouvés bons lorsqu'ils aident à faire quelque effet dans le poëme : comme anciennement le discours d'*Agamemnon*, de *Teucer*, de *Ménélaüs*, et d'*Ulysse*, dans l'*Ajax* de *Sophocle*, servoit pour empêcher qu'on ne privât ce héros de sépulture : ou bien lorsqu'ils sont nécessaires, ou vraisemblablement attachés au poëme, qu'*Aristote* appelle épisodique, quand il pèche contre cette dernière règle. Notre auteur, sans doute, ne savoit pas cette doctrine, puisqu'il se fût bien empêché de mettre tant d'épisodes dans son poëme, qui, étant mixte, n'en avoit pas besoin ; ou si sa stérilité ne lui permettoit pas de le traiter sans cette aide, il y en devoit mettre qui ne fussent pas irréguliers. Il auroit sans doute banni *Donna Urraque*, *don Sanche*, et *don Arias*, et n'auroit pas

eu tant de feu à leur faire dire des pointes, ni tant d'ardeur à la déclamation, qu'il ne se fût souvenu que pas un de ces personnages ne servoit aux incidens de son poëme, et n'y avoit aucun attachement nécessaire.

Je vois bien, pour parler aussi des modernes, que, dans la belle *Mariamne*, 1) ce discours des songes, que M. *Tristan* a mis en la bouche de *Phérore*, n'étoit pas absolument nécessaire: mais étant si bien lié avec la vision que vient d'avoir *Hérode*; il y ajoute une beauté merveilleuse: vision, dis-je, qui fait elle-même une partie du sujet, et dont les présages qu'on en

1) La belle *Mariamne* dont parle *Scudéri* est un très-mauvais ouvrage, mais très-passable pour le tems où il fut composé. On joua cette *Mariamne* de *Tristan* quelques mois avant le *Cid*. Voici ce discours de *Phérore* qui ajoute une beauté merveilleuse:

Quelles fortes raisons apportoit ce docteur,
Qui soutient que le songe est toujours un menteur?
Il disoit que l'humeur qui dans nos corps domine
A voir certains objets souvent nous détermine:
Le flegme humide et froid, se portant au cerveau,
Y vient représenter des brouillards et de l'eau:
La bile ardente et jaune, aux qualités subtiles,
N'y dépeint que combats, qu'embrasemens de villes:
Le sang, qui tient de l'air, et répond au printems,
Rend les moins fortunés en leurs songes contens, etc.

Ces vers si déplacés dans une tragédie, sont une malheureuse imitation d'un des beaux endroits de *Pétrone*.

Somnia quæ ludunt animos volitantibus umbris.

tire, sont fondés sur une que ce prince avoit eue autrefois au bord du Jourdain. Il n'en est pas ainsi de nos bouches inutiles; ce qu'elles disent n'est pas seulement superflu, mais les personnages le sont eux-mêmes. Depuis cette dernière cascade, le jugement de l'auteur ne bronche point, jusqu'à l'ouverture du second acte : mais en cet endroit, s'il m'est permis d'user de ce mot, il fait encore une disparate. Il vient un certain *don Arias* de la part du roi, qui, à vrai dire, n'y vient que pour faire des pointes sur les lauriers et sur la foudre, et pour donner sujet au comte de *Gormas* de pousser une partie des rodomontades que je vous ai montrées. On ne sait ce qui l'amène; il n'explique point quelle est sa commission; et pour conclusion de ce beau discours, il s'en retourne comme il est venu. L'auteur me permettra de lui dire qu'on voit bien qu'il n'est pas homme d'éclaircissement ni de procédé.

Quand deux grands ont querelle, et que l'un est offensé à l'honneur, ce sont des oiseaux qu'on ne laisse point aller sur leur foi : le prince leur donne des gardes à tous deux, qui lui répondent de leurs personnes, et qui ne souffriroient pas que le fils de l'un vînt faire un appel à l'autre : aussi voyons-nous bien la dangereuse conséquence dont cette erreur est suivie; et, par les maximes de la conscience, le roi ou l'auteur sont coupables de la

mort du comte, s'ils ne s'excusent en disant qu'ils n'y pensoient pas, puisque le commandement que fait après le roi de l'arrêter n'est plus de saison. Dans la troisième scène de ce même acte, les délicats trouveront encore que le jugement pèche, lorsque *Chimène* dit que *Rodrigue* n'est pas gentilhomme s'il ne se venge de son père : ce discours est plus extravagant que généreux dans la bouche d'une fille ; et jamais aucune ne le diroit, quand même elle en auroit la pensée.

Les plus critiques trouveroient peut-être aussi que la bienséance voudroit que *Chimène* pleurât enfermée chez elle, et non pas aux pieds du roi, sitôt après cette mort. Mais donnons ce transport à la grandeur de ses ressentimens, et à l'ardent desir de se venger, que nous savons pourtant bien qu'elle n'a point, quoiqu'elle le dût avoir.

Insensiblement nous voici arrivés au troisième acte, qui est celui qui a fait battre des mains à tant de monde, crier miracle à tous ceux qui ne savent pas discerner le bon or d'avec l'alchimie, et qui seul a fait la fausse réputation du *Cid*. *Rodrigue* y paroit d'abord chez *Chimène* avec une épée qui fume encore du sang tout chaud qu'il vient de faire répandre à son père : et, par cette extravagance si peu attendue, il donne de l'horreur à tous les judicieux qui le voient, et qui savent que ce corps est encore dans la maison;

Cette épouvantable procédure 1) choque directement le sens commun : et quand *Rodrigue* prit la résolution de tuer le comte, il devoit prendre celle de ne revoir jamais sa fille. Car de nous dire qu'il vient pour se faire tuer par *Chimène*, c'est nous apprendre qu'il ne vient que pour faire des pointes : les filles bien nées n'usurpent jamais l'office des bourreaux : c'est une chose qui n'a point d'exemple, et qui seroit supportable dans une élégie à *Philis*, où le poëte peut dire qu'il veut mourir d'une belle main ; mais non pas dans le grave poëme dramatique, qui représente sérieusement les choses comme elles doivent être. Je remarque, dans la troisième scène, que notre nouvel *Homére* s'endort encore, et qu'il est hors d'apparence qu'une fille de la condition de *Chiméne* n'ait pas une de ses amies chez elle, aprés un si grand malheur que celui qui vient de lui arriver, et qui les obligeoit toutes de s'y rendre, pour adoucir sa douleur par quelques consolations. Il eût évité cette faute de jugement, s'il n'eût pas manqué de mémoire pour ces deux vers qu'*Elvire* dit peu auparavant :

> Chimène est au palais de pleurs toute baignée,
> Et n'en reviendra point que bien accompagnée.

1) *Scudéri* devait au moins reprocher ce procédé, et non cette procédure, à l'auteur espagnol, dont *Corneille* imita les beautés et les défauts. Mais il était jaloux de *Corneille*, et non de *Guilain de Castro*.

Mais sans nous amuser davantage à cette contradiction, voyons à quoi sa solitude est employée. A faire des pointes exécrables, des antithèses parricides, à dire effrontément qu'elle aime, ou plutôt qu'elle adore (ce sont ses mots) ce qu'elle doit tant haïr; et, par un galimatias qui ne conclut rien, dire qu'elle veut perdre *Rodrigue*, et qu'elle souhaite ne le pouvoir pas. 1) Ce méchant combat de l'honneur et de l'amour 2) auroit au moins quelque prétexte, si le tems par son pouvoir ordinaire avoit comme assoupi les choses; mais dans l'instant qu'elles viennent d'arriver, que son père n'est pas encore dans le tombeau, qu'elle a ce funeste objet, non-seulement dans l'imagination, mais devant les yeux, la faire balancer entre ces deux mouvemens, ou plutôt pencher tout-à-fait vers celui qui la perd et la déshonore, c'est se rendre digne de cet épitaphe d'un homme en vie, mais endormi, qui dit:

Sous cette casaque noire
Repose paisiblement
L'auteur d'heureuse mémoire,
Attendant le jugement. 3)

1) C'est un des beaux vers de l'espagnol.

2) Ce combat de l'amour et de l'honneur, est ce qu'on a jamais vu de plus naturel et de plus heureux sur le théâtre d'Espagne.

3) Il est plaisant de voir *Scudéri* traiter *Corneille* d'homme sans jugement.

Ensuite de cette conversation de *Chimène* avec *Elvire*, *Rodrigue* sort de derrière une tapisserie et se présente effrontément à celle qu'il vient de faire orpheline : en cet endroit l'un et l'autre se piquent de beaux mots, de dire des douceurs, et semblent disputer la vivacité d'esprit en leurs reparties, avec aussi peu de jugement qu'en auroit un homme qui se plaindroit en musique dans une affliction, ou qui, se voyant boîteux, voudroit clocher en cadence. Mais tout à coup ce beau discoureur, *Rodrigue*, devient impudent, et dit à *Chimène*, parlant de ce qu'il a tué celui dont elle tenoit la vie,

Qu'il le feroit encor, s'il avoit à le faire.

A quoi cette bonne fille répond qu'elle ne le blâme point, qu'elle ne l'accuse point, et qu'enfin il a fort bien fait de tuer son père. O jugement de l'auteur, à quoi songez-vous? O raison de l'auditeur, qu'êtes-vous devenue? Toute cette scène est d'égale force; mais comme les géographes par un point marquent toute une province, le peu que j'en ai dit suffit pour la faire concevoir entière. Celle qui suit nous fait voir le père de *Rodrigue*, qui parle seul comme un fou, qui s'en va de nuit courir les rues, qui embrasse je ne sais quelle ombre fantastique, et qui, le plus incivil de tous les mortels, a laissé cinq cents gentilshommes chez lui qui venoient lui offrir leur épée

Mais outre que la bienséance est mal observée, j'y remarque une faute de jugement assez grande. Et pour la voir avec moi, il faut se souvenir que *Fernand* étoit le premier roi de Castille, c'est-à-dire, roi de deux ou trois petites provinces. De sorte qu'outre qu'il est assez étrange que cinq cents gentilshommes se trouvent à la fois chez un de leurs amis qui a querelle, la coutume étant, en ces occasions, qu'après avoir offert leurs services et leur épée, les uns sortent à mesure que les autres entrent; il est encore plus hors d'apparence qu'une aussi petite cour que celle de Castille étoit alors pût fournir cinq cents gentilshommes à *don Diegue*, et pour le moins autant au comte de *Gormas*, si grand seigneur, et tant en réputation, sans ceux qui demeuroient neutres, et ceux qui restoient auprès de la personne du roi. C'est une chose entiérement éloignée du vraisemblable, et qu'à peine pourroit faire la cour d'Espagne en l'état où sont les choses maintenant. Aussi voit-on bien que cette grande troupe est moins pour la querelle de *Rodrigue*, que pour lui aider à chasser les Maures. Et quoique les bons seigneurs n'y songeassent pas, l'auteur, qui fait leur destinée, les a bien su forcer malgré qu'ils en eussent à s'assembler, et sait lui seul à quel usage on les doit mettre. Le quatriéme acte commence par une scène où *Chimène*, aimant son pére à l'accoutumée, s'informe soigneusement du

succès des armes de *Rodrigue*, et demande s'il n'est point blessé. Cette scène est suivie d'une autre, qu'il suffit de dire que fait l'infante, pour dire qu'elle est inutile. Mais en cet endroit il faut que je dise que jamais roi ne fut si mal obéi que *don Fernand*, puisqu'il se trouve que, malgré l'ordre qu'il avoit donné dès le second acte de munir le port, sur l'avis qu'il avoit que les Maures venoient l'attaquer, il se trouve, dis-je, que Séville étoit prise, son trône renversé, et sa personne et celle de ses enfans perdues, si le hasard n'eût assemblé ces bienheureux amis de *don Diegue*, qui aident *Rodrigue* à le sauver. Et certes le roi, qui témoigne qu'il n'ignore point ce désordre, a grand tort de ne punir pas ces coupables, puisque c'est par leur seule négligence que l'autre fait,

. . . . . Que d'un commun effort
Les Maures et la mer entrent dedans le port.

Mais il me permettra de lui dire que cela n'a pas grande apparence, vu que la nuit on ferme les havres d'une chaîne, principalement ayant la guerre, et de plus des avis certains que les ennemis approchent. Ensuite il dit, parlant encore des Maures :

. . . . . Ils ancrent, ils descendent.

Ce n'est pas savoir le métier dont il parle; car, en ces occasions où l'évènement est douteux, on ne

mouille point l'ancre, afin d'être plus en état de faire retraite si l'on s'y voit forcé.

Mais je ne suis pas encore à la fin de ses fautes; car, pour découvrir le crime de *Chimène*, le roi s'y sert de la plus méchante finesse du monde; et, malgré ce que le théâtre demande de sérieux en cette occasion, il fait agir ce sage prince comme un enfant qui seroit bien enjoué, en la quatrième scène du quatrième acte. Là, dans une action de telle importance, où sa justice devoit être balancée avec la victoire de *Rodrigue*, au lieu de la rendre à *Chimène*, qui feint de la lui demander, il s'amuse à lui faire pièce, veut éprouver si elle aime son amant; et, en un mot, le poëte lui ôte sa couronne de dessus la tête pour le coëffer d'une marote. Il devoit traiter avec plus de respect la personne des rois, que l'on nous apprend être sacrée, et considérer celui-ci dans le trône de Castille, et non pas comme sur le théâtre de *Mondori*. Mais toute grossière qu'est cette fourbe, elle fait pourtant donner cette criminelle dans le piége qu'on lui tend, et découvrir aux yeux de toute la cour, par un évanouissement, l'infame passion qui la possède. Il ne lui sert de rien de vouloir cacher sa honte par une finesse aussi mauvaise que la première, étant certain que, malgré ce quolibet qui dit

Qu'on se pâme de joie ainsi que de tristesse,

la cause de la sienne est si visible, que tous ceux

qui ont l'ame grande desireroient qu'elle fût morte, et non pas seulement évanouie. Ainsi le quatrième acte s'achève, après que *Fernand* a fait la plus injuste ordonnance que prince imagina jamais. Le dernier n'est pas plus judicieux que ceux qui l'ont devancé. Dès l'ouverture du théâtre, *Rodrigue* vient en plein jour revoir *Chimène*, avec autant d'effronterie que s'il n'en avoit pas tué le père, et la perd d'honneur absolument dans l'esprit de tout un peuple qui le voit entrer chez elle. Mais si je ne craignois de faire le plaisant mal à propos, je lui demanderois volontiers s'il a donné de l'eau bénite en passant à ce pauvre mort, qui vraisemblablement est dans la salle. Leur seconde conversation est de même style que la première; elle lui dit cent choses dignes d'une prostituée, pour l'obliger à battre ce pauvre sot de *don Sanche*; et pour conclusion, elle ajoute avec une impudence épouvantable :

Te dirai-je encor plus? Va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
Et, si jamais l'amour échauffa tes esprits,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix. 1)
Adieu; ce mot lâché me fait rougir de honte.

Elle a bien raison de rougir et de se cacher après une action qui la couvre d'infamie, et qui la rend

1) Ces vers contribuèrent plus qu'aucun autre endroit au succès du cinquième acte.

indigne de voir la lumière La seconde et troisième scène n'est qu'une continuelle extravagance de notre infante superflue. La quatrième, qui se passe entre *Elvire* et *Chimène*, ne sert non plus au sujet. La cinquième qui fait arriver *don Sanche*, me fait aussi vous avertir que vous preniez garde que, dans le petit espace de tems qui s'écoule à réciter cent quarante vers, l'auteur fait aller *Rodrigue* s'armer chez lui, se rendre au *lieu* du combat, se battre, être vainqueur, désarmer *don Sanche*, lui rendre son épée, lui ordonner de l'aller porter à *Chimène*, et le tems qu'il faut à *don Sanche* pour venir de la place chez elle: tout cela se fait pendant qu'on récite cent quarante vers, ce qui est absolument impossible, et qui doit passer pour une grande faute de conduite.

Quand nous voulons prendre ainsi des tems au théâtre, il faut que la musique ou les chœurs qui font la distinction des actes nous en donnent le moyen dans cet intérvalle; car autrement les choses ne doivent être représentées que de la même façon qu'elles peuvent arriver naturellement. Dans toute cette scène dont je parle, *Chimène* joue le personnage d'une furie, sur l'opinion qu'elle a que *Rodrigue* est mort, et dit au misérable *don Sanche* tout ce qu'elle devoit raisonnablement dire à l'autre quand il eut tué son

père. 1) Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose d'agréable en cette erreur, mais elle n'est pas judicieusement traitée : il en falloit moins pour être bonne, parce qu'il est hors d'apparence qu'au milieu de ce grand flux de paroles, *don Sanche*, pour la désabuser, ne puisse pas prendre le tems de lui crier, il n'est pas mort. Comme ils en sont là, le roi et toute la cour arrivent; et c'est devant cette grande assemblée que dame *Chimène* lève le masque, qu'elle confesse ingénuement ses folies dénaturées; et que pour les achever, voyant que *Rodrigue* est en vie, elle prononce enfin un *oui* 2) si criminel, qu'à l'instant même le remords de sa conscience la force de dire :

Sire, quelle apparence, en ce triste hyménée,
Qu'un même jour commence et finisse mon deuil,
Mette en mon lit Rodrigue, et mon père au cercueil?
C'est trop d'intelligence avec son homicide;
Vers ces mânes sacrés c'est me rendre perfide,
Et souiller mon honneur d'un reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel.

Demeurons-en d'accord avec elle, puisque c'est la seule chose raisonnable qu'elle a dite. Et avant

1) Quelle pitié ! Quoi! *Chimène* devait dire à *Rodrigue* qu'il avait pris le comte de *Gormas* en traître !

2) Elle ne prononce point ce *oui*; elle parle avec beaucoup de décence.

que passer de la conduite de ce poëme à la censure des vers, disons encore que le théâtre en est si mal entendu, qu'un même lieu représentant l'appartement du roi, celui de l'infante, la maison de *Chimène*, et la rue, presque sans changer de face, le spectateur ne sait le plus souvent où sont les acteurs.

Maintenant, pour la versification, j'avoue qu'elle est la meilleure de cet auteur; mais elle n'est point assez parfaite pour avoir dit lui-même qu'il quitte la terre, que son vol le cache dans les cieux, qu'il y rit du désespoir de tous ceux qui l'envient, et qu'il n'a point de rivaux qui ne soient fort honorés quand il daigne les traiter d'égal. Si le *Malherbe* en avoit dit autant, je doute même si ce ne seroit point trop. Mais voyons un peu si ce soleil qui croit être aux cieux est sans tache, ou si, malgré son éclat prétendu, nous aurons la vue assez forte pour le regarder fixement, et pour les appercevoir. Je commence par le premier vers de la pièce:

Entre tous les amans dont la jeune ferveur. 1)

C'est parler françois en allemand, que de donner de la jeunesse à la ferveur. Cette épithète n'est pas en son lieu; et fort improprement nous dirions, ma jeune peine, ma jeune inquiétude, ma jeune

1) Voyez le jugement de l'académie.

crainte, et mille autres semblables termes impropres.

Ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs desirs.

Cela manque de construction: et pour qu'elle y fût, il falloit dire, à mon avis : Ce n'est pas que *Chimène* écoute leurs soupirs; ni que d'un regard propice elle anime leurs desirs.

Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille.

Ici tout de même; il falloit dire, a passé pour une merveille.

L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble.

Ce mot d'à présent est trop bas pour les vers : et qui s'assemble, est superflu; il suffisoit de dire, l'heure m'appelle au conseil.

Deux mots dont tous vos sens doivent être charmés.

Il n'est point vrai qu'une bonne nouvelle charme tous les sens, puisque la vue, l'odorat, le goût, ni l'attouchement, n'y peuvent avoir aucune part. Cette figure qui fait prendre une partie pour le tout, et qui chez les savans s'appelle synecdoche, est ici trop hyperbolique.

Et je vous vois pensive et triste chaque jour
L'informer avec soin comme va son amour.

Cela n'est pas bien dit; il devoit y avoir, et je vous vois pensive et triste chaque jour vous in-

former, et non pas l'informer, comme quoi va son amour, et non pas comme va son amour.

Que je meurs s'il s'achève, et ne s'achève pas.

Pour la construction, il falloit dire, que je meurs s'il s'achève, et s'il ne s'achève pas.

Elle rendra le calme à vos esprits flottans.

Je ne tiens pas que cette façon de faire flotter les esprits soit bonne; joint qu'il falloit dire l'esprit, parce que les esprits en pluriel *s'entendent* des vitaux et des animaux, et non pas de cette haute partie de l'ame où réside la volonté.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

Ce vers, si je ne me trompe, n'est pas loin du galimatias.

Le prince pour essai de générosité....

Ce mot d'essai, et celui de générosité, étant si près l'un de l'autre, font une fausse rime dans le vers, bien désagréable, et que l'on doit toujours éviter.

Gagneroit des combats marchant à mon côté.

On dit bien gagner une bataille; mais on ne dit point, gagner un combat.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

La césure manque à ce vers.

Le premier dont ma race ait vu rougir le front.

Je trouve que le front d'une race est une assez

étrange chose ; il ne falloit plus que dire, le bras de ma lignée, et les cuisses de ma postérité.

Qui tombe sur son chef, rejaillit sur mon front.

Cette facon de dire le chef pour la tête est hors de mode, et l'auteur du *Cid* a tort d'en user si souvent.

. . . . Au surplus, pour ne te point flatter.

Ce mot de surplus est de chicane, et non de poésie, ni de la cour.

Se faire un beau rempart de mille funérailles.

J'aurois bâti ce rempart de corps morts et d'armes brisées, et non pas de funérailles. Cette phrase est extravagante, et ne veut rien dire.

Plus l'offenseur est cher. . . . . .

Ce mot d'offenseur n'est point françois ; et quoique son auteur se croie assez grand homme pour enrichir la langue, et qu'il use souvent de ce terme nouveau, je pense qu'on le renvoiera avec *Isnel*.

A mon aveuglement rendez un peu de jour.

On ne peut rendre le jour à l'aveuglement, mais oui bien à l'aveugle.

Allons, mon ame, et puisqu'il faut mourir. . . .

J'aimerois autant dire, allons, moi-même, et puisqu'il faut mourir. Cette exclamation n'a point de sens.

Respecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte assurée.

Ce mot d'égarée n'est mis que pour rimer, et n'a nulle signification en cet endroit.

Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.

Je ne sais dans quel aphorisme d'*Hippocrate* l'auteur a remarqué qu'une mauvaise action corrompe le sang; mais, contre ce qu'il dit, je crois plus raisonnablement que *Rodrigue* l'a tout brûlé par cette noire mélancolie qui le possède.

. . . . . Ce grand courage cède.
. . . . . Il y prend grande part.
. . . . . Un si grand crime.
. . . . . Et quelque grand qu'il fût.

Pour un grand poëte, voilà bien des grandeurs qui se touchent.

Pour le faire abolir sont plus que suffisans.

Sont plus que suffisans, est une façon de parler basse et populaire, qui ne veut rien dire; non plus qu'une autre, dont il se sert quand il dit:

. . . . . Faire l'impossible.

A le bien prendre, c'est ne vouloir rien faire, que de vouloir faire ce qu'on ne peut faire. On pardonne ces fautes aux petites gens qui s'en servent, mais non pas aux grands auteurs, tels que le croit être celui du *Cid*.

Il dit en parlant de la querelle de *don Diegue* :

Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder.

Il faut dire, pour n'être pas accordée, car elle ne s'accorde point elle-même.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

Ce premier coup est une phrase trop basse pour la poésie.

Vous laissez choir ainsi ce généreux courage.

Faire choir un courage n'est pas proprement parler.

Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat.

Outre que cette parole de *s'abat* a le son trop approchant de celui du sabat, il falloit dire, est abattu, et non pas, s'abat.

Le Portugal se rendre, et ses nobles journées
Porter delà les mers ses hautes destinées.

Il falloit dire ses grands exploits ; car ses nobles journées ne disent rien qui vaille.

Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers.

Le mot d'*arborer*, fort bon pour les étendards, ne vaut rien pour les arbres ; il falloit y mettre *planter*.

Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,

Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus, sur celle qui me reste.

Ces quatre vers, que l'on a trouvé si beaux, ne sont pourtant qu'une happelourde : car premièrement ces yeux fondus donnent une vilaine idée à tous les esprits délicats. On dit bien fondre en larmes, mais on ne dit point fondre les yeux. De plus, on appelle bien une maîtresse la moitié de sa vie, mais on ne nomme point un père ainsi. Et puis, dire que la moitié d'une vie a tué l'autre moitié, et qu'on doit venger cette moitié sur l'autre moitié, et parler et marcher avec une troisième vie, après avoir perdu ces deux moitiés, tout cela n'est qu'une fausse lumière, qui éblouit l'esprit de ceux qui se plaisent à la voir briller.

Il déchire mon cœur sans partager mon ame.

Ce vers n'est encore à mon avis qu'un galimatias pompeux : car le cœur et l'ame sont tous deux pris en ce sens pour la partie où résident les passions.

Quoi ! du sang de mon père encor toute trempée !

Ce vers me fait souvenir qu'il y en a un autre tout pareil qui dit :

Quoi ! du sang de Rodrigue encor toute trempée !

Cette conformité de mots, de rime et de pensée, montre une grande stérilité.

. . . . . Mais sans quitter l'envie.

Il falloit dire, sans perdre l'envie ; ce mot de quitter n'est pas en son lieu.

Aux traits de ton amour, ni de ton désespoir.

Ce mot de trait en cette signification est populaire; et s'il eût dit aux effets, la phrase eût été bien plus noble.

Vigueur, vainqueur, trompeur, peur.

Ce sont quatre fausses rimes qui se touchent, et qu'un esprit exact ne doit pas mettre si près.

Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.

Ce n'est point parler françois; on dit finis, ou terminés; et le mot de cessés ne se met jamais comme il est là.

Où fut jadis l'affront que ton courage efface.

Ce jadis ne vaut rien du tout en cet endroit, parce qu'il marque une chose faite il y a long-tems; et nous savons qu'il n'y a que quatre ou cinq heures que *don Diegue* a reçu le soufflet dont il entend parler.

. . . . . Et le sang qui m'anime.

L'auteur n'est pas bon anatomiste: ce n'est point le sang qui anime, car il a besoin lui-même d'être animé par les esprits vitaux qui se forment au cœur, et dont il n'est, pour user du terme de l'art, que le véhicule.

. . . . . Leur brigade étoit prête.

Cinq cents hommes est un trop grand nombre

pour ne l'appeler que brigade : il y a des régimens entiers qui n'en ont pas davantage : et quand on se pique de vouloir parler des choses selon les termes de l'art, il en faut savoir la véritable signification, autrement on paroît ridicule en voulant paroître savant.

Tant à nous voir marcher en si bon équipage.

C'est encore parler de la guerre en bon bourgeois qui va à la garde ; au lieu de ce vilain mot d'équipage, qui ne vaut rien là, il falloit dire en si bon ordre.

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant.

Tout de même, ce combat des Maures fait de nuit n'étoit point une bataille.

Que ce jeune seigneur endosse le harnois.

Ce jeune seigneur qui endosse le harnois, est du tems de moult, de pieça et d'ainçois.

. . . . . Et leurs terreurs s'oublient.

Cela ne vaut rien : on doit diré finissent, cessent, ou se dissipent ; car ces terreurs qui s'oublient elles-mêmes ne sont qu'un pur galimatias.

. . . . . Contrefaites le triste.

Ce mot de contrefaites est trop bas pour la poésie : on doit dire, feignez d'être triste. Il y a encore cent fautes pareilles dans cette pièce, soit pour la phrase, ou pour la construction : mais,

sans m'arrêter davantage, je veux passer de l'examen des vers à la preuve des larcins, aussitôt que, pour montrer comme cet auteur est stérile, j'aurai fait remarquer combien de fois dans son poëme il a mis les pauvres lauriers si communs; voyez-le, je vous en supplie.

Ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
Laurier dessus laurier, victoire sur victoire.
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers.
Tout couvert de lauriers, craignez encor la foudre.
Mille et mille lauriers dont sa tête est couverte.
Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers.
J'irai sous mes cyprés accabler ses lauriers.
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers.
Lui gagnant un laurier vous impose silence.

La dernière partie de mon ouvrage ne me donne pas plus de peine que les autres. Le *Cid* est une comédie espagnole, dont presque tout l'ordre, scène pour scène, et toutes les pensées de la françoise sont tirées : et cependant, ni *Mondori*, ni les affiches, ni l'impression, n'ont appelé ce poëme, ni traduction, ni paraphrase, ni seulement imitation ; mais bien en ont-ils parlé comme d'une chose qui seroit purement à celui qui n'en est que le traducteur ; et lui-même a dit, comme un autre a déjà remarqué,

Qu'il ne doit qu'à lui seul toute sa renommée. 1)

1) Voyez l'épître de *Corneille* à *Ariste*, après les corrections et changemens du Cid.

Mais sans perdre une chose si précieuse que le tems, trouvez bon que je m'acquitte de ma promesse, et que je fasse voir que j'entends aussi l'espagnol. 1)

Aprés ce que vous venez de voir, jugez, lecteur, si un ouvrage dont le sujet ne vaut rien, qui choque les principales règles du poëme dramatique, qui manque de jugement en sa conduite, qui a beaucoup de méchans vers, et dont presque toutes les beautés sont dérobées, peut légitimement prétendre à la gloire de n'avoir point été surpassé, que lui attribue son auteur avec si peu de raison. Peut-être sera-t-il assez vain pour *penser que l'envie m'aura fait écrire ;* mais je vous conjure de croire qu'un vice si bas n'est point en mon ame, et qu'étant ce que je suis, si j'avois de l'ambition, elle auroit un plus haut objet que la renommée de cet auteur. Au reste, on m'a dit qu'il prétend en ses réponses examiner les œuvres des autres, au lieu de tâcher de justifier les siennes. Mais outre que cette procédure n'est pas bonne, nos erreurs ne le pouvant pas rendre innocent, je veux le relever de cette peine pour ce qui me regarde, en avouant ingénuement que je crois qu'il y a beaucoup de fautes dans mes ouvrages, que

1) Comme nous avons imprimé les passages tirés de l'espagnol au bas du *Cid*, nous ne les répétons pas ici.

je ne vois point; et confessant même à ma honte qu'il y en a beaucoup que je vois, et que ma négligence y laisse. Aussi ne prétends-je pas faire croire que je suis parfait, et je ne me propose autre fin que de montrer qu'il ne l'est pas tant qu'il le croit être. Et certainement, comme je n'aime point cette guerre de plume, j'aurois caché ses fautes, comme je cache son nom et le mien, si, pour la réputation de tous ceux qui font des vers, je n'avois cru que j'étois obligé de faire voir à l'auteur du *Cid* qu'il se doit contenter de l'honneur d'être citoyen d'une si belle république, sans s'imaginer mal à propos qu'il en peut devenir le tyran.

LETTRE APOLOGETIQUE,

OU

RÉPONSE DE P. CORNEILLE

Aux observations de Scudéri, *sur le* Cid. *)

MONSIEUR,

Il ne vous suffit pas que votre libelle *a*) me déchire en public; vos lettres me viennent quereller jusque dans mon cabinet, et vous m'envoyez d'injustes accusations, lorsque vous me devez pour le moins des excuses. Je n'ai point fait la pièce que vous m'imputez et qui vous pique; je l'ai reçue de Paris avec une lettre qui m'a appris le nom de son auteur; il l'adresse à un de nos amis, qui vous en pourra donner plus de lumière. Pour moi, bien que je n'aie guère de jugement, si l'on s'en rapporte à vous, je n'en ai pas si peu que d'offenser une personne de si haute condition, *b*)

*) Les notes qui sont au bas de cette lettre apologétique, sont de l'édition de 1739.

a) Les observations sur le *Cid*.

b) Le cardinal de *Richelieu*.

et de craindre moins ses ressentimens que les vôtres. Tout ce que je vous puis dire, c'est que je ne doute ni de votre noblesse, ni de votre vaillance, *a*) et qu'aux choses de cette nature, où je n'ai point d'intérêt, je crois le monde sur sa parole. Ne mêlons point de pareilles difficultés parmi nos différens. Il n'est pas question de savoir de combien vous êtes plus noble ou plus vaillant que moi, pour juger de combien le *Cid* est meilleur que *l'Amant libéral*. *b*) Les bons esprits trouvent que vous avez fait un chef-d'œuvre de doctrine et de raisonnement en vos observations. La modestie et la générosité que vous y témoignez leur semblent des pièces rares; et sur-tout votre procédé merveilleusement sincère et cordial en-

a) *Scudéri*, dans une de ses lettres adressées à *Corneille*, s'éleva beaucoup au-dessus de lui par sa naissance et sa noblesse, et fit une espèce de défi ou d'appel à *Corneille :* ce qui apprêta beaucoup à rire, et donna lieu à plusieurs pièces qui parurent dans ce tems. Ces pièces ne sont ni assez belles ni assez intéressantes pour être rapportées ici : outre qu'elles ne regardent en rien la critique ou l'apologie du *Cid*.

Scudéri le prenoit d'un ton fort haut lorsqu'il s'agissoit de noblesse : il étoit gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Voyez ce qu'en dit le voyage de *Bachaumont* et *Chapelle*.

b) *L'amant libéral*, tragi-comédie composée par *Scudéri*.

vers un ami. Vous protestez de ne me point dire d'injures ; incontinent après, vous m'accusez d'ignorance en mon métier, et de manque de jugement en la conduite de mon chef-d'œuvre; appelez-vous cela des civilités d'auteur ? Je n'aurois besoin que du texte de votre libelle, et des contradictions qui s'y rencontrent, pour vous convaincre de l'un et de l'autre de ces défauts. Ne vous êtes-vous pas souvenu que le *Cid* a été représenté trois fois au Louvre, et deux fois à l'hôtel de *Richelieu ?* Quand vous avez traité la pauvre *Chimène* d'impudique, de prostituée, de parricide, de monstre, ne vous êtes-vous pas souvenu que la reine, les princesses, et les plus vertueuses dames de la cour et de Paris, l'ont reçue et caressée en fille d'honneur ? Quand vous m'avez reproché mes vanités, et nommé le comte de *Gormas a*) un capitan de comédie, vous ne vous êtes pas souvenu que vous avez mis un *A qui lit* au-devant de *Ligdamon*, *b*) ni des autres chaleurs poétiques et militaires qui font rire le lecteur,

a) Un des acteurs de la tragédie du *Cid*, dont le caractère est extrêmement fier et haut.

b) *Ligdamon*, comédie faite par *Scudéri*, au devant de laquelle il avoit mis une espèce de préface, qu'il avoit intitulée *A qui lit*, *) dans laquelle il y a une infinité de bravades ridicules et impertinentes.

*) Cet *A qui lit* répond à la formule italienne *A chi lege*, et n'est point une bravade.

presque dans tous vos livres. Pour me faire croire ignorant, vous avez tâché d'imposer aux simples, et avez avancé des maximes de théâtre de votre seule autorité, dont, quand elles seroient vraies, vous ne pourriez tirer les conséquences que vous en tirez. Vous vous êtes fait tout blanc d'*Aristote*, et d'autres auteurs que vous ne lûtes et n'entendîtes peut-être jamais, et qui vous manquent tous de garantie. Vous avez fait le censeur moral, pour m'imputer de mauvais exemples. Vous avez épluché les vers de ma pièce, jusqu'à en accuser un manque de césure ; si vous eussiez su les termes de l'art, vous eussiez dit qu'il manquoit de repos en l'hémistiche. Vous m'avez voulu faire passer pour simple traducteur, sous ombre de soixante et douze vers que vous marquez sur un ouvrage de deux mille, et que ceux qui s'y connoissent n'appelleront jamais de simples traductions. Vous avez déclamé contre moi, pour avoir tû le nom de l'auteur espagnol, bien que vous ne l'ayez appris que de moi, et que vous sachiez fort bien que je ne l'ai celé à personne, et que même j'en ai porté l'original en sa langue à monseigneur le cardinal votre maître et le mien : 1) enfin vous

1) *Corneille* appelle ici le cardinal de *Richelieu* son maître ; il est vrai qu'il en recevait une pension, et on peut le plaindre d'y avoir été réduit : mais on doit le plaindre davantage d'avoir appelé son maître un autre que le roi.

m'avez voulu arracher en un jour ce que près de trente ans d'étude m'ont acquis ; il n'a pas tenu à vous que, du premier lieu où beaucoup d'honnêtes gens me placent, je ne sois descendu au-dessous de *Claveret : a*) et pour réparer des offenses si sensibles, vous croyez faire assez de m'exhorter à vous répondre sans outrage, de peur, dites-vous, de nous repentir après tous deux de nos folies. Vous me mandez impérieusement que, malgré nos gaillardises passées, je sois encore votre ami, afin

a) *Claveret*, auteur contemporain de *Corneille* et de *Scudéri*, qui a composé plusieurs pièces tant en vers qu'en prose, lesquelles n'ont point eu d'approbation.

Ces deux ou trois lignes que *Corneille* avoit mises dans cette lettre apologétique lui attirèrent de la part de *Claveret* une lettre pleine d'impertinences et de ridicules. Elle fut imprimée et vendue publiquement ; elle est si mauvaise qu'elle ne mérite pas la peine d'être rapportée. Plusieurs mauvais auteurs affectionnés à *Claveret* firent dans ce même temps de méchantes pièces tant en vers qu'en prose, qui ne servirent qu'à faire éclater davantage le mérite du *Cid* et de son auteur. *Corneille* en vouloit à *Claveret*, parce qu'il avoit distribué une pièce intitulée l'*Auteur du vrai Cid espagnol, à son traducteur françois*, dans laquelle on prétendoit montrer que le dessein et le meilleur de la tragédie du *Cid* avoit été pillé de l'espagnol ; et cette pièce, quoique mauvaise, avoit beaucoup causé de chagrin à *Corneille*, parce que *Claveret*, avec qui il étoit ami, avoit été celui qui avoit fait courir cette pièce.

que vous soyez encore le mien ; comme si votre amitié me devoit être fort précieuse après cette incartade, et que je dusse prendre garde seulement au peu de mal que vous m'avez fait, et non pas à celui que vous m'avez voulu faire. Vous vous plaignez d'une lettre à *Ariste*, *a*) où je ne vous ai point fait de tort de vous traiter d'égal. Vous nommez folies les travers d'auteur où vous vous êtes laissé emporter ; et effectivement le repentir que vous en faites paroître marque la honte que vous en avez. Ce n'est pas assez de dire, soyez encore mon ami, pour recevoir une amitié si indignement violée. Je ne suis point homme d'éclaircissement ; *b*) vous êtes en sureté de ce côté là. Traitez-moi dorénavant en inconnu, comme je vous veux laisser pour tel que vous êtes maintenant que je vous connois : mais vous n'aurez pas sujet de vous plaindre, quand je prendrai le même droit sur vos ouvrages que vous avez pris sur les miens. Si un volume d'observations ne vous suffit, faites-en encore cinquante ; tant que vous ne m'attaquerez pas avec des raisons plus solides, vous ne me mettrez point en nécessité de me défendre ; de mon côté je verrai avec mes amis si ce que

a) Cette *lettre* à *Ariste*, composée par *Corneille*, est imprimée à la suite des changemens et corrections du *Cid*.

b) Ceci se doit entendre du défi que lui avoit fait M. de *Scudéri*.

votre libelle vous a laissé de réputation vaut la peine que j'achève de la ruiner. Quand vous me demanderez mon amitié avec des termes plus civils, j'ai assez de bonté pour ne vous la refuser pas, et pour me taire sur les défauts de votre esprit que vous étalez dans vos livres. Jusque là je suis assez glorieux pour dire que je ne vous crains ni ne vous aime. Après tout, pour vous parler sérieusement, et vous montrer que je ne suis pas si piqué que vous pourriez vous l'imaginer, il ne tiendra pas à moi que nous ne reprenions la bonne intelligence du passé. Mais, après une offense si publique, il y faut un peu plus de cérémonie : je ne vous la rendrai pas mal-aisée ; je donnerai tous mes intérêts à qui vous voudrez de vos amis; et je m'assure que si un homme se pouvoit faire satisfaction à lui-même du tort qu'il s'est fait, il vous condamneroit à vous la faire à vous-même, plutôt qu'à moi, qui ne vous en demande point, et à qui la lecture de vos observations n'a donné aucun mouvement que de compassion ; et certes on me blâmeroit avec justice, si je vous voulois mal pour une chose qui a été l'accomplissement de ma gloire, et dont le *Cid* a reçu cet avantage, que, de tant de poëmes qui ont paru jusqu'à présent, il a été le seul dont l'éclat ait obligé l'envie à prendre la plume. Je me contente, pour toute apologie, de ce que vous avouez *qu'il a eu l'approbation des savans et de la cour.* Cet éloge véritable, par

où vous commencez vos censures, détruit tout ce que vous pouvez dire après. Il suffit que vous ayez fait une folie, sans que j'en fasse une à vous répondre comme vous m'y conviez : et puisque les plus courtes sont les meilleures, je ne ferai point revivre la vôtre par la mienne. Résistez aux tentations de ces gaillardises qui font rire le public à vos dépens, et continuez à vouloir être mon ami, afin que je me puisse dire le vôtre, etc.

PREUVES

Des passages allégués dans les observations sur le CID, *par* de Scudéri, *adressées à MM. de l'académie Françoise, pour servir de réponse à la lettre apologétique de* Corneille.

M. CORNEILLE témoigne, par sa réponse aux observations sur le *Cid*, qu'il est très-éloigné de la modération d'un auteur qui, persuadé de la bonté de son ouvrage, attend un jugement favorable de l'intégrité de ses juges; puisqu'au lieu de se donner l'humilité d'un accusé, il occupe la place des juges, et se loge lui-même à ce premier lieu, où personne n'oseroit seulement dire qu'il prétend. C'est de cette haute région que sa plume, qu'il croit aussi foudroyante que l'éloquence de *Périclès*, lui a fait croire que des injures étoient assez fortes pour détruire tout mon ouvrage, et que, sans combattre mes raisons par d'autres, il lui suffiroit seulement de dire que j'ai cité faux. Mais, sans repartir à ses invectives, je me veux toujours conserver cette froideur qui donne aisément les victoires, et qui fait, que le jugement conduisant la main, l'avantage du combat est chose indubitable. Je me tairai donc pour le vaincre, et pour laisser parler *Aristote*, qui lui veut répondre pour moi.

J'ai dit en mes observations que le poëme dra-

matique ne doit avoir qu'une action principale; ce philosophe me l'enseigne en sa Poétique, aux chapitres 9, 24, et 26. J'ai avancé qu'il faut nécessairement que le sujet soit vraisemblable ; ce même *Aristote* me l'enseigne en trois lieux différens du vingt-cinquième chapitre du même livre : et je pense avoir montré bien clairement que le *Cid* choque par-tout cette règle. J'ai soutenu que le poëte et l'historien ne doivent pas suivre la même route ; ce philosophe me l'apprend au chapitre 10 de son Art poétique : et ensuite j'ai montré que le sujet du *Cid* étoit bon pour l'historien, et qu'il ne valoit rien pour le poëte. J'ai donné la définition du mot de *fable*, après l'avoir apprise d'*Aristote*, au chapitre 6 vers le commencement, et d'*Heinsius*, au livre de la *Constitution de la tragédie*, chapitre 3. J'ai dit ensuite que les anciens s'étoient retranchés dans un petit nombre de sujets, qu'ils avoient presque tous traités pour éviter les fautes qu'a faites l'auteur du *Cid* ; *Aristote* m'en assure au chapitre 14 de sa Poétique, et après lui *Heinsius* est mon garant au chapitre 9 du livre que j'ai déjà cité de lui. J'ai dit qu'ils avoient traité ces sujets diversement ; mais je ne l'ai dit qu'après *Aristote* et *Heinsius*, l'un au chapitre 17, l'autre au chapitre 3. Pour montrer la disproportion du *Cid* en toutes ses parties, je me suis servi de la comparaison de tous les corps physiques ; mais je n'ai fait que l'emprunter d'*Aristote*, qui s'en sert

au chapitre 8 de son Art poétique. J'ai montré que le poëme dramatique ne doit contenir que ce qui peut vraisemblablement arriver dans vingt-quatre heures ; c'est l'opinion de ce grand stagirite, au chapitre 8 ; et ensuite j'ai fait voir que l'auteur du *Cid* avoit eu tort d'enfermer dans vingt-quatre heures, des choses qui dans l'histoire n'arrivent que dans quatre ans. Je me suis servi de l'exemple des tragédies de *Niobé* et de *Jephté*, pour montrer l'imperfection du *Cid* ; mais je les ai prises d'*Heinsius* au chapitre 16, vers la fin. J'ai dit que c'étoit pour des ouvrages de la nature du *Cid* que *Platon* n'admettoit point la poésie ; il me l'apprend lui-même au livre de sa République, et *Heinsius* le rapporte ; au traité de la Satire d'*Horace*, livre second. J'ai dit que ce philosophe, qui a mérité le nom de divin, bannissoit toute la poésie, pour celle qui, comme le *Cid*, fait voir les méchantes actions sans les punir, et les bonnes sans les récompenser ; *Aristote* me l'enseigne au chapitre 4 de sa Poétique, et après lui *Heinsius*, au livre de la *Constitution de la tragédie*, chapitre 2 et 14. J'ai dit que *Platon* bannissoit *Homère*, encore qu'il l'eût couronné ; on le peut voir au livre 10 de sa République, ou dans *Heinsius* au traité de la Satire d'*Horace*, livre second. J'ai dit en passant qu'il y a trois espèces de poésies : c'est *Heinsius* qui me l'apprend au chapitre 2 de la *Constitution tragique*. J'ai

dit que ce qu'on voit touche plus que ce qu'on ne fait qu'entendre ; c'est *Horace* qui l'assure en son Art poétique. J'ai soutenu qu'il faut que les actions soient la plupart bonnes dans un poëme de théâtre ; *Aristote* l'enseigne ainsi au chapitre 18 de sa Poétique : et après j'ai fait voir que toutes celles du *Cid* ne valent rien. J'ai rapporté l'exemple d'*Euripide* ; *Heinsius* l'a fait devant moi au chapitre 14 de la *Constitution tragique*. J'ai cité *Marcellin* au livre 27 : on le peut voir, ou bien *Heinsius* au traité de la Satire d'*Horace*, livre 2 : et c'est en cet endroit que j'ai montré que le *Cid* choque directement les bonnes mœurs. J'ai dit sur ce sujet que la volonté fait le mariage ; mais je ne l'ai dit qu'après les canonistes et les jurisconsultes, au titre des noces. Tout ce que j'ai avancé touchant le sujet simple ou mixte est rapporté d'*Aristote* au chapitre 11 de son Art poétique, dans lequel on voit la condamnation du *Cid*. J'ai soutenu qu'il ne faut rien de superflu dans la scène ; ce philosophe me l'enseigne au chapitre 9 du même livre : et ensuite j'ai montré les fautes de cette nature qu'on peut remarquer au *Cid*. Je me suis servi de l'exemple de l'*Ajax* de *Sophocle* ; on peut voir ce que j'en ai dit dans la traduction qu'en a faite *Joseph Scaliger*, ou dans *Heinsius*, 1) chapitre 6 de sa *Constitution*

1) Ce *Heinsius* était, comme *Scudéri*, un très-mau-

tragique. J'ai fait voir quels doivent être les épisodes ; mais ce n'est qu'après *Aristote*, qui me l'enseigne aux chapitres 10 et 16 de sa Poétique : et c'est par lui que j'ai montré bien clairement que ceux du *Cid* ne valent rien du tout. Je me suis fortifié de l'exemple de *Teucer* et de *Ménélaüs*, après *Heinsius*, au chapitre 6 de la *Constitution de la tragédie*, et *Scaliger* le fils, dans ses poésies. Il n'est pas jusqu'aux chœurs et à la musique, dont j'ai parlé, que je ne prouve par *Heinsius* aux chapitres 17 et 26. Enfin on peut lire tout ce que j'ai cité dans ces auteurs, et dans ces passages que je marque, et l'on verra que la réponse de M. *Corneille* est aussi foible que ses injures, 1) et que, s'il ne se défend mieux que cela, je n'aurai pas besoin de toutes mes forces pour l'empêcher de se relever.

vais poëte, auteur d'une plate amplification latine appelée *tragédie*, dont le sujet est le massacre de ce qu'on appelle *les innocens*.

1) Mais n'est-ce pas *Scudéri* qui le premier a dit des injures ? et n'est-ce pas la méthode de tous ces barbouilleurs de papier, comme les *Fréron*, les *Guion*, et autres malheureux de cette espèce, qui attaquent insolemment ce qu'on estime, et qui ensuite se plaignent qu'on se moque d'eux ?

LETTRE DE SCUDÉRI

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

MESSIEURS,

PUISQUE M. *Corneille* m'ôte le masque, et qu'il veut que l'on me connoisse, j'ai trop accoutumé de paroître parmi les personnes de qualité, 1) pour vouloir encore me cacher : il m'oblige peut-être en pensant me nuire; et si mes observations ne sont pas mauvaises, il me donne lui-même une gloire dont je voulois me priver. Enfin, messieurs, puisqu'il veut que tout le monde sache que je m'appelle SCUDÉRI, je l'avoue. Mon nom, que d'assez honnêtes gens ont porté avant moi, ne me fera jamais rougir, vu que je n'ai rien fait, non plus qu'eux, d'indigne d'un homme d'honneur. Mais comme il n'est pas glorieux de frapper un ennemi que nous avons jeté par terre, bien qu'il nous dise des injures, et qu'il est comme juste de laisser la plainte aux affligés, quoiqu'ils soient coupables, je ne veux point repartir à ses outrages par d'autres, ni faire, comme lui, d'une

1) Ce *Scudéri* est un modeste personnage!

dispute académique, une querelle de crocheteur, ni du Lycée un marché public. Il suffit qu'on sache que le sujet qui m'a fait écrire est équitable, et qu'il n'ignore pas lui-même que j'ai raison d'avoir écrit. Car de vouloir faire croire que l'envie a conduit ma plume, c'est ce qui n'a non plus d'apparence que de vérité, puisqu'il est impossible que je sois atteint de ce vice pour une chose où je remarque tant de défauts, qui n'avoit de beautés que celles que ces agréables trompeurs qui la représentoient lui avoient prêtées, et que *Mondori*, la *Villiers*, 1) et leurs compagnons, n'étant pas dans le livre comme sur le théâtre, le *Cid* imprimé n'étoit plus le *Cid* que l'on a cru voir. Mais puisque je suis sa partie, j'aurois tort de vouloir être son juge, comme il n'a pas raison de vouloir être le mien. De quelque nature que soient les disputes, il y faut toujours garder les formes; je l'attaque, il doit se défendre, mais vous nous devez juger. Votre illustre corps, dont nous ne sommes ni l'un ni l'autre, est composé de tant d'excellens hommes, que sa vanité seroit bien plus insupportable que celle dont il m'accuse, s'il ne vouloit pas s'y soumettre comme je fais. Que si l'un de nous deux devoit

1) Célèbres comédiens du tems des premières représentations du *Cid*, auxquels *Scudéri* prétend attribuer le succès de cette pièce.

récuser quelques-uns de vous autres, ce seroit moi qui le devrois faire, puisque je n'ignore pas, malgré l'ingratitude qu'il a fait paroître pour vous, en disant *qu'il ne doit qu'à lui seul toute sa renommée*, 1) que trois ou quatre de cette célèbre compagnie lui ont corrigé plusieurs fautes qui parurent aux premières représentations de son poëme, et qu'il ôta depuis par vos conseils. Et sans doute vos divins esprits, qui virent toutes celles que j'ai remarquées en cette tragi-comédie, qu'il appelle son chef-d'œuvre, m'auroient ôté en le corrigeant le moyen et la volonté de le reprendre, si vous n'eussiez été forcés d'imiter adroitement ces médecins qui, voyant un corps dont toute la masse du sang est corrompue, et toute la constitution mauvaise, se contentent d'user de remèdes palliatifs, et de faire languir et vivre ce qu'ils ne sauroient guérir. Mais, messieurs, comme vous avez fait voir votre bonté pour lui, j'ai droit d'espérer en votre justice. Que monsieur *Corneille* paroisse donc devant le tribunal où je le cite, puisqu'il ne peut lui être suspect ni d'injustice ni d'ignorance; qu'il s'y défende de plus de mille choses dont je l'accuse en mes observations; et lorsque vous nous aurez en-

1) Vers que *Corneille* avait mis dans une pièce intitulée *Excuses à Ariste*, et qui lui attira un très-grand nombre d'ennemis qui écrivirent contre lui.

tendus, si vous me condamnez, je me condamnerai moi-même, je le croirai ce qu'il se croit, je l'appellerai mon maître, et par un livre de rétractations, je ferai savoir à toute la France que je sais que je ne sais rien. Mais, à dire vrai, j'ai bien de la peine à croire qu'il veuille descendre du premier rang, où beaucoup, dit-il, l'ont placé, jusqu'au pied du trône que je vous élève, et reconnoître pour juges ceux qu'il appelle ses inférieurs, par la bouche de ces honnêtes gens qui n'ont point de nom, et qui ne parlent que par la sienne. Il se contentera peut-être d'avoir dit en général que j'ai cité faux, et que je l'ai repris sans raison; mais je l'avertis que ce n'est point par un effort si foible qu'il peut se relever, puisque dans peu de jours une nouvelle édition de mon ouvrage me donnera lieu de le faire rougir de la fausseté qu'il m'impose, en marquant tous les auteurs et tous les passages que j'ai allégués, et que vous, qui savez ce qu'il ignore, savez bien être véritables. Ce n'est pas que je ne souhaitasse qu'il dît vrai, parce que mes censures étant fortes et solides, j'aurois en moi-même les lumières que je n'ai fait qu'emprunter de ces grands hommes de l'antiquité; et, sans la métempsycose de *Pythagore*, *Scudéri* auroit eu l'esprit d'*Aristote*, dont il confesse qu'il est plus éloigné que le ciel ne l'est de la terre. Mais quelque foiblesse qui soit en moi, qu'il vienne, qu'il voie, et qu'il vainque, s'il peut;

soit qu'il m'attaque en soldat, 1) soit qu'il m'attaque en écrivain, il verra que je me sais défendre de bonne grace, et que si ce n'est en injures, dont je ne me mêle point, il aura besoin de toutes ses forces. Mais s'il ne se défend que par des paroles outrageuses, au lieu de payer de raisons, prononcez, messieurs, un arrêt digne de vous, qui fasse savoir à toute l'Europe que le *Cid* n'est point le chef-d'œuvre du plus grand homme de France, mais oui bien la moins judicieuse pièce de monsieur *Corneille*. Vous le devez, et pour votre gloire en particulier, et pour celle de notre nation en général, qui s'y trouve intéressée, vu que les étrangers qui pourroient voir ce beau chef-d'œuvre, eux qui ont eu des *Tasses* et des *Guarini*, croiroient que nos plus grands maîtres ne sont que des apprentifs. C'est la plus importante et la plus belle action publique par où votre illustre académie puisse commencer les siennes : tout le monde l'attend de vous, et c'est pour l'obtenir que je vous présente cette juste requête.

1) Rodomontade de M. *de Scudéri*.

SENTIMENS

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE 1)

SUR LA TRAGI-COMÉDIE DU CID.

CEUX qui par quelque desir de gloire donnent leurs ouvrages au public, ne doivent pas trouver étrange que le public s'en fasse le juge. Comme le présent qu'ils lui font ne procède pas d'une volonté tout-à-fait désintéressée, et qu'il n'est pas tant un effet de leur libéralité que de leur ambition, il n'est pas aussi de ceux que la bienséance veut qu'on reçoive sans en considérer le prix. Puisqu'ils font une espèce de commerce de leur travail, il est bien raisonnable que celui auquel ils l'exposent ait la liberté de le rebuter, selon qu'il le reconnoît bon ou mauvais. Ils ne peuvent avec justice desirer de lui qu'il fasse même estime des fausses beautés que des vraies, ni qu'il paye de louange ce qui sera digne de blâme.

Ce n'est pas qu'il ne paroisse plus de bonté à louer ce qui est bon, qu'à reprendre ce qui est mauvais; mais il n'y a pas moins de justice en l'un qu'en l'autre. On peut même mériter de la louange en donnant du blâme, pourvu que les répréhensions partent du zèle de l'utilité commune, et

1) Ce jugement de l'académie fut rédigé par *Chapelain*; il est écrit tout entier de sa main, et l'original est à la bibliothèque du roi.

qu'on ne prétende pas élever sa réputation sur les ruines de celle d'autrui. Il faut que les remarques des défauts d'un auteur ne soient pas des reproches de sa foiblesse, mais des avertissemens qui lui donnent de nouvelles forces ; et que si l'on coupe quelques branches de ses lauriers, ce ne soit que pour les faire pousser davantage en une autre saison.

Si la censure demeuroit dans ces bornes, on pourroit dire qu'elle ne seroit pas moins utile dans la république des lettres, qu'elle le fut autrefois dans celle de Rome, et qu'elle ne feroit pas moins de bons écrivains dans l'une, qu'elle a fait de bons citoyens dans l'autre. Car c'est une vérité reconnue, que la louange a moins de force pour nous faire avancer dans le chemin de la vertu, que le blâme pour nous retirer de celui du vice ; et il y a beaucoup de personnes qui ne se laissent point emporter à l'ambition, mais il y en a peu qui ne craignent de tomber dans la honte. D'ailleurs la louange nous fait souvent demeurer au-dessous de nous-mêmes, en nous persuadant que nous sommes déjà au-dessus des autres, et nous retient dans une médiocrité vicieuse qui nous empêche d'arriver à la perfection. Au contraire, le blâme qui ne passe point les termes de l'équité décille les yeux de l'homme, que l'amour-propre lui avoit fermés, et, lui faisant voir combien il est éloigné

du bout de la carrière, l'excite à redoubler ses efforts pour y parvenir.

Ces avis si utiles en toutes choses le sont principalement pour les productions de l'esprit, qui ne sauroit assembler sans secours tant de diverses beautés dont se forme cette beauté universelle qui doit plaire à tout le monde. Il faut qu'il compose ses ouvrages de tant d'excellentes parties, qu'il est impossible qu'il n'y en ait toujours quelqu'une qui manque, ou qui soit défectueuse, et que par conséquent ils n'aient toujours besoin ou d'aides, ou de réformateurs. Il est même à souhaiter que sur des propositions indécises il naisse des contestations honnêtes, dont la chaleur découvre en peu de tems ce qu'une froide recherche n'auroit pu découvrir en plusieurs années, et que l'entendement humain, faisant un effort pour se délivrer de l'inquiétude des doutes, s'acquière promptement, par l'agitation de la dispute, cet agréable repos qu'il trouve dans la certitude des connoissances. Celles qui sont estimées les plus belles, sont presque toutes sorties de la contention des esprits; et il est souvent arrivé que par cette heureuse violence on a tiré la vérité du fond des abymes, et que l'on a forcé le tems d'en avancer la production. C'est une espèce de guerre qui est avantageuse pour tous, lorsqu'elle se fait civilement, et que les armes empoisonnées y

sont défendues. C'est une course, où celui qui emporte le prix semble ne l'avoir poursuivi que pour en faire un présent à son rival.

Il seroit superflu de faire en ce lieu une longue déduction des innocentes et profitables querelles qu'on a vu naître dans tout le cercle des sciences entre ces rares hommes de l'antiquité. Il suffira de dire que parmi les modernes il s'en est ému de très-favorables pour les lettres, et que la poésie seroit aujourd'hui bien moins parfaite qu'elle n'est, sans les contestations qui se sont formées sur les ouvrages des plus célèbres auteurs des derniers tems. En effet, nous en avons la principale obligation aux agréables différens qu'ont produits la *Hiérusalem* et le *Pastor fido*, c'est-à-dire, les chefs-d'œuvres des deux plus grands poëtes de delà les monts ; après lesquels peu de gens auroient bonne grace de murmurer contre la censure, et de s'offenser d'avoir une aventure pareille à la leur. Ces raisons et ces expériences eussent bien pu convier l'académie françoise à dire son sentiment du *Cid*, c'est-à-dire d'un poëme qui tient encore les esprits divisés, et qui n'a pas plus causé de plaisir que de trouble. Elle eût pu croire qu'on ne l'eût pas accusée de trop entreprendre, quand elle eût prétendu donner sa voix en un jugement où les ignorans donnoient la leur aussi hardiment que les doctes, et qu'on n'eût pas dû trouver

mauvais qu'une compagnie usât d'un droit dont les particuliers même sont en possession depuis tant de siècles. Mais elle se souvenoit qu'elle avoit renoncé à ce privilége par son institution, qu'elle ne s'étoit permis d'examiner que ses ouvrages, et qu'elle ne pouvoit reprendre les fautes d'autrui sans faillir elle-même contre les régles. Parmi le bruit confus de la louange et du blâme, elle n'écoutoit que ses lois, qui lui commandoient de se taire. Elle eût bien voulu approcher en quelque sorte de la perfection, avant que de faire voir combien les autres en sont éloignés; et elle cherchoit les moyens d'instruire par ses exemples, plutôt que par ses censures.

Lors même que l'observateur du *Cid* l'a conjurée par une lettre publique, et par plusieurs particulières, de prononcer sur ses remarques, et que son auteur a témoigné de son côté qu'il en espéroit toute justice, bien loin de se vouloir rendre juge de leur différend, elle ne se pouvoit seulement résoudre d'en être l'arbitre. Mais enfin elle a considéré qu'une académie ne pouvoit honnêtement refuser son avis à deux personnes de mérite, sur une matière purement académique, et qui étoit devenue illustre par tant de circonstances. Elle a fait céder, bien qu'avec regret, son inclination et ses règles aux instantes prières qui lui ont été faites sur ce sujet, et s'est aucunement consolée, voyant que la vio-

lence qu'on lui faisoit s'accordoit avec l'utilité publique. Elle a pensé qu'en un siècle où les hommes courent au théâtre comme au plus agréable divertissement qu'ils puissent prendre, elle auroit occasion de leur remettre devant les yeux la fin la plus noble et la plus parfaite que se sont proposée ceux qui en ont donné les préceptes.

Comme les observations des censeurs de cette tragi-comédie ne l'ont pu préoccuper, le grand nombre de ses partisans n'a point été capable de l'étonner. Elle a bien cru qu'elle pouvoit être bonne, mais elle n'a pas cru qu'il fallût conclure qu'elle le fût, à cause seulement qu'elle avoit été agréable. Elle s'est persuadé qu'étant question de juger de la justice et non pas de la force de son parti, il falloit plutôt peser les raisons, que compter les hommes qu'elle avoit de son côté, et ne regarder pas tant si elle avoit plu, que si en effet elle avoit dû plaire.

La nature et la vérité ont mis un certain prix aux choses, qui ne peut être changé que par celui que le hasard ou l'opinion y mettent; et c'est se condamner soi-même que d'en juger selon ce qu'elles paroissent, et non pas selon ce qu'elles sont.

Il est vrai qu'on pourroit croire que les maîtres de l'art ne sont pas bien d'accord su cette matière. Les uns, trop amis, ce semble, de la vo-

lupté, veulent que le délectable soit le vrai but de la poésie dramatique ; les autres, plus avares du tems des hommes, et l'estimant trop cher pour le donner à des divertissemens qui ne fissent que plaire sans profiter, soutiennent que l'utile en est la véritable fin. Mais bien qu'ils s'expriment en termes si différens, on trouvera qu'ils ne disent que la même chose, si l'on y veut regarder de près, et si, jugeant d'eux aussi favorablement que l'on doit, on vient à penser que ceux qui ont tenu le parti du plaisir étoient trop raisonnables pour en autoriser un qui ne fût pas conforme à la raison. Il faut croire, si l'on ne veut leur faire injustice, qu'ils ont entendu parler du plaisir qui n'est point l'ennemi mais l'instrument de la vertu, qui purge l'homme sans dégoût et insensiblement de ses habitudes vicieuses, qui est utile parce qu'il est honnête, et qui ne peut jamais laisser de regret ni en l'esprit pour l'avoir surpris, ni en l'ame pour l'avoir corrompue. Ainsi ils ne combattent les autres qu'en apparence, puisqu'il est vrai que si ce plaisir n'est l'utilité même, au moins est-il la source d'où elle coule nécessairement ; que, quelque part qu'il se trouve, il ne va jamais sans elle, et que tous deux se produisent par les mêmes voies. De cette sorte ils sont d'accord et avec eux et avec nous, et nous pouvons dire tous ensemble qu'une pièce de théâtre est bonne

quand elle produit un contentement raisonnable.

Mais comme dans la musique et dans la peinture nous n'estimerions pas que tous les concerts et tous les tableaux fussent bons, encore qu'ils plussent au vulgaire, si les préceptes de ces arts n'y étoient bien observés, et si les experts, qui en sont les vrais juges, ne confirmoient par leur approbation celle de la multitude; de même, nous ne dirons pas, sur la foi du peuple, qu'un ouvrage de poésie soit bon parce qu'il l'aura contenté, si les doctes aussi n'en sont contens. Et certes il n'est pas croyable qu'un plaisir puisse être contraire au bon sens, si ce n'est le plaisir de quelque goût dépravé, comme est celui qui fait aimer les aigreurs et les amertumes. 1)

Il n'est pas ici question de satisfaire les libertins et les vicieux, qui ne font que rire des adultères et des incestes, et qui ne se soucient pas de voir violer les lois de la nature, pourvu qu'ils se divertissent. Il n'est pas question de plaire à ceux qui regardent toutes choses avec un œil ignorant ou barbare, et qui ne seroient pas moins touchés de voir affliger une *Clitemnestre* 2) qu'une *Pénélope*. Les mauvais exemples

1) Le goût des aigres et des amers n'est point contraire au bon sens, mais au goût général.

2) Il n'y a personne qui puisse s'attendrir pour *Clitemnestre* quand elle est donnée pour la meurtrière de

sont contagieux, même sur les théâtres ; les feintes représentations ne causent que trop de véritables crimes, et il y a grand péril à divertir le peuple par des plaisirs qui peuvent produire un jour des douleurs publiques. Il nous faut bien garder d'accoutumer ni ses yeux ni ses oreilles à des actions qu'il doit ignorer, et de lui apprendre tantôt la cruauté, et tantôt la perfidie, si nous ne lui en apprenons en même tems la punition, et si au retour de ces spectacles il ne remporte du moins un peu de crainte parmi beaucoup de contentement.

D'ailleurs il est comme impossible de plaire à qui que ce soit par le désordre et par la confusion ; et s'il se trouve que les piéces irrégulières contentent quelquefois, ce n'est que parce qu'elles ont quelque chose de régulier ; ce n'est que pour quelques beautés véritables et extraordinaires, qui emportent si loin l'esprit, que de long-tems aprés il n'est capable d'appercevoir les difformités dont elles sont suivies, et qui font couler insensiblement les défauts, pendant que les yeux de l'entendement sont encore ébloüis par l'éclat de ses lumiéres. Que si au contraire quelques piéces régulières donnent peu de satisfaction, il ne faut pas croire que ce soit la

son époux : il ne faut pas apporter des exemples qui ne sont pas dans la nature.

faute des règles, mais bien celle des auteurs, dont le stérile génie n'a pu fournir à l'art une matière qui fût assez riche. 1) Toutes ces vérités étant supposées, nous ne pensons pas que les questions qui se sont émues sur le sujet du *Cid* soient encore bien décidées, ni que les jugemens qui en ont été faits doivent empêcher que nous ne contentions l'observateur, et ne donnions notre avis sur ses remarques.

Il faut avouer que d'abord nous nous sommes étonnés que l'observateur, ayant entrepris de convaincre cette pièce d'irrégularité, se soit formé pour cela une méthode différente de celle que tient *Aristote* quand il enseigne la manière de faire des poëmes épiques et dramatiques. Il nous a semblé qu'au lieu de l'ordre qu'il a tenu pour examiner celui-ci, il eût fait plus régulièrement de considérer l'un après l'autre, la fable, qui comprend l'invention et la disposition du sujet; les mœurs, qui embrassent les habitudes de l'ame et ses diverses passions; les sentimens, auxquels se réduisent les pensées nécessaires à l'expression du sujet; et la diction, qui n'est autre chose que le langage poétique : car nous trouvons que, pour en avoir usé d'autre sorte, ses raisonnemens en paroissent moins solides, et que ce qu'il y a de plus fort dans ses objections en est affoibli.

1) On devrait dire une forme assez belle.

Toutefois nous n'aurions point remarqué en ce lieu cette nouvelle méthode, si nous n'eussions appréhendé de l'autoriser en quelque façon par notre silence. Mais, quoi qu'il en soit, qu'il ait failli ou non en l'établissant, nous ne pouvons faillir quand nous la suivons, puisque nous examinons son ouvrage; et, quelque chemin qu'il ait pris, nous ne saurions nous en écarter sans lui donner occasion de se plaindre que nous prenons une autre route afin de le mettre en défaut.

Il pose donc premiérement que le sujet du *Cid* ne vaut rien; mais, à notre avis, il tâche plus de le prouver, qu'il ne le prouve en effet, lorsqu'il dit *que l'on n'y trouve aucun nœud ni aucune intrigue, et qu'on en devine la fin aussitôt qu'on en a vu le commencement.* Car le nœud 1) des pièces de théâtre étant un accident inopiné qui arrête le cours de l'action représentée, et le dénouement un autre accident imprévu qui en facilite l'accomplissement, nous trouvons que ces deux parties du poëme dramatique sont manifestes en celui du *Cid*, et que son sujet ne seroit pas mauvais nonobstant cette objection, s'il n'y en avoit point de plus forte à lui faire.

1) Ce nœud n'est pas toujours un accident inopiné, souvent il est formé par les combats des passions. Cette manière est la plus heureuse et la plus difficile.

Il ne faut que se souvenir que le mariage de *Chimène* avec *Rodrigue* ayant été résolu dans l'esprit du comte, la querelle qu'il a incontinent après avec *don Diegue* met l'affaire aux termes de se rompre, et qu'ensuite la mort que lui donne *Rodrigue* en éloigne encore plus la conclusion. Et dans ces continuelles traverses l'on reconnoîtra facilement le nœud ou l'intrigue. Le dénouement aussi ne sera pas moins évident, si l'on considère qu'après beaucoup de poursuites contre *Rodrigue*, *Chimène* s'étant offerte pour femme à quiconque lui en apporteroit la tête, *don Sanche* se présente; et que le roi non-seulement n'ordonne point de plus grande peine à *Rodrigue* pour la mort du comte, que de se battre une fois, mais encore, contre l'attente de tous, oblige *Chimène* d'épouser celui des deux qui sortira vainqueur du combat. Maintenant si ce dénouement est selon l'art, ou non, c'est une autre question qui se videra en son lieu. *Tant y a* 1) qu'il se fait avec surprise, et qu'ainsi l'intrigue ni le démêlement ne manquent point à cette pièce. Aussi l'observateur même est contraint de le reconnoître peu de tems après, lorsqu'en blâmant les épisodes détachés il dit que l'auteur a eu d'autant moins de raison d'en

1) *Tant y a* est devenu une expression basse, et ne l'était point alors.

mettre un si grand nombre dans le *Cid*, que *le sujet en étant mixte, il n'en avoit aucun besoin*, conformément à ce qu'il venoit de dire parlant du sujet mixte, *qu'étant assez intrigué de soi, il ne recherche presque aucun embellissement.* Si donc le sujet du *Cid* se peut dire mauvais, nous ne croyons pas que ce soit parce qu'il n'a pas de nœud, mais parce qu'il n'est pas vraisemblable. L'observateur, à la vérité, a bien touché cette raison, mais c'a été hors de sa place, quand il a voulu prouver *qu'il choquoit les principales règles dramatiques.*

A ce que nous pouvons juger des sentimens d'*Aristote* sur la matière du vraisemblable, il n'en reconnoît que de deux genres; le commun, et l'extraordinaire. Le commun comprend les choses qui arrivent ordinairement aux hommes, selon leurs conditions, leurs âges, leurs mœurs, et leurs passions, comme il est vraisemblable qu'un marchand cherche le gain, qu'un enfant fasse des imprudences, qu'un prodigue tombe en misère, et qu'un homme en colère coure à la vengeance, et tous les effets qui ont accoutumé d'en procéder. L'extraordinaire embrasse les choses qui arrivent rarement, et outre le vraisemblable ordinaire, comme qu'un habile méchant soit trompé, qu'un homme fort soit vaincu. Dans cet extraordinaire entrent tous les accidens qui surprennent, et qu'on attribue à la

fortune, pourvu qu'ils naissent de l'enchaînement des choses qui arrivent d'ordinaire. Telle est l'aventure d'*Hécube*, qui par une rencontre extraordinaire vit jeter par la mer le corps de son fils sur le rivage où elle étoit allée pour laver celui de sa fille. Or qu'une mère aille laver le corps de sa fille sur le rivage, et que la mer y en jette un autre, ce sont deux choses qui, considérées séparément, n'ont rien qui ne soit ordinaire; mais qu'au même lieu et au même tems qu'une mère lave le corps de sa fille, elle voie arriver celui de son fils qu'elle croyoit plein de vie et en sureté, c'est un accident tout-à-fait étrange, et dans lequel deux choses communes en produisent une extraordinaire et merveilleuse. Hors de ces deux genres, il ne se fait rien qu'on puisse ranger sous le vraisemblable; et s'il arrive quelque évènement qui ne soit pas compris sous eux, il s'appelle simplement possible; comme il est possible que celui qui a toujours vécu en homme de bien commette un crime volontairement. Et une telle action ne peut servir de sujet à la poésie narrative ni à la représentative, puisque si le possible est leur propre matière, il ne l'est pourtant que lorsqu'il est vraisemblable ou nécessaire. Mais le vraisemblable, tant le commun que l'extraordinaire, doit avoir cela de particulier, que, soit par la première notion de l'esprit, soit par réflexion sur

toutes les parties dont il résulte, lorsque le poëte l'expose aux auditeurs et aux spectateurs, ils se portent à croire, sans autre preuve, qu'il ne contient rien que de vrai, parce qu'ils ne voient rien qui y répugne. Quant à la raison qui fait que le vraisemblable, plutôt que le vrai, est assigné pour partage à la poésie épique et dramatique, c'est que cet art ayant pour fin le plaisir utile, il y conduit bien plus facilement les hommes par le vraisemblable, qui ne trouve point de résistance en eux, que par le vrai, qui pourroit être si étrange et si incroyable, qu'ils refuseroient de s'en laisser persuader et de suivre leur guide sur sa seule foi. Mais comme plusieurs choses sont requises pour rendre une action vraisemblable, et qu'il y faut garder la bienséance du tems, du lieu, des conditions, des âges, des mœurs, et des passions, la principale entre toutes est que dans le poëme chacun agisse conformément aux mœurs qui lui ont été attribuées, et que, par exemple, un méchant ne fasse point de bons desseins. Ce qui fait desirer une si exacte observation de ces lois, est qu'il n'y a point d'autre voie pour produire le merveilleux, qui ravit l'ame d'étonnement et de plaisir; et qui est le parfait moyen dont la poésie se sert pour être utile.

Sur ce fondement, nous disons que le sujet du *Cid* est défectueux en sa plus essentielle par-

tie, parce qu'il manque et de l'un et de l'autre vraisemblable, et du commun et de l'extraordinaire. Car, ni la bienséance des mœurs d'une fille introduite comme vertueuse 1) n'y est gardée par le poëte, lorsqu'elle se résout à épouser celui qui a tué son père; ni la fortune, par un accident imprévu et qui naisse de l'enchaînement des choses vraisemblables, n'en fait point de démêlement. Au contraire, la fille consent à ce mariage par la seule violence que lui fait son amour, et le dénouement de l'intrigue n'est fondé que sur l'injustice inopinée de *Fernand*, qui vient ordonner un mariage que par raison il ne devoit pas seulement proposer. Nous avouons bien que la vérité de cette aventure combat en faveur du poëte, et le rend plus excusable que si c'étoit un sujet inventé : mais nous maintenons que toutes les vérités ne sont pas bonnes pour le théâtre, et qu'il en est de quelques-unes comme de ces crimes énormes dont les juges font brûler les procès avec les criminels. Il y a

1) Avec le respect que j'ai pour l'académie, il me semble, comme au public, qu'il n'est point du tout contre la vraisemblance qu'un roi promette pour époux le vengeur de la patrie à une fille qui malgré elle aime éperdument ce héros, sur-tout si l'on considère que son duel avec le comte de *Gormas* était en ce tems-là regardé de tout le monde comme l'action d'un brave homme, dont il n'a pu se dispenser.

des vérités monstrueuses, ou qu'il faut supprimer pour le bien de la société, ou que, si on ne les peut tenir cachées, il faut se contenter de remarquer comme des choses étranges.

C'est principalement en ces rencontres que le poëte a droit de préférer la vraisemblance à la vérité, et de travailler plutôt sur un sujet feint et raisonnable, que sur un véritable qui ne soit pas conforme à la raison. Que s'il est obligé de traiter une matière historique de cette nature, c'est alors qu'il la doit réduire aux termes de la bienséance, sans avoir égard à la vérité, et qu'il la doit plutôt changer toute entière, que de lui laisser rien qui soit incompatible avec les règles de son art, lequel, se proposant l'idée universelle des choses, les épure des défauts et des irrégularités particulières que l'histoire, par la sévérité de ses lois, est contrainte d'y souffrir. De sorte qu'il y auroit eu sans comparaison moins d'inconvénient, dans la disposition du *Cid*, de feindre, contre la vérité, 1) ou que le comte ne se fût pas trouvé, à la fin, véritable père de *Chimène*, ou que, contre l'opinion de tout le monde, il ne fût pas mort de sa blessure, ou que le salut du roi et du royaume eût absolument

1) Si le comte n'eût pas été le père de *Chimène*, c'est cela qui eût fait un roman contre la vraisemblance, et qui eût détruit tout l'intérêt.

dépendu de ce mariage, 1) pour compenser la violence que souffroit la nature en cette occasion, par le bien que le prince et son état en recevroient : tout cela, disons-nous, auroit été plus pardonnable que de porter sur la scène l'événement tout pur et tout scandaleux comme l'histoire le fournissoit. Mais le plus expédient eût été de n'en faire point de poëme dramatique, puisqu'il étoit trop connu pour l'altérer en un point si essentiel, et de trop mauvais exemple pour l'exposer à la vue du peuple, sans l'avoir auparavant rectifié.

Au reste, l'observateur, qui avec raison trouve à redire au peu de vraisemblance du mariage de *Chimène*, ne confirme pas sa bonne cause, comme il le croît, par la signification prétendue du terme de *fable*, duquel se sert *Aristote* pour nommer le sujet des poëmes dramatiques. Et cette erreur lui est commune avec quelques-uns des commentateurs de ce philosophe, qui se sont figuré que par ce mot de *fable* la vérité est entièrement bannie du théâtre, et qu'il est défendu au poëte de toucher à l'histoire, et de s'en servir pour matière, à cause qu'elle ne souffre point qu'on l'altère pour la réduire à la vraisemblance.

1) Cette idée que le salut de l'état eût dépendu du mariage de *Chimène*, me paraît très-belle : mais il eût fallu changer toute la construction du poëme.

En cela nous estimons qu'ils n'ont pas assez considéré quel est le sens d'*Aristote*, qui sans doute par ce mot de *fable* n'a voulu dire autre chose que le sujet, et n'a point entendu ce qui nécessairement devoit être fabuleux; mais seulement ce qu'il n'importoit pas qui fût vrai, pourvu qu'il fût vraisemblable. Sa Poëtique nous en fournit la preuve dans ce passage exprès, où il dit *que le poëte pour traiter des choses avenues ne seroit pas estimé moins poëte*, 1) *parce que rien n'empêche que quelques-unes de ces choses ne soient telles qu'il est vraisemblable qu'elles soient avenues*; et encore en plusieurs autres lieux, où il a voulu que le sujet tragique ou épique fût véritable en gros, ou estimé tel, et n'y a desiré, ce semble, autre chose sinon que le détail n'en fût point connu, afin que le poëte le pût suppléer par son invention, et du moins en cette partie mériter le nom de poëte. Et certes ce seroit une doctrine bien étrange, si, pour demeurer dans la signification littérale du mot de *fable*, on vouloit faire passer pour choses fabuleuses ces aventures des *Médée*, des *OEdipe*, des *Oreste*, etc. que toute l'antiquité nous donne pour de véritables histoires en ce qui regarde le gros de l'évènement, bien

1) Avec la permission d'*Aristote*, le vraisemblable ne suffirait pas. On n'est point du tout poëte pour traiter un sujet vraisemblable, on ne l'est que quand on l'embellit.

que dans le détail il y puisse avoir des opinions différentes.

De celles-là qui sont estimées pures fables, il n'y en a pas une, quelque bizarre et extravagante qu'elle soit, qui n'ait été déguisée de la sorte par les sages du vieux tems, pour la rendre plus utile aux peuples. Et c'est ce qui nous fait dire, dans un sentiment contraire à celui de l'observateur, que le poëte ne doit pas craindre de commettre un sacrilége en changeant la vérité de l'histoire. Nous sommes confirmés dans cette créance par le plus religieux des poëtes, qui, corrompant l'histoire, a fait *Didon* peu chaste, sans autre nécessité que d'embellir son poëme d'un épisode admirable, et d'obliger les Romains aux dépens des Carthaginois; et qui, pour la constitution essentielle de son ouvrage, a feint son *Enée* zélé pour le salut de sa patrie, et victorieux de tous les héros du pays latin, quoiqu'il se trouve des historiens qui rapportent que ce fut l'un des traîtres qui vendirent Troye aux Grecs, et que d'autres assurent encore que *Mézence* le tua, et en remporta les dépouilles.

Ainsi l'observateur, selon notre avis, ne conclut pas bien quand il dit *que le* Cid *n'est pas un bon sujet de poëme dramatique, parce qu'étant historique, et par conséquent véritable, il ne pouvoit être changé, ni rendu propre au théâtre;* d'autant que si *Virgile*, par

exemple, a bien fait d'une honnête femme une femme impudique, sans qu'il fût nécessaire, il auroit bien pu être permis à un autre de faire, pour l'utilité publique, d'un mariage extravagant un fait qui fût raisonnable, en y apportant les ajustemens et y prenant les biais qui en pouvoient corriger les défauts

Nous savons bien que quelques-uns ont blâmé *Virgile* d'en avoir usé de la sorte ; mais, outre que nous doutons si l'opinion de ces censeurs est recevable, et s'ils connoissoient autant que lui jusqu'où s'étend la jurisdiction de la poësie, nous croyons encore que, s'ils l'ont blâmé, ce n'a pas été d'avoir simplement altéré l'histoire, mais de l'avoir altérée de bien en mal ; de manière qu'ils ne l'ont pas accusé proprement d'avoir péché contre l'art en changeant la vérité, mais contre les bonnes mœurs en diffamant une personne qui avoit mieux aimé mourir que de vivre diffamée. Il en fût arrivé tout au contraire dans le changement qu'on eût pu faire au sujet du *Cid*, puisqu'on eût corrigé les mauvaises mœurs qui se trouvent dans l'histoire, et qu'on les eût rendues bonnes pour la poésie, pour l'utilité du public.

L'objection que fait l'observateur ensuite nous semble très-considérable. Car un des principaux préceptes de la poésie imitatrice est de ne se point charger de tant de matières qu'elles ne laissent pas le moyen d'employer les ornemens

qui lui sont nécessaires, et de donner à l'action qu'elle se propose d'imiter toute l'étendue qu'elle doit avoir. Et certes l'auteur ne peut nier ici que l'art ne lui ait manqué, lorsqu'il a compris tant d'actions remarquables dans l'espace de vingt-quatre heures, et qu'il n'a pu autrement fournir les cinq actes de sa pièce qu'en entassant tant de choses l'une sur l'autre en si peu de tems. Mais, si nous estimons qu'on l'ait bien repris pour la multitude des actions employées dans ce poëme, nous croyons qu'il y a eu encore plus de sujet de le reprendre pour avoir fait consentir *Chimène* à épouser *Rodrigue* 1) le jour même qu'il avoit tué le comte. Cela surpasse toute sorte de créance, et ne peut vraisemblablement tomber dans l'ame, non-seulement d'une fille sage, mais d'une qui seroit la plus dépouillée d'honneur et d'humanité.

En ceci il ne s'agit pas simplement d'assembler plusieurs aventures diverses et grandes en un si petit espace de tems, mais de faire entrer dans un même esprit, et dans moins de vingt-

1) Il semble qu'elle épouse *Rodrigue* le jour même que *Rodrigue* a tué son père. Non; elle consent le jour même à ne plus solliciter la mort de *Rodrigue*, et elle laisse entendre seulement qu'un jour elle pourra obéir au roi en épousant *Rodrigue*, sans donner une parole positive. Il me semble que cet art de *Corneille* méritait les plus grands éloges.

quatre heures, deux pensées si opposées l'une à l'autre, comme sont la poursuite de la mort d'un père et le consentement d'épouser son meurtrier, et d'accorder en un même jour deux choses qui ne se pouvoient souffrir dans toute une vie. L'auteur espagnol a moins péché en cet endroit contre la bienséance, faisant passer quelques jours entre cette poursuite et ce consentement : et le françois, qui a voulu se renfermer dans la règle des vingt-quatre heures pour éviter une faute est tombé dans une autre, et, de crainte de pécher contre les règles de l'art, a mieux aimé pécher contre celles de la nature.

Tout ce que l'observateur dit, après ceci, de la juste grandeur que doit avoir un poëme pour donner du plaisir à l'esprit sans lui donner de la peine, contient une bonne et solide doctrine, fondée sur l'autorité d'*Aristote*, ou, pour mieux dire, sur celle de la raison. Mais l'application ne nous en semble pas juste, lorsqu'il explique cette grandeur plutôt du tems que des matières, et qu'il veut que le *Cid* soit d'une grandeur excessive, parce qu'il comprend en un jour des actions qui se sont faites dans le cours de plusieurs années, au lieu d'essayer à faire voir qu'il comprend plus d'actions que l'esprit n'en peut regarder d'une vue. Ainsi, tant qu'il ait prouvé que le sujet du *Cid* est trop diffus pour n'embarrasser pas la mémoire, nous n'estimons point

qu'il pèche en excès de grandeur pour avoir ramassé en un seul jour les actions de plusieurs années, s'il est vraisemblable qu'elles puissent être avenues en un jour.

Mais que ce soit l'abondance des matières, plutôt que l'étendue du tems, qui travaille l'esprit et fasse le poëme dramatique trop grand, il est aisé de le juger par l'épique, qui peut embrasser une entière révolution solaire et la suite des quatre saisons, sans que la mémoire ait de la peine à le concevoir distinctement, et qui néanmoins pourroit lui sembler trop vaste, si le nombre des aventures y engendroit confusion, et ne le laissoit pas voir d'une seule vue. A la vérité, *Aristote* a prescrit le tems des pièces de théâtre, et n'a donné aux actions qui en sont le sujet que l'espace compris entre le lever et le coucher du soleil. Néanmoins, quand il a établi une règle si judicieuse, il l'a fait pour des raisons bien éloignées de celle qu'allègue en ce lieu l'observateur. Mais comme c'est une des plus curieuses questions de la poésie, et qu'il n'est point nécessaire de la vider en cette occasion, nous remettons à la traiter dans l'art poétique que nous avons dessein de faire.

Quant à celle qui a été proposée par quelques-uns, si le poëte est condamnable pour avoir fait arriver en un même tems des choses avenues en des tems différens, nous estimons qu'il ne

l'est point s'il le fait avec jugement, et en des matières ou peu connues ou peu importantes. Le poëte ne considère dans l'histoire que la vraisemblance des évènemens, sans se rendre esclave des circonstances qui en accompagnent la vérité. De manière que, pourvu qu'il soit vraisemblable que plusieurs actions se soient aussi-bien pu faire conjointement que séparément, il est libre au poëte de les rapprocher, si par ce moyen il peut rendre son ouvrage plus merveilleux.

Il ne faut point d'autre preuve de cette doctrine que l'exemple de *Virgile* dans sa *Didon*, qui selon tous les chronologistes naquit plus de deux cents ans après *Enée ;* si l'on ne veut encore ajouter celui du *Tasse*, dans le *Renaud* de sa *Jérusalem*, lequel ne pouvoit être né qu'à peine lorsque mourut *Godefroi de Bouillon.* Les fautes d'*AEschile* et de *Buchanan*, bien remarquées par *Heinsius* dans la *Niobé* et dans le *Jephté*, ne concluent rien contre ce que nous maintenons. Car si nous croyons que le poëte, comme maître du tems, peut alonger ou accourcir celui des actions qui composent son sujet, c'est toujours à condition qu'il demeure dans les termes de la vraisemblance, et qu'il ne viole point le respect dû aux choses sacrées. Nous ne lui permettons de rien faire qui répugne au sens commun et à l'usage, comme de supposer *Niobé* attachée trois jours entiers, sans dire une seule

parole, sur le tombeau de ses enfans. Moins encore approuvons-nous qu'il entreprenne contre le texte de l'écriture, dont les moindres syllabes sont trop saintes pour souffrir aucun des changemens que le poëte auroit droit de faire dans les histoires profanes, comme d'abréger, d'autorité privée, les deux mois que la fille du *Galaadite* avoit demandés pour aller pleurer sa virginité dans les montagnes.

L'observateur, après cela, passe à l'examen des mœurs attribuées à *Chimène*, et les condamne. En quoi nous sommes entièrement de son côté; car au moins ne peut-on nier qu'elle ne soit, contre la bienséance de son sexe, amante trop sensible, et fille trop dénaturée. Quelque violence que lui pût faire sa passion, il est certain qu'elle ne devoit point se relâcher dans la vengeance de la mort de son père, et moins encore se résoudre à épouser celui qui l'avoit fait mourir. En ceci, il faut avouer que ses mœurs sont du moins scandaleuses, si en effet elles ne sont dépravées. Ces pernicieux exemples rendent l'ouvrage notablement défectueux, et s'écartent du but de la poésie, qui veut être utile. Ce n'est pas que cette utilité ne se puisse produire par des mœurs qui soient mauvaises; mais, pour la produire par de mauvaises mœurs, il faut qu'à la fin elles soient punies, et non récompensées comme elles le sont en cet ouvrage.

Nous parlerions ici de leur inégalité, qui est un vice dans l'art, qui n'a point été remarqué par l'observateur, s'il ne suffisoit de ce qu'il a dit pour nous faire approuver sa censure. Nous n'entendons pas néanmoins condamner *Chimène* de ce qu'elle aime le meurtrier de son père, puisque son engagement avec *Rodrigue* avoit précédé la mort du comte, et qu'il n'est pas en la puissance d'une personne de cesser d'aimer quand il lui plaît. Nous la blâmons seulement de ce que son amour l'emporte sur son devoir, et qu'en même tems qu'elle poursuit *Rodrigue* elle fait des vœux en sa faveur. Nous la blâmons de ce qu'ayant fait en son absence un bon dessein de

Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui,

sitôt qu'il se présente à elle, quoique teint du sang de son père, elle le souffre en son logis et dans sa chambre même, ne le fait point arrêter, l'excuse de ce qu'il a entrepris contre le comte, lui témoigne que pour cela elle ne laisse pas de l'aimer, lui donne presque à entendre qu'elle ne le poursuit que pour en être plus estimée, et enfin souhaite que les juges ne lui accordent pas la vengeance qu'elle leur demande. C'est trop clairement trahir ses obligations naturelles en faveur de sa passion ; c'est trop ouvertement chercher une couverture à ses desirs ; et c'est

faire bien moins le personnage de fille que d'amante. Elle pouvoit sans doute aimer encore *Rodrigue* après ce malheur, puisque son crime n'étoit que d'avoir réparé le déshonneur de sa maison. Elle le devoit même en quelque sorte, pour relever sa propre gloire, lorsqu'après une longue agitation elle eut donné l'avantage à son honneur sur une amour si violente et si juste que la sienne. Et la beauté qu'eût produit dans l'ouvrage une si belle victoire de l'honneur sur l'amour eût été d'autant plus grande, qu'elle eût été plus raisonnable. 1)

Aussi n'est-ce pas le combat de ces deux mouvemens que nous désaprouvons. Nous n'y trouvons à dire, sinon qu'il se termine autrement qu'il ne devroit, et qu'au lieu de tenir au moins ces deux intérêts en balance, celui à qui le dessus demeure est celui qui raisonnablement devoit succomber. Que s'il eût pu être permis au poëte de faire que l'un de ces deux amans préférât son amour à son devoir, on peut dire qu'il eût été plus excusable d'attribuer cette

1) Une chose assez singulière, mais très-vraie, c'est que si *Chimène* avait continué à poursuivre *Rodrigue* après qu'il a sauvé Séville, et qu'il a pardonné à *don Sanche*, cela eût été froid et ridicule. Si jamais on fait une pièce dans ce goût, je réponds de la chûte. Les mêmes sentimens qui charmèrent l'Espagne charmerent ensuite la France.

faute à *Rodrigue* qu'à *Chimène*. *Rodrigue* étoit un homme; et son sexe, qui est comme en possession de fermer les yeux à toutes considérations pour se satisfaire en matière d'amour, eût rendu son action moins étrange et moins insupportable.

Mais au contraire *Rodrigue*, lorsqu'il y va de la vengeance de son père, témoigne que son devoir l'emporte absolument sur son amour, et oublie *Chimène*, ou ne la considère plus. Il ne lui suffit pas de vouloir vaincre le comte pour venger l'affront fait à sa race; il agit encore comme ayant dessein de lui ôter la vie, bien que sa mort ne fût pas nécessaire pour sa satisfaction. Il pouvoit respecter le comte en faveur de sa fille, sans rien diminuer de la haine qu'il étoit désormais obligé d'avoir pour lui. Et puisque, par cette même loi d'honneur qui l'engageoit au ressentiment, il y avoit plus de gloire à le vaincre qu'à le tuer, il devoit aller au combat avec le seul desir d'en remporter l'avantage, et le dessein de l'épargner autant qu'il lui seroit possible, afin que dans la chaleur de la vengeance qu'il ne pouvoit refuser à son père il rendît ce respect à *Chimène* de considérer encore le sien, et que, par ce moyen, il conservoit l'espérance de la pouvoir un jour épouser.

Cependant ce même *Rodrigue*, devenu ennemi de sa maîtresse, ennemi de soi-même, et

plus aveugle de colère que d'amour, ne voit plus rien que son affront, et ne songe plus qu'à sa vengeance. Dans son transport il fait des choses qu'il n'étoit pas obligé de faire, et sans nécessité cesse d'être amant, pour paroître seulement homme d'honneur. *Chimène* au contraire, quoique pour venger la mort de son père elle dût faire plus que *Rodrigue* n'avoit fait pour venger l'affront du sien, puisque son sexe exigeoit d'elle une sévérité plus grande, et qu'il n'y avoit que la mort de *Rodrigue* qui pût expier celle du comte, poursuit lâchement 1) cette mort, craint d'en obtenir l'arrêt; et le soin qu'elle devoit avoir de son honneur cède entièrement au souvenir qu'elle a de son amour.

Si maintenant on nous allègue pour sa défense que cette passion de *Chimène* a été le principal agrément de la pièce, et ce qui lui a excité le plus d'applaudissement, nous répondrons que, quelque mauvaise qu'elle soit, elle est heureusement exprimée. Ses puissans mouvemens, joints à ses vives et naïves expressions, ont bien pu faire estimer ce qui en effet seroit plus estimable si c'étoit une pièce séparée et qui ne fût point une partie d'un tout qui ne la peut souffrir. En un mot, elle a assez d'éclat et de charmes

1) Aujourd'hui on dirait *foiblement*.

pour avoir fait oublier les règles 1) à ceux qui ne les savent guère bien, où à qui elles ne sont guère présentes.

Ensuite de cet examen, l'observateur fait l'anatomie du poëme, pour en montrer les particuliers défauts et les divers manquemens de bienséance. Mais il nous semble qu'il ouvre mal cette carrière, et nous croyons que sa première remarque n'est pas juste, lorsqu'il trouve à redire que le comte juge avantageusement de *Sanche*. Car *Rodrigue* et *Sanche* ayant été tous deux supposés du plus noble sang de Castille, le comte avoit raison de penser qu'ils imiteroient également la valeur de leurs ancêtres ; il n'étoit pas obligé de prévoir que l'un d'eux seroit assez 2) lâche pour vouloir racheter sa vie en acceptant la condition de la part de son vainqueur. Ce n'est pas ici le lieu de reprocher au poëte la faute qu'il fait faire à *don Sanche* vers la fin de la pièce ; et cette faute ayant été postérieure à ce que dit maintenant le comte, nous

1) Il me semble qu'il ne s'agit pas ici des règles, mais des mœurs.

2) Je ne crois pas que dans les tems de la chevalerie ce fût une lâcheté : rien n'était plus commun que des chevaliers qui, ayant été désarmés, allaient porter leurs armes à la maîtresse du vainqueur. L'action de *don Sanche* ne parut point du tout lâche en Espagne, où l'on était encore enthousiasmé de la chevalerie.

l'estimons vainement alléguée pour condamner la bonne opinion que raisonnablement il devoit avoir de *don Sanche* avant qu'il l'eût commise.

La seconde objection nous semble considérable ; et nous croyons, avec l'observateur, qu'*Elvire*, simple suivante de *Chimène*, n'étoit pas une personne avec qui le comte dût avoir cet entretien, principalement en ce qui regardoit l'élection que l'on alloit faire d'un gouverneur pour l'infant de Castille, et la part qu'il y pensoit avoir. En cela le poëte a montré, sinon peu d'invention, au moins beaucoup de négligence ; puisque, s'il l'eût feinte parente du comte et compagne de sa fille, il eût pu rendre plus excusable le discours que le comte lui fait. Nous trouvons encore que l'observateur l'eût pu raisonnablement reprendre d'avoir fait l'ouverture de toute la pièce par une suivante, ce qui nous semble peu digne de la gravité du sujet, et seulement supportable dans le comique.

Quant à la troisième, nous pourrions croire, d'un côté, que le comte, de quelque sorte qu'il parle de lui-même, ne devroit point passer pour fanfaron, puisque l'histoire et la propre confession de *don Diegue* lui donnent le titre de l'un des vaillans hommes qui fussent alors en Espagne. Ainsi du moins n'est-il pas fanfaron, si l'on prend ce mot au sens que l'observateur l'a pris, lorsqu'il l'a accompagné de celui de capitan de la

farce, de qui la valeur est toute sur la langue. Si bien que les discours où il s'emporte seroient plutôt des effets de la présomption d'un vieux soldat, que des fanfaronneries 1) d'un capitan de farce, et des vanités d'un homme vaillant que des artifices d'un poltron pour couvrir le défaut de son courage. D'autre côté, les hyperboles excessives, et qui sont véritablement de théâtre, dont tout le rôle de ce comte est rempli, et l'insupportable audace avec laquelle il parle du roi son maître, qui, à le bien considérer, ne l'avoit point trop maltraité en préférant *don Diegue* à lui, nous font croire que le nom de fanfaron lui est bien dû, que l'observateur le lui a donné avec justice. Et en effet il le mérite, si nous prenons ce mot dans l'autre signification où il est reçu parmi nous, c'est-à-dire, homme de cœur, mais qui ne fait de bonnes actions que pour en tirer avantage, et qui méprise chacun, et n'estime que soi-même.

La scène qui suit nous semble condamnée sans fondement ; car la relation qu'*Elvire* y fait à *Chimène* de ce qu'elle vient d'entendre, est très-succinte, et ne tombe point sous le genre de celles qui se doivent plutôt faire *derrière les*

1) Il faut remarquer que les fanfaronades de tous les capitans de comédie étaient alors portées à un excès de ridicule si outré, que le comte de *Gormas*, tout fanfaron qu'il est, parait modeste en comparaison.

rideaux que sur la scène. 1) Elle est même nécessaire pour faire paroître *Chimène* dès le commencement de la pièce, pour faire connoître au spectateur la passion qu'elle a pour *Rodrigue*, et pour faire entendre que *don Diegue* la doit demander en mariage pour son fils.

Quant à la troisième, nous sommes entièrement de l'avis de l'observateur, et tenons tout l'épisode de l'infante condamnable : car ce personnage n'y contribue rien, ni à la conclusion, ni à la rupture de ce mariage, et ne sert qu'à représenter une passion niaise, qui d'ailleurs est peu séante à une princesse, étant conçue pour un jeune homme qui n'avoit encore donné aucun témoignage de sa valeur. Ce n'est pas que nous ignorions que tous les épisodes, quoique non nécessaires, ne sont pas pour cela bannis de la poésie : mais nous savons aussi qu'ils ne sont estimés que dans la poésie épique, que la dramatique ne les souffre que fort courts, et qu'elle n'en reçoit point de cette nature qui règnent dans toute la pièce. La plupart de ce que l'observateur dit ensuite pour appuyer sa censure, touchant la liaison des épisodes avec le sujet principal, est pure doctrine d'*Aristote*, et très-conforme au bon sens. Mais nous sommes bien

1) Donc les comédiens ont eu très-grand tort de retrancher cette scène.

éloignés de croire avec lui que *don Sanche* soit du nombre de ces personnes épisodiques qui ne font aucun effet dans le poëme. Et certes il est mal-aisé de s'imaginer quelle raison il a eu de prendre une telle opinion, ayant pu remarquer que *don Sanche* est rival de *don Rodrigue* en l'amour 1) de *Chimène ;* qu'après la mort du comte il la sert auprès du roi, pour essayer d'acquérir ses bonnes graces ; et qu'enfin il se bat pour elle contre *Rodrigue*, et demeure vaincu. Si bien que les actions de *don Sanche* sont mêlées dans toutes les principales du poëme; et la dernière, qui est celle du combat, ne se fait pas simplement afin qu'il soit battu, comme prétend l'observateur, mais afin que, par le désavantage qu'il y reçoit, *Rodrigue* puisse être purgé de la mort du comte, et en même tems obtenir *Chimène*. L'objection semble plus forte contre *Arias*, qui sans doute a moins de part dans le sujet que *don Sanche*. Toutefois on ne peut pas dire absolument que ce personnage y soit aussi peu nécessaire que l'infante : car en le bannissant il faudroit bannir des tragédies tous les conseillers des princes, et condamner généralement tous les poëtes anciens et modernes qui les y ont introduits ; outre que sur la fin il sert de juge au camp lorsque les deux rivaux

1) On ne dirait point aujourd'hui *rival en l'amour*.

se battent; ainsi il ne peut passer pour être entièrement inutile, comme l'observateur l'assure. Il est vrai qu'encore qu'on entende bien ce qui l'amène dans la première scène du second acte, et que cela ne mérite point de censure, l'observateur toutefois, selon notre avis, ne laisse pas de reprendre en ce lieu le poëte avec raison : car au lieu que le roi envoye *Arias* vers le comte pour le porter à satisfaire *don Diegue*, il falloit qu'il lui envoyât des gardes pour empêcher la suite que pourroit causer le ressentiment de cette offense, et pour l'obliger, de puissance absolue, à la réparer avec une satisfaction digne de la personne offensée.

La faute de jugement que l'observateur remarque dans la troisième scène nous semble bien remarquée; 1) et encore qu'à considérer l'endroit favorablement *Chimène* n'y veuille pas dire que *Rodrigue* n'est pas gentilhomme s'il ne se venge du comte, mais seulement qu'elle a grand sujet

1) Il faut, je crois, considérer le tems où se passe l'action; c'était celui où l'on attachait autant de honte à ne se pas battre en pareil cas qu'à trahir sa patrie et à faire les actions les plus basses. Il était bien moins déshonorant de ne pas tirer raison d'un affront que de voler sur le grand chemin; car dans ce siècle presque tous les seigneurs de fief rançonnaient les passans.

Notandi sunt tibi mores,

ajoutez *tempora*.

de craindre qu'étant né gentilhomme il ne se puisse résoudre à souffrir un tel affront sans en rechercher la vengeance, il faut avouer néanmoins que le poëte se fût bien passé de faire dire à *Chimène* qu'elle seroit honteuse pour *Rodrigue* s'il lui obéissoit. Elle ne devoit point balancer les sentimens de son amour avec ceux de la nature, ni la part qu'elle prenoit à l'honneur de son amant avec l'intérêt qu'elle devoit prendre à la vie de son père. Quelque honte qu'il y eût pour *Rodrigue* à ne se point venger, ce n'étoit point à elle à la considérer, puisqu'il y avoit plus à perdre pour elle s'il entreprenoit cette vengeance, que s'il ne l'entreprenoit pas. En l'un, son père pouvoit être tué; en l'autre, son amant pouvoit être blâmé. Ces deux choses étoient trop inégales pour entrer en comparaison dans l'esprit de *Chimène;* et elle ne devoit point songer à la conservation de l'honneur de *Rodrigue*, lorsqu'il ne se pouvoit conserver que par la perte de la vie ou de l'honneur du comte. D'ailleurs, si elle avoit jugé *Rodrigue* digne de son affection, elle l'avoit sans doute cru généreux, et par conséquent elle devoit penser qu'il eût fait une action plus grande et plus difficile de sacrifier ses ressentimens à la passion qu'il avoit pour elle, que de les contenter au préjudice de cette même passion. Ainsi il ne lui auroit point été honteux, au moins à l'égard de *Chimène*, d'observer la défense qu'elle lui eût pu faire de se

battre. Peut-être que la cour n'en eût pas jugé si favorablement : mais *Chimène*, ayant tant d'intérêt à desirer qu'il fît en apparence une lâcheté, ne devoit point alors avoir assez de tranquillité d'esprit pour en considérer les suites. Dans le péril où étoit son père, sa première pensée devoit être que, si son amant l'aimoit assez, il respecteroit celui à qui elle étoit obligée de la naissance, et relâcheroit plutôt quelque chose de cette vaine ombre d'honneur, que de se résoudre à perdre son affection, et l'espérance de la posséder en le tuant. La réflexion qu'elle fait sur ce qu'étant né gentilhomme il ne pouvoit sans honte manquer à poursuivre sa vengeance, ayant semblé belle au poëte, il l'a employée en deux endroits de cette pièce, mais moins à propos en l'un qu'en l'autre. Elle étoit excellente dans la bouche de *Rodrigue*, lorsqu'il veut justifier son action envers *Chimène*, disant qu'*un homme sans honneur ne la méritoit pas* : mais elle nous semble mauvaise dans celle de *Chimène*, laquelle, se doutant que *Rodrigue* préféroit l'honneur de sa maison à son amour, devoit plutôt dire qu'*un homme sans amour ne la méritoit pas*. Nous croyons donc que le poëte a principalement failli en ce qu'il fait entrer sans nécessité et sans utilité, parmi la juste crainte de *Chimène*, la considération de la part qu'elle devoit prendre au déshonneur de *Rodrigue*.

Quant à l'objection suivante, qu'elle devoit pleurer enfermée chez elle, au lieu d'aller demander justice, nous ne l'approuvons point, et estimons que le poëte eût manqué, s'il lui eût fait verser des larmes inutiles dans sa chambre, étant même si proche du logis du roi, où elle pouvoit obtenir la vengeance de la mort de son père. Si elle eût tardé un moment à l'aller demander, on eût eu raison de soupçonner qu'elle prenoit du tems pour délibérer si elle la demanderoit, et qu'ainsi l'intérêt de son amant lui étoit autant ou plus considérable que celui de son père. Aussi l'observateur, n'insistant point sur cette censure, semble la condamner lui-même tacitement. En un mot, soit qu'elle voulût perdre *Rodrigue*, soit qu'elle ne le voulût pas, elle étoit toujours obligée de témoigner qu'elle en avoit l'intention, et de partir au même instant afin de le poursuivre. Maintenant, si elle avoit ce desir ou non, c'est une question qui se videra dans la suite ; mais en ce lieu il a été inutile de la mettre en avant: et quelque chose que l'observateur en puisse ailleurs conclure, il n'en conclut rien ici qui lui soit avantageux.

La première scène du troisième acte doit être examinée avec plus d'attention, comme celle qui est attaquée avec plus d'apparence de justice. Et certes il n'est pas peu étrange que *Rodrigue*, après avoir tué le comte, aille dans sa maison,

de propos délibéré, pour voir sa fille, ne pouvant douter que désormais sa vue ne lui dût être en horreur, et que se présenter volontairement à elle en tel lieu ne fût comme tuer son père une seconde fois. Ce dessein néanmoins n'est pas ce que nous y trouvons de moins vraisemblable : car un amant peut être agité d'une passion si violente, qu'encore qu'il ait fort offensé sa maîtresse il ne pourra pas s'empêcher de la voir, ou pour se contenter lui-même, ou pour essayer de lui faire satisfaction de la faute qu'il aura commise contre elle. Ce qui nous y semble plus difficile à croire, est que ce même amant, sans être accompagné de personne, et sans avoir alors intelligence avec la suivante, entre dans le logis de celui qu'il vient de tuer, passe jusqu'à la chambre de sa fille, et ne rencontre aucun de ses domestiques qui l'arrête en chemin. Cela toutefois se pourroit encore excuser sur le trouble où étoit la famille après la mort du comte, sur l'obscurité de la nuit, qui empêchoit de connoître ceux qui vraisemblablement venoient chez *Chimène* pour l'assister dans son affliction, et sur l'imprudence naturelle aux amans, qui suivent aveuglément leurs passions, sans vouloir regarder les inconvéniens qui en peuvent arriver. Et en effet nous serions aucunement satisfaits, si le poëte pour sa décharge avoit fait couler dans le discours que *Rodrigue* tient à *Elvire*

quelques-unes de ces considérations, sans les laisser deviner au spectateur.

Mais ce qui nous en semble inexcusable est que *Rodrigue* vient chez sa maîtresse, non pas pour lui demander pardon de ce qu'il a été contraint de faire pour son honneur, mais pour lui en demander la punition de sa main. Car s'il croyoit l'avoir méritée, et qu'en effet il fût venu en ce lieu à dessein de mourir pour la satisfaire, puisqu'il n'y avoit point d'apparence de s'imaginer sérieusement que *Chimène* se résolût à faire cette vengeance avec ses mains propres, il ne devoit point différer à se donner lui-même le coup qu'elle lui auroit si raisonnablement refusé. C'étoit montrer évidemment qu'il ne vouloit pas mourir, de prendre un si mauvais expédient pour mourir, et de ne s'aviser pas que la mort qu'il se fût donnée lui-même, dans les termes d'amant de théâtre, comme elle lui eût été plus facile, lui eût été aussi plus glorieuse. Il pouvoit lui demander la mort, mais il ne la pouvoit pas espérer; et se la voyant déniée, il ne se devoit point retirer de devant elle sans faire au moins quelque démonstration de se la vouloir donner, et prévenir au moins en apparence celle qu'il dit assez lâchement qu'il va attendre de la main du bourreau.

Nous estimons donc que cette scène, et la quatrième du même acte, qui en est une suite, sont principalement défectueuses en ce que *Rodrigue*

va chez *Chimène* dans la créance déraisonnable de recevoir par sa main la punition de son crime, et en ce que, ne l'ayant pu obtenir d'elle, il aime mieux la recevoir de la main du ministre de la justice que de la sienne même. S'il fût allé vers *Chimène* dans la résolution de mourir en sa présence, de quelque sorte que ce pût être, nous croyons que non-seulement ces deux scènes seroient fort belles pour tout ce qu'elles contiennent de pathétique, mais encore que ce qui manque à la conduite seroit, sinon fort régulier, au moins fort supportable.

Quant à ce qui suit, nous tombons d'accord qu'il eût été bienséant que *Chimène* en cette occasion eût eu quelques dames de ses amies auprès d'elle pour la consoler. Mais, comme cette assistance eût empêché ce qui se passe dans les scènes suivantes, nous ne croyons pas aussi qu'elle fût nécessaire absolument : car une personne autant affligée que l'étoit *Chimène* pouvoit aussitôt desirer la solitude, que souffrir la compagnie. Et ce qu'*Elvire* dit, *qu'elle reviendra du palais bien accompagnée*, ne donne point de lieu à la contradiction que prétend l'observateur, parce que, *revenir accompagnée*, n'est pas *demeurer accompagnée*; et, supposé qu'elle voulût demeurer seule, il n'y a pas d'apparence que ceux qui l'auroient reconduite du palais chez elle, y voulussent passer la nuit contre sa volonté. Mais c'est

encore une de ces choses que le poëte devoit adroitement faire entendre, afin de lever tout scrupule de ce côté là, et de ne donner pas la peine au spectateur de la suppléer pour lui. Ce que nous estimons de plus répréhensible, et que l'observateur n'a pas voulu reprendre, est qu'*Elvire* n'ait point suivi *Chimène* au logis du roi, et que *Chimène* en soit revenue avec *don Sanche*, sans aucunes femmes.

Les troisième et quatrième scènes nous semblent fort belles, si l'on excepte ce que nous y avons remarqué touchant la conduite. Les pointes et les traits dont elles sont semées, pour la plupart, ont leur source dans la nature de la chose; et nous trouvons que *Rodrigue* n'y fait qu'une faute notable, lorsqu'il dit à *Chimène* avec tant de rudesse qu'il ne se repent point d'avoir tué son père, au lieu de s'en excuser avec humilité sur l'obligation qu'il avoit de venger l'honneur du sien. Nous trouvons aussi que *Chimène* n'y en fait qu'une, mais qui est grande, de ne tenir pas ferme dans la belle résolution de *perdre Rodrigue, et de mourir après lui*, et de se relâcher jusqu'à dire que, dans la poursuite qu'elle fait de sa mort, elle souhaite de ne rien pouvoir. Elle eût pu confesser à *Elvire* et à *Rodrigue* même qu'elle avoit une violente passion pour lui : mais elle leur devoit dire en même tems qu'elle lui étoit moins obligée qu'à son honneur; que, dans la

plus grande véhémence de son amour, elle agiroit contre lui avec plus d'ardeur ; et qu'après qu'elle auroit satisfait à son devoir elle satisferoit à son affection, et trouveroit bien le moyen de le suivre. Sa passion n'eût pas été moins tendre, et eût été plus généreuse.

L'observateur reprend dans la cinquième scène *que don Diegue sorte seul et de nuit pour aller chercher son fils par la ville, laissant force gentilshommes chez lui, et leur manquant de civilité.* Mais, en ce qui regarde l'incivilité, nous croyons que la répréhension n'est pas juste, parce que les mouvemens naturels et les sentimens de père, dans une occasion comme celle-ci, ne considèrent point ces petits devoirs de bienséance extérieure, et emportent violemment ceux qui en sont possédés, sans que l'on s'avise d'y trouver à redire. Nous croyons bien que cette sortie de *don Diegue* eût été justement reprise par une autre raison, si l'on eût dit qu'il n'y avoit aucune apparence que ce grand nombre d'amis étant chez *don Diegue*, ils le dussent laisser sortir seul, et à telle heure, pour aller chercher son fils ; car l'ordre vouloit que, ne rencontrant pas *Rodrigue* en son logis, ils empêchassent ce vieillard de sortir, et le relevassent de la peine que le poëte lui faisoit prendre. De sorte qu'on peut dire avec raison que ce n'est pas *don Diegue* qui manque de civilité envers ces gentilshommes, mais que ce sont eux-

mêmes qui en manquent envers lui. Quant à la supputation que l'observateur fait ensuite du nombre excessif de ces gentilshommes, elle est bien introduite avec grace et esprit, mais sans solidité à notre avis, et seulement pour rendre ridicule ce qui ne l'est pas. Car, premiérement, ces *cinq cents amis* pouvoient n'être pas tous *gentilshommes;* et c'étoit assez qu'ils fussent soldats pour être compris sous le nom d'amis, ainsi que *don Diegue* les appelle, et non pas gentilshommes. En second lieu, vouloir qu'il y en eût une bonne quantité de neutres, et un quatriéme parti de ceux qui ne bougeoient 1) d'auprés de la personne du roi, ce n'est pas se souvenir qu'en matiére de querelles de grands, la cour se partage toujours sans qu'il en demeure guére de neutres que ceux qui sont méprisables à l'un et à l'autre parti. Si bien que la cour de *Fernand* pouvoit être plus petite que celle des rois d'Espagne d'à présent, et ne laisser pas d'être composée, à un besoin, de mille gentilshommes, principalement en un tems où il y avoit guerre avec les Maures, ainsi que peu aprés l'observateur même le dit.

Et quoiqu'il soit vrai, comme il le remarque fort bien, que ces cinq cents amis de *Rodrigue* étoient plutôt assemblés par le poëte contre les Maures que contre le comte, nous croyons que

1) *Bougeaient* est devenu depuis trop familier.

n'y ayant nulle répugnance qu'ils soient employés contre tous les deux, le poëte seroit plutôt digne de louange que de blâme d'avoir inventé cette assemblée de gens en apparence contre le comte, et en effet contre les Maures. Car une des beautés du poëme dramatique est que ce qui a été imaginé et introduit pour une chose serve à la fin pour une autre.

La première scène du quatrième acte nous semble reprise avec peu de fondement, puisqu'il est vrai que ni l'amour de *Chimène*, ni l'inquiétude qu'il lui cause, ne sont pas ce qu'il y a de répréhensible en elle, mais seulement le témoignage qu'elle donne en quelques autres lieux du poëme que son amour l'emporte sur son devoir. Or en celui-ci le contraire paroît, et l'agitation de ses pensées finit comme elle doit.

La seconde a le défaut que remarque l'observateur touchant l'inutilité de l'infante; et l'on ne peut pas dire qu'elle y est utile en quelque sorte, comme celle qui flatte la passion de *Chimène*, et qui sert à lui faire montrer de plus en plus combien elle est affermie dans la résolution de perdre son amant. Car *Chimène* eût pu témoigner aussi-bien cette résolution en parlant à *Elvire*, qu'en parlant à l'infante, laquelle agit en cette occasion sans aucune nécessité.

Dans la troisième, l'observateur s'étonne que les commandemens du roi aient été mal exécutés.

Mais, comme il est assez ordinaire que les bons ordres sont mal suivis, il n'y avoit rien de si raisonnable que de supposer, en faveur de *Rodrigue*, qu'en cette occasion *Fernand* eût été servi avec négligence. Toutefois ce n'est pas par cette raison que le poëte se peut défendre, la véritable étant que le roi n'avoit point donné d'ordre pour résister aux Maures, de peur de mettre la ville en trop grande alarme. Il est vrai que l'excuse est pire que la faute, parce qu'il y auroit moins d'inconvénient que le roi fût mal obéi ayant donné de bons ordres, que non pas qu'il périt faute d'en avoir donné aucun. Si bien qu'encore que l'objection par là demeure nulle en ce lieu, il nous semble néanmoins qu'elle eût été bonne et solide dans la sixième scène du second acte, où l'on pouvoit reprocher à *Fernand* avec beaucoup de justice qu'il savoit mal garder ses places, de négliger ainsi les bons avis qui lui étoient donnés, et de prendre le parti le moins assuré dans une nouvelle qui ne lui importoit pas moins que de sa ruine.

Ce qui suit du mauvais soin de *don Fernand*, qui devoit tenir le port fermé avec une chaîne, seroit une répréhension fort judicieuse, supposé que Séville eût un port si étroit d'embouchure, qu'une chaîne l'eût pu clorre aisément; ce qu'il semble aussi que l'auteur estime, faisant dire en un lieu :

Les Maures et la mer entrèrent dans le port :

et en un autre, distinguant le fleuve du port :

Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port.

Mais Séville étant assez avant dans la terre, et n'ayant pour havre que le Guadalquivir, qui ne se peut commodément fermer d'une chaîne à cause de sa grande largeur, on peut dire que c'étoit assez que *Rodrigue* fît la garde au port, et qu'en ce lieu l'observateur desire une chose peu possible, quoique l'auteur lui en ait donné sujet par son expression. Pour le reste, nous croyons que la flotte des Maures a pu ancrer, afin que leur descente se fît avec ordre ; parce qu'en cas de retraite, si elle eût été si pressée qu'ils n'eussent pas eu le loisir de lever les ancres, en coupant les cables ils se mettoient en état de la faire avec autant de promptitude que s'ils ne les eussent point jetées. C'est ainsi, ou avec peu de différence, qu'*Enée* en use, quand il coupe le cable qui tenoit son vaisseau attaché au rivage, plutôt que de l'envoyer détacher, dans la crainte qu'il avoit qu'en retardant un peu sa sortie du port, *Didon* n'eût assez de tems pour le retenir par force dans Carthage.

Pour la cinquième scène, il nous semble qu'elle peut être justement reprise. Mais ce n'est pas absolument, comme dit l'observateur, parce que le roi y fait un personnage moins sérieux qu'on ne devoit attendre de sa dignité et de son âge, lorsque

pour reconnoître le sentiment de *Chimène* il lui assure que *Rodrigue* est mort au combat : car cela se pourroit bien défendre par l'exemple de plusieurs grands princes, 1) qui n'ont pas fait difficulté d'user de feinte dans leurs jugemens, quand ils ont voulu découvrir une vérité cachée. Nous tenons cette scène principalement répréhensible en ce que *Chimène* y veut déguiser au roi la passion qu'elle a pour *Rodrigue*, quoiqu'il n'y eût pas sujet de le faire, et qu'elle-même eût témoigné déjà auparavant avoir une contraire intention. Cela se justifie clairement par la quatrième scène du troisième acte, où elle dit à son amant qu'elle veut bien qu'on sache son inclination, *afin que sa gloire en soit plus élevée, quand on verra qu'elle le poursuit, encore qu'elle l'adore.* Ce discours nous paroît contredire à celui que le poëte lui fait tenir maintenant pour celer son amour au roi, *qu'on se pâme de joie ainsi que de tristesse.* Et c'étoit sur cette contradiction que nous estimons que l'observateur eût été bien fondé de le reprendre en ce lieu. En effet, il eût beaucoup mieux valu la faire persévérer dans la résolution de laisser connoître son amour, et lui faire dire que la mort de *Rodrigue*

1) Oui, plusieurs grands princes ont pu employer de pareilles feintes, mais elles n'en sont pas moins puériles au théâtre ; elle tiennent beaucoup plus du comique que du tragique.

lui pouvoit bien être sensible, puisqu'elle avoit de l'affection pour lui ; mais qu'elle lui étoit agréable, puisque son devoir l'avoit obligée à la poursuivre, et que maintenant elle n'avoit plus rien à desirer que le tombeau, après avoir obtenu des Maures ce que le roi sembloit ne lui vouloir pas accorder.

Quant à l'ordonnance de *Fernand* pour le mariage de *Chimène* avec celui de ses deux amans qui sortiroit vainqueur du combat, on ne sauroit nier qu'elle ne soit très-inique, 1) et que *Chimene* ne fasse une très-grande faute de ne refuser pas ouvertement d'y obéir. *Rodrigue* lui-même n'eût osé porter jusque là ses prétentions ; et ce combat ne pouvoit servir au plus qu'à lui faire obtenir l'absolution de la mort du comte. Que si le roi le vouloit récompenser du grand service qu'il venoit d'en recevoir, il falloit que ce fût du sien, et non pas d'une chose qui n'étoit point à lui, et que les lois de la nature avoient mise hors de sa puissance. En tout cas, s'il lui vouloit faire épouser *Chimène*, il falloit qu'il employât envers elle la persuasion plutôt que le commandement. Or, cette ordonnance déraisonnable et précipitée, et par conséquent peu vraisemblable, est d'autant plus digne de blâme,

1) Inique sans doute, mais très-conforme à l'usage du tems.

qu'elle fait le dénouement de la pièce, et qu'elle le fait mauvais et contre l'art. En tous les autres lieux du poëme cette bizarrerie eût fait un fâcheux effet ; mais en celui-ci elle en gâte l'édifice et le rend défectueux en sa partie la plus essentielle, le mettant sous le genre de ceux qu'*Aristote* condamne parce *qu'ils nouent bien et se dénouent mal.*

La première scène du cinquième acte nous semble très-digne de censure, parce que *Rodrigue* retourne chez *Chimène,* non plus de nuit, comme l'autre fois que les ténèbres favorisoient aucunement sa témérité, mais en plein jour, avec bien plus de péril et de scandale. Elle nous semble encore digne de répréhension, parce que l'entretien qu'ils y ont ensemble est si ruineux pour l'honneur de *Chimene ,* et découvre tellement l'avantage que sa passion a pris sur elle, que nous n'estimons pas qu'il y ait guère de chose plus blâmable en toute la pièce. Il est vrai que *Rodrigue* y fait ce qu'un amant désespéré étoit obligé de faire, et qu'il y demeure bien plus dans les termes de la bienséance qu'il n'avoit fait la première fois : mais *Chimène* au contraire y abandonne tout ce qui lui restoit de pudeur, et, oubliant son devoir pour contenter sa passion, persuade clairement *Rodrigue* de vaincre celui qui s'exposoit volontairement à la mort pour sa querelle, et qu'elle avoit accepté pour son défenseur.

Et ce qui la rend plus coupable encore, est qu'elle ne l'exhorte pas tant à bien combattre pour la crainte qu'il ne meure, que pour l'espérance de l'épouser s'il ne mouroit point. Nous laissons à part l'ingratitude et l'inhumanité qu'elle fait paroître en sollicitant les déshonneurs de *don Sanche*, qui sont de mauvaises qualités pour un principal personnage. Cette scène donc a toute l'imperfection qu'elle sauroit avoir, si l'on considère la matière comme faisant une partie essentielle de ce poëme: mais en récompense, la considérant à part et détachée du sujet, la passion qu'elle contient nous semble fort bien touchée et fort bien conduite, et les expressions dignes de beaucoup de louanges.

Les seconde et troisième scènes ont leur défaut accoutumé de la superfluité de l'Infante, et font languir le théâtre par le peu qu'elles concontribuent à la principale aventure. Il est vrai pourtant qu'elles ne manquent pas de beaux mouvemens, et que, si elles étoient nécessaires, elles se pourroient dire belles.

Nous croyons la quatrième moins inutile que ne le prétend l'observateur, puisqu'elle découvre l'inquiétude de *Chimène* durant le combat de ses amans, et qu'elle sert à lui faire regagner un peu de la réputation qu'elle avoit perdue dans la première.

Pour la cinquième, outre qu'elle donne juste

sujet à l'observateur de remarquer le peu de tems que *Rodrigue* a eu pour ce combat, lequel, se devant faire dans la place publique et par la permission du roi, demandoit beaucoup de cérémonies, elle a encore le défaut de l'action que *don Sanche* y vient faire, de présenter son épée à *Chimène* suivant la condition que lui a imposée le vainqueur. Puis, pour achever de la rendre tout-à-fait mauvaise, au lieu que la surprise qui trouble *Chimène* devoit être courte, le poëte l'a étendue jusques à dégoûter les spectateurs les plus patiens, qui ne se peuvent assez étonner de ce que *don Sanche* ne l'éclaircisse pas du succès de son combat avec une parole, laquelle il lui pouvoit bien dire, puisqu'il lui peut bien demander audience deux ou trois fois pour l'en éclaircir. A quoi l'on peut ajouter qu'il y a beaucoup d'injustice dans le transport de *Chimène* contre lui qui l'avoit servie et obligée; et que si elle eût fait paroître sa douleur avec plus de tendresse et de civilité, elle eût plus excité de compassion qu'elle ne fait par sa violence. D'ailleurs, il y pourroit avoir encore à redire à ce qu'ayant promis solemnellement d'épouser celui qui la vengeroit de *Rodrigue*, maintenant qu'elle croit que *don Sanche* l'en a vengée, elle tranche nettement qu'elle ne lui tiendra point parole, et le paye d'injures et de refus, au lieu de se plaindre de sa mauvaise fortune, qui lui a ravi par son propre

ministère celui qu'elle aimoit, et qui la livre à celui qu'elle ne pouvoit souffrir.

Dans la sixième scène, où elle avoue au roi qu'elle aime *Rodrigue*, nous ne la blâmons pas, comme fait l'observateur, de ce qu'elle l'avoue, mais de ce qu'oubliant la résolution qu'elle avoit faite dans la quatrième scène du troisième acte de ne point celer sa passion pour sa plus grande gloire, elle semble l'avoir voulu dissimuler jusqu'alors, et par conséquent l'avoir jugée criminelle. Par cette inégalité de *Chimène*, le poëte fait douter s'il a connu l'importance de ce qu'il lui avoit fait dire lui-même,

Voyant que je l'adore, et que je le poursuis ;

et laisse soupçonner qu'il ait mis cette généreuse pensée dans sa bouche plutôt comme une fleur non nécessaire, que comme la plus essentielle chose qui servît à la constitution de son sujet.

Dans la suivante, nous trouvons qu'il lui fait faire une faute bien plus remarquable, en ce que, sans autre raison que celle de son amour, elle consent à l'injuste ordonnance de *Fernand*, c'est-à-dire à épouser celui qui avoit tué son père. Le poëte, voulant que ce poëme finît heureusement, pour suivre les règles de la tragi-comédie, fait encore en cet endroit que *Chimène* foule aux pieds celles que la nature a établies, et dont

le mépris et la transgression doivent donner de l'horreur aux ignorans et aux habiles.

Quant au théâtre, il n'y a personne à qui il ne soit évident qu'il est mal entendu dans ce poëme, et qu'une même scène y représente plusieurs lieux. Il est vrai que c'est un défaut que l'on trouve en la plupart de nos poëmes dramatiques, 1) et auquel il semble que la négligence des poëtes ait accoutumé les spectateurs. Mais l'auteur de celui-ci, s'étant mis si à l'étroit pour y faire rencontrer l'unité du jour, devoit bien aussi s'efforcer d'y faire rencontrer celle du lieu, qui est bien autant nécessaire que l'autre, et, faute d'être observée avec soin, produit dans l'esprit des spectateurs autant ou plus de confusion et d'obscurité.

A l'examen de ce que l'observateur appelle conduite succède celui de la versification, laquelle ayant été reprise sans grand fondement en beaucoup de lieux, et passée pour bonne en

1) C'est aussi souvent le défaut des décorateurs et des comédiens. Une action se passe tantôt dans le vestibule d'un palais, tantôt dans l'intérieur, sans blesser l'unité de lieu : mais le décorateur blesse la vraisemblance en ne représentant pas ce vestibule et cet appartement. Ce serait un soulagement pour l'esprit et un plaisir pour les yeux, de changer la scène à mesure que les personnages sont supposés passer d'un lieu à un autre dans la même enceinte.

beaucoup d'autres où il y avoit grand sujet de la condamner, nous avons jugé nécessaire, pour la satisfaction du public, de montrer en quoi la censure des vers a été bonne ou mauvaise, et en quoi l'observateur eût eu encore juste raison de les reprendre. Toutefois nous n'avons pas cru qu'il nous fallût arrêter à tous ceux qui n'ont d'autre défaut que d'être foibles et rampans, le nombre desquels est trop grand et trop facile à connoître, pour y employer nôtre tems.

SENTIMENS
DE L'ACADÉMIE
SUR LES VERS DU CID.
ACTE PREMIER.

P. 147, *v.* 1. Entre tous ces amans dont la jeune ferveur.

Ce mot de *ferveur* est plus propre pour la dévotion que pour l'amour ; mais, supposé qu'il fût aussi bon en cet endroit qu'*ardeur* ou *desir*, *jeune* s'y accommoderoit fort bien, contre l'avis de l'observateur.

Ib. v. 5. Ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs desirs.

La remarque de l'observateur n'est pas considérable, qui juge qu'il falloit dire, *ou que d'un regard propice elle anime*, etc. parce que ces deux vers ne contiennent pas deux sens différens, pour obliger à dire, *ou qu'elle anime.*

Ib. v. 8. Elle n'ôte à pas un, ni donne d'espérance. 1)

Il falloit, *ni ne donne ;* et l'omission de ce *ne*, avec la transposition de *pas un*, qui devoit être à la fin, font que la phrase n'est pas françoise.

1) Peut-être faudrait-il laisser plus de liberté à la poésie, à l'exemple de tous nos voisins. Ce vers serait fort beau :

Je ne vous ai ravi ni donné la couronne :

il est très-français ; *ni n'ai donné* le gâterait.

P. 148, *v.* 7. Don Rodrigue sur-tout n'a trait en son visage, 1)
Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image.

C'est une hyperbole excessive de dire que chaque trait d'un visage soit une image ; et *haute* n'est pas une épithète propre en ce lieu ; outre que *sur-tout* est mal placé, ce qui l'a fait paroître bas à l'observateur.

Ib. v. 12. . . . . A passé pour merveille. 2)

Cette façon de parler a été mal reprise par l'observateur.

Ib. v. 13. Ses rides sur son front ont gravé ses exploits.

Les rides marquent les années, mais ne gravent point les exploits.

P. 149, *v.* 6. L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble.

A présent est bas et inutile, comme a remarqué l'observateur ; et *qui s'assemble* n'est pas inutile comme il a cru.

Ib. v. 12. Et que tout se dispose à leurs contentemens.

Il eût été mieux *à leur contentement.*

1) *N'a trait en son visage* est familier. Mais l'hyberbole n'est peut-être pas trop forte ; car il serait très-permis de dire, *tous les traits de son visage annoncent un héros.*

2) *A passé pour merveille* ne se dirait pas aujourd'hui, parce que cette expression est triviale.

P. 150, *v.* 3. Deux mots dont tous vos sens doivent être charmés.

Cela est mal repris par l'observateur, parce qu'en poésie tous les sens signifient le sens intérieur, c'est-à-dire de l'ame, et que dans une extrême joie les sens extérieurs même sont comme charmés.

Ib. v. 6. Puis-je à de tels discours donner quelque croyance ?

Il valoit mieux dire, *à ce discours ;* car, n'ayant dit que *deux mots*, on ne peut pas dire qu'elle ait fait des discours.

P. 153, *v.* 2. L'informer avec soin comme va son amour.

L'observateur a bien repris cet endroit; il falloit dire, *vous informer d'elle.*

Ib. v. 9. Madame, toutefois. . . . . .

En cet hémistiche, *toutefois* est mal placé.

P. 154, *v.* 2. . . . . Mets la main sur mon cœur,
Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur.

En tout cet endroit le nom de *Rodrigue* n'a point été prononcé. Elle veut peut-être entendre son nom par *ce jeune chevalier*, mais il le désigne seulement, et ne le nomme pas.

Ib. v. 17. Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage.

Ce dernier mot ne dit pas assez pour signifier *ma gloire court fortune.*

P. 155, *v.* 14. A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne.

Dédaigne dit trop pour sa passion, car en effet elle l'estimoit : elle vouloit dire, *pour ce que je devrois dédaigner.*

Ib. v. 17. . . . . Je le crains et souhaite.

L'usage veut que l'on répète l'article *le*, d'autant plus que les deux verbes sont de signification fort différente, et qu'autrement le mot de *souhaite*, sans l'article, fait attendre quelque chose ensuite.

Ib. v 19. Magloire et mon amour ont tous deux tant d'appas,
Que je meurs s'il s'achève et ne s'achève pas.

Le premier vers ne s'entend point, et le second est bien repris par l'observateur : il falloit dire, *s'il s'achève et s'il ne s'achève pas*, parce que cet *et* conjoint ce qui se doit séparer.

Ib. v. 27. . . . . A vos esprits flottans.

L'observateur a mal repris cet endroit, parce que les passions sont comme des vents qui agitent l'esprit, et donnent lieu à la métaphore; et quant au pluriel *esprits*, il se peut fort bien mettre en poésie, pour signifier l'*esprit.*

P. 156, *v.* 2. Pour souffrir la vertu si long-tems au supplice.

Cette expression n'est pas achevée : on ne dit point *souffrir quelqu'un au supplice*, mais bien *souffrir que quelqu'un soit au supplice ;*

outre qu'*être au supplice* laisse une fâcheuse image en l'esprit.

Ib. v. 3. Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

Ce vers est beau, et l'observateur l'a mal repris, parce qu'elle ne pouvoit rien espérer de plus avantageux pour sa guérison, que de voir *Rodrigue* tellement lié à *Chimène*, qu'elle n'eût plus lieu d'espérer sa possession.

Ib. v. 4. Par vos commandemens Chimène vous vient voir.

Ce vers est bas; et la façon de parler n'est pas francoise, parce qu'on ne dit point *un tel vous vient voir par vos commandemens.*

Ib. v. 13. Cet hyménée à trois également importe.

Ce vers est mal tourné; et *à trois* après *hyménée* dans le repos du vers, fait un fort mauvais effet.

P. 157, *v.* 2. Vous élève en un rang. . . . . .

Cela n'est pas françois : il faut dire *élever à un rang.*

P. 158, *v.* 12. Mais le roi m'a trouvé plus propre à son desir.

Ce n'est pas bien parler de dire *plus propre à son desir;* il falloit dire *plus propre à son service*, ou bien, *plus selon son desir.*

P. 160. *v.* 5. Instruisez-le d'exemple. . . . . 1)

1) *Instruire d'exemple* me paraît faire un très-bel

Cela n'est pas françois : il falloit dire *instruisez-le par l'exemple de*, etc.

Ressouvenez et *enseignez* ne sont pas bonnes rimes.

P. 160, *v.* 11. . . . . Ordonner une armée. 1)

Ce n'est pas bien parler françois, quelque sens qu'on lui veuille donner, et ne signifie point, ni mettre une armée en bataille, ni établir dans une armée l'ordre qui y est nécessaire.

Ib. v. 21. Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres lois;
Et, si vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de rois.

Il y a contradiction en ces vers ; car, par la même raison qu'ils passeroient sous d'autres lois, ils pourroient avoir d'autres rois.

P. 161, *v.* 1. Le prince pour essai de générosité.

L'observateur reprend mal cet endroit, en ce qu'il dit qu'il y a quelque consonnance d'*essai* avec *générosité*, car il n'y en a point.

Ib. v. 2. Gagneroit des combats. . . . . .

L'observateur a repris cette façon de parler

effet en poésie. Cette expression même semble y être devenue d'usage.

Il m'instruisoit d'exemple au grand art des héros

1) Puisqu'on ne peut rendre ce mot que par une périphrase, il vaut mieux que la périphrase ; il répond à *ordinaire ;* il est plus énergique qu'*arranger, disposer.*

avec quelque fondement, parce qu'on ne sauroit dire qu'improprement *gagner des combats.* 1)

P. 162, *v.* 9. Parlons-en mieux, le roi. . . . . .

L'observateur a repris ce vers avec trop de rigueur, pour avoir la césure mauvaise; car cela se souffre quelquefois aux vers de théâtre, et même en quelques lieux a de la grace dans les interlocutions, pourvu que l'on en use rarement.

P. 163, *v.* 4. Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

L'observateur a eu raison de remarquer qu'on ne peut dire *le front d'une race.* 2)

P. 164, *v.* 5. . . . . Mon ame est satisfaite,
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

Il y a contradiction en ces deux vers, de dire en même tems que son ame soit satisfaite, et que ses yeux reprochent à sa main une défaite honteuse, et qui par conséquent lui doit donner du déplaisir. 3.)

1) Si on gagne des batailles, pourquoi ne gagneraiton pas des combats?

2) Pourquoi, si on anime tout en poésie, une race ne pourra-t-elle pas rougir? pourquoi ne lui pas donner un front comme des sentimens?

3) Y a-t-il contradiction? Je suis satisfait, je suis vengé; mais je l'ai été trop aisément.

P. 165, *v.* 5. Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte?

Triompher de l'éclat d'une dignité, ce sont de belles paroles qui ne signifient rien. 1)

P. 166, *v.* 2. Qui tombe sur mon chef. . . . . .

L'observateur est trop rigoureux de reprendre ce mot de *chef*, 2) qui n'est point tant hors d'usage qu'il le dit.

P. 167, *v.* 8. Je le remets au tien pour venger et punir.

Venger et punir est trop vague; car on ne sait qui doit être vengé, ni qui doit être puni.

Ib. v. 11. . . . Au surplus. . . . . .

Ce terme est bien repris par l'observateur pour être bas, mais la faute est légère.

Ib. v. 14. Se faire un rempart de mille funérailles. 3)

L'observateur a bien repris cet endroit; car le mot de *funérailles* ne signifie point des corps morts.

P. 168, *v.* 7. Plus l'offenseur est cher. . . . . .

L'observateur a quelque fondement en sa ré-

1) N'est-il pas permis en poésie de triompher de l'éclat des grandeurs?

2) Ce mot a vieilli.

3) *Funérailles* alors signifiait *funus*, et n'était pas uniquement attaché à l'idée d'enterrement.

préhension, de dire que ce mot *offenseur* n'est pas en usage; toutefois étant à souhaiter qu'il y fût pour opposer à offensé, cette hardiesse n'est pas condamnable.

P. 170, *v.* 4. L'un échauffe 1) mon cœur, l'autre retient mon bras.

Echauffer est un verbe trop commun à toutes les deux passions. Il en falloit un qui fût propre à la vengeance, et qui la distinguât de l'amour; et même le mot de *flâme* qui suit semble le desirer plutôt pour la maîtresse que pour le père.

P. 171, *v.* 1. Je dois à ma maîtresse aussi-bien qu'à mon père.

Je dois est trop vague. 1) Il devoit être déterminé à quelque chose qui exprimât ce qu'il doit.

Ib. v. 8. Allons, mon ame. . . . . .

L'observateur n'a pas eu raison de blâmer cette façon de parler, parce qu'elle est en usage, et que l'on parle souvent à soi en s'adressant à une des principales parties de soi-même, comme l'*ame* et le *cœur*.

Ib. v. ib. . . . . . Et, puisqu'il faut mourir.

Ces paroles ne sont pas une exclamation, comme

1) *Échauffe* n'est pas mauvais, *anime* serait plus noble.

2) L'usage s'est depuis déclaré pour *Corneille*. On dit très-bien: *Je dois à la nature encore plus qu'à l'amour.*

le remarque l'observateur, et ont un fort bon sens, puisqu'elles veulent dire que *Rodrigue* étant réduit à la nécessité de mourir, quoi qu'il pût arriver, il aime mieux mourir sans offenser *Chimène* qu'après l'avoir offensée.

P. 171, *v.* 14. . . . . Dont mon ame égarée.

L'observateur n'a pas bien repris ce mot *égarée*, qui n'est point inutile, marquant le trouble de l'esprit.

Ib. v. 18. Allons, mon bras. . . . . .

L'observateur devoit plutôt reprendre, *allons, mon bras*, qu'*allons, mon ame*, 1) parce qu'encore que le bras se puisse quelquefois prendre pour la personne, il ne s'accorde pas bien avec *aller*.

P. 172, *v.* 2. Dois-je pas à mon père avant qu'à ma maîtresse?

Il fait la même faute qu'auparavant; il devoit déterminer ce qu'il devoit.

Ib. v. 4. Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.

L'observateur n'a pas bien repris cet endroit; car métaphoriquement le sang qui a été reçu des aïeux est souillé par les mauvaises actions, et ce vers est fort beau.

1) Une ame va-t-elle mieux qu'un bras?

ACTE SECOND.

P. 173, *v.* 1. . . . . Quand je lui fis l'affront.

Il n'a pu dire, *je lui fis ;* car l'action vient d'être faite : il falloit dire, *quand je lui ai fait*, puisqu'il ne s'étoit point passé de nuit entre deux.

Ce grand courage, grandeur de l'offense, grand crime, et *quelque grand qu'il fût.*

L'observateur est trop rigoureux de reprendre ces répétitions, dont la première n'est pas considérable, étant éloignée de cinq vers ; et en la seconde, la répétition de *quelque grand qu'il* fût est entièrement nécessaire, et a même de la grace.

Ib. v. 10. Qui passent le commun des satisfactions.

Cette façon de parler est des plus basses et peu françoise.

P. 174, *v.* 8. . . . . Sont plus que suffisans.

L'observateur l'a bien repris, non pas en ce qu'il dit que cette façon de parler ne signifie rien, car elle est aisément entendue, mais en ce qu'elle est basse.

P. 177, *v.* 2. Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son tems ? le sais-tu ?

On ne doit parler ainsi que d'un homme mort ; car *don Diegue* étant vivant, son fils devoit croire qu'il étoit encore la vertu et l'hon-

neur de son tems : il devoit dire, *est la même vertu*, etc.

Le comte répond, *peut-être ;* 1) mais c'est mal répondu, car absolument on doit savoir ou non quelque chose.

P. 177, *v.* 4. . . Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? 2)

Une ardeur ne peut être appelée sang par métaphore ni autrement.

Ib. v. 6. A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

Après avoir dit ces mots, le grand discours qui suit jusqu'à la fin de la scène est hors de saison. 3)

P. 182, *v.* 1. Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder.

L'observateur a mal repris cet endroit, car on dit *s'accorder* pour *être accordé.*

P. 182. *v.* 3. Et tu sais que mon ame. . . . .

Cela est mal dit : mais pour *fera l'impossible*,

1) Cette faute est de l'espagnol.

2) Si un homme pouvait dire de lui qu'il a de l'ardeur dans les yeux, y aurait-il une faute à dire que cette ardeur vient de son père, que c'est le sang de son père? n'est-ce pas le sang qui plus ou moins animé rend les yeux vifs ou éteints ?

3) Cependant on entend les vers suivans avec plaisir ; et *La valeur n'attend pas le nombre des années* est devenu un proverbe.

l'observateur l'a mal repris ; car l'usage a reçu *faire l'impossible*, pour dire, *faire tout ce qui est possible.*

P. 182, *v.* 6. Les affronts à l'honneur ne se réparent point.

On dit bien *faire affront à quelqu'un*, mais non pas *faire affront à l'honneur de quelqu'un.* 1)

P. 183. *v.* 1. Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'observateur n'a pas eu sujet de reprendre la bassesse du vers, ni la phrase *du premier coup :* mais il le devoit reprendre comme impropre en ce lieu, puisqu'il se dit d'une action et non d'une habitude.

Ib. v. 5. . . . . Quel comble à mon ennui ! 2)

Cette phrase n'est pas françoise.

P. 185. *v.* 16. Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage.

Contre l'opinion de l'observateur, ce mot de *choir* 3) n'est point si fort impropre en ce lieu qu'il ne se puisse supporter : celui d'*abattre* eût été sans doute meilleur, et plus dans l'usage.

1) Cette censure détruirait toute poésie ; on dit très-bien, il outrage mon amour, ma gloire.

2) On dit, c'est le comble de ma douleur, de ma joie : si ces tours n'étaient pas admis, il ne faudrait plus faire de vers.

3) *Choir* n'est plus d'usage.

P. 186, *v.* 8. Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat.

L'observateur a mal repris *s'abat*, et il n'y a point d'équivoque vicieuse avec *sabat ;* mais il devoit remarquer qu'il falloit dire *est abattu*, et non pas *s'abat.*

Ib. v. 17. . . . . Et ses nobles journées 1)
Porter delà les mers ses hautes destinées.

L'observateur a bien repris *ses nobles journées ;* car on ne dit point *les journées d'un homme*, pour exprimer les combats qu'il a faits; mais on dit bien *la journée d'un tel lieu*, pour dire la bataille qui s'y est donnée : et il devoit encore ajouter que de nobles journées qui portent de hautes destinées au-delà des mers font une confusion de belles paroles qui n'ont aucun sens raisonnable.

Ib. v. 18. . . . . Arborer ses lauriers. 2)

Est bien repris par l'observateur, parce que

1) On disait alors, *les journées d'un homme ;* et il en est resté cette façon de parler triviale, *il a tant fait par ses journées*, mais c'est dans le style comique.

2) *Arborer ses lauriers*, ne veut pas dire, *mettre des lauriers en terre pour les faire croître, planter des lauriers :* mais comme on coupait des branches de laurier en l'honneur des vainqueurs, c'était les arborer que de les porter en triomphe, les montrer de loin comme s'ils étaient des arbres véritables. Ces figures ne sont-elles pas permises dans la poésie ?

l'on ne peut pas dire, *arborer un arbre :* le mot d'*arborer* ne se prend que pour des choses que l'on plante figurément en façon d'arbres, comme des étendarts.

P. 186, *v.* 22. Mais, madame, voyez où vous portez son bras.

Cette façon de parler est si hardie qu'elle en est obscure.

P. 187, *v.* 3. Je veux que ce combat demeure pour certain.

Outre que cette phrase est basse, elle est mauvaise ; et l'auteur n'exprime pas bien par là, *je veux que ce combat se soit fait.*

Ib. v. 4. Votre esprit va-t-il point bien vite pour sa main?

Cette pointe est mauvaise.

Ib. v. 5. Que veux-tu ? je suis folle, et mon esprit s'égare ;
Mais c'est le moindre mal que l'amour me prépare.

Il y a de la contradiction dans le sens de ces vers ; car comment l'amour lui peut-il préparer un mal qu'elle sent déjà ? Elle pouvoit bien dire, *c'est un petit mal en comparaison de ceux que l'amour me prépare.*

Ib. v. 11. Je l'ai de votre part long-tems entretenu. 1)

On dit bien, *je lui ai parlé de votre part*, ou bien, *je l'ai entretenu de ce que vous*

1) Je ne crois pas qu'on puisse trouver la moindre faute dans ce vers.

m'avez commandé de lui dire de votre part; mais on ne peut dire, *je l'ai entretenu de votre part.*

P. 188, *v.* 8. On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle. 1)

On ne peut dire, *bouillant d'une querelle*, comme on dit, *bouillant de colere.*

Ib. v. 15. J'obéis et me tais ; mais de grace encor, sire,
Deux mots en sa défense.

Après avoir dit, *j'obéis et me tais*, il ne devoit point continuer de parler ; car ce n'est pas se vouloir taire que de demander à dire deux mots en sa défense.

P. 189, *v.* 4. Et c'est contre ce mot qu'a résisté le comte.

Résister contre un mot n'est pas parler françois : il eût pu dire, *s'obstiner sur un mot.*

Ib. v. 5. Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéiroit s'il avoit moins de cœur.

Don Sanche pèche fort contre le jugement en cet endroit, 2) d'oser dire au roi que le

1) *Tout bouillant encor de sa querelle*, me semble très-poétique, très-énergique, et très-bon.

2) Qu'on fasse attention aux mœurs de ce tems-là, à la fierté des seigneurs, au peu de pouvoir des rois, et on verra que ceux qui rédigèrent ces remarques avaient une autre idée de la puissance royale que les guerriers du treizième siècle.

comte trouve trop de rigueur à lui rendre le respect qu'il lui doit, et encore plus quand il ajoute qu'il y auroit de la lâcheté à lui obéir.

P. 189. *v.* 7. Commandez que son bras nourri dans les alarmes.

On ne peut dire, *un bras nourri dans les alarmes ;* et il a mal pris en ce lieu la partie pour le tout.

Ib. v. 11. Vous perdez le respect: mais je pardonne à l'âge,
Et j'estime l'ardeur en un jeune courage.

Le roi estime sans raison cette ardeur qui fait perdre le respect *à don Sanche :* c'étoit beaucoup de lui pardonner.

P. 192, *v.* 15. A quelque sentiment que son orgueil m'oblige, 1)
Sa perte m'affoiblit, et son trépas m'afflige.

Toutes les parties de ce raisonnement sont mal rangées ; car il falloit dire, *A quelque ressentiment que son orgueil m'ait obligé, son trépas m'afflige à cause que* 2) *sa perte m'affoiblit.*

1) *M'oblige* ne peut-il pas très-bien être substitué à *m'ait obligé ?*

2) *A cause que* ferait tout languir ; et le roi peut très-bien s'affliger de la perte d'un homme qui l'a servi long-tems, sans même songer qu'il pouvait servir encore. Ce sentiment est bien plus noble.

P. 196, *v.* 10. Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix. 1)

Chimène paroît trop subtile en tout cet endroit, pour une affligée.

P. 198, *v.* 5. Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire ;
Moi, que jadis par-tout a suivi la victoire.

Don Diegue devoit exprimer ses sentimens devant son roi avec plus de modestie. 2)

Ib. v. 12. L'orgueil dans votre cour l'a fait presqu'à vos yeux,
Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse.

Il falloit dire *et a souillé*, car *l'a fait* ne peut pas régir *souillé.*

P. 199, *v.* 7. Du crime glorieux qui cause nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras. 3)

On peut bien donner une tête et des bras à quelques corps figurés, comme par exemple à une armée ; mais non pas à des actions, comme des crimes, qui ne peuvent avoir ni têtes ni bras.

1) Ce défaut est de l'espagnol ; et, en effet, ces subtilités, ces recherches d'esprit, ces déclamations, refroidissent beaucoup le sentiment.

2) Oui dans nos mœurs, oui dans les règles de nos cours, mais non dans les tems de la chevalerie.

3) Cette faute est de l'espagnol.

P. 199, *v.* 15. Et loin de murmurer d'un injuste décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

Il offense le roi, le croyant capable de faire un décret injuste ; mais il pouvoit dire *loin d'accuser d'injustice le décret de ma mort.*

P. 200, *v.* 4. . . . . Qu'un meurtrier périsse.

Ce mot de *meurtrier*, qu'il répète souvent, le faisant de trois syllabes, n'est que de deux. 1)

ACTE TROISIÈME.

ELVIRE.

P. 201, *v.* 9. Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?

RODRIGUE.

Jamais un meurtrier s'offrit-il à son juge ?

Soit que *Rodrigue* veuille consentir au sens d'*Elvire*, soit qu'il y veuille contrarier, 1) il y a grande obscurité en ce vers, et il semble qu'il conviendroit mieux au discours d'*Elvire* qu'au sien.

1) *Meurtrier, sanglier*, etc. sont de trois syllabes. Ce serait faire une contraction très-vicieuse, et prononcer *sangler, meurtrer*, que de réduire ces trois syllabes très-distinctes à deux.

2) *Y contrarier.* Ce verbe ne se dit plus avec le datif ; on dit, *contrarier une opinion, s'y opposer, la contredire, etc.*

P. 204. *v.* 6. Employez mon épée à punir le coupable.
Employez mon amour à venger cette mort.

La bienséance eût été mieux observée, 1) s'il se fût mis en devoir de venger *Chimène* sans lui en demander la permission.

P. 205. *v.* 17. Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau.

Cet endroit n'est pas bien repris par l'observateur ; car cette phrase *fondez-vous en eau* ne donne aucune vilaine idée comme il dit. Il eût été mieux à la vérité de dire *fondez-vous en larmes :* et à bien considérer ce qui suit, encore qu'il sémble y avoir quelque confusion, toutefois il ne s'y trouve point trois moitiés comme il l'estime.

P. 206. *v.* 6. Si je pleure ma perte, et la main qui l'a faite.

On ne peut dire *la main qui a fait la perte*, pour dire *la main qui l'a causée ;* car c'est *Chimène* qui a fait la perte, et non pas la main de *Rodrigue.* Ce n'est pas bien dit aussi *je pleure la main*, pour dire *je pleure de ce que c'est cette main qui a fait le mal.*

P. 207, *v.* 9. . . En ce dur combat de colère et de flâme.

Flâme en ce lieu est trop vague pour désigner

1) Point du tout ; ce n'était pas l'usage de la chevalerie ; il fallait qu'un champion fût avoué par sa dame : et de plus *don Sanche* ne devait pas s'exposer à déplaire à sa maîtresse, s'il était vainqueur d'un homme que *Chimène* eût encore aimé.

l'amour, l'opposant à *colere*, où il y a du feu aussi-bien qu'en l'amour.

P. 207, *v.* 10. Il déchire mon cœur sans partager mon ame.

L'observateur l'a bien repris ; car cela ne veut dire, sinon, *il déchire mon cœur sans le déchirer.*

Ib. v. 11. Et quoique mon amour ait sur moi du pouvoir.

Cette facon de parler n'est pas francoise ; il falloit dire *quelque pouvoir que mon amour ait sur moi.*

Ib. v. 14. Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige.

Ce mot d'*intérêt*, étant commun au bien et au mal, ne s'accorde pas justement avec *afflige*, qui n'est que pour le mal ; il falloit dire *son intérêt me touche*, ou *sa peine m'afflige.*

Ib. v. 15. Mon cœur prend son parti ; mais, contre leur effort,
Je sais que je suis fille, et que mon père est mort.

C'est mal parler de dire *contre leur effort, je sais que je suis fille, et que mon pere est mort.*

P. 208, *v.* 3. Quoi ! j'aurai vu mourir mon père entre mes bras !

Elle avoit dit auparavant qu'il étoit mort 1) quand elle arriva sur le lieu.

1) Le comte venait d'expirer, quand *Chimène* a été

P. 208, *v.* 12. . . . . N'en pressez point d'effet.

Il falloit dire, *l'effet.*

P. 209, *v.* 5. Soulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

Cette phrase, *empêcher de vivre*, est trop foible pour dire *de me faire mourir*, principalement en lui présentant son épée afin qu'elle le tue.

P. 210, *v.* 6. Quoi! du sang de mon père encor toute trempée!

L'observateur est trop rigoureux de reprendre ce vers à cause du semblable qui est dans un autre lieu; ce n'est point stérilité, si l'on n'en veut accuser *Homere* et *Virgile*, qui répètent plusieurs fois de mêmes vers.

P. 211, *v.* 7. . . . . Sans quitter l'envie.

L'observateur ne devoit point reprendre cette phrase, qui se peut souffrir.

P. 213, *v.* 1. . . . . Et veut tant que j'expire.

Cela n'est pas françois, pour dire *jusqu'à tant que j'expire.*

Ib. v. 14. . . . . D'avoir fui l'infamie.

Fui est de deux syllabes. 1)

témoin de ce spectacle. Elle est très-bien fondée à dire, je l'ai vu mourir entre mes bras. Ce n'est pas assurément une hyperbole trop forte, c'est le langage de la douleur.

1) *Fui* est d'une seule syllabe, comme *lui*, *bruit*, *cuit.*

P. 214, *v.* 17. Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu;
Et, pour mieux tourmenter mon esprit éperdu...

Perdu et *éperdu* ne peuvent rimer, à cause que l'un est le simple, et l'autre le composé. 1)

P. 216, *v.* 2. Aux traits de ton amour, ni de ton désespoir.

Ce vers est beau, et a été mal repris par l'observateur et *effets* au lieu de *traits;* n'y seroit pas bien, comme il pense.

Ib. v. 9. Va, je ne te hais point.

Rodrigue. Tu le dois.

Ces termes, *tu le dois*, sont équivoques; 2) on pourroit entendre, *tu dois ne me point haïr:* toutefois la passion est si belle en cet endroit, que l'esprit se porte de lui-même au sens de l'auteur.

P. 217, *v.* 11. Malgré des feux si beaux qui rompent ma colère.

Il passe mal d'une métaphore à une autre, et ce verbe *rompre* ne s'accommode pas avec *feux.*

P. 220, *v.* 9. Vigueur, vainqueur, trompeur, et peur.

L'observateur a tort d'accuser ces rimes d'être

1) *Perdu* et *éperdu* signifiant deux choses absolument différentes, laissons aux poëtes la liberté de faire rimer ces mots. Il n'y a pas assez de rimes dans le genre noble pour en diminuer encore le nombre.

2) Non, assurément, ils ne sont point équivoques; le sens est si clair, qu'il est impossible de s'y méprendre: et si c'est une licence en poésie, c'est une très-bolle licence.

fausses. Il vouloit dire seulement qu'elles sont trop proche les unes des autres, ce qui n'est pas considérable.

P. 220, *v.* 22. . . . . Mes ennuis cessés.

L'observateur a mal repris cet endroit; *cessés* est bien dit en poésie pour *appaisés* ou *finis*.

P. 221, *v.* 14. Où fut jadis l'affront. . . . . .

L'observateur a bien repris en ce lieu le mot *jadis*, qui marque un tems trop éloigné.

P. 222, *v.* 1. L'honneur vous en est dû; les cieux me sont témoins
Qu'étant sorti de vous je ne pouvois pas moins.

Il prend hors de propos *les cieux à témoins* en ce lieu.

Ib. v. 21. L'amour n'est qu'un plaisir, et l'honneur un devoir. 1)

Il falloit dire *l'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir;* car *n'est que* ici ne régit pas *un devoir,* autrement il sembleroit que, contre son intention, il les voulût mépriser l'un et l'autre.

P. 223, *v.* 3. Et vous m'osez pousser à la honte du change, 2)

1) C'est encore ici la même observation; il y a peut-être un léger défaut de grammaire: mais la force, la vérité, la clarté du sens, font disparaître ce défaut.

2) Le mot de *pousser* n'est pas noble; mais il serait beau de dire, vous me forcez à la honte, vous m'entraînez dans la honte.

Ce n'est point bien parler, que de dire, *vous me conseillez de changer;* on ne dit point *pousser à la honte.*

P. 223, *v.* 14. La flotte. . . . vient surprendre la ville.

Il falloit dire *vient pour surprendre*, parce que celui qui parle est dans la ville, et est assuré qu'il ne sera point surpris, puisqu'il sait l'entreprise, sans être d'intelligence avec les ennemis.

Ib. v. 18. . . . . Et le peuple en alarmes.

Il falloit dire, *en alarme*, au singulier. 1)

P. 224, *v.* 2. Venoient m'offrir leur vie à venger ma querelle.

Il eût été bon de dire *venoient s'offrir à venger ma querelle;* mais disant *venoient m'offrir leur vie*, il falloit dire *pour venger ma querelle.*

ACTE QUATRIÈME.

P. 232, *v.* 6. Qu'il devienne l'effroi de Grenade et Tolède.

Il falloit répéter le *de*, et dire *de Grenade et de Tolede.* 2)

P. 233, *v.* 3. . . . . Epargne ma honte.

Cela ne signifie rien, car *honte* n'est pas bien pour *pudeur*, ou *modestie.*

1) On dit encore mieux *en alarmes* au pluriel qu'au singulier en poésie.

2) Il y a bien des occasions où le poëte est obligé de supprimer ce *de.*

P. 233, *v.* 8. Et le sang qui m'anime. . . . . .

L'observateur n'a pas bien repris cet endroit, puisque tous les poëtes ont usé de cette façon de parler, qui est belle.

Ib. v. 20. Sollicita mon ame encor toute troublée.

Sollicita mon ame seulement n'est pas assez dire. Il falloit ajouter de quoi elle avoit été sollicitée.

P. 234, *v.* 1. . . . . Leur brigade étoit prête.

Contre l'avis de l'observateur, le mot de *brigade* 1) se peut prendre pour un plus grand nombre que de *cinq cents.* Il est vrai qu'en terme de guerre on n'appelle *brigade* que ce qui est pris d'un plus grand corps; et quelquefois on peut appeler *brigade* la moitié d'une armée que l'on détache pour quelque effet: mais en terme de poésie on prend *brigade* pour *troupe*, de quelque façon que ce soit.

Ib. v. 2. Et paroitre à la cour eût hasardé ma tête.

Il falloit dire *ç'eût été hasarder ma tête;* car on ne peut faire un substantif de *paroître*, pour régir *eût hasardé.*

P. 235, *v.* 1. . . . . Marcher en si bon équipage.

L'observateur a eu raison de dire qu'il eût été

1) La moitié d'une armée, un gros détachement même, n'est point appelé *brigade;* et ce mot *brigade* n'est plus d'usage en poésie.

outre que les vaincus ne disent jamais adieu aux vainqueurs.

P. 238. *v.* 5. Contrefaites le triste. . . . . .

L'observateur n'a pas eu raison de reprendre cette façon de parler, qui est en usage ; mais il est vrai qu'elle est basse dans la bouche du roi. 1)

Ib. v. 7. 2) Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus.

Quand un homme *est mort*, on ne peut dire *qu'il a le dessus* des ennemis, mais bien, *il a eu.*

P. 239, *v.* 7. . . . . Reprends ton alégresse.

Le roi proposeroit mal-à-propos à *Chimène* qu'elle *reprît son alégresse*, si elle n'avoit fait paroître plus d'amour pour *Rodrigue* que de ressentiment pour la mort de son père.

P. 240, *v.* 14. Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers.

L'observateur n'a pas eu sujet de blâmer l'auteur d'avoir parlé huit ou dix fois de *lauriers*, dans un poëme de si longue étendue.

P. 242, *v.* 17. Sire, ôtez ces faveurs qui terniroient sa gloire.

Cela n'est pas bien dit pour signifier *ne lui*

1) Elle est basse dans la bouche de tout personnage tragique.

2) On peut encore observer qu'*avoir le dessus des ennemis* est une expression trop populaire.

faites point de ces faveurs qui terniroient sa gloire ; car on ne peut dire *ôter des faveurs* que celles que peut donner ou ôter une maîtresse; mais ce n'est pas ainsi que s'entendent *les faveurs* en ce lieu.

ACTE CINQUIÈME.

P. 245, *v.* 5. Mon amour vous le doit, et mon cœur qui soupire
N'ose sans votre aveu sortir de votre empire. 1)

Cette expression *qui soupire*, est imparfaite. Il falloit dire *qui soupire pour vous ;* et par le second vers il semble qu'il demande plutôt permission de changer d'amour que de mourir.

P. 246, *v.* 2. Va combattre don Sanche, et déjà désespère.

Il eût été plus à propos d'ajouter à *désespérer*, ou *de la victoire*, ou *de vaincre*, car le mot *désespère* semble ne dire pas assez tout seul.

P. 248, *v.* 10. Quand mon honneur y va. . . . . .

Cette phrase a déjà été reprise ; il falloit dire *quand il y va de mon honneur.*

P. 251, *v.* 5. Faut-il que mon cœur se prépare,
S'il ne peut obtenir dessus mon sentiment.

Cela est mal dit pour exprimer *mon cœur ne*

1) On pourrait dire encore qu'un cœur qui n'ose sortir du monde et de l'empire de sa maîtresse sans l'ordre de la dame est une idée romanèsque qui éteint dans cet endroit la chaleur de la passion, et que tout ce qui est guindé, recherché, affecté, est froid.

peut obtenir de lui-même. Car il distingue le cœur du sentiment, qui en ce lieu ne sont qu'une même chose.

P. 253, *v.* 10. Que ce jeune seigneur endosse le harnois. 1)

L'observateur ne devoit pas reprendre cette phrase, qui n'est point hors d'usage comme les termes qu'il allègue.

Ib. v. 16. Puisse l'autoriser à paroître appaisée.

Ce vers ne signifie pas bien *puisse lui donner lieu de s'appaiser, sans qu'il y aille de son honneur.* 2)

P. 254, *v.* 14. Et mes plus doux souhaits sont pleins d'un repentir.

Il falloit mettre plutôt *pleins de repentir;* car le mot de *pleins* ne s'accorde pas avec *un;* et puis le repentir n'est pas dans les souhaits, mais il peut suivre les souhaits. Il falloit dire, *sont suivis de repentir.*

1) On endossait effectivement alors le harnois. Les chevaliers portaient cinquante livres de fer au moins. Cette mode ayant fini, *endosser le harnois* a cessé d'être en usage. *Boileau* a dit, *dormir en plein champ le harnois sur le dos;* mais c'est dans une satire.

2) Cette critique paraît trop sévère. Il me semble que l'auteur dit ce qu'on lui reproche de n'avoir pas dit.

P. 256, *v.* 16. Mon devoir est trop fort et ma perte trop grande ;
Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi.

On peut dire *faire la loi à un devoir*, pour dire *le surmonter*, et non pas *à une perte.*

P. 257, *v.* 13. . . . . De son côté me penche.

Il falloit dire *me fasse pencher ;* ce verbe n'est point actif, mais neutre.

Ib. v. 17. Madame, à vos genoux j'apporte cette épée.

On peut bien *apporter une épée aux pieds* de quelqu'un, mais non pas *aux genoux.* 1)

P. 259, *v.* 6. Ministre déloyal de mon rigoureux sort.

Don Sanche n'étoit point *déloyal*, puisqu'il n'avoit fait que ce qu'elle lui avoit permis de faire, et qu'il ne lui avoit manqué de foi en nulle autre chose.

Le cinquiéme article des observations comprend les larcins 2) de l'auteur, qui sont ponctuellement ceux que l'observateur a remarqués. Mais il faut tomber d'accord que ces traductions ne font pas toute la beauté de la pièce. Car outre que nous remarquerons qu'en bien peu des choses imitées il

1) On apporte aux genoux comme aux pieds.

2) Le mot *larcins* est dur. Traduire les beautés d'un ouvrage étranger, enrichir sa patrie, et l'avouer, est-ce là un larcin ?

est demeuré au-dessous de l'original, et qu'il en a rendu quelques-unes meilleures qu'elles n'étoient, nous trouvons encore qu'il y a ajouté beaucoup de pensées qui ne cèdent en rien à celles du premier auteur.

Tels sont les sentimens de l'académie françoise, qu'elle met au jour, plutôt pour rendre témoignage de ce qu'elle pense sur le *Cid*, que pour donner aux autres des règles de ce qu'ils en doivent croire. Elle s'imagine bien qu'elle n'a pas absolument satisfait, ni l'auteur, dont elle marque les défauts, ni l'observateur, dont elle n'approuve pas toutes les censures, ni le peuple, dont elle combat les premiers suffrages; mais elle s'est résolue dès le commencement à n'avoir point d'autre but que de satisfaire à son devoir; elle a bien voulu renoncer à la complaisance, pour ne pas trahir la vérité; et de peur de tomber dans la faute dont elle accuse ici le poëte, elle a moins songé à plaire qu'à profiter. Son équitable sévérité ne laissera pas de contenter ceux qui aimeront mieux le plaisir d'une véritable connoissance que celui d'une douce illusion, et qui n'apporteront pas tant de soin pour s'empêcher d'être utilement trompés qu'ils semblent en avoir pris jusques à cette heure pour se laisser tromper agréablement. S'il est ainsi, elle se croit assez récompensée de son travail. Comme elle cherche leur instruction, et non pas sa gloire, elle ne demande pas qu'ils

prononcent en public contre eux-mêmes : il lui suffit qu'ils se condamnent en particulier, et qu'ils se rendent en secret à leur propre raison. Cette même raison leur dira ce que nous leur disons, si tôt qu'elle pourra reprendre sa première liberté ; et secouant le joug qu'elle s'étoit laissé mettre par surprise, elle éprouvera qu'il n'y a que les fausses et imparfaites beautés qui soient proprement de courtes tyrannies. Car les passions violentes bien exprimées font souvent en ceux qui les voient une partie de l'effet qu'elles font en ceux qui les ressentent véritablement : elles ôtent à tous la liberté de l'esprit, et font que les uns se plaisent à voir représenter les fautes que les autres se plaisent à commettre. Ce sont ces puissans mouvemens qui ont tiré des spectateurs du *Cid* cette grande approbation, et qui doivent aussi la faire excuser. L'auteur s'est facilement rendu maître de leur ame après y avoir excité le trouble et l'émotion ; leur esprit, flatté par quelques endroits agréables, est devenu aisément flatteur de tout le reste ; et les charmes éclatans de quelques parties leur ont donné de l'amour pour tout le corps. S'ils eussent été moins ingénieux, ils eussent été moins sensibles ; ils eussent vu les défauts que nous voyons en cette pièce, s'ils ne se fussent point trop arrêtés à en regarder les beautés ; et si on leur peut faire quelque reproche, au moins n'est-ce pas celui qu'un ancien poëte

faisoit aux Thébains quand il disoit qu'ils étoient trop grossiers pour être trompés. Et, sans mentir, les sayans mêmes doivent souffrir avec quelque indulgence les irrégularités d'un ouvrage qui n'auroit pas eu le bonheur d'agréer si fort au commun, s'il n'avoit des graces qui ne sont pas communes. Il devoit penser que l'abus étant si grand dans la plupart de nos poëmes dramatiques, il y auroit peut-être trop de rigueur à condamner absolument un homme pour n'avoir pas surmonté la foiblesse ou la négligence de son siècle, et à estimer qu'il n'auroit rien fait du tout, parce qu'il n'auroit point fait de miracles. Toutefois ce qui l'excuse ne le justifie pas; et les fautes mêmes des anciens, qui semblent devoir être respectées pour leur vieillesse, ou, si on l'ose dire, pour leur immortalité, ne peuvent pas défendre les siennes. Il est vrai que celles-là ne sont presque considérées qu'avec révérence, d'autant que les unes, étant faites devant les règles, sont nées libres et hors de leur jurisdiction; et que les autres par une longue durée ont comme acquis une prescription légitime. Mais cette faveur, qui à peine met à couvert ces grands hommes, ne passe point jusqu'à leurs successeurs. Ceux qui viennent après eux héritent bien de leurs richesses, mais non pas de leurs priviléges; et les vices d'*Euripide* ou de *Sénèque* ne sauroient faire approuver ceux de *Guilain de Castro*. L'exemple de cet auteur es-

pagnol seroit peut-être plus favorable à notre auteur françois, qui, s'étant comme engagé à marcher sur ses pas, sembloit le devoir suivre également parmi les épines et parmi les fleurs, et ne le pouvoir abandonner, quelque bon ou mauvais chemin qu'il tînt, sans une espèce d'infidélité. Mais outre que les fautes sont estimées volontaires, quand on se les rend nécessaires volontairement, et que lorsqu'on choisit une servitude on la doit au moins choisir belle, il a bien fait voir lui-même, par la liberté qu'il s'est donnée de changer plusieurs endroits de ce poëme, qu'en ce qui regarde la poésie on demeure encore libre après cette sujétion. Il n'en est pas de même dans l'histoire, qu'on est obligé de rendre telle qu'on la reçoit; il faut que la créance qu'on lui donne soit aveugle; et la déférence que l'historien doit à la vérité le dispense de celle que le poëte doit à la bienséance. Mais comme cette vérité a peu de crédit dans l'art des beaux mensonges, nous pensons qu'à son tour elle y doit céder à la bienséance, qu'être inventeur et imitateur n'est ici qu'une même chose, et que le poëte françois qui nous a donné le *Cid* est coupable de toutes les fautes qu'il n'y a pas corrigées. Après tout, il faut avouer qu'encore qu'il ait fait choix d'une matière défectueuse, il n'a pas laissé de faire éclater en beaucoup d'endroits de si beaux sentimens et de si belles paroles, qu'il a en quelque sorte imité le

ciel, 1) qui en la dispensation de ses trésors et de ses graces, donne indifféremment la beauté du corps aux méchantes ames et aux bonnes. Il faut confesser qu'il y a semé un bon nombre de vers excellens, et qui semblent avec quelque justice demander grace pour ceux qui ne le sont pas. Aussi les aurions-nous remarqués particulièrement comme nous avons fait les autres, n'étoit qu'ils se découvrent assez d'eux-mêmes, et que d'ailleurs nous craindrions qu'en les ôtant de leur situation nous ne leur ôtassions une partie de leur grace; et que commettant une espèce d'injustice pour vouloir être trop justes, nous ne diminuassions leurs beautés à force de les vouloir faire paroître. Ce qu'il y a de mauvais dans l'ouvrage n'a pas laissé même de produire de bons effets, puisqu'il a donné lieu aux observations qui ont été faites dessus, et qui sont remplies de beaucoup de savoir et d'élégance. De sorte que l'on peut dire que ses défauts ont été utiles, et que sans y penser il a profité aux lieux où il n'a su plaire. Enfin nous concluons qu'encore que le sujet du *Cid* ne soit pas bon, qu'il pèche dans son dénouement, qu'il soit chargé d'épisodes inutiles, que la bienséance y manque en beaucoup de lieux, aussi-

1) Cette imitation du ciel fait voir qu'on était éloigné de la véritable éloquence, et qu'on cherchait de l'esprit à quelque prix que ce fût.

bien que la bonne disposition du théâtre, et qu'il y ait beaucoup de vers bas et de façons de parler impures ; néamoins 1) la naïveté et la véhémence de ses passions, la force et la délicatesse de plusieurs de ses pensées, et cet agrément inexplicable qui se mêle dans tous ses défauts, lui ont acquis un rang considérable entre les poëmes françois de ce genre. Si son auteur ne doit pas toute sa réputation à son mérite, il ne la doit pas toute à son bonheur; et la nature lui a été assez libérale pour excuser la fortune si elle lui a été prodigue.

Fin des sentimens de l'académie françoise sur le Cid.

1) Ces dernières lignes sont un aveu assez fort du mérite du *Cid*. On en doit conclure que les beautés y surpassent les défauts, et que, par le jugement de l'académie, *Scudéri* est beaucoup plus condamné que *Corneille*.

CORRECTIONS
ET CHANGEMENS
DU CID,

Faits par *Corneille* dans ses dernières éditions.

Nous avons dû nous conformer dans cette édition du Cid *à celle de Voltaire, qui, ayant eu souvent à réfuter, dans ses Commentaires, les opinions de Scudéri et quelquefois même celles de l'Académie, a été contraint de suivre, comme eux, pour le* Cid, *les premieres éditions de Corneille. Il a bien eu le soin de remarquer quelques-unes des corrections les plus importantes que Corneille a faites depuis ; mais nous croyons ne pouvoir nous dispenser de rapporter toutes les autres.*

Pour ne point répéter inutilement chacun des vers tel qu'ils se trouvent dans le texte, nous nous contentons de les indiquer par leur citation et leur ordre numérique, n'offrant ici que ceux qui ont été substitués ou changés par Corneille dans ses dernieres éditions.

Page 150 de cette édition, vers 1. C'est à cet endroit que, dans les dernières éditions, commence la pièce ; mais Corneille en supprimant ce qui précède en refondit une partie dans la première scène. Nous donnons ici le commen-

cement tel qu'il est imprimé dans l'édition de 1682.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ELVIRE, m'as-tu fait un rapport bien sincère ?
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père ?

ELVIRE.

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés,
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez ;
Et si je ne m'abuse à lire dans son ame,
Il vous commandera de répondre à sa flâme.

CHIMENE.

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois,
Ce qui te fais juger qu'il approuve mon choix ;
Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre ;
Un si charmant discours ne se peut trop entendre ;
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
La douce liberté de se montrer au jour.
Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue
Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue ?
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amans me penche d'un côté ?

ELVIRE.

Non : j'ai peint votre cœur dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit l'espérance,
Et, sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux,
Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.

Ce respect l'a ravi ; sa bouche et son visage
M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage ;
Et puisqu'il faut encor vous en faire un récit,
Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit :
« Elle est dans le devoir ; tous deux sont dignes d'elle,
» Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidelle,
» Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
» L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.
» Don Rodrigue sur-tout n'a trait en son visage
» Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
» Et sort d'une maison si féconde en guerriers,
» Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
» La valeur de son père, en son tems sans pareille,
» Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille ;
» Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,
» Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
» Je me promets du fils ce que j'ai vu du père ;
» Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire. »
Il alloit au conseil, dont l'heure qui pressoit
A tranché ce discours qu'à peine il commençoit :
Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée
Entre vos deux amans n'est pas fort balancée.
Le roi doit à son fils élire un gouverneur,
Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur.
Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance
Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
Dans un espoir si juste il sera sans rival :
Et puisque don Rodrigue a résolu son père
Au sortir du conseil à proposer l'affaire,
Je vous laisse à juger s'il prendra bien son tems,
Et si tous vos desirs seront bientôt contens.

Page 155, vers 13.

Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne.

Ibid. vers 18, et le suivant.

Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite.
Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas....

Page 158, vers 11, et le suivant.

Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien, quand un roi l'a voulu.

Page 159, vers 3, et les deux suivans.

Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils;
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis.
Faites-nous cette grace, et l'acceptez pour gendre.

Ibid. vers 8.

Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.

Page 160, vers 5, et le suivant.

Instruisez-le d'exemple, et rendez le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

Ibid. vers 13.

Les exemples vivans sont d'un autre pouvoir.

Page 160, vers 23, et les six suivans.

Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire.
Le prince à mes côtés feroit dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras.
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire;
Et, pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verroit....

DON DIEGUE.

Je le sais, vous servez bien le roi.

Page 162, vers 2.

Un monarque entre nous met quelque différence.

Page 168, vers 1, et le suivant.

DON DIEGUE, *continuant au lieu de don Rodrigue.*

J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus ;
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus....

Ibid. vers 12.

Je m'en vais les pleurer....

Page 174, vers 1, et les deux suivans.

Le roi peut à son gré disposer de ma vie.

DON ARIAS.

De trop d'emportement votre faute est suivie ;
Le roi vous aime encore ; appaisez son courroux.

Ibid. vers 5.

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime....

Page 175, vers 4.

Tout l'état périra, s'il faut que je périsse.

Page 176, vers 2.

Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

Page 179, vers 1.

Les palmes dont je vois la tête si couverte.

Page 181, vers 10.

Et je vous en contois la charmante nouvelle.

Ibid. vers 17.

Honneur impitoyable à mes plus chers desirs....

Page 183, vers 11, et le suivant.

Chimène a l'ame haute, et, quoiqu'intéressée,
Elle ne peut souffrir une basse pensée.

Page 184, vers 3.

LE PAGE.

. . . . . Hors de la ville ils sont sortis ensemble.

Page 187, vers 3, et le suivant.

Hé bien ! ils se battront, puisque vous le voulez :
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez ?

Ibid. vers 6.

Tu vois par là quels maux cet amour me prépare.

Page 189, vers 12.

Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.

Ibid. vers 24, et les douze suivans.

S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même,
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.
N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux ;
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paroître.

DON ARIAS.

Les Maures ont appris par force à vous connoître ;
Et tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
De se plus hasarder contre un si grand vainqueur.

DON FERNAND.

Ils ne verront jamais sans quelque jalousie
Mon sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andoulasie ;
Et ce pays si beau, qu'ils ont trop possédé,
Avec un œil d'envie est toujours regardé.
C'est l'unique raison. . . .

Page 191, vers 13.

Ils savent, aux dépens de leurs plus dignes têtes....

Ibid. vers 17, et le suivant.

Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.

Page 192, vers 1, et le suivant.

Faites doubler la garde aux murs et sur le port,
C'est assez pour ce soir.

Ibid. vers 10.

Ce digne châtiment de sa témérité

Page 194, vers 2, et le suivant.

CHIMENE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence.
Il a de votre sceptre abattu le soutien.

Ibid. vers 5.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

Page 195, vers 13.

Les quatre vers qui suivent ont été supprimés, et le cinquième et suivant ainsi changés.

J'ai couru sur le lieu sans force et sans couleur,
Je l'ai trouvé sans vie....

Page 196, vers 4.

Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie.

Page 198, vers 2, et les deux suivans.

Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie!
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
Au bout de leur carrière, un destin malheureux!

Ibid. vers 12.

Le comte en votre cour l'a fait presqu'à vos yeux.

Page 199, vers 15.

Et loin de murmurer d'un rigoureux décret. . . .

Page 201, vers 9.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.

Page 203, vers 1.

Et j'évite cent morts qui me vont accabler.

Ibid. vers 7, et le suivant.

Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père ?

Page 206, vers 5, et les deux suivans.

Par où sera jamais ma douleur appaisée
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée ?
Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel. . . .

Page 207, vers 15, et le suivant.

Mon cœur prend son parti ; mais malgré son effort
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

Page 208, vers 3.

Quoi ! mon père étant mort, et presque entre mes bras...

Ibid. vers 10, et le suivant.

D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable,
Contre un amant si cher : vous avez assez fait.

Page 211, vers 11, et le suivant.

L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte
Déshonoroit mon père, et me couvroit de honte.

Page 212, vers 8.

J'ai pu délibérer si j'en prendrois vengeance.

Ibid. vers 13.

A moins que d'opposer à tes plus forts appas. . . .

Ibid. vers 15.

Que malgré cette part que j'avois en ton ame. . . .

Page 214, vers 18, et les deux suivans.

Cet effort sur ma flâme à mon honneur est dû,
Et cet affreux devoir dont l'ordre m'assassine
Me force à travailler moi-même à ta ruine.

Page 216, vers 15.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie.

Page 217, vers 11.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère....

Page 218, vers 11.

Si j'en obtiens l'effet je t'engage ma foi. . . .

Page 221, vers 14, et les trois suivans.

Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

DON RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû ; je ne pouvois pas moins
Etant sorti de vous et nourri par vos soins.
Je m'en tiens trop heureux.

Page 222, vers 6.

Si je n'ose à mon tour satisfaire après vous.

Ibid. vers 15.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.

Ibid. vers 19.

Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foiblesses.

Ibid. vers 21.

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

Page 223, vers 14, et le suivant.

La flotte qu'on craignoit, dans ce grand fleuve entrée,
Croit surprendre la ville.

Page 224, vers 2.

Se venoient tous offrir à venger ma querelle.

Ibid. vers 13, et les deux suivans.

Porte-la plus avant; force par ta vaillance
Le monarque au pardon, et Chimène au silence;
Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur....

Page 227, vers 3.

Et quoi qu'on die ailleurs d'un cœur si magnanime....

Ibid. vers 7.

Pompe que me prescrit sa première victoire.

Page 228, vers 4.

A moi seul aujourd'hui souffrent encor les larmes.

Ibid. vers 15.

Chacun peut la vanter avec quelque justice.

Page 229, vers 10, et le suivant.

Le roi même est d'accord de cette vérité
Que ton père en lui seul se voit ressuscité.

Page 230, vers 3, et les deux suivans.

Ah! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté;
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse....

Ibid. vers 19.

Adieu, tu pourras seule y penser à loisir.

Page 232, vers 6.

Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède.

Page 233, vers 16.

Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

Page 234, vers 2, et les deux suivans.

Me montrant à la cour je hasardois ma tête ;
Et s'il falloit la perdre, il m'étoit bien plus doux
De sortir de la vie en combattant pour vous.

Page 235, vers 1.

Tant à nous voir marcher avec un tel visage....

Ibid. vers 14.

Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles.

Ibid. vers 16.

Les Maures et la mer montent jusques au port.

Ibid. vers 25.

Les nôtres à ces cris de nos vaisseaux répondent.

Page 236, vers 8, et les deux suivans.

Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges,
De notre sang au leur font d'horribles mélanges.

Ibid. vers 14.

Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres.

Ibid. vers 20, et les quatre suivans.

Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;
Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage ;
Et voyant un renfort qui vient nous secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.

Ibid. vers 26.

Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables.

Ibid. vers 28, et le suivant.

Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte.

Page 238, vers 5.

Montrez un œil plus triste.

Page 239, vers 7.

Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

Ibid. vers 12, et les deux suivans.

Chimène, ta douleur a paru trop visible.

CHIMENE.

Eh bien ! sire, ajoutez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pamoison l'effet de ma douleur.

Page 242, vers 15.

Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas.

Ibid. vers 20.

Il a fait en brave homme et le doit maintenir.

Page 245, vers 5, et les quatre suivans.

Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMENE.

Tu vas mourir !

DON RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens
Qui vont livrer ma vie à vos ressentimens.

Page 246, vers 11.

Mais défendant mon roi, son peuple, et mon pays.

Page 247, vers 9, et les deux suivans.

Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,
Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,

Et te fait renoncer, malgré ta passion....

Page 248, vers 3.

Va, sans vouloir mourir laisse-moi te poursuivre.

Ibid. vers 6, et le suivant.

Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets ?
Elle peut dédaigner le soin de me défendre.

Ibid. vers 10.

Auprès de mon honneur rien ne m'est précieux.

Page 249, vers 12.

Qui me donne à l'objet de mon aversion.

Ibid. vers 15.

Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris.

Page 250, vers 12.

Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux.

Page 251, vers 6.

Si jamais il n'obtient sur un si long tourment....

Ibid. vers 8.

Mais c'est trop de scrupule.

Ibid. vers 15.

Ne fait-il pas trop voir....

Ibid. vers 18.

Entre eux la mort d'un père a si peu mis de haine...

Page 252, vers 1, et le suivant.

Vous applaudir, madame,
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre ame.

Page 253, vers 7.

Elle n'a point recours à ces mains généreuses.

Ibid. vers 9, et le suivant.

Don Sanche lui suffit, et mérite son choix
Parce qu'il va s'armer pour la première fois.

Ibid. vers 13, et les trois suivans.

Et sa facilité vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,
Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,
Et l'autorise enfin à paroître appaisée.

Ibid. vers 20.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née.

Page 255, vers 9.

Quoi! l'objet de ma haine, ou de tant de colère!

Page 256, vers 11, et le suivant.

Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,
Lui couronnant le front, vous impose silence.

Page 257, vers 7.

Et nous verrons du ciel l'équitable courroux....

Ibid. vers 17.

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée....

Page 258, vers 11.

Ce vers et les onze suivans ont été supprimés.

Page 259, vers 12.

Ce vers et les quatre suivans ont été supprimés.

Page 261, vers 5.

De la part du vainqueur lui porter cette épée.

Page 263, vers 13.

Et dites quelquefois, en déplorant mon sort....

Ibid. vers 16.

Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire.

Ibid. vers 18.

Et quand roi commande on lui doit obéir.

Ibid. vers 20, et les cinq suivans.

Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée ?
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
Toute votre justice en est-elle d'accord ?
Si Rodrigue à l'état devient si nécessaire,
De ce ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,
Et me livrer moi-même au reproche éternel....

EXCUSE A ARISTE. 1)

Ce n'est donc pas assez ; et de la part des muses ;
Ariste, c'est en vers qu'il vous faut des excuses ;
Et la mienne pour vous n'en plaint pas la façon :
Cent vers lui coûtent moins que deux mots de chanson.
Son feu ne peut agir quand il faut qu'il s'explique
Sur les fantasques airs d'un rêveur de musique,
Et que, pour donner lieu de paroître à sa voix,
De sa bizarre quinte il se fasse des lois ;
Qu'il ait sur chaque ton ses rimes ajustées,
Sur chaque tremblement ses syllabes comptées,
Et qu'une foible pointe à la fin d'un couplet
En dépit de Phébus donne à l'art un soufflet :
Enfin cette prison déplaît à son génie ;
Il ne peut rendre hommage à cette tyrannie ;
Il ne se leurre point d'animer de beaux chants,
Et veut pour se produire avoir la clef des champs.
C'est lors qu'il court d'haleine, et qu'en pleine carrière
Quittant souvent la terre en quittant la barrière,
Puis d'un vol élevé se cachant dans les cieux,
Il rit du désespoir de tous ses envieux.

1) Voici cette épître de *Corneille* qu'on prétend qui lui attira tant d'ennemis ; mais il est très-vraisemblable que le succès du *Cid* lui en fit bien davantage : elle paraît écrite entièrement dans le goût et dans le style de *Régnier*, sans grace, sans finesse, sans élégance, sans imagination ; mais on y voit de la facilité et de la naïveté.

Ce trait est un peu vain, Ariste, je l'avoue;
Mais faut-il s'étonner d'un poëte qui se loue? 1)
Le Parnasse, autrefois dans la France adoré,
Faisoit pour ses mignons un autre âge doré;
Notre fortune enfloit du prix de nos caprices,
Et c'étoit une banque à de bons bénéfices:
Mais elle est épuisée, et les vers à présent
Aux meilleurs du métier n'apportent que du vent;
Chacun s'en donne à l'aise, et souvent se dispense
A prendre par ses mains toute sa récompense.
Nous nous aimons un peu, c'est notre foible à tous;
Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous?
Et puis la mode en est, et la cour l'autorise.
Nous parlons de nous-même avec toute franchise:
La fausse humilité ne met plus en crédit.
Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit:
Pour me faire admirer je ne fais point de ligue:
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue;
Et mon ambition pour faire plus de bruit
Ne les va point quêter de réduit en réduit; 2)

1) *Mais faut-il s'étonner d'un poëte qui se loue?* Les mots *poëte*, *ouate*, étaient alors de deux syllabes en vers. *Boileau*, qui a beaucoup servi à fixer la langue, a mis trois syllabes à tous les mots de cette espèce.

Si son astre en naissant ne l'a formé poëte.
Où sur l'ouate molle éclate le tabis.

2) *Ne les va point quêter de réduit en réduit.* Ce vers désigne tous ses rivaux qui cherchaient à se faire

Mon travail sans appui monte sur le théâtre ;
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre :
Là, sans que mes amis prêchent leurs sentimens,
J'arrache quelquefois leurs applaudissemens ;
Là, content du succès que le mérite donne,
Par d'illustres avis je n'éblouis personne ;
Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans :
Par leur seule beauté ma plume est estimée ; 1)
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.
Mais insensiblement je donne ici le change ;
Et mon esprit s'égare en sa propre louange :
Sa douceur me séduit, je m'en laisse abuser,
Et me vante moi-même au lieu de m'excuser.

des protecteurs et des partisans ; et cet endroit les souleva tous.

1) *Par leur seule beauté, etc. Je ne dois qu'à moi seul.* Ces vers étaient d'autant plus révoltans, qu'il n'avait fait encore aucun de ces ouvrages qui ont rendu son nom immortel. Il n'était connu que par ses premières comédies et par sa tragédie de *Médée*, pièces qui seraient ignorées aujourd'hui si elles n'avaient été soutenues depuis par ses belles tragédies. Il n'est pas permis d'ailleurs de parler ainsi de soi-même. On pardonnera toujours à un homme célèbre de se moquer de ses ennemis, et de les rendre ridicules ; mais ses propres amis ne lui pardonneront jamais de se louer.

Revenons aux chansons que l'amitié demande.
J'ai brûlé fort long-tems d'une amour assez grande, 1)
Et que jusqu'au tombeau je dois bien estimer,
Puisque ce fut par là que j'appris à rimer.
Mon bonheur commença quand mon ame fut prise.
Je gagnai de la gloire en perdant ma franchise.
Charmé de deux beaux yeux, mon vers charma la cour;
Et ce que j'ai de nom je le dois à l'amour.
J'adorai donc Philis; et la secrette estime
Que ce divin esprit faisoit de notre rime
Me fit devenir poëte aussitôt qu'amoureux;
Elle eut mes premiers vers, elle eut mes premiers feux;

1) *J'ai brûlé fort long-tems d'une amour assez grande.* Il avait aimé trés-passionnément une dame de Rouen; nommée madame *du Pont*, femme d'un maître des comptes de la même ville, qui était parfaitement belle, qu'il avait connue toute petite fille; pendant qu'il étudiait à Rouen au collége des Jésuites, et pour qui il fit plusieurs petites pièces de galanterie, qu'il n'a jamais voulu rendre publiques, quelques instances que lui aient fait ses amis. Il les brûla lui-même environ deux ans avant sa mort. Il lui communiquait la plupart de ses pièces avant de les mettre au jour; et comme elle avait beaucoup d'esprit, elle les critiquait fort judicieusement; en sorte que M. *Corneille* a dit plusieurs fois qu'il lui était redevable de plusieurs endroits de ses premières pièces. *Note ancienne qui se trouve dans les éditions de Corneille.*

Et bien que maintenant cette belle inhumaine
Traite mon souvenir avec un peu de haine,
Je me trouve toujours en état de l'aimer;
Je me sens tout ému quand je l'entends nommer;
Et, par le doux effet d'une prompte tendresse,
Mon cœur sans mon aveu reconnoît sa maîtresse.
Après beaucoup de vœux et de soumissions,
Un malheur rompt le cours de nos affections;
Mais, toute mon amour en elle consommée,
Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée :
Aussi n'aimai-je plus, et nul objet vainqueur
N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur.
Vous le dirai-je, ami ? tant qu'ont duré nos flâmes,
Ma muse également chatouilloit nos deux ames :
Elle avoit sur la mienne un absolu pouvoir;
J'aimois à le décrire, elle à le recevoir.
Une voix ravissante ainsi que son visage,
La faisoit appeler le phénix de notre âge;
Et souvent de sa part je me suis vu presser
Pour avoir de ma main de quoi mieux l'exercer.
Jugez vous-même, Ariste, à cette douce amorce,
Si mon génie étoit pour épargner sa force :
Cependant mon amour, le père de mes vers,
Le fils du plus bel œil qui fut en l'univers,
A qui désobéir c'étoit pour moi des crimes,
Jamais en sa faveur n'en put tirer deux rimes;
Tant mon esprit alors contre moi révolté
En haine des chansons sembloit m'avoir quitté;

Tant ma veine se trouve aux airs mal assortie,
Tant avec la musique elle a d'antipathie;
Tant alors de bon cœur elle renonce au jour:
Et l'amitié voudroit-ce que n'a pu l'amour!
N'y pensez plus, Ariste; une telle injustice
Exposeroit ma muse à son plus grand supplice.
Laissez-la toujours libre agir suivant son choix,
Céder à son caprice, et s'en faire des lois.

RONDEAU. 1)

Qu'il fasse mieux, ce jeune jouvencel
A qui le Cid donne tant de martel,
Que d'entasser injure sur injure,
Rimer de rage une lourde imposture,
Et se cacher ainsi qu'un criminel. 2)
Chacun connoît son jaloux naturel,
Le montre au doigt comme un fou solemnel,
Et ne croit pas en sa bonne écriture
Qu'il fasse mieux.
Paris entier, ayant vu son cartel,
L'envoie au diable et sa muse au bordel: 3)

1) Ce rondeau fut fait par *Corneille* en 1637, dans le tems du différend qu'il eut avec *Scudéri* au sujet des observations sur le *Cid*.

2) *Scudéri* n'avait pas d'abord mis son nom à ses observations sur le *Cid*. Il en fut fait deux éditions sans qu'on sût de quelle part elles venaient. Cela se découvrit néanmoins, et les brouilla ensemble.

3) Ce terme grossier n'est pas tolérable ; mais *Regnier* et beaucoup d'autres l'avaient employé sans scrupule. *Boileau* même, dans le siècle des bienséances, en 1674, souilla son chef-d'œuvre de l'art poëtique par ces deux vers, dans lesquels il caractérisait *Regnier*.

Heureux si, moins hardi dans ses vers pleins de sel,
Il n'eût jamais mené les muses au bordel!

Ce fut le judicieux *Arnaud* qui l'obligea de réformer ces deux vers ; où l'auteur tombait dans le défaut qu'il reprochait à *Regnier*.

Moi, j'ai pitié des peines qu'il endure,
Et comme ami je le prie et conjure,
S'il veut ternir un ouvrage immortel,
Qu'il fasse mieux.

Boileau substitua ces deux vers excellens :

Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux que fréquentoit l'auteur !

Il eût été à souhaiter que *Corneille* eût trouvé un *Arnaud ;* il lui eût fait supprimer son rondeau tout entier, qui est trop indigne de l'auteur du *Cid.*

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TOME TROISIÈME.

MÉDÉE, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PRÉFACE du Commentateur, Pag. 3.
Épitre dédicatoire à M. P. T. N. G. 11.
Acteurs, 14.
Examen de Médée, 105.

LE CID, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Préface historique du Commentateur sur le Cid, 115.
Épitre dédicatoire à la duchesse d'Aiguillon, 131.
Préface de Corneille, 133.
Romance primero, 143.
Romance segundo, 145.
Acteurs, 146.
Examen du Cid, 266.
Observations de Scudéri sur le Cid, 279.
Lettre apologétique, ou Réponse de P. Corneille aux observations de Scudéri sur le Cid, 328.
Preuves des passages allégués dans les observations sur le Cid, par Scudéri, 336.
Lettre de Scudéri à l'Académie Françoise, 341.
Sentimens de l'Académie Françoise sur la tragi-comédie du Cid, 346.
Sentimens de l'Académie sur les vers du Cid, 402.

Corrections et changemens du Cid par Corneille dans ses dernières éditions, 439.
Excuse à Ariste, 455.
Rondeau, 461.

Fin de la table du tome troisième.